





No. 4047.457  
Ser. 2



PURCHASED FROM THE INCOME OF THE  
JOSIAH H. BENTON FUND

FN315; 10,28,38: 20M











JULIEN TIERSOT

# LETTRES DE MUSICIENS

ÉCRITES EN FRANÇAIS

DU XV<sup>E</sup> AU XX<sup>E</sup> SIÈCLE

\* \*

(DE 1831 À 1885)



BOCCA FRÈRES ÉDITEURS

PARIS  
Boul. S. Germain, 108

MILAN  
Rue Durini, 31

1936







LETTRES DE MUSICIENS

écrites en français

DU XV<sup>E</sup> AU XX<sup>E</sup> SIÈCLE



*En vente:*

JULIEN TIERSOT

# LETTRES DE MUSICIENS

ÉCRITES EN FRANÇAIS

DU XV<sup>E</sup> AU XX<sup>E</sup> SIÈCLE

\*

(DE 1480 À 1830)

TURIN  
BOCCA FRÈRES ÉDITEURS  
1924

*1 fort vol. in 8°, fig., Frs. 35.*



JULIEN TIERSOT

# LETTRES DE MUSICIENS

ÉCRITES EN FRANÇAIS

DU XV<sup>E</sup> AU XX<sup>E</sup> SIÈCLE

\* \*

(DE 1831 À 1885)



200 2 2 0 0 2 3 0 0 1 3 0 0 1 8 4 0 0 1 0  
2 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0  
1 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0

2 0 0 0 2 0 0 0 0 0 0 0  
2 0 0 0 2 0 0 0 0 0 0 0  
2 0 0 0 2 0 0 0 0 0 0 0

2 0 0 0 2 0 2 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0  
2 0 0 0 2 0 2 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0  
2 0 0 0 2 0 2 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0  
2 0 0 0 2 0 2 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0 0

BOCCA FRÈRES ÉDITEURS

PARIS

Boul. S. Germain, 108

MILAN

Rue Durini, 31

1936



Josiah H. Benton Ed  
Feb. 14, 1940

2 vols

T

4047.457  
Série 2.

---

TOUS DROITS RÉSERVÉS

---

TURIN — VINCENZO BONA, Imprimeur de S. M.

(Printed in Italy).

(17881)



# Lettres de musiciens

écrites en français

du XV<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle.

---

## Deuxième Série.

Nous avons vu les correspondances des musiciens, rares aux époques anciennes, devenir plus abondantes à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Elles se multiplieront par la suite de telle manière que les lettres de certains en arriveront à former des volumes. L'intérêt de leur publication n'en sera que plus grand : nous pénétrerons par là dans l'intimité de la vie artistique d'une époque qui nous est plus familière et qui est plus proche de nos préoccupations générales.

Continuant à suivre la méthode adoptée pour la première partie de ce recueil, nous détacherons des collections qui furent mises à notre disposition (et dont la Bibliothèque du Conservatoire de Paris reste la plus importante) un certain nombre de ces lettres, nous arrêtant surtout, comme il convient, sur celles qui proviennent des plus grands maîtres, et, pour les autres, nous bornant à quelques spécimens. La variété en sera grande. Cinq siècles et plus d'histoire musicale finiront ainsi par revivre, grâce à des témoignages d'autant plus irrécusables qu'ils ne furent point destinés, par leur origine, à être connus du public : leur valeur n'en apparaîtra que plus précieuse.

La première partie de ces "Lettres de musiciens du XV<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle," s'était arrêtée à l'époque de 1830. Nous reprenons au même point leur continuation, nous proposant d'en poursuivre la série jusqu'à l'époque contemporaine, en nous en tenant, comme

la discrétion l'impose, à celles qui émanent de gens qui ont terminé leur rôle dans la vie terrestre.

Il est entendu que nous continuons à ne publier que des lettres écrites en français (sauf de rares exceptions motivées). Mais les musiciens étrangers qui ont vécu en France (ils sont nombreux), ou même correspondu simplement avec des Français dans leur langue, ont droit à tenir leur place ici.

Et précisément nous allons commencer par un des plus illustres parmi eux, celui dont l'art, venu de la chaude et claire Italie, eut une influence considérable et momentanément décisive sur le goût musical de toute l'Europe en son temps (1).

---

(1) Les lettres imprimées sans indication de provenance sont celles dont les originaux appartiennent à la Bibliothèque du Conservatoire: ce sont, de beaucoup, les plus nombreuses. Pour les autres, il est fait mention au fur et à mesure des collections qui en ont fourni les textes ou des personnes qui les ont communiqués; de même pour les catalogues d'autographes auxquels sont empruntés les extraits.

---



## CHAPITRE I.

### Rossini.

Gioacchino Rossini, né à Pesaro en 1792, a passé en Italie les trente premières années de sa vie, déjà remplies par la plus grande partie de sa production. Après deux autres années durant lesquelles il s'en fut en divers pays de l'Europe, il vint à Paris en 1824 et pensa s'y fixer; mais, au bout de quelques autres années, notamment après 1830, il se remit à voyager, enfin retourna dans son pays. L'on crut qu'il n'en sortirait plus. Cependant il revint en France en 1855 et y resta encore treize ans: il mourut à Paris en 1868. Il a donc passé une notable partie de sa vie sur la terre de France, qui finit par devenir pour lui un pays d'adoption. En relations d'affaires ou d'amitié avec diverses personnes pendant ces séjours, il a nécessairement correspondu avec elles dans leur langue. Quelques-unes de ces lettres sont venues jusqu'à nous: c'est par elles que nous allons commencer cette publication.

Les premières appartiennent à la dernière partie de la vie active de Rossini, celle où il donna *Le Comte Ory* et *Guillaume Tell*. En voici d'abord une qui fut écrite à Lubert, directeur de l'Opéra de juillet 1827 à mars 1831; elle est probablement relative à des incidents de répétitions, connus par ailleurs, qui, à certains moments, firent craindre l'ajournement de *Guillaume Tell* (1<sup>re</sup> représentation le 3 août 1829).

#### ROSSINI AU DIRECTEUR DE L'OPÉRA.

Mon cher ami,

Ma femme a été gravement indisposée ces jours-ci, et ma tendresse conjugale, qui vous est bien connue, ne me permet pas de la quitter.

Soyez donc assez bon, je vous prie, pour faire répéter demain au foyer. Je serai bien exactement à la répétition de Samedi.

Tout à vous  
Rossini

Monsieur — Monsieur LUBERT — Directeur de l'Académie  
Royale de Musique — Rue Grange Batelière, N. 3.

La lettre suivante est d'environ deux ans postérieure: l'original ne la date pas, mais une note au crayon a ajouté l'indication (vraisemblable) de 1831. — Aguado était un banquier, d'origine espagnole, dont Rossini fut un des familiers: c'est chez lui, à la campagne, qu'a été composée la plus grande partie de la partition de *Guillaume Tell*.

AU BANQUIER AGUADO.

Monsieur,

Permettez-moi dans ma qualité de parent, dont il vous a plu de m'honorer, de vous offrir un hommage de mon sincère dévouement à l'occasion de votre fête. Ma femme et moi nous étions bien flattés d'être comptés parmi le nombre des vos amis, mais la qualification que vous avez bien voulu y ajouter mette le comble à vos bontés à notre égard.

Veuillez, Monsieur, agréer les vœux sincères que ma femme et moi faisons pour votre bonheur et pour votre conservation, et agréez l'assurance de la plus parfaite estime

de votre très humble  
et très obéissant serviteur

G. ROSSINI.

Vous reconnaîtrez dans la petite chienne un présent de ma femme, car vous y reconnaîtrez son affection pour ces petits animaux.

*Monsieur — Monsieur AGUADO.*

Les lettres qui vont suivre nous montrent Rossini dans l'inaction à laquelle il s'était condamné lui-même après qu'en pleine force il avait volontairement brisé sa carrière.

A MADAME DE LA TOUR DE SAINT-YGEST, A BORDEAUX.

Madame,

Vous devez sentir combien il m'en a coûté pour vous quitter presque furtivement — mais vous l'avouerez-je? j'ai eu l'amour propre de croire que nos adieux seraient un peu tristes, et j'ai voulu jouir de tout le bonheur de ma dernière soirée, sans le troubler par une scène ou j'aurais joué un rôle douloureux. Maintenant que la poste m'a emporté je n'en suis pas plus heureux: c'est un pitoyable séjour que Bayonne; j'ai beau le



parcourir dans tous les sens, je n'y vois pas de rue Rolland, et je ne puis supporter mon ennui qu'à l'aide de l'espérance de vous joindre à Cauterets ainsi que ma très chère Elève. Mais comme il s'écoulera encore un certain nombre de jours avant cet heureux instant, j'ose espérer que vous calmerez mon impatience par quelques lettres où vous me donnerez des nouvelles du charmant tableau qui réunira sous mes yeux tous les membres de votre séduisante et *dangereuse* famille. C'est donc sur cette pensée que je veux m'arrêter en vous priant d'agréer l'assurance du respect avec lequel

J'ai l'honneur d'être

Madame

*Votre très humble serviteur*  
*Giachino Rossini*

Bayonne, ce 8 juin 1832.

A Madame — *Mad<sup>e</sup> de la* TOUR DE St YGEST  
*Rue Rolland, 4, Bordeaux.*

[D'une autre main]. — *Il y a de la présomption à vouloir parler après Monsieur Rossini; mais toute considération doit céder à celle de ma justification. — J'ai dû vous quitter samedi dans la journée sans prendre congé, afin de ne pas manquer à la promesse fait au Maître, et je n'ai point osé me représenter dans la soirée ne comptant pas assez sur moi-même. — J'aurais aimé à jouir de quelque gracieux sourire; mais alors ma douleur m'aurait trahi. — C'est donc de Bayonne que je dois vous adresser, madame, l'expression de ma gratitude pour l'accueil flatteur que vous avez daigné me faire, en vous priant de recevoir en même tems les humbles hommages de votre respectueux serviteur (1).*

A LA MÊME, Pau, 17 juin 1832 [extraits]. — Votre charmante lettre m'a rendu plus supportables les derniers jours passés à Bayonne... [Il se charge de faire préparer les logements à Pau pour la colonie nomade]. Je suis activement secondé par mon inséparable compagnon Dochez, tout fier des lignes aimables que vous lui avez adressées, et impatient de suivre ces

---

(1) Pour identifier l'auteur de ce post-scriptum, voir lettre ci-après: " Mon inséparable compagnon Dochez... „

*longs regards élanés vers le ciel.* Je vois s'agiter ses mains frémissantes qui voudraient être repoussées par *des chairs palpitantes* (1), etc. (Bulletin Charavay, novembre 1916, complément d'après l'original).

AU MARQUIS DE LAS MARISMAS, 28 septembre 1835. — Lettre relative à la mort de Bellini (2). Rossini s'efforce de tout son cœur de rendre à la mémoire de son ami tous les honneurs qu'il sera possible (Bulletin Charavay, avril 1922).

DESTINATAIRE INCONNU.

18 juin 1836.

Monsieur et ami,

La nosse de Lionel à eu lié le 15; tou c'est passé a merveille. La femme est superbe et je vous assure que je m'an acomoderais tre bien. Quelle belle chose que les bords du Rhin, quel pais riche et que de choses interessantes a voir à Cologne, Colblence, Aix la Chapelle ect. ect. (3). Je vous assure che vous devez faire ce voyage, il est digne de vous. J'ai été reçu a merveille partou, des serenades, des fêtes de tou jenre, au point que j'en suis A.

Demain je parte pour Paris et sous peu de jours j'espere avoir le bonheur de vous voir ainsi que Mad<sup>e</sup> la Marquise, qui va mieu a ce que l'on m'a écrit de Paris. Veuillez avoir la bonté de lui dire un million de choses pour moi. Je vous assure che s'est tre curieu de voir toutes les familles des Rotschild vennir, y compri la mère qui à 86 ans. J'espere que vos enfans se porte bien; bientôt je les ambrasserai. M. Régnier (?) m'a donné une comission pour Lionel, suposant que je pourrais parler a cé nouvo marié, mais imediatement après la nosse il est parti et personne ne l'a revu. A revoir donc mon bon O. Alexandre, vous que je serai tout ma vie.

Votre dévoué  
G. ROSSINI.

J'ai été bien malheureux de ne point voir la bonne donna Carmen avant mon départ.

---

(1) Satire de la poésie à la mode, ou peut-être simplement des vers d'opéra.

(2) Bellini est mort le 24 septembre 1835.

(3) En 1836, à la suite du procès dont il va être question, Rossini fut emmené par le banquier Rotschild en voyage en Belgique et sur le Rhin; peu après il retourna en Italie.



L'on a discuté pourquoi Rossini, âgé de trent-sept ans, en pleine possession de son génie, avait renoncé soudain à son art et s'était arrêté dans une carrière au cours de laquelle il n'avait cessé de s'élever progressivement à un très haut degré, que sans doute, s'il l'eût voulu, il aurait encore dépassé. La réunion des documents qui vont suivre apportera quelques lumières nouvelles sur les circonstances et les causes qui ont déterminé cette funeste résolution.

Voici d'abord une pièce intéressante par sa date, en même temps que par ce qu'elle révèle des ambitions et prétentions de Rossini dès le premier moment de son séjour en France. Il était arrivé à Paris en octobre 1823, précédé par sa réputation de musicien italien ; il ne faisait d'ailleurs qu'y passer, appelé à Londres par un engagement. Mais déjà il reçut un accueil triomphal, fut l'objet d'ovations au théâtre et dans les réceptions mondaines, élu membre correspondant de l'Académie des Beaux-Arts, etc. Il jugea opportun de profiter de cet engouement ; quelques semaines seulement après son arrivée, et avant qu'il repartit pour l'Angleterre, il formula des propositions qui, si elles eussent été acceptées, auraient déterminé Rossini à s'établir à Paris dès ce jour (1).

BASES DE L'ENGAGEMENT QUE M<sup>r</sup> ROSSINI PENSE POUVOIR PROPOSER  
AU GOUVERNEMENT FRANÇAIS.

1. Il se chargera de composer un grand opéra pour l'Académie Royale de Musique, se réservant de choisir le poème et de jouir des droits d'auteur ;

2. Il composeroit aussi un opéra semi-seria, ou buffa, pour le Théâtre Royal italien, et mettroit en scène à ce théâtre un opéra de lui, déjà donné ailleurs, tel que la *Semiramis*, la *Zelmire*, ou tout autre qu'il arrangerait pour la troupe de Paris ;

3. Pour le bénéfice qui seroit accordé à M<sup>r</sup> Rossini, libre de tous frais, et qui auroit lieu à l'Académie Royale de Musique, il montera un opéra Italien de lui qui n'aura jamais été donné à Paris. Cet opéra restera au répertoire du Théâtre Italien. On permettra à M<sup>r</sup> Rossini de choisir dans le répertoire du grand opéra le ballet qui sera donné le jour de son bénéfice ;

4. M<sup>r</sup> Rossini s'engagera à remplir telles fonctions dont sa Majesté voudroit bien l'honorer en l'attachant à son service.

---

(1) La pièce, que possède la Bibliothèque du Conservatoire, est signée par Rossini et semble être entièrement de sa main (écriture rapide, qui semble un brouillon). Il y est joint, dans le même dossier, une copie écrite par Thoinan, qui la dit établie d'après l'original.

En raison des engagements que M<sup>r</sup> Rossini se propose de prendre avec le gouvernement, il pense qu'il pourrait lui être allouée une somme de quarante mille francs, qui seroit répartie suivant le bon plaisir de son excellence soit comme prix de ses ouvrages, soit comme appointements attachés aux fonctions dont il seroit chargé.

Paris, 1<sup>r</sup> octobre 1823.

GIOACCHINO ROSSINI.

Quelques mois après, tandis que Rossini étoit à Londres, l'ambassadeur de France en Angleterre, prince de Polignac, lui fit part de propositions qui étoient évidemment une réponse à ses propres suggestions. Il fut nommé directeur du Théâtre Italien de Paris, fonction qu'il remplit jusqu'en 1826 et dont il échangea le titre avec celui d'Inspecteur général du chant en France. En 1829 enfin, voulant que les avantages qui lui étoient consentis reçussent une confirmation authentique et définitive, il exigea qu'un engagement fût pris, par lequel, lui-même promettant d'écrire pour l'Opéra cinq ouvrages nouveaux en dix ans, il devait en retour recevoir des avantages importants (sans préjudice de ses droits d'auteur) ; en outre, une pension viagère. Les délais apportés à la solution de cette affaire eurent pour contre-coup des retards dans la livraison de *Guillaume Tell*, dont Rossini alla jusqu'à interrompre les études (il nous a semblé percevoir un écho de ces tergiversations dans la lettre au Directeur de l'Opéra, reproduite ci-dessus, par laquelle il invoquait des prétextes pour ne pas se rendre à une répétition). La lettre que voici, adressée à l'Intendant des Beaux-Arts, est un témoignage de son insistance, en même temps que de son esprit pratique et de sa bonne entente des affaires.

AU VICOMTE SOSTHÈNE DE LA ROCHEFOUCAULT  
INTENDANT DES BEAUX-ARTS.

Monsieur le Vicomte,

J'ai reçu le Projet de lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer et que vous vous proposez d'adresser à Monsieur le Baron de la Bouillerie (1). Je trouve dans cette complaisance de votre part une nouvelle preuve de la bienveillance dont vous m'avez déjà donné tant de signes et vous prie de vouloir accueillir l'assurance de la vive gratitude que j'en conserverois. Assurément la lettre projetée renferme toutes les expressions.

---

(1) Intendant général de la Maison du Roi.



nécessaires pour rendre positives les conditions du traité sous lequel j'ai eu l'honneur de vous soumettre mes objections; mais en admettant que M. l'Intendant Général veuille l'adopter, je



ROSSINI en 1816, par Marzocchi  
Conservatoire de Bruxelles (Collection Michotte).

me demande s'il suffirait d'une lettre émanée de lui pour assurer l'exécution future d'un arrangement qui avait été rédigé dans un sens assez peu clair pour avoir besoin d'interprétation. — Sans doute je serai toujours disposé à m'abandonner avec confiance à la loyauté des personnes qui, comme Monsieur le Baron de la Bouilleric, n'hésitent jamais à remplir même une simple promesse. Mais il s'agit de mon avenir. Les hommes ne restent pas

toujours en la même place ; d'autres hommes peuvent ne pas penser ni agir comme eux. Je dois donc souhaiter de me placer dans une situation fixe et assurée ; et pour cela, il m'est impossible de mettre à la place d'un traité renfermant des conditions claires, positives, non susceptibles de discussions, de simples applications consignées dans une correspondance.

Veuillez, Monsieur le Vicomte, peser avec les sentiments de bienveillance dont vous m'honorez les réflexions que je vous sou mets, non par défiance mais dans la pensée d'éviter les débats qu'un traité insuffisant dans les expressions pourrait faire naître un jour. Si vous consentez à vous placer un moment dans ma position, j'ai la conviction intime que votre sollicitude vous fera partager mes craintes et vous inspirera la volonté de m'en affranchir.

Tout entier à mon art et ne voulant songer à l'avenir que dans l'intérêt de ma réputation, il vous semblera tout simple, je l'espère, que mon désir soit de ne conserver aucun doute sur l'exécution des conditions que l'intention du Roi, la vôtre et celle de M<sup>r</sup> le Baron de la Bouillerie sont évidemment de m'accorder et de maintenir.

Pour atteindre ce but, je souhaite donc Monsieur le Vicomte que le traité à faire fut conçu dans les termes que je vous ai soumis et surtout qu'une nouvelle Ordonnance Royale, plus explicative que la première, m'assure d'une manière absolue et définitive la Rente viagère de 6000 f. ; indépendamment des circonstances et des conditions que ce même traité devra renfermer.

Daignez, Monsieur le Vicomte, agréer l'assurance de mon profond respect.

GIOACCHINO ROSSINI.

Ce 13 avril 1829.

L'insistance de Rossini ayant abouti à lui faire donner satisfaction, *Guillaume Tell* put être enfin joué. Aussitôt après la représentation, le *maestro* retourna en Italie, tout prêt à tenir les engagements qu'il avait pris pour la composition de nouveaux ouvrages. Voici une lettre qu'il écrivait de Bologne au même Surintendant et qui ne laisse aucun doute sur ses bonnes dispositions.



AU MÊME.

Monsieur le Vicomte,

Je ne veux pas laisser partir Robert (1) sans me rappeler à votre bon souvenir et m'informer de vos nouvelles; ses affaires théâtrales l'ont retenu ici bien plus longtems qu'il ne comptait, mais il n'a pas dû partir avant de les avoir terminées. Il a formé une excellente troupe; il vous fera entendre des talens nouveaux pour Paris et j'espère qu'il réussira (2).

J'en suis toujours à recevoir mon poème que j'attends depuis neuf mois passés que j'ai quitté Paris. J'aurais surtout voulu profiter des beaux jours du printems et de mon séjour à la campagne, où je suis installé depuis quelque tems, pour pousser vivement mon opéra, car je tiens à vous prouver par mon travail et mon zèle tout mon dévouement, mon attachement, et le désir que j'ai toujours de vous plaire, mais je ne puis travailler sans poème: et cependant, sauf *Chambord* (3), on n'a rien donné depuis mon départ à l'Opéra.

J'espère, Monsieur le Vicomte, que vous vous portez bien, et que vous m'aimez toujours un peu. Ma femme a été bien sensible à votre aimable souvenir, sa santé s'améliore et j'espère que l'air de Castenaso achèvera de la rétablir.

Recevez, Monsieur le Vicomte, l'assurance de mon dévouement et de mon attachement bien sincère.

G. ROSSINI.

Castenaso près Bologne, le 4 mai 1830.

Il résulte avec évidence de cette lettre que Rossini n'avait aucunement renoncé à écrire de nouveaux opéras après *Guillaume Tell*. Nous venons au contraire de le voir, quelques mois après la représentation de cette œuvre, demander avec instance un poème qui lui permit de satisfaire à l'engagement qu'il avait pris de composer d'autres ouvrages.

Mais il y a dans la lettre quelque chose de plus significatif que son

---

(1) Directeur du Théâtre Italien à Paris.

(2) Parmi ces "talents nouveaux" était Lablache; la Malibran fit aussi partie de la troupe pendant la Saison.

(3) *François I<sup>er</sup>* à *Chambord*, opéra en deux actes de Prosper de G... (Ginestet), qui succéda à *Guillaume Tell* (15 mars 1830), est en effet le seul opéra nouveau qui ait été donné à l'Opéra entre le chef d'œuvre de Rossini et la révolution de juillet.

contenu : c'est sa date, mai 1830 ; quelques semaines plus tard, les journées de juillet jetaient à bas le régime avec lequel Rossini avait pris ses accords. Dès lors, il n'y avait plus d'Intendant des Beaux-Arts ou de la Maison du Roi avec qui il pût discuter ; sa situation était celle des autres serviteurs de l'ancien roi qui, privés de leurs emplois, avaient perdu tous leurs droits ; les traités devenaient caducs, et ce n'était pas Louis-Philippe qui eût voulu consentir de nouveaux sacrifices en faveur d'un musicien ! Cependant, Rossini se prévalait d'engagements pris et signés. Il fit un procès à l'État. En voici une pièce, qui viendra s'ajouter à celles qui sont restées d'autre part comme témoignages de ce débat (1).

A MONSIEUR LE BARON DE SCHONEN  
*Commissaire liquidateur de l'ancienne liste civile.*

Monsieur le Baron,

Le pouvoir législatif, reconnaissant le juste intérêt qu'inspirent à tant d'égards les créanciers et les pensionnaires de l'ancienne liste civile, vient d'ouvrir au Ministre des finances un nouveau crédit provisoire pour faciliter cette importante liquidation.

Ce Crédit est divisé en deux parties distinctes et chacune d'elles a sa destination spéciale et séparée.

D'une part une somme de 2.500.000 francs doit être répartie entre les créanciers dont les titres sont reconnus ; d'autre part le surplus du crédit s'élevant à 750.000 francs est spécialement affecté à soulager les infortunes les plus profondes que l'humanité recommandait si haut à la commisération nationale.

Je viens, Monsieur le Baron, appeler de nouveau sur mes titres votre attention bienveillante et vous prier de me comprendre dans l'État de répartition de la somme de 2.500.000 francs, pour les Arrérages de la Pension annuelle et viagère de 6000 francs, échus depuis le 1<sup>r</sup> juillet 1830 fin à ce jour, faisant la somme totale de dix huit mille francs outre le semestre courant.

Cette demande, j'ose le dire, a déjà reçu votre assentiment et vous avez su en apprécier toute la justice.

C'est, en effet, par vos soins, et sous vos auspices, Monsieur le Baron, qu'il a été procédé au dépouillement des titres présentés dans la liquidation de l'ancienne Liste civile. Les traités

---

(1) La pièce est une minute, d'une main qui n'est pas celle de Rossini, mais signée par lui et portant des corrections et additions autographes.



intervenues entre M<sup>r</sup> l'Intendant de le Maison de Charles X et moi, les diverses réclamations que j'ai eu l'honneur de former à la commission de Liquidation, en suite de ces traités, ont passé sous vos yeux. Et le résultat de votre investigation, publié par le Gouvernement, et communiqué officiellement aux deux Chambres, rend une complète justice à ce 1<sup>r</sup> chef de mes réclamations en *portant la pension viagère dont je demande les arrérages parmi les créances constituées* sous cette dénomination *par l'ancienne liste civile à titre onéreux*. Voyez la liste générale des pensionnaires de l'ancienne liste civile, page 421, N. 10401, 1 vol. in quarto, imprimé à l'Impr. Royale en 1833 en exécution de la loi du 28 x<sup>b<sup>re</sup></sup> 1831 et distribué aux deux Chambres.

L'origine et la qualité de la pension que je réclame sont reconnues, la légitimité n'en est pas contestée. Le mode de paiement annuel et viager, adopté par les parties, ne peut changer son caractère de créance *contractée à titre onéreux* et le porteur d'un titre de cette nature dans la discussion des biens d'un débiteur a toujours été mis sur la même ligne que les autres créanciers. On ne pourrait sans blesser les règles les plus élémentaires du Droit payer le capital des créances de ceux-ci et ne pas servir la rente de celui là. Il y a mieux : ces mêmes principes, s'ils étaient rigoureusement appliqués, soumettraient la Liquidation jusqu'à constituer en réserve un capital suffisant pour que les intérêts en provenant fissent le service de la vente ; je crois donc me renfermer dans les limites les plus strictes en me bornant à demander sur la somme nouvellement mise à la disposition du Ministre par le vote des Chambres le paiement des arrérages échus de la pension viagère que les traités les plus précis et les plus respectables m'avaient assurées.

Quant aux autres chefs de mes réclamations, je comprends que les questions qu'ils soulèvent puissent ne pas trouver leur solution immédiate à l'occasion de la distribution d'un crédit provisoire ; je me réserve de vous en entretenir séparément et en leur tems.

Je ne doute pas que vous ne trouviez ma demande actuelle fondée. J'ose espérer que, sur la proposition que vous voudrez bien en faire, Monsieur le Ministre des finances ne se refusera pas à prescrire l'ordonnancement des arrérages que je réclame.

Il m'est impossible je l'avoue de prévoir les objections valables que l'administration aurait à opposer à ma réclamation; aussi, quoique trois années de la patience la plus résignée et d'un séjour dispendieux aient assez nettement constaté ma répugnance profonde pour les débats judiciaires, je ne pourrai pousser plus loin les égards si justement dûs à la Commission de liquidation; et bien qu'étranger je n'hésiterai pas à demander aux tribunaux français un appui que j'aurais voulu n'avoir eu à chercher que dans les sentiments de justice de l'administration elle même. J'aime à croire que le gouvernement français ne voudra pas contraindre à plaider un étranger qu'il s'était plu à appeler et retenir en France et qui a la conscience d'y avoir rendu des services pour le progrès de l'art.

Veuillez agréer, Monsieur le Baron, l'expression de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre très humble  
et très obéissant serviteur

GIOACCHINO ROSSINI.

Paris, 27 juin 1833.

Le procès dura longtemps. Rossini parut le gagner: par décision du Comité des Finances du 24 décembre 1835, le paiement d'une pension de retraite lui fut assuré sur les fonds du trésor. Mais il perdait tous les autres avantages. Les engagements relatifs à la composition et à la représentation de nouvelles œuvres étaient rompus; en conséquence, Rossini renonça à écrire. La cause de son silence définitif provient donc essentiellement de ce que, jugeant sa situation matérielle suffisamment assurée par la fortune qu'il avait acquise et mécontent de ce que les bénéfices particuliers qui lui avaient été promis par un précédent gouvernement ne lui étaient plus assurés par le nouveau, il aima mieux se mettre en grève et cesser de travailler, plutôt que de se soumettre à la loi commune.

\* \* \*

Le seul ouvrage de quelque importance que Rossini ait écrit pendant la seconde partie de sa vie est le *Stabat mater*. Dans son inaction, il en avait semé les pages à l'aventure: au cours d'un voyage en Espagne avec Aguado, il avait, à la prière de celui-ci, promis à un prélat de Madrid, Don F. de Varela, de lui dédier une œuvre religieuse composée exprès pour lui; il ne la termina d'ailleurs pas lui-même; les derniers



morceaux de l'œuvre que, pour tenir sa parole, il fit remettre au prêtre espagnol, n'étaient pas de lui. Se targuant de cet hommage, les héritiers du P. Varela prétendirent publier l'œuvre comme s'ils avaient eu sur elle un droit de propriété artistique; à cet effet, il traitèrent avec un éditeur de musique de Paris, Aulagnier. Rossini protesta, reprit sa partition, la compléta et la fit publier par un autre éditeur, Troupenas. C'est à celui-ci qu'est écrite la lettre qu'on va lire et qui explique exactement cet *imbroglio*.

A L'ÉDITEUR TROUPENAS.

Mon cher Troupenas,

J'ai reçu votre lettre du 16 courant, et je vais m'occuper de marquer mon *Stabat* au métronome, ainsi que vous le désirez. Dans une dernière lettre que je reçois de M<sup>r</sup> Aulagnier, il se fait fort de la copie qu'il possède pour me menacer d'un procès, prétendant que le cadeau que j'ai reçu du révérend d'Espagne est pour lui un contrat de vente de ma part. Cela m'amuse beaucoup. Il menace aussi de faire exécuter, dans un concert monstre, dit-il, le susdit *Stabat*. Si telle chose était pour se réaliser, j'entends, par cette lettre, vous donner procuration pleine et entière, afin que les tribunaux et la police empêchent de faire exécuter un ouvrage où il ne se trouve de ma composition que six numéros.

Par ce même courrier, je vous envoie trois morceaux que j'ai mis en partition; il ne me reste plus à vous envoyer que le dernier chœur final, que vous recevrez la semaine prochaine. Tâchez de ne pas trop *blaguer* dans les journaux sur le mérite de mon *Stabat*, car il faut éviter que l'on se f..... de vous et de moi. Je vous envoie deux lettres de M<sup>r</sup> Aulagnier afin que vous connaissiez ses intentions, et cela, bien entendu, pour vous seul. Il est bien encore que vous sachiez que je lui ai répondu n'avoir jamais signé de contrat de vente avec le révérend Varela; que je ne lui ai pas dédié le *Stabat* et que, du reste, la plus grande partie des morceaux ne sont pas de ma composition; que je suis prêt à poursuivre jusqu'à la mort, soit en France, soit à l'étranger, tout éditeur qui voudrait user d'es-croquerie.

Bologne, 24 septembre 1841.

GIOACCHINO ROSSINI.

Voici quelques mots d'une lettre qui, touchant à la politique, va nous montrer que Rossini avait conservé son franc parler.

*Au baron EUGENIO LEBON, Triest.* — Bologne, 20 xbre 1842. — "Nous possédons ici Jérôme Bonaparte; il s'est installé dans le palais Bacciochi, il dort dans le lit du pauvre Prince, ne mettant pas plus de délicatesse avec les morts qu'avec les vivants. Il a auprès de lui Mr. son fils qui est toujours en voiture découverte se faisant admirer... le type Bonapartist... souverainement anthypatique... „ (Cat. Borner, Leipzig, XVI, 1910).

Cette autre lettre sera relative à *Robert Bruce*, ouvrage composé de morceaux empruntés à diverses partitions de Rossini par les auteurs nommés à la première ligne (auxquels il faut, pour être complet, ajouter Alphonse Royer) et représenté pour la première fois à l'Opéra le 30 décembre 1846.

A LÉON PILLET, DIRECTEUR DE L'OPÉRA.

Mon cher Monsieur Pillet,

Ces deux mots vous seront remis par Mes<sup>rs</sup> Nidermayer et Vaez. Comme caractère, comme amabilité personnelle et comme talent, vous ne pouviez me donner des Collaborateurs qui devoient simplifier mieux ma tâche; notre travail est terminé. Vos derniers plans ne cadrant pas avec les morceaux que j'ai choisis pour notre noble *Pasticcio*, je vous prie donc de vous en tenir à la lettre à tout ce qui a été établi; j'entends que nul changement ne soit apporté à ce travail, c'est la seule récompense que j'attends de vous (1).

Recevez je vous prie mon cher M<sup>r</sup> Pillet l'expression de mes sentiments dévoués.

Bologne, ce 13 juillet 1846.

GIOACHINO ROSSINI.

Monsieur LÉON PILLET - PARIS.

Voici maintenant trois extraits, dont l'un au moins, le troisième, mérite qu'on s'y arrête. Les deux premiers sont tirés de lettres de recommandation de Rossini à Fétis (de Florence, 3 juillet 1850, et Kissingen, 30 juillet 1856); à la fin de la dernière, l'auteur du *Barbier* " serre affectueusement cette main savante qui fait de Fétis le plus grand légiste musical des temps passés et futurs „ (Cat. Charavay, corresp. Fétis, vente du

---

(1) On lira plus loin une lettre de Niedermeyer sur le même sujet.



30 avril 1910). Mais une autre lettre ouvre de vues intéressantes sur des projets de remise au travail que des admirateurs zélés s'étaient efforcés de suggérer à Rossini, vingt quatre ans après qu'il avait produit sa dernière œuvre. Les éditeurs Escudier, dont nous reverrons maintes fois le nom au cours de ces correspondances, et qui prétendirent un moment régenter le monde musical à Paris en lui imposant la domination italienne, avaient dû, en lui faisant des propositions, s'efforcer de ranimer son activité; et voici la réponse qu'ils s'attirèrent:

A LÉON ESCUDIER, Florence, 29 juillet 1853. — Rossini déclare que depuis son dernier né, le petit Guillaume (1), la velléité d'écrire ne lui est pas revenue. " Je tremperais volontiers ma plume dans l'encrier, m'estimant heureux d'accéder au désir aimable que vous me témoignez; je vous offrirais alors avec plaisir les oripeaux de ma défroque musicale „. Quoique ses amis parlent de sa gaieté printannière, il a des maladies secrètes et se reconnaît impuissant à faire quelque chose de nouveau. Il ajoute, avec notation musicale: " Quant au mécréant (2) laissez-le faire, son bonheur ne nous coûte rien „ (Cat. Charavay, 8 juin 1900).

De cet effort est sorti un simple *Chant des Titans*, page de circonstance qui fut exécutée aux concerts du Conservatoire, le 22 décembre 1861, dans une séance dont la lettre expliquera l'objet.

A ALPHONSE ROYER, DIRECTEUR DE L'OPÉRA.

Monsieur et Ami,

Après une demande adressée par moi au Comité de la Société des Concerts du Conservatoire de Musique, je viens d'obtenir la faveur de faire exécuter un petit morceau vocal de ma composition, qui doit être donné par la susdite société pour l'élévation d'un monument en l'honneur et mémoire du Savant et Célèbre Cherubini. J'ai composé mon morceau pour quatre voix de Basses (de haute taille) à *l'Unisson*: son titre est *Le Chant des Titans*, et pour cette exécution il me faut quatre gaillards; je les réclame de vous qui en êtes l'heureux directeur. Voici les noms:

Belval	}	a Perfetta Vicenda.
Cazaux		
Faure		
Obin		

---

(1) *Guillaume Tell*.

(2) *Meyerbeer*.

Comme vous le voyez, je note par ordre alphabétique, pour vous prouver n'avoir point oublié *le Convenienze Teatrali*!!!

Voulez-vous, mon cher M<sup>r</sup> Royer, me donner une nouvelle marque de votre sympathie, en vous faisant mon interprète auprès de ces messieurs, en les priant, en mon nom, de me prêter leur concours pour l'exécution de mon *Chant des Titans*, dans lequel, **rassurez-vous**, il n'y a pas la plus petite Roulade ni Gamme chromatique, ni Trille, ni Arpège; c'est un Chant Simple, d'un Rythme Titanesque et un tant soit peu Enragé. Une petite répétition avec moi et tout sera dit.

Si ma santé me le permettait j'irois bien volontiers (comme il seroit de mon devoir) chez vos Vaillants Artistes, réclamer la faveur que j'ambitionne; hélas! cher ami, mes jambes fléchissent autant que mon cœur bondit, et ce cœur vient à l'avance vous témoigner toute sa vive reconnaissance, il guide ma main pour vous réitérer les sentiments de la plus haute estime et l'amitié sincère de

Votre affectionné  
GIOACHINO ROSSINI  
Pianiste de 4<sup>ème</sup> Classe.

Passy, ce 5 octobre 1861.

A Monsieur ROYER,  
*Directeur du Théâtre Impérial de l'Opéra.*

L'on pourrait signaler encore, dans un album provenant de la seconde femme d'Adolphe Adam (voir ci-après), une lettre datée de Passy, 6 juin 1859, évoquant, auprès de sa veuve, des souvenirs relatifs à l'auteur du *Chalet*. Cette lettre n'étant pas autographe (sauf la signature), nous ne la reproduirons pas.

Cette dernière lettre enfin, en raison des opinions qui y sont exprimées, est peut-être, de toute la série, celle à laquelle nous attacherions volontiers le plus grand prix.

A STEPHEN DE LA MADELAINE (1).

Mon cher M<sup>r</sup> Stephen de la Madelaine,

En me demandant mon assentiment pour l'Érection d'une statue à notre immortel Rameau, c'est, comme l'on dit chez

---

(1) Professeur de chant, écrivain, chef de bureau à la direction des Beaux-Arts, fut secrétaire de la commission pour l'érection d'un monument

nous, *invitarmi a Nozze*. Je suis, veuillez le croire, un ardent admirateur de cet homme illustre, il a rendu à l'art musical de si grands services, il faudrait les méconnaître pour ne pas saisir avec empressement la seule manière d'honorer ce génie; ses productions dramatiques, les ravissantes compositions de clavecin que je fais toujours exécuter chez moi par la meilleure interprète, Madame Tardieu, ont été et seront l'objet de ma constante admiration et de mon bonheur. Je dis **Fiat lux**, que la statue soit érigée!!!

En m'associant à votre grande pensée, recevez ici l'expression de la gratitude de votre tout dévoué

G. ROSSINI.

Passy, 4 septembre 1862.

*(D'après un fac-simile, collection Benjamin Fillon).*

Un autre hommage rendu par Rossini à un maître qu'il admira par dessus tous nous est connu par une dédicace écrite au bas d'un portrait de Mozart. On a raconté que, voulant voir dans son cabinet les traits de l'auteur de *Don Giovanni* auprès de ceux de quelques autres hommes dont il avait aussi le culte, il hésita longtemps à faire un choix entre des images dont il avait constaté qu'aucune ne ressemblait à l'autre. Quelqu'un qui, disait-il, avait vu Mozart, lui assura qu'un seul portrait le montrait réellement tel qu'il avait été, celui de Tischbein. Notons en passant que l'authenticité de cette attribution a donné bien naguère à des discussions dans lesquelles il n'est point ici lieu d'entrer. Quoi qu'il en soit, Rossini, convaincu par le témoignage en question, donna place à ce portrait dans sa galerie de grands hommes. Mieux encore, il en fit hommage à des amis — au moins un, l'éditeur Heugel, dans une des salles du magasin duquel nous l'avons vu longtemps encadré; il portait une dédicace autographe, qui, si simple et un peu banale qu'en soit la formule, mérite cependant d'être reproduite parmi ces écrits de musiciens.

Mon cher Mr Heugel.

Voici le portrait du maître des maîtres Mozart!!!!

Je désire qu'il vous fasse ressentir en l'acceptant tout le plaisir que j'éprouve à vous l'offrir.

GIOACHINO ROSSINI.

Passy, ce 15 juin 1857.

---

à Rameau dans sa ville natale, projet qui ne fut réalisé que longtemps après. Sur le même objet, voir ci-après une lettre de Meyerbeer.



Les catalogues d'autographes mentionnent parfois des lettres de Rossini, généralement d'un intérêt médiocre : réponses à des invitations, recommandations, etc. Parmi ces dernières, relevons celle-ci, intéressante par les noms de ceux à qui elle s'adresse ou qui en sont l'objet.

Du 28 octobre 1859, à AUBER. — Lettre amicale par laquelle Rossini recommande Pierre Chevillard pour la place de professeur de violoncelle au Conservatoire (Catalogue Liepmannssohn, 17 et 18 novembre 1911, coll.<sup>ns</sup> Moscheles et Alfred Bovet).

Détachons aussi ces appréciations de Rossini sur des œuvres d'un art autre que le sien :

Au Marquis de LAS MARISMAS (1834). — Il lui donne son impression sur deux tableaux de Murillo. L'un représente un garçon, l'autre une petite fille. Il donnerait 1000 francs pour le garçon et 3 à 4000 francs pour la petite fille. Il lui recommande de déchirer sa lettre, car il ne voudrait pas qu'on vît son mauvais français (Catalogue N. Charavay, vente Gadala, 2 et 3 novembre 1923).

\*  
\* \*

Les dernières années de Rossini à Paris et à Passy s'écoulèrent dans une inaction à peu près complète. Nous en eûmes pour témoin un homme, mort il y a peu d'années, qui se trouva fortuitement mêlé à sa vie pendant cette période, Edmond Michotte, Belge d'origine, dont le nom nous est connu par la publication, hautement intéressante, de ses *Souvenirs personnels : la Visite de Richard Wagner à Rossini* : ami des deux grands musiciens que l'opinion publique opposait l'un à l'autre à l'époque où le plus jeune était venu à Paris pour y faire représenter *Tannhäuser*, il avait été l'intermédiaire entre eux et l'instigateur de leur rencontre. Dévoué à la mémoire de l'un comme de l'autre, il a recueilli les derniers souvenirs de Rossini, dont il fut, il va nous le dire, le compagnon et le confident pendant ses dernières années. Par une lettre qu'il adressa le 9 avril 1914, de Bruxelles, à l'auteur de ce recueil, il a fait connaître les circonstances dans lesquelles il fut admis à cette intimité. Les détails qu'il y donne sont assez intéressants pour que nous puissions ajouter un extrait de cet écrit aux documents émanant du maître lui-même.

*« J'ai habité Paris, écrit Ed. Michotte, depuis 1854 jusqu'en 1869. Durant la saison d'été, je rejoignais ma famille en Belgique. Mais, à partir du mois de novembre jusqu'en mai, je résidais à Paris. Rossini y revint en 1855. A peine fut-il installé, rue Basse du Rempart, que j'eus le privilège de lui être présenté par Méry, avec lequel j'étais très lié. Graduellement mes rapports avec le Maestro devinrent plus fréquents. Enfin en 1859 M<sup>me</sup> Rossini me dit :*

“ Nous voici rentrés à Paris (novembre). Les médecins prescrivent à Rossini un exercice pédestre chaque matin, si le temps est favorable, à l'avenue des Acacias, au Bois; il m'est difficile de l'accompagner chaque fois. Je sais combien vous lui êtes attaché; voulez-vous parfois me remplacer? etc. „

“ Jouissant d'une situation indépendante qui me permettait d'user librement de mon temps, j'acceptai avec enthousiasme et les choses prirent une telle tournure, qu'au bout de peu de temps, M<sup>me</sup> Rossini ayant pleine confiance en moi pour les soins à donner à son mari (choisir les endroits à l'abri des vents du nord et d'est, envelopper le cou d'écharpe afin de garantir la gorge (très sensible) contre les refroidissements, etc. — s'abstint de le conduire au bois; d'où il s'ensuit que, jusqu'au moment de sa mort, je restai seul chargé de cette précieuse mission. Telles sont les circonstances qui menèrent Rossini à me témoigner la plus vive affection. La confiance que je lui inspirai devint telle, que dans les innombrables entretiens que j'eus avec lui, il me parla à cœur ouvert de toutes les choses de sa vie, et même de celles de l'ordre le plus intime. Après chaque conversation avec cet homme, j'eus le soin de tenir note des traits le plus saillants, et surtout des confidences recétues de quelque intérêt historique. Partant de là, je constate qu'une Biographie réelle de Rossini est encore à faire. M. Radiciotti, de Tivoli, s'en occupe. Depuis longtemps il a amassé de nombreux documents restés inconnus jusqu'ici, et de mon côté je les complète encore par un appoint considérable.

“ N'ayant pas quitté Rossini d'un instant durant sa maladie, je l'ai vu mourir. — C'est le jour où il eut le pressentiment de sa fin prochaine qu'il recommanda à sa femme de me laisser tirer, pour être conservé par moi, tout ce qui dans sa succession pouvait présenter quelque intérêt au sujet de sa carrière artistique. L'héritage, certes, est inestimable; confié désormais à l'État Belge, il est impérissable; mais combien n'eût-il pas été plus magnifique, si l'énorme correspondance Rossini, ainsi que de nombreux documents reposant au Théâtre Italien de Paris, n'eussent été détruits lors de l'incendie en 1838? „

M. Michotte voulut bien joindre à sa lettre quelques renseignements plus directs encore sur les reliques de Rossini: la reproduction d'un portrait de sa mère, Anna Guidarini, en costume de théâtre, au trait et au lavis, et un de Rossini lui-même, peint par Marzocchi, en 1816 (l'année de *Il Barbiere*), avec quelques *fac-simile* d'autographes.

Il terminait en exprimant le vœu d'une rencontre prochaine avec son correspondant, s'excusant d'ailleurs mélancoliquement de l'impossibilité où le plaçaient ses quatre-vingt-quatre ans de faire un nouveau voyage à Paris. Or, rappelons la date: la lettre fut écrite le 9 avril 1914. L'été venu, Michotte, qui était retenu à Bruxelles pendant l'année scolaire par ses fonctions de membre de la commission de surveillance au Conservatoire, s'en fut passer les vacances à Louvain. Il y tomba malade. Pendant ce temps, les Allemands envahirent la Belgique. Il était à la dernière extrémité lorsqu'ils incendièrent Louvain. Sa maison ne fut pas épargnée. Il fut porté dans une cave. Il y mourut. C'en était fait des

projets de travaux complémentaires sur Rossini que, quatre mois auparavant, il annonçait avec une ardeur toute juvénile.

Par bonheur, ses collections sont restées intactes: nous avons pu les examiner récemment au Conservatoire de Bruxelles, où elles sont déposées présentement. Elles ne contiennent que peu d'éléments qui puissent être



Portrait d'ANNA GUIDARINI, mère de Rossini.

utilisés dans ce recueil de lettres écrites en français (1). Mentionnons brièvement: des objets personnels ayant appartenu à Rossini, comme son pince-nez; une épingle de cravate, qui lui fut donnée par Bellini à son lit de mort et qu'il porta toute sa vie; les mitaines qui furent retirées de ses mains gonflées après qu'il eut rendu le dernier soupir, etc. — Divers portraits: nous en avons déjà signalé deux; citons aussi une

---

(1) Les notes qu'Ed. Michotte nous a dit avoir prises au jour le jour à la suite de ses conversations avec Rossini n'ont pas été retrouvées dans sa collection.



vivante et fine aquarelle représentant un épisode du carnaval de Rome, où Rossini, Carafa et un prince, masqués, donnent une sérénade à une belle dame qui les écoute de sa fenêtre.

Des manuscrits musicaux sont également recueillis là, notamment la partition autographe de *Zelmira*.

Quant aux lettres, elles ne sont pas en très grand nombre. Leur principale série est constituée par celles que Rossini écrivit, de 1849 à 1864, à l'homme d'affaires qui gérait ses biens à Bologne: elles nous confirment qu'il était fort attentif et habile à défendre ses intérêts et à les faire valoir; mais, outre que cette correspondance ne serait pas très bien à sa place dans une étude d'art, une particularité l'écarte de la nôtre: les lettres sont écrites en italien (1).

Une pièce plus intéressante pour nous, dans la collection Michotte, est un catalogue, établi de la main de Rossini, dont les titres ci-dessous diront la nature:

*Catalogue = Miscellanée et — Album de Musique vocale.*  
*— Péchés de vieillesse — de — G. ROSSINI. — Passy.*

[Autre catalogue, musique de piano, puis d'autres instruments (voir ci-après)].

*Un peu de tout, recueil de 56 morceaux semi-comiques...  
Je dédie ces péchés de vieillesse aux pianistes de la 4<sup>me</sup> Classe  
à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir !*

Un carton supplémentaire ajoute:

*Liste autographe de toutes les œuvres inédites délaissées  
par Rossini et dont les originaux se trouvent au Lycéo de  
Pesaro.*

Ces derniers mots nous expliquent que la musique énumérée dans ces catalogues ne soit pas restée dans la collection recueillie chez Rossini après sa mort: il en avait précédemment fait don à l'institution musicale de sa ville natale, qui eut la principale part de son héritage. Mais il nous reste les titres, qui ne sont peut-être pas beaucoup moins intéres-

---

(1) Un recueil, naturellement italien, de *Lettere di G. Rossini*, par *Mazzatinti et G. Manis*, a paru à Florence en 1902; il contient des lettres depuis 1812 jusqu'au 18 octobre 1868, moins d'un mois avant la mort du maestro.

sants, révélant l'esprit, parfois un peu gros, de celui qui avait été l'auteur du *Barbier de Séville*, en cette dernière partie de sa vie. Reproduisons-en quelques-uns.

Le recueil de musique vocale est celui où le ton est le plus sérieux,



ROSSINI SUR SON LIT DE MORT.

Dessin de Gustave Doré.

funéraire même parfois. Il renferme la " Petite Messe solennelle ", des cantates, un *Album italiano*, un *Album français*, une *Olla podrida* ou *Macédoine*, puis un *Chant funèbre* à Meyerbeer et une *Élégie au chevet d'un mourant*. Jean-Jacques Rousseau a fourni les paroles de deux airs : une *Ariette villageoise* et une *Ariette à l'ancienne*.

Mais les titres des pièces instrumentales sont plus fantaisistes. Énumérons-les :

*Échantillon de blague mélodique sur les Tourniquets — sur la Gamme chromatique (noires de la main droite), STYLE OFFENBACH. — Mélodie candide. — 24 Riens pour album. — Des Tritons s'il vous plait ! — Marche et Réminiscences pour*



ROSSINI SUR SON LIT DE MORT.

D'après une eau-forte de Gustave Doré.

*mon dernier voyage!!!! — Petite promenade de Passy à Courbevoie. — Un mot à Paganini, Élégie pour violon et piano...*

Dans un autre cahier:



*Les Quatre mendiants. — Les quatre hors d'œuvre, etc. — Album de chaumière, avec ces sous-titres : Gymnastique d'écartement. — Prélude fugassé. — Petite Polka chinoise. — Prélude inoffensif. — Petite valse : l'Huile de Ricin, etc. (1).*

A la suite de ces précieux témoignages du génie, les mots sacramentels : *Laus Deo!*

Ed. Michotte nous ayant communiqué la photographie d'un dernier document autographe en français (dont nous avons retrouvé l'original dans sa collection), nous allons le reproduire, puisque le confident des dernières pensées de Rossini nous y autorisa. Nous aurions, sans cela, pu hésiter à mentionner ce témoignage de la sénilité d'un grand homme : il est vrai qu'il émane des tout derniers temps de sa vie, à un âge où d'autres, moins bien trempés, sont tombés en enfance. C'est un "monstre", dont le musicien avait ajouté les mots à une mélodie qu'il avait composée et à laquelle il voulait que Pacini adaptât des paroles. La lettre déjà citée d'Ed. Michotte nous donne à ce sujet des renseignements qu'il convient de reproduire :

*" Voici le fac-simile d'un monstre que j'avais découvert dans un tiroir de Rossini. Émilien Pacini avait arrangé le texte de manière à le rendre plus acceptable. Toutefois, la musique étant vraiment ravissante, je fis observer à Rossini que si, dans l'avenir, le morceau était publié, le texte, trop banal, ferait le plus grand tort au charme mélodique. J'offris au maestro la collaboration de Wilder pour donner une tout autre allure à son idée en la présentant sous un aspect plus comme il faut. Rossini accepta; Wilder fit un petit bijou. C'est toute une histoire que la genèse de cette œuvre, LA DERNIÈRE de l'auteur du Barbier, écrite deux mois avant sa mort!... „*

---

(1) Rossini était coutumier de ces sortes de facéties. Nous trouvons encore de lui, parmi les objets récemment exposés au Musée de l'Opéra, une page de musique autographe, datée de 1867, portant cette dédicace : " Petit gargouillement pour le lever de ma jeune et vaillante interprète Marie Battu „

Monstre pour  
mon ami E. Pacini

(Le Chien du Bébé)

## C'est moi le Gros bébé  
qui est toujours enrhumé  
je mange bien des fruits  
j'ai le bobo dans l'intestin  
## Le ventre me bouillonne  
et je crains toujours  
que la fièvre tombe  
à l'instar du gros Canon  
dans ce cruintif état  
je m'assoche à maman  
atshi at — at — at —  
Papa mamangnupaca

J.S.V.O.



Bébé tu vas chanter en bon français  
La Grande Duchesse et puis la Barbebleu  
Avec Ta vois enfonce Thersa  
Schneider ménage pour nos chers Nigands  
Atchi — — —  
Pipi mamam Papa Caen.

Ou Biy #

Pour Ninu

Pipi mamam Papa Caen

Bébé voudrait la chanson de Supers

Voudrait

dans Barbe bleue c'est'abz qu'il fait bien

Ray

Quand, le 13 novembre 1868, Rossini eut rendu le dernier soupir, ses traits, en une rapide improvisation, furent fixés par Gustave Doré, tandis qu'il reposait sur son lit de mort. Ils ont repris l'air de gravité qui convenait au génie éteint. Nous avons reproduit au cours de ces pages les deux aspects de cet émouvant souvenir.

\* \* \*

Rossini a été marié deux fois. Sa première femme, Isabella Colbran, était une chanteuse qui se trouva associée à ses premiers succès et les partagea. Au rapport d'Ed. Michotte, déjà cité, Rossini, s'exprimant suivant une formule de primauté qui lui était familière (Beethoven est le plus grand des musiciens, Mozart est le seul), disait des cantatrices de son temps : " La plus remarquable était la Pasta ; la Colbran était



la première: mais la Malibran était la seule „ Cette compagne qui, par droit légitime, était à ses yeux la première (mais non pas la seule), est celle dont parlait Rossini quand, cherchant une bonne raison à invoquer pour ne pas se rendre à une répétition à l'Opéra, il écrivait au directeur, sur son ton habituel de pince sans rire: “ Ma femme est indisposée, et ma tendresse conjugale qui vous est bien connue... ”. Cette tendresse ne l'empêcha pas de la ramener en Italie l'année suivante et de l'y laisser sous la garde de son père. Une correspondance s'ensuivit, dans laquelle il se faisait un malin plaisir de ne pas répondre aux lettres qui lui étaient écrites. “ Le vieux Rossini s'arrachait les cheveux, se lamentait, bataillait, suppliait son fils de venir à Bologne pour arranger les choses, pour veiller sur son honneur, sur l'honneur de sa maison. Mais l'étonnant Joachim restait tranquille à Paris, indifférent et impassible, se gardant bien d'écrire et encore moins de bouger... ” (1). Cette séparation de fait eut pour conséquence une séparation légale, en 1837; après quoi, en 1845, la mort de la première Madame Rossini rompit les liens qui les attachaient encore l'un à l'autre.

Rossini en profita aussitôt pour contracter un second mariage, avec une autre compagne, Olympe Pélissier, qu'on dit avoir été très belle; elle avait été, a-t-on prétendu aussi, modèle à l'atelier d'Horace Vernet. Elle fut, elle, très dévouée à son mari, et, lui ayant survécu, se consacra à sa mémoire.

Elle n'avait d'ailleurs pas attendu qu'il fût mort pour défendre sa cause avec véhémence. Voici, pour le prouver, une lettre écrite par elle alors qu'il n'y avait guère plus d'un an qu'ils étaient unis en légitime mariage.

A la fin de 1846, l'Opéra de Paris représenta *Robert Bruce*, ce pastiche formé d'anciens morceaux de Rossini, dont il a été déjà question. Il n'obtint aucun succès. Un mot courut dans Paris: “ *Robert Bruce* ne

---

(1) Sur cette correspondance, voir un article de M. Romain Rolland dans la *Revue d'histoire et de critique musicales*, septembre 1902, d'ap. R. GANDOLFI, *Memorie*, etc., Florence, 1902. — Nous venons de trouver une confirmation assez explicite de cette disposition d'esprit de Rossini à l'égard de sa femme dans le récent catalogue de la collection W. Heyer, de Cologne (Henrici et Liepmannssohn, 1926), analysant une lettre, d'une seule page, qu'il lui écrivait de Paris au commencement de 1836. Il lui souhaitait d'abord la bonne année: mais, pour ce faire, il avait attendu jusqu'au 29 janvier. Rossini n'était pas pressé. Il y ajoute les compliments de ses amis Aguado et de Rotschild, qu'il voit tous les jours, et il parle de son affaire avec la liste civile. Quant à la situation de l'épouse, pas un mot.

vaut pas le diable », ce qui voulait dire : « *Robert Bruce*, de Rossini, ne vaut pas *Robert le diable* de Meyerbeer ». Berlioz, qui avait à ce moment quelques raisons particulières d'être peu favorable à l'Opéra, écrivit dans *Les Débats* un article sévère. Il paraît que Stephen Heller, son ami, communiqua au *Musical World*, de Londres, un article conçu dans le même esprit. Sans doute y parlait-il aussi de *La Damnation de Faust*, dont la première audition est à peu près contemporaine de la représentation de *Robert Bruce*, et peut-être avait-il la témérité de préférer l'œuvre de Berlioz ! L'épouse du grand homme s'en indigna ; et voici la lettre qu'*ab irato* elle écrivit au directeur de l'Opéra, pour lui faire savourer la vengeance qu'elle avait perpétrée.

A LÉON PILLET, DIRECTEUR DE L'OPÉRA.

[Bologne], le 16 février 1847.

Enfin je viens de lire, mon cher Monsieur Pillet, votre lettre à Rossini ; avec quelle impatience je l'attendais ! Vous avez été pour moi un sujet de longue préoccupation. En me croyant abandonnée à ma propre indignation contre un certain Stephen Heller, je m'étais fait ma vengeance, que vous devez connaître puisque je retrouve dans votre lettre tous mes sentiments... Rossini a toujours été à moi ce que la divinité est à ma croyance ; son génie immortel est tel que devant lui tout doit se prosterner ; l'homme avec ses vertus, son élévation, ne me préoccupe plus lorsqu'il s'agit de ses œuvres, de ses divines mélodies qui vous révèlent l'âme et vous font croire à l'éternité. En lisant dans la Critique musicale du 17 janvier une lettre adressée au directeur du *Musical World* par M<sup>r</sup> Stephen Heller, que vous dire ? En parcourant, avec stupeur, ce gachis d'injures, de périphrases stupides, énoncées avec autant de trivialité que d'ignorance, d'impudence et de mauvais goût, mon sang se figeait dans mes veines, mes joues se coloraient du pourpre de l'indignation, pensant à la sottise d'une telle nature incomprise par moi jusqu'à ce jour. Que résoudre, moi femme, ou autrement dit atome, pour venger une injure qui dépasse toutes les prévisions humaines ? Je me suis mise à l'œuvre. J'ai adressé au directeur des Débats une caisse contenant deux magnifiques oreilles d'âne : comme première souscription, à M<sup>r</sup> Bertin, gérant en chef des Débats ; comme seconde, à M<sup>r</sup> Hector Berlioz, célèbre compositeur de musique, pour remettre à son Illustre ami, le Moderne Midas ou autrement appelé Stephen Heller. Les Oreilles sont enveloppées avec paille (foin). Tout cela m'a pris un temps infini : les oreilles n'étaient jamais de ma satisfaction ; j'ai voulu créer une imitation qui provoque à l'ouverture de la caisse une hilarité franche et de Bonne Aloï ; la dite caisse, je l'espère, sera ouverte devant le directeur ou les employés des Débats ; il est de toute impossibilité que ce don n'arrive pas à son adresse, puisque j'ai attaché aux oreilles, en frontispice, l'article du 17 janvier, persuadée que M<sup>r</sup> Bertin ne soit charmé de renvoyer à qui de droit la dite décoration. Aujourd'hui que j'ai en vous un ami sur lequel je puis compter, veuillez, avec vos relations, vous informer si la caisse est parvenue. La caisse n'a été remise à la diligence

que le 14; ma lettre précédera l'envoi de quelques jours. Enfin, mon cher Léon Pillet, quelle que soit l'impudence de M<sup>r</sup> Stephen Heller, il s'abstiendra dans l'avenir d'émettre son opinion; il comprendra que les hommes veulent que l'on rende à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. Rossini ne sait rien de tout ceci; son sang froid est tellement en opposition avec ma nature que je m'en inquiète au point d'être malade... il se moque joliment de M<sup>r</sup> Stephen Heller, il ne connaît pas ce misérable, même de nom; il prétend que ce monsieur a bien le droit d'avoir son opinion et qu'il faut la respecter. Così sia per la mia.

A vous toutes mes sympathies, elles vous suivront partout puisqu'elles vous sont acquises par la gratitude

De votre Dev. nce  
O. Rossini

Cette autre lettre, de la même, a un autre sujet, mais bien un peu le même style. Au nombre des habitués des soirées musicales de Rossini était J. B. Weckerlin, lequel avait épousé la fille de M<sup>me</sup> Cinti-Damoreau. Ce mariage avait duré moins encore que celui de Rossini avec Isabella Colbran. Or, un soir, les Rossini avaient invité la dame à chanter chez eux. Il fallait éviter la rencontre. C'est à quoi s'employa Madame Rossini, qui a prouvé par ce billet qu'elle avait un art charmant pour désinviter ses amis. Tous les personnages de cette petite scène ayant disparu de la surface du monde (il n'y a pas longtemps pour certains), il ne saurait y avoir d'inconvénient à ce que l'on perçoive aujourd'hui l'écho, si affaibli, de leur querelle passée!

A J. B. WECKERLIN.

*Cher Monsieur,*

Ce soir, M<sup>e</sup> Weckerlin nous fait l'honneur de se faire entendre chez nous. Craignant que votre présence ne lui donne une trop vive émotion (ce qui est vraiment explicable lorsqu'on doit se rencontrer nez à nez), je viens demander pour ce soir seulement un sacrifice. J'espère, cher Monsieur, que, vous qui m'avez parlé de votre femme avec autant de justice que de bonne grace pour



*les torts qu'elle peut avoir, vous ne nous en conserverez pas moins votre bienveillance, espérant bien vous voir samedi prochain.*

*Agréé, cher Monsieur, les sentiments de gratitude*

*de votre dévouée*

O. ROSSINI.

*Monsieur - Monsieur WEKERLIN, Compositeur*

*N° 14, Rue Montholon. PARIS.*

Enfin, un dernier mot, écrit par un ami du maestro, mérite de clore cette série de lettres: il résume assez exactement l'esprit qui régnait dans ce milieu, où l'on aimait à faire de petites farces, comme celle qui eût consisté à faire croire aux archéologues de l'avenir que Rossini était un musicien du siècle des Antonins!

#### UN AMI DE ROSSINI À UN JOURNALISTE.

*Cher ami,*

*Rossini pose demain sa première pierre à Pussy à une heure, heure militaire; si tu pouvais venir, je serai enchanté pour ma part de te voir prendre part à cette petite fête de famille; il y aura jolî petit article à faire.*

*On demandait à Rossini s'il mettrait une médaille de lui dans les fondations. " J'ai trouvé, a-t-il répondu, une vieille médaille de Caracalla que j'ai eu un instant l'idée de mettre dans la boîte contenant la date... Plus tard, les savants futurs auraient soutenu que Rossini vivait du temps de Caracalla et je me réjouissais d'avance des disputes qui s'en seraient suivies; mais j'ai enfin trouvé une médaille de moi frappée à l'occasion du Stabat „.*

*Viens donc si tu peux.*

*Tout à toi*

C. DOUSSAULT.

## CHAPITRE II.

**Auber. — Herold. — Halévy. — Ad. Adam.**

Bien que les maîtres étrangers — italiens ou allemands, voire hongrois ou polonais — aient été grandement envahissants à l'époque de 1830, il est resté tout de même un peu de place en France pour les Français, surtout pour ceux qui se reléguèrent d'eux-mêmes dans le domaine de l'opéra-comique (ne parlons pas encore de Berlioz). C'est à ceux qui représentent avec le plus d'éclat cette tendance que sera consacré le présent chapitre.

### **Auber.**

La longue vie d'Auber, généralement tranquille, peut être divisée en plusieurs périodes distinctes. Jusqu'à trente ans passés, il ne cultiva guère la musique qu'en amateur. Des revers de fortune l'engagèrent à chercher dans l'exercice de son art des ressources professionnelles : on le vit d'abord peu entraîné et encore hésitant. Enfin le succès de *La Muette de Portici* à l'Opéra et d'un grand nombre d'opéras-comiques qui vinrent à la suite le placèrent au premier rang. Dès lors, satisfait de la destinée, il vécut en philosophe souriant, sans apparents soucis, d'ailleurs dans une activité constante et inlassable, jusqu'au jour où, parmi les événements les plus douloureux de l'histoire de France, près d'être nonagénaire, il sortit de la scène du monde.

Auber a écrit beaucoup de musique, mais peu de lettres : celles-ci sont des raretés ; on n'en voit que peu souvent annoncer sur les catalogues d'autographes et l'on n'en connaît pas de collections par séries de quelque importance. Aussi est-ce une bonne fortune pour nous que de pouvoir réunir ici quatre lettres adressées à un ami de jeunesse, qui l'a suivi pendant toute la vie, le baron de Trémont, homme distingué et disert, qui aimait les artistes et fonda des prix académiques.

Les premières de ces lettres appartiennent à l'époque où, bien qu'agé de près de trente-cinq ans, Auber cherchait encore sa voie. Nous l'y verrons manifester peu d'enthousiasme pour l'art auquel il semble s'être consacré plutôt par raison que par vocation : dans ses confidences, il se demande encore si son ami n'avait pas raison quand, alors qu'il entraît

dans la vie, il lui montrait une autre voie, celle des affaires évidemment, que son père avait parcourue avant lui et sur laquelle il eût été normal qu'il s'engageât à son tour.

Pour situer ces documents, rappelons qu'en 1826, date des premières lettres, Auber n'avait encore fait qu'entrevoir le succès que lui réservait l'avenir. Pourtant, *le Maçon* (1825) lui avait valu un commencement de popularité. Les ouvrages dont il va parler sont *le Timide ou le Nouveau séducteur* (30 mai 1826), un acte qui échoua, et *Fiorella* (23 novembre de la même année), 3 actes qui réussirent mieux, sans pourtant faire pressentir le triomphe de *La Muette*, obtenu quinze mois plus tard (29 février 1828).

AUBER AU BARON DE TRÉMONT.

[Paris, Juin ou Juillet 1826].

J'espère que ma lettre te trouvera encore à Plombières, mon cher enfant ; et j'espère que tu es toujours content de ta santé. La mienne n'est pas des meilleures, et deux ou trois mois de courses, de changement d'air m'auraient fait grand bien. Mais outre que cela coûte cher, cela coûte du tems, et j'en ai tant perdu dans ma vie qu'il ne m'est plus permis d'en dépenser à mes plaisirs. J'aurais aimé à aller te surprendre à Plombières ; je t'aurais peut-être décidé ensuite à m'accompagner chez d'anciens amis où nous aurions été bien reçus, et l'été se serait passé pour moi tout à mon goût ! Quelle différence ! Cloué à Paris ; le bruit des orgues ; l'odeur des ruisseaux ; la poussière des boulevards, etc., etc.

Si j'ai gaspillé mes belles années, je le paye aujourd'hui, mon cher enfant. Que n'ai-je suivi les bons conseils que tu me donnais il y a quinze ans ! Avec mes goûts simples, je me serais contenté de la petite fortune que probablement j'aurais acquise, et je serais maintenant hors des tracasseries dans lesquels il va falloir me débattre le reste de ma vie.

Je ne m'attendais pas à un grand succès. Les journaux n'ont pas été ce que l'on peut appeler bienveillants, mais il faut être juste, nous leur avons rendu la louange laborieuse (1).

Adieu mon cher enfant ; tous les miens t'aiment et ont été

---

(1) On voit avec quelle modestie judicieuse Auber s'exprime sur son propre ouvrage. Il s'agit du *Timide*.



sensibles à ton aimable souvenir. Notre pauvre amie (1) a une santé bien faible qui nous inquiète.

Je t'embrasse de cœur (2).

*A Monsieur*

*Monsieur le Baron de TRÉMONT à*

*PLOMBIÈRES*

*(VOSGES)*

*Poste restante.*

*AU MÊME.*

[Paris], 26 septembre 1826.

Mon cher ami, je trouve que tu m'as tout à fait mal traité cet été. Tu m'as très peu écrit. Les distractions, les eaux, les châteaux, tout cela a fait beaucoup de tort aux habitants de Paris, à qui tu as pensé tous les trente-six du mois !

Si tu t'es amusé, en revanche, je me suis beaucoup ennuyé. Je ne suis pas sorti de ce chien de Paris, et cela ne m'a pas servi à grand'chose, car j'ai peu travaillé.

Voilà bientôt une année entière de guignon ! Il est tems pourtant que cela finisse. Bientôt on va reprendre les répétitions de *Fiorella*. Si cette pauvre *Fiorella* n'a pas de succès, je percerai mon tendre cœur et je te laisserai dans mon testament tous mes manuscrits, dont tu pourras retirer encore une assez jolie petite somme si tu as le bonheur de tomber à un épicier honnête et délicat.

Tu ne me parles pas de ton retour. Est-ce que tu veux prendre aussi les eaux dans le mois d'octobre ? A propos des eaux, j'ai su des détails sur ta conduite à Plombières. On dit que les jeux olympiques n'étaient pas ce qui t'occupait le moins. Voilà sûrement pourquoi tu nous négligeais tant, nous autres Parisiens.

Je te dirai qu'une des choses qui me donnent le plus d'humeur, au milieu de mes tribulations, c'est de me bien porter. Ma santé n'a pas plus l'air de se douter de mes contrariétés que si j'étais l'homme le plus radieux, le plus content. Je suis peut être phi-

---

(1) Voir, ci-après, lettres de M<sup>me</sup> Pauline Duchambge.

(2) Ces premières lettres, de l'écriture élégante et bien reconnaissable d'Auber, ne sont pas signées. Nous devons attendre une des suivantes pour reproduire sa signature, toujours très semblable à elle-même.

losophe ! C'est une découverte que je me serais bien passé de faire cette année.

Je n'ai pas à me plaindre du théâtre ; quoique *le Timide* soit un ouvrage faible, il aurait été joué plus souvent sans une grosseesse qui a éloigné de la scène une de mes actrices.

Adieu, mon cher enfant. Si tu ne reviens pas de si tôt, écris moi encore.

Je t'embrasse de cœur.

*A Monsieur*

*Monsieur le baron de TRÉMONT*

*au château de Ray, par*

COMBEAUFONTAINE

(HAUTE SAÔNE).

AU MÊME.

[Paris], 22 octobre [1826].

Confitures de Bar à part, es-tu un assez vilain magot de rester si longtems sans m'écrire ? Il y a plus d'un mois que je demande à toute la terre si l'on a reçu de tes nouvelles. Je ne savais où t'adresser ma lettre. Tu es devenu si volage, si coureur, que je ne te suppose jamais huit jours de suite dans le même endroit. Tu ne me dis pas quand tu reviendras, mais tu me parles de l'essentiel : de ta santé dont tu es content. Malgré cela tu ne devrais pas trop prolonger ton séjour à la campagne. La cheminée à la Désarnault te fait des signes. Ne fais pas trop longtems le cruel. C'est le froid qui nous tue, nous autres ganaches.

Tu me trouveras dans mon nouvel appartement, à la tête d'un opéra en trois actes (1), lequel va être bientôt représenté en réjouissance de ton retour dans notre endroit.

Je n'ai pas mis le pied hors de Paris. J'ai cependant été tenté d'aller m'établir à St. Leu, mais j'ai eu des maux de dents qui m'ont fait passer une partie de l'été d'une manière atroce. Je me porte assez bien maintenant, seulement je suis fatigué de griffonner des opéras et toujours des opéras. Quand cela finira-t-il ? — quand je serai riche. Je ne le serai jamais.

---

(1) *Fiorella*.

Tu es bien aimable avec tes souvenirs sucrés. Nous t'attendrons pour les servir. Moi, en revanche, j'ai bien soigné tes perruques. Il y a une chandelle qui m'avait donné un peu d'inquiétude pendant les grandes chaleurs ; mais heureusement, l'automne est arrivé assez à tems pour la sauver.

J'avais déjà commencé des variations funèbres sur l'air : *Au clair de la lune*. Tu joues donc la comédie ? T'amuses-tu assez ? Moi, je la fais jouer aux autres, cela ne m'amuse pas. J'espère que tu seras ici pour ma première représentation. Il faut pour cela être arrivé à la fin de novembre.

Adieu, cher enfant ; je t'embrasse.

rue St. Lazare n° 50 (*bis*).

La lettre suivante est d'une époque où Auber avait réalisé une partie de ses rêves : il parle en directeur du Conservatoire. Mais, malgré les résolutions de la lettre précédente, il écrit toujours des opéras !

AU MÊME.

[Paris], ce 10 juin 1843.

Mon cher enfant, il n'y a rien demain au Conservatoire ; ainsi reste au coin de ton feu, surtout s'il fait aussi froid à St. Germain qu'à Paris.

Ce tems là n'a pas été inventé pour guérir mon rhume ; aussi toute la rue St. Georges m'entend elle tousser ! Cela me gêne beaucoup pour travailler et Dieu sait tout ce que j'ai à faire d'ici au mois de septembre.

Tu me dis que tu vas assez bien ; cependant, est-ce que l'air de St. Germain n'est pas bien vif ? Tu devrais nous revenir ici jusqu'à ce que le tems ait pris son parti de se mettre au beau.

Je t'embrasse

A.

Nous ne retrouverons pas la même intimité dans les autres lettres d'Auber. Celles qui vont suivre seront écrites en vue de la publicité, ou, pis encore, pour le Ministre !

En voici une dans laquelle il se défend d'avoir mal parlé de deux de ses contemporains, dont l'art était différent du sien. Le 2 octobre 1859 *La France musicale* avait publié la note suivante :



La Gazette Musicale (1) de Berlin prétend que M. Auber aurait écrit ce jugement sur F. David et Berlioz, en les comparant l'un à l'autre: " Berlioz est une génie sans talent, et David un talent sans génie „. Nous croyons que le célèbre directeur du Conservatoire de Paris a lui-même trop de talent et trop d'esprit pour avoir jamais dit ce mot-là.

L'auteur du *Domino noir* crut nécessaire de relever le propos. On ne lui demandait pas de démentir cet autre mot, qui doit être authentique, et qui est joli: parlant de Félicien David et faisant allusion aux succès obtenus par *Le Désert* et ses autres œuvres de musique orientale, on rapporte qu'il aurait dit: " Attendons qu'il soit descendu de son chameau „. Mais pour l'attaque à coup double qu'on lui reprochait, il protesta: voici le billet qu'il adressa au rédacteur de la *France musicale*. On en a vu passer l'original dans des catalogues (notamment vente Charavay, 22 janvier 1887); puis il est venu à la Bibliothèque du Conservatoire.

Mon cher directeur,

Dans votre dernier numéro, vous citez  
un mot que la gazette musicale de Berlin  
m'attribue, relativement à M<sup>rs</sup> Berlioz  
et F. David<sup>1</sup> vous exprime l'opinion  
que ce mot ne pouvait être de moi. En  
effet, j'y suis complètement étranger, et  
je vous remercie d'avoir devancé ma  
réclamation auprès de vos lecteurs.

Agreés, je vous prie, l'assurance de  
mes sentiments les plus distingués

Auber

3 octobre 1859

---

(1) Le journal imprime: *Gazette Municipale*. Il nous est peut-être permis de rectifier sans remonter aux sources?...

Les documents qui vont suivre sont moins des lettres que des pièces administratives, écrites par Auber comme directeur du Conservatoire. Reproduisons les cependant, afin de le montrer dans l'exercice de ses fonctions. Les originaux ne sont pas de simples minutes écrites par quelque secrétaire de l'administration, mais des autographes tracés de sa fine écriture.

AU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Paris, le 28 Août 1847.

Monsieur le Ministre,

J'ai reçu, avec la lettre que votre Excellence m'a fait l'honneur de m'adresser le 18 de ce mois, la demande formée par une nouvelle Société musicale, à l'effet d'obtenir l'autorisation de donner des concerts dans la salle du Conservatoire (1), tous les quinze jours.

L'année dernière semblable sollicitation a eu lieu de la part de Monsieur Allard, au nom de plusieurs instrumentistes, et j'ai eu l'honneur d'adresser à votre Excellence des observations tendantes à ce que cette permission ne soit pas accordée, et que vous veuillez bien décider, Monsieur le Ministre, qu'à l'avenir la salle dont il s'agit, la seule dont le Conservatoire ait la jouissance entière, soit réservée pour son service.

Je donnais pour motif de mon avis que cette salle, a peine suffisante pour les études de déclamation spéciale et lyrique, pour les classes d'ensemble, pour les leçons d'orgue, pour exercices, etc. etc. était située au centre des classes, des salles de l'administration, des bureaux et près de la caisse, et qu'il y avait de graves inconvénients à craindre pour la sûreté de l'établissement si l'on permettait au public de pénétrer dans son intérieur.

J'ajoutais, Monsieur le Ministre, que non loin de cette salle,

---

(1) Il s'agit ici de la petite salle, dite des examens, et non de la grande salle des concerts, laquelle était octroyée ou interdite d'une façon qui semble avoir été parfois arbitraire. Rappelons nous que Berlioz, après avoir été autorisé à y donner ses premiers concerts, en avait été exclus systématiquement depuis plusieurs années, et que ce refus avait été pour beaucoup dans l'échec de la *Damnation de Faust*, survenu quelques mois seulement avant cette lettre.

d'ailleurs peu solide, ainsi que l'a déclaré l'architecte du gouvernement à votre Excellence, existe la plus riche et la plus rare collection de musique, ancienne et moderne, et qu'il me paraissait prudent de ne pas augmenter les chances d'un incendie, dont le mal serait irréparable, en permettant des concerts nécessairement chauffés et éclairés.

D'après mes observations, Monsieur le Ministre, vous avez autorisé Monsieur Allard à ne donner que trois séances, mais il obtint la permission d'en donner plusieurs autres, en déclarant qu'il ne renouvellerait plus ses sollicitations.

Cette année d'expérience m'a convaincu :

1° Qu'il y avait réellement inconvénient à laisser pénétrer le public dans le sein d'un établissement qui ne peut être surveillé le jour de repos des employés, et qui renferme un *pen-sionnat*.

2° Qu'il y avait danger pour le matériel de l'établissement et pour la caisse, dont répond l'administrateur comptable.

3° Que le service du Conservatoire ne pouvait que souffrir de ces sortes d'autorisations, car la matinée du lendemain des séances musicales suffit à peine pour remettre tout en ordre, et comme ces soins ne peuvent être pris que par les employés de l'établissement, vous jugez, Monsieur le Ministre, combien tout ceci doit déranger l'ordre qui doit régner dans une école, peu spacieuse, qui compte près de six cents élèves.

Par tous ces motifs, Monsieur le Ministre, j'ai l'honneur de vous prier avec instance de ne plus permettre que des concerts ou tout autres séances, aient lieu dans la salle du Conservatoire.

Je suis avec respect, Monsieur le Ministre, de votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

AUBER.

*A Son Excellence Monsieur  
le Ministre de l'Intérieur.*

Voici une réponse analogue, faite à une proposition de créer au Conservatoire une classe de ce qu'on appelle, parmi les amateurs, "leçons d'accompagnement"; il peut être supposé que cette idée émanait de l'initiative d'un professeur quelconque, qui, si elle eût été admise, aurait probablement demandé à être chargé de diriger ce nouvel enseignement.



AU MÊME.

Monsieur le Ministre,

Je ne partage pas l'opinion de Monsieur Labadem sur la nécessité de créer une classe qui aurait pour objet de faire accompagner les élèves pianistes par un professeur de violon. M<sup>r</sup> Labadem motive sa proposition sur ce que ces élèves n'auraient ni mesure ni aplomb. S'il s'en rencontre quelque fois qui n'observent pas la mesure d'une manière irréprochable, il faut se l'expliquer par une mauvaise organisation musicale ; mais alors ce défaut ne leur est donc pas plus particulier qu'aux élèves de violon et autres instrumentistes qui seraient dans le même cas.

Je considère au contraire les pianistes comme devant être tellement les meilleurs musiciens de nos classes, que je voudrais pouvoir procurer l'étude du piano à tout ce qui fait partie du Conservatoire.

M<sup>r</sup> Labadem ne se contente pas de condamner seulement les élèves, il fait le même reproche aux maîtres. Je laisse à Cramer, à Thalberg, à List, à Chopin, à Bertini et tant d'autres pianistes célèbres le soin de se défendre.

Je crois que vous m'encouragez toujours, Monsieur le Ministre, à rejeter tout ce qui pourrait faire au Conservatoire des dépenses inutiles quand il lui manque encore tant de choses essentielles.

Nous trouvons encore dans un catalogue d'autographes (Rieffel, février 1912) l'extrait suivant :

Au ministre des Beaux-Arts, 12 janvier 1867. " Les appareils à huile servant à l'éclairage du Conservatoire ayant été vendus et l'installation du gaz pas encore faite, les représentations ou exercices ne pourront avoir lieu „

Telles sont les dernières pensées auxquelles s'est complu Auber, quatre ans avant sa mort, au moment où il s'apprêtait à finir sa carrière de compositeur en célébrant *le Premier jour de bonheur* (1868) et en exhalant son dernier *Rêve d'amour* (20 décembre 1869).

\* \* \*

Dans la notice de la *Biographie des musiciens* consacrée à M<sup>me</sup> Pauline Duchambge, Fétis, énumérant les personnalités musicales et littéraires qui

furent en relations avec cette compositrice de romances, nommée "Auber, pour qui elle eut un sentiment plus tendre que l'amitié „. La lettre par laquelle nous allons compléter cette correspondance du musicien semble confirmer cette insinuation, car elle cite son nom, en l'accompagnant de réflexions très sentimentales. On pourrait croire, à son style, que Madame Pauline Duchambge fut l'auteur de *Jenny l'ouvrière*: mais il n'en est rien; celui qui a composé cette romance célèbre était un nommé Arnaud. La lettre est adressée au baron de Trémont, le premier correspondant d'Auber que nous ayons eu à citer; il était leur ami commun; et quand Auber lui écrivait, en 1826: " Notre pauvre amie a une santé bien faible qui nous inquiète „, il n'est pas improbable que c'est d'elle qu'il voulait parler. Notons que, lors du premier essai d'opéra-comique qu'il ait tenté, en amateur, dans un milieu tout mondain (*Couvin*, représenté au château du Chimay en 1812), il eut pour interprètes le prince, la princesse et M<sup>me</sup> Pauline Duchambge; leurs relations artistiques remontent donc à ses vingt ans.

MADAME PAULINE DUCHAMBGE AU BARON DE TRÉMONT.

*Hier matin j'étais tristement à tricoter au coin de mon feu, je repassais en moi-même toute ma triste vie passée..., et mes affections trompées et l'égoïsme qui m'entoure, — et les fatigues et les maladies — puis je me suis prise à penser à vous, cher Louis, je me suis dit que vous êtes le meilleur de tous, le plus solide en amitié, le seul qui comprez (sic) une affection profonde..., le seul enfin qui ayez un cœur — et aussi je me disais: " Comment se fait-il que moi, sa plus ancienne amie, je sois la seule qui ne connu pas la femme de son cœur? — C'est peut-être la faute de ma sauvagerie ... mais cela me fait de la peine enfin... — C'est au moment de cette conversation avec moi-même que j'ai reçu votre bonne petite lettre — comme si une fée, bonne et compatissante, venait me dire — " tu vois, tu as encore un ami „. Jugez si j'accepte avec joie votre bienveillante invitation — choisissez de lundy, mardi ou mercredi le jour qui vous conviendra, et j'irai avec un vrai plaisir me mettre entiers au coin de votre feu.*

*Mr. Auber est bien enrhumé ... plus qu'il ne veut encore l'avouer. Cela m'inquiète — on m'a dit qu'il avait craché le sang — sa mère ne le sait pas — il ne veut pas qu'on le dise — allez le voir, mais ne lui en parlez pas — Je suis inquiète de lui — cette affection que je lui porte virra aussi longtemps que moi.*

PAULINE.

*Vendredi.*

Monsieur le Baron de TRÉMONT.

Certaines expressions de cette lettre semblent indiquer déjà un cœur désabusé: " Ma triste vie passée... mes affections trompées, l'égoïsme qui m'entoure „. Ne soyons donc pas surpris si nous voyons maintenant la

pauvre Muse s'adresser, pour en obtenir un service, non plus à l'auteur des *Diamants de la couronne*, mais au Poète, le plus grand de son temps, car elle avait accoutumé de se tenir sur les hauteurs. C'est la rançon du génie d'être exposé à de semblables sollicitations, sous le prétexte de lui faire honneur! Ne recherchons pas quel accueil Victor Hugo, au défaut d'Auber, fit à la requête de Pauline Duchambge, et tenons nous en à conclure cette série en reproduisant les extraits suivants que nous trouvons dans deux catalogues d'autographes:

PAULINE DUCHAMBGE À VICTOR HUGO, 11 avril. — Elle lui peint sa détresse: elle n'a pu payer un effet qui vient de lui être présenté; mais une inspiration d'en haut lui a conseillé de s'adresser à Victor Hugo. Elle lui demande de payer pour elle 80 francs sur les 180 qu'elle doit. Pour le reste son débiteur attendra. " Vous m'aurez sauvée d'une affreuse angoisse, puisque la saisie de mes pauvres et bien pauvres meubles est presque faite et jamais je ne perdrai de vue une dette aussi sacrée „. Elle lui demande le secret. Que Dieu seul soit entre eux deux (Bulletin Charavay, août 1922).

LA MÊME AU MÊME, Paris, 25 septembre 1840. — Pauline Duchambge signale à Victor Hugo la situation de M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore, que la misère guette et qui sollicite son appui afin d'obtenir pour Valmore un emploi dans les bureaux du Théâtre français. " Que sommes-nous devant Dieu? Rien, un atôme; et pourtant nous osons le prier. Moi, je viens vers vous avec la même confiance que j'ai en lui, car vous êtes bon aussi, indulgent, charitable, et vous avez un rayon divin qui vous couronne... Songez donc à ce que vous êtes! Quelle autorité votre nom prononcé exerce d'influence! Un mot de vous, c'est tout un poème. Ah! je vous en conjure, parlez pour Valmore „ (Catalogue Cornuan, 158, novembre 1925).

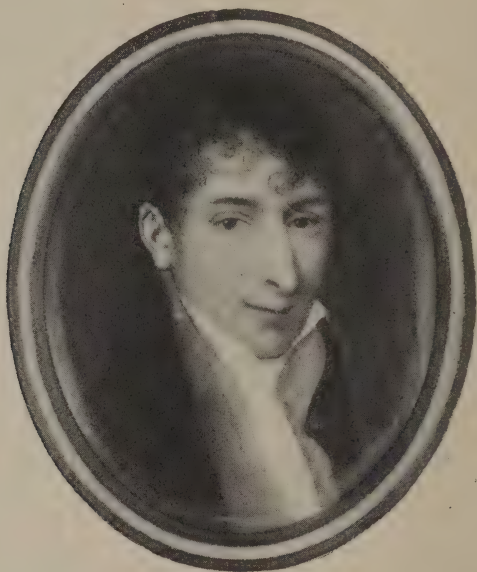
En dehors des lettres d'Auber dont les principales viennent d'être citées, la Bibliothèque du Conservatoire possède une assez grande quantité de petits billets, invitations, rendez-vous, excuses, etc. de trop peu d'importance pour mériter d'être reproduits. Il s'y trouve notamment un certain nombre de feuillets, entièrement libellés à la main, de la toujours égale et fine écriture d'Auber, portant quittance pour les termes du loyer de l'appartement que J. B. Weckerlin occupa dans sa maison, à partir de 1863, et qu'il continua à habiter longtemps après sa mort, au prix de 150 francs par trimestre.

Nous n'avons pas à nous occuper ici des manuscrits musicaux. Ceux d'Auber, que possède la Bibliothèque du Conservatoire de Paris, sont pourtant d'une importance particulière, comprenant plusieurs œuvres inédites de sa jeunesse (notamment des compositions de musique religieuse), et, parmi les ouvrages de son âge mur, la grande partition de la *Muette de Portici*.



### Ferdinand Herold.

Pour ce maître, il nous sera donné de remonter à des sources plus abondantes et plus directes que nous n'avons accoutumé de le faire avec la plupart de ceux auxquels est consacrée cette étude. Non seulement les documents appartenant à la Bibliothèque du Conservatoire ne nous font pas défaut, mais, outre que d'autres collections nous ont fourni encore des données nullement négligeables, nous avons ici beaucoup mieux :



HEROLD

Miniature de Saint.

les papiers et souvenirs divers conservés dans la famille d'Herold, dont le petit fils nous a généreusement et largement dévoilé la collection. C'est d'abord une abondante correspondance familiale : lettres du compositeur à sa mère, à sa femme, avec d'autres (car ses descendants se sont imposé le devoir de rassembler par devers eux tout ce qui, d'une manière ou de l'autre, a pu être retrouvé dans la circulation) ; lettres à lui adressées par des personnalités notables de son temps ; journal intime, où il notait ses impressions de chaque jour ; documents d'une mission à l'étranger dont l'avait chargé l'Académie royale de musique ; enfin, une iconographie qui, sans être très abondante, offre un grand intérêt par son origine. Je

dois à l'amitié de M<sup>r</sup> Ferdinand Herold, qui porte dignement le prénom comme le nom de son grand père, la connaissance et la communication de ces reliques, précieuses à tous égards. Cette masse de documents suffirait à fournir la matière de tout un ouvrage, entièrement nouveau, sur l'auteur du *Pré aux clercs*, composé d'après lui-même. Nous ne pouvons pas songer à entreprendre ici un si long travail: il nous suffira de faire un choix parmi les lettres et de donner quelques extraits du journal. Quant aux portraits, n'attendons pas plus longtemps pour en reproduire au moins un, complètement inédit, qui nous montrera Herold sous l'aspect qu'il avait au temps de sa brillante jeunesse: c'est une miniature, de Saint, que la famille conserve pieusement, très fine d'exécution et d'une vivacité de couleur que ne peut malheureusement pas rendre la photographie. M. Ferdinand Herold possède aussi le originaux de deux portraits au trait, l'un d'Eugène Giraud, l'autre de Louis Dupré: ayant été publiés tous deux, nous ne les reproduirons pas, non plus que le médaillon de David d'Angers.

Mais les lettres permettent de suivre l'artiste pendant toute sa vie, depuis sa quatorzième année jusqu'à la veille de sa mort. En voici deux qui nous montreront cet homme de 1830 se conformant encore à la terminologie du calendrier républicain: elles portent les dates du 25 pluviôse et du 26 floréal an 12 (hiver et printemps de 1805). Ce sont les lettres d'un enfant (Herold était né en 1791). Reproduisons en fac-simile la plus ancienne.

FERDINAND HEROLD À SA MÈRE.

Paris le 25 flor. an 12.

Ma chère maman  
je te prie de me donner ta bénédiction  
et de me pardonner toutes les fautes  
que je pourrais commettre en cet ton.  
je te prie aussi de m'apporter un peu  
d'argent pour faire des aumônes et  
pour l'offrande lorsque tu m'apporteras  
mes habits. n'oublie pas non plus  
mes boucles. je te prie de demander  
pour moi à mon oncle la bénédiction  
je n'ai pas le temps de lui écrire  
moi-même puisque je vais écrire à  
mon grand papa et à maman.

Adieu ma chère maman  
ton fils respectueux  
Ferdinand Herold.

La lettre est adressée à Madame Herold, rue Montmartre, n. 100, à Paris; celle du 26 floréal (consolations à sa grand-mère, dont le mari venait de mourir) à Madame Pascaly, rue St-Sauveur, n. 18.



En 1812, Herold, élève de Méhul, obtint le prix de Rome; il partit pour l'Italie en novembre. Nous serons renseignés de la façon la plus circonstanciée sur sa vie pendant son voyage (qui dura trois années), par des lettres à divers correspondants, principalement à sa mère, ainsi que par son journal intime. Il est encore en France, mais en route, à la fin de novembre, ainsi que le montre l'extrait d'une lettre qu'ont donnée, par deux fois, des catalogues d'autographes (*Bulletin Charavay*, avril 1922 et décembre 1923) et dont nous regrettons d'avoir laissé échapper l'occasion (qui se présentait à nous) de copier le texte complet quand le document appartenait encore à la collection Bachimont. La lettre était adressée à Pierre Erard, qui reprit la direction de la maison Erard après son oncle Sébastien, et qui était un camarade d'enfance d'Herold (1).

HEROLD À PIERRE ERARD, de Lyon, le 29 novembre 1812. — Après un récit succinct de son voyage de Paris à Lyon, Herold parle du théâtre de cette ville et des représentations auxquelles il a assisté. Il critique la manière dont est représenté *Fernand Cortez* et signale les défauts de l'interprétation; mais le mal vient surtout du public lyonnais. Herold en donne la preuve à l'occasion de *Richard cœur de Lion*, dont les finesses et les beautés échappaient complètement aux Lyonnais. Il termine par des appréciations sur Lyon, en prose et en vers.

Herold arriva à Rome le mois suivant, ainsi qu'en témoigne la lettre suivante, la première d'une longue série.

A SA MÈRE.

Rome ce mercredi 30 Déc. [1812].

J'attends en vain depuis le 23 une lettre de toi, ma chère maman, mais il n'en vient pas. Tu devais aussi écrire à Chelard (2), et rien de tout cela. Je suis arrivé ici le jour de Noël, en très bonne santé. Le tems n'a pas été aussi beau depuis Turin qu'il l'avait été avant, mais nous n'en avons pas moins fait un très beau voyage. Chelard a été bien content de me voir, et moi, de mon côté, je suis bien heureux de le trouver ici:

---

(1) Les relations des familles Herold et Erard étaient intimes. L'adresse de M<sup>me</sup> Herold et celle de Ferdinand furent, pendant plusieurs années, 13 rue du Mail, siège encore actuel de la maison Erard. Nous donnerons bientôt une autre lettre, complète celle-ci, écrite au même Pierre Erard par son ami au cours de son voyage en Italie.

(2) Prix de Rome en 1811, l'année avant Herold.

il me mène chez toutes ses connaissances et, comme il est aimé partout où il va, j'y suis bien reçu : je n'ai pas eu encore le tems de voir bien des choses, et je ne te parlerai aujourd'hui que de mes visites. Mr Lethiers (1), notre directeur, m'a fait un accueil excessivement aimable : il m'a invité à dîner chez lui. J'ai été aussi très bien reçu chez Mr Daru (2) et je dois y dîner un de ces jours. J'ai vu plusieurs autres personnes, pour qui je n'avais point de lettres, où l'on fait souvent de la musique. Je n'ai pas encore eu le tems de mettre à profit mes recommandations, mais cela ne tardera pas. J'ai bien des choses à te conter, mais je ne sais où donner de la tête. D'ici à quelque tems je me reconnaitrai et je t'informerai de tout ce qui me concerne. Nous sommes dans le plus beau quartier de Rome ; dans un grand et beau palais : des domestiques à nos ordres ; un grand jardin pour nous promener. Chacun une chambre : pourtant moi, j'en ai deux et fort grandes ; mais je crois que je les quitterai, parce qu'il fait trop froid et qu'ici l'on n'a pas de cheminées. L'on a pour se chauffer des bassins de fer où l'on brûle de la braise et que l'on transporte où l'on veut : il nous arrive souvent de prendre nos brasiers allumés et de faire procession dans les escaliers en imitation des sacrifices des anciens, ce qui produit beaucoup d'effet. Nous sommes très bien nourris : les pensionnaires ont tous l'air bons enfans. La ville me semble moins triste que l'on me l'avait dit. Les rues sont désertes, mais il paraît que je trouverai beaucoup de maisons où je ferai de la musique. Je te prie de remercier MM<sup>rs</sup> Erard et Spontini (3) de la bonne lettre qu'ils m'ont donnée pour M. Zingarelli (4) : il m'a très bien reçu, même est venu me voir à l'Académie.

Ce qui me fâche, c'est que je ne dois toucher d'argent qu'au 1<sup>r</sup> février et que je n'en ai guère pour tout ce dont j'ai besoin ; mais c'est égal, dis à Goupy que je lui écrirai dans quelques tems ainsi qu'à Erard : il est bien juste que je me repose un

---

(1) Le peintre Lethière, alors directeur de l'Académie de France à Rome.

(2) Le baron Daru (frère du comte Daru), intendant de la couronne impériale à Rome depuis 1811 jusqu'à la chute de Napoléon.

(3) Spontini avait épousé la sœur de Pierre Erard, Céleste Erard, fille de Jean-Baptiste.

(4) Le célèbre compositeur napolitain.

peu. Quand tu m'éciras, donne-moi des nouvelles de M. Widerker (1) et de ses compositions, de M<sup>r</sup> Adam (2) et de ses sonates. M<sup>r</sup> Garat ne doit pas être fâché puisque j'ai donné ma scène à M<sup>me</sup> Branchu (3) et qu'il y est toujours. S'il la voulait, elle ne lui refuserait pas : et à moi c'était encore 30 frs. hors de ma poche.

Mon piano n'est et ne peut pas être encore arrivé (4). Je réfléchirai sur ce que tu me dis à propos de cela. En attendant porte-toi bien, guéris ton rhume et rappelle moi au souvenir de tout le monde, surtout de M<sup>rs</sup> Mehul et Le Berton (5). Dis à ces deux messieurs quel beau pays ils me font voir ; l'avantage qu'ils me procurent de pouvoir travailler sans m'occuper de gagner de l'argent, et encore bien d'autres choses, leur assurent pour toujours ma reconnaissance, et que je tâcherai de me rendre digne de ce qu'ils font pour moi. Donne-moi des nouvelles de M<sup>r</sup> Grétry (6) que j'ai quitté bien malade.

M<sup>r</sup> Adam a beaucoup de réputation dans ce pays-ci : sa méthode se trouve dans beaucoup de maisons et je tâcherai de ne pas lui faire tort.

Bien des choses aux familles Erard, Hix (7), Noverre, Chaullieu (8), Widerker, à mon oncle. J'ai parlé à notre directeur de M<sup>r</sup> Bonnemaïson (9), il aurait été bien aise d'avoir une lettre de lui, parce qu'il m'a dit qu'il l'aime beaucoup.

---

(1) Auteur de compositions pour divers instruments, dont plusieurs furent éditées par la maison Erard.

(2) Louis Adam, professeur de piano au Conservatoire, où Herold avait été son élève, auteur d'une méthode pour piano dont cette lettre même confirmera le succès, père d'Adolphe Adam.

(3) Garat et M<sup>me</sup> Branchu, célèbres chanteurs.

(4) Herold avait fait porter à Rome son piano (d'Erard) ; il se fit suivre par lui jusqu'à Naples (voir lettres ci-après).

(5) C'est le compositeur Berton qu'Herold désigne par ce nom composé.

(6) Grétry est mort le 24 septembre 1813, quelques mois après cette lettre.

(7) Herold avait fait ses études à la pension Hix, réputée à l'époque ; ses lettres mentionnent plusieurs membres de cette famille.

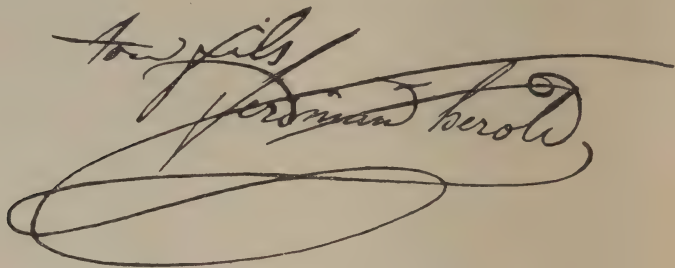
(8) Pianiste, professeur de piano, compositeur pour son instrument, avait été, comme Herold, élève de Louis Adam.

(9) Ce nom, porté par les membres d'une famille amie des Herold, se retrouvera plusieurs fois dans la suite de cette correspondance.



Adieu, écris-moi ; j'espère dans ma première lettre, avoir à te donner le moyen d'éviter les ports de lettres. Chelard se porte bien. Je suis venu ici dans un mauvais moment : j'ai les étrennes à donner aux domestiques et point d'argent à recevoir, cela et mes plaisirs ne s'arrangent pas bien.

Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur.

A handwritten signature in dark ink, reading "Louis-Ferdinand Herold". The signature is written in a cursive style with a large, sweeping flourish at the end that loops back under the name.

J'allais oublier de te souhaiter la bonne année à toi, à mon oncle et à tous mes amis qui ne viennent pas demander de mes nouvelles.

*A Madame-Madame Herold — rue Montmartre n° 139  
— à Paris.*

Une seconde lettre d'Herold à Pierre Erard, de Rome, 17 janvier 1813, parle encore de son voyage. Un catalogue d'autographes la résume en quelques mots :

Il fait la description de son voyage à travers les Alpes et les Apennins pour se rendre à Rome (Catalogue Cornuau, 149, janv. 1923).

Les lettres d'Herold à sa mère se succédèrent régulièrement à partir de 1813, généralement de dix en dix jours (il en manque très peu) pendant son séjour à Rome et celui à Naples l'hiver suivant (1). Nous ne

---

(1) Les lettres écrites par Herold à sa mère pendant son premier séjour à Rome, formant un dossier spécial parmi les souvenirs conservés par la famille, portent successivement les dates (après celle du 30 décembre ci-dessus) des 8 janvier 1813, 11, 13 et 28 février, 18, 22 mars, 1, 22 avril (plus une de la même époque où la place de la date a été déchirée), 6, 13, 20 juillet, 1, 10 août, 11, 26 septembre ; dans cette dernière, Herold

pouvons songer à en multiplier les textes, si intéressants qu'ils soient parfois: nous en donnerons seulement, au fur et à mesure, quelques extraits.

Au reste, ces lettres familiales ne sont pas les seules qui nous soient restées: plusieurs amis ont reçu aussi les nouvelles du jeune voyageur-laureat. En voici, une qui, ne portant pas d'adresse, mais visiblement écrite à un maître, nous avait paru d'abord destinée à Méhul; puis d'autres observations nous ont amené à penser qu'elle a été écrite à Berton, autre membre de l'Institut dont le suffrage avait contribué à envoyer Herold en Italie (1).

---

annonce son départ pour Naples le lendemain. Un autre dossier donne des lettres de la seconde partie du séjour en Italie: 1, 13, 20 octobre, 8 novembre, 2 décembre; puis, en 1814, 14 mars, 19 juillet, 8 novembre. Arthur Pougin, à qui quelques-uns de ces documents ont été communiqués pour son étude sur la *Jeunesse d'Herold* parue dans la *Revue et Gazette musicale* en 1880, a connu cette dernière série, mais non la première, restée totalement inédite jusqu'à ce jour.

(1) Cette lettre est du 18 mars: le même jour, Herold en écrivait une autre à sa mère, disant: "Tu as dû recevoir ma lettre à M<sup>r</sup> Méhul [donc celle-ci est antérieure]: j'écris cette fois à Mr. le Berton...". Le post-scriptum de la lettre que nous allons donner demande au destinataire de remettre la lettre à sa mère: c'est donc Berton. Il est aussi parlé dans la lettre à la mère du "conseil de Mr. le Berton d'aller à Naples au mois de juin"; la même idée est reproduite et discutée dans l'autre lettre, comme il est naturel en deux écrits du même jour; et comme cette idée émane de Berton, c'est donc à lui que la réponse s'adresse. Pour Méhul, Herold écrit le 11 février: "Sans doute que quand tu recevras cette lettre M<sup>r</sup> Méhul aura la sienne". Il lui avait donc écrit antérieurement. Le 22 mai: "Il paraîtrait que M<sup>rs</sup> Méhul, Goupy, n'ont pas eu de mes lettres, et j'ai pourtant écrit à ces messieurs avant ma lettre du 13". Et encore, le 1<sup>r</sup> avril: "Dis moi donc si M<sup>r</sup> Méhul a ma lettre. S'il ne l'avait pas, j'en serais désolé. Mais cela me paraît impossible, car je l'ai envoyée il y a deux mois". Deux mois, c'était le commencement de février: donc, la lettre du 18 mars ne s'adresse pas à Méhul. Autre rapprochement encore: dans sa première lettre de Rome (30 décembre 1812), Herold disait à sa mère: "Dis à M<sup>rs</sup> Méhul et le Berton que le beau pays qu'ils me font voir, etc.". La même idée se retrouve dans la lettre en question, qui, par conséquent, peut s'adresser aussi bien à Berton qu'à Méhul, tandis que d'autres raisons désignent le premier comme le véritable destinaire. Quant aux lettres qu'Herold a écrites à Méhul (on connaît l'existence de plusieurs) aucune d'elles n'a été retrouvée.

A BERTON.

Rome, ce 18 mars 1813.

Monsieur,

Si j'ai tardé jusqu'ici à vous écrire, vous devez bien penser que ce n'est pas faute de reconnaissance pour toute l'amitié que vous m'avez témoignée, mais je sais que vous employez votre tems à des choses bien plus essentielles qu'à lire les sottises d'un Bambin-musicien, qui se croit quelque chose pour avoir fait 360 lieues en voiturin. Ah, Monsieur, que je vous ai d'obligation de me faire voir un si beau pays ! Je compose aux lieux où chantait Virgile : que cette idée seule doit donner de génie ! Plût à Dieu qu'elle en donnât ! mais jusqu'à présent il n'y a pas d'apparences : je suis un paresseux ; au lieu de faire des pseumes, des cantiques, des motets, je m'amuse à composer des concertos, des fantaisies, etc. ; à me déguiser pendant le carnaval, à courir les bals, à faire le joli cœur en société et cent autres folies : vous avouerez que c'est bien employer son tems. Ah, Jeunes gens ! l'on vous enverra à Rome, on vous soignera, on vous dorlotera bien pour que vous vous donniez la peine de ne rien faire et de vous amuser tout le tems de votre pension ! C'est affreux c'est abominable ! C'est ce que je me dis tous les jours. Mais j'ai mon excuse prête : ne faut-il pas que j'aille aux bals et aux promenades pour faire des connaissances ? Ne faut-il pas se faire des amis pour être conduit dans les maisons où l'on entend de la musique ? Ne faut-il pas jouer des ponts-neufs sur le piano pour séduire les Italiennes ? Et enfin, ne faut-il pas amadouer les Italiennes pour qu'elles disent du bien de mon excellent piano ?

Malgré toutes ces belles choses, j'espère bien vous faire voir à la fin de l'été que je n'aurai pas tout à fait perdu mon tems.

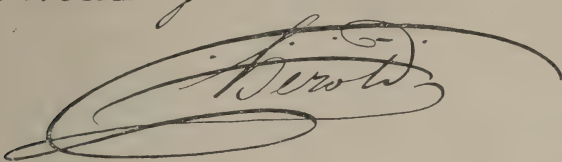
Vous voyez que je vous découvre le fond de mes pensées. C'est abuser de votre complaisance que de vous entretenir de pareilles niaiseries ; mais c'est votre faute. Je sais de bonne part que vous avez pour moi autant d'amitié que si j'étais votre propre fils : ce sont vos paroles ; moi donc, je dois me montrer à vous comme à mon père.

Vous me conseillez de faire le voyage de Naples bientôt : je sais que pour ma santé et même mon plaisir il serait bon de le



faire au mois de juin ; mais comme je ne verrai Naples qu'une fois, je crois plus avantageux d'y aller en hyver : c'est la saison de la musique, des spectacles, des concerts. Au reste, je ne sais pas encore trop bien ce que je veux faire : en tout cas, soyez persuadé que les moindre conseils que vous daignerez me donner seront suivis par moi avec toute la docilité d'un fils respectueux. Je vous demande pardon d'une si longue lettre : j'aurais dû ne pas exercer si longtems votre patience, car je la réserve à de terribles épreuves dans 18 mois.

Portez-moi toujours le même intérêt : je tâcherai, Monsieur, de mériter un jour votre estime ; en attendant cette heureuse époque, qui n'est peut-être pas très prochaine, je me recommande à votre indulgence et vous prie d'agréer les hommages de votre

*Devant ferviteur*  


Maman me dit que je pourrai joindre une lettre pour elle au paquet que je vous envoie ; j'use et j'abuse de votre bonté.

Au surplus, par ces lettres écrites d'Italie, il apparaît que la pensée d'Herold est à Paris, uniquement. De la vie de Rome, il ne connaît que quelques distractions ; la musique y fait complètement défaut. Voyez cette page de la lettre du 28 février, à sa mère, où, après qu'il l'a tenue au courant de quelques sujets d'ordre tout pratique, il résume ce qui est le fond de ses seules préoccupations :

Je crois avoir répondu à tout ce que tu me demandes. Comme j'ai de la place, je vais te dire des bêtises. Permis à toi de ne pas les lire. D'abord je te dirai que je me porte parfaitement bien. J'engraisse étonnamment. Sans doute que la chaleur et la fièvre qui en est la suite me remaigriront. Quoique je ne travaille pas beaucoup, j'ai fait ici un nouveau concerto qui plait beaucoup (tu vois ma modestie). Je vais aux bals parés, aux bals masqués, et quoique je sois nouveau venu, quoique je ne sache pas la langue, je m'amuse beaucoup. J'ai assisté ce matin

au *Te Deum* que l'on a chanté à S' Pierre en l'honneur du Concordat. Cela fera époque dans ma mémoire. J'étais dans la plus belle église du monde, dans le chœur, au milieu des dignitaires et le peuple jetait sur moi, ou plutôt sur eux, un regard d'envie. Ce que c'est que d'être Français! Tu ne saurais croire combien on craint ici les Français. S'il y a une dispute dans la rue, un Français passe, jure un peu fort, et tout le monde devient tranquille. Il y a aussi beaucoup d'Allemands: je vaudrais bien que l'un d'eux me proposât de me ramener en France par l'Allemagne.

Nos théâtres sont bien tristes et vont fermer dans trois jours.

Il paraît que ce pauvre Gustave n'a pas été heureux. *Tipo-Saïb* (1) se soutient donc malgré Geoffroy? (2). A propos, si tu vois Byot, dis lui bien des choses pour moi. Goupy m'écrira-t-il? M<sup>r</sup> Erard vendent-ils bien des pianos? Wideker reprend-il courage? M<sup>r</sup> Spontini fait-il ses paquets? M<sup>r</sup> Bonnemaison tient-il toujours correspondance avec M<sup>r</sup> Lethiers?... M<sup>r</sup> Garat chante-t-il toujours bien?... Auguste Hix aime-t-il la bossue, la grosse, la grande, la brune ou la blonde? Caroline Hix pense-t-elle à moi? M<sup>r</sup> Méhul se porte-t-il bien? Daussoigne a-t-il toujours 60 ans? (3) Les chapeaux de M<sup>me</sup> Adam ont-ils deux ou vingt étages? L'opéra de M<sup>r</sup> Cherubini se donnera-t-il? (4) Te portes-tu bien? Manges-tu bien du raisiné? As-tu dessein de répondre à toutes ces questions?...

C'est par ces futiles propos qu'Herold cherchait à tromper son ennui à Rome, — car il s'y est ennuyé et senti dépaysé, comme firent plus tard Berlioz et Debussy. Ses appréciations sont parfaitement identiques aux leurs. Voici par exemple ce qu'il écrit — toujours à sa mère — le 22 mars:

Plus je vais et moins je suis étonné que Daussoigne et les autres pensionnaires musiciens n'aient rien fait ici. Voilà l'hiver passé: j'ai entendu et vu tout ce qu'on fait et certes il ne vaut

---

(1) Tragédie de De Jouy.

(2) Le critique influent.

(3) Neveu de Méhul, prix de Rome en 1809.

(4) *Les Abencérages*, de Cherubini, furent représentés à l'Opéra le 6 avril 1813.

pas la peine de faire un si long voyage pour en tirer si peu de profit. La moindre de nos réunions de musique de Paris est supérieure à la plus magnifique d'ici. Et ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que l'on s'habitue à cette médiocrité, et je ne crois pas que cela soit un bien. Chelard, qui n'allait nulle part à Paris, s' imagine que dans les société d'ici l'on chante bien: nous ne sommes presque jamais du même avis...

S'il a à dire quelque chose qui l'intéresse, c'est encore de France et des Français (ou des Françaises) qu'il est question. Voyez ces lignes de sa lettres du 20 juillet:

J'ai été mercredi dernier chez M<sup>me</sup> Récamier et je compte y retourner demain. C'est une femme charmante. Elle m'a reçu on ne peut mieux. Elle se souvient parfaitement de mon père, de Mad<sup>e</sup> Pitoy dont elle voyait souvent la fille à Paris. Elle se souvient aussi de la petite demoiselle qui jouait si bien du piano et qui était en pension chez mon père. J'ai été présenté chez elle par la princesse à la nièce de laquelle j'ai dédié les 3 Caprices qui vont paraître (1); c'est peut-être ce qui a contribué à me faire si bien recevoir. Il y a ici de grandes disputes sur la beauté de Mad<sup>e</sup> Récamier. Les Français la trouvent mieux que toutes les Romaines. Les Romains aiment mieux les Romaines. Le fait que, quoi qu'elle ne soit plus de la première jeunesse, elle est encore extrêmement jolie. Pour mon compte j'en suis amoureux, comme à peu près de toutes les femmes que j'ai le plaisir de voir.

Dans sa lettre suivante (1<sup>er</sup> août), Herold y revient encore:

Mad<sup>e</sup> Récamier, chez qui j'ai joué plusieurs fois, est vraiment exilée; elle me l'a dit elle-même, mais elle ne dit pas pourquoi, et chacun fait un *pourquoi* à sa manière.

Mais c'est quand il est question de ceux qu'il a laissés à Paris qu'il

---

(1) Il est question de ces Caprices dans une lettre un peu antérieure au 20 juillet (celle dont une déchirure a fait disparaître la date): "J'envoie aujourd'hui à Lemoine (l'éditeur) le nom de la personne à qui je les dédie. C'est la nièce d'une princesse polonaise chez qui j'ai souvent joué cet hiver et qui même est venue voir mon piano dans ma chambre. Tu vois que je ne me refuse rien „



trouve surtout matière à s'émouvoir. Voici en quel termes, le 26 septembre, veille de son départ pour Naples, il parle de son maître.

Tu ne peux te figurer combien la lettre de M<sup>r</sup> Méhul est aimable. Il ne me parle pas comme un maître, mais comme un ami; il me traite beaucoup trop bien et je t'assure que, quoique je fusse persuadé qu'il s'intéresse à moi, je n'aurais pas cru qu'il poussait si loin l'amitié (1). Aussi, en le remerciant de ma part, dis-lui que j'ai travaillé la musique que j'ai envoyée à l'Institut, mais que sa lettre m'inspire l'envie la plus grande de travailler cent fois plus ce que je lui enverrai à l'avenir. Je suis bien heureux d'avoir un maître comme celui-là: pour ne pas l'interrompre trop souvent, je ne lui répondrai que quand j'aurai un peu débrouillé Naples...

Quelques semaines auparavant, il commentait l'échec, dont il avait appris la nouvelle, d'un des derniers ouvrages de Méhul, le *Prince troubadour*, représenté le 24 mai 1813:

Il paraît que la pièce de M<sup>r</sup> Méhul a un succès médiocre. Ne te fâche pas, mais j'ai ri quand j'ai lu dans ta lettre qu'il y avait du chant, mais *sévère* et du *bon genre*. — Voltaire a dit: "Tous les genres sont bons hors le genre ennuyeux". D'après cela, je craindrais presque pour M<sup>r</sup> Méhul: car des chants sévères dans un opéra aussi gai que celui-là pourraient peut-être bien friser le genre ennuyeux. Qu'en dis-tu?

Quant à sa propre musique, il n'en parle guère. Il s'applique à ses envois de Rome, et ne compose guère que de menus morceaux de piano: nous l'avons vu citer ses *Caprices*, édités par Lemoine (encore ne serait-ce pas une œuvre faite à Paris avant son départ?) et il parle de sonates qu'on joue dans l'entourage de sa mère sur un ton plus plaisant que pénétré d'un sentiment sincère: lisez plutôt en quels termes il s'exprime dans sa lettre du 6 juillet.

Remercie M<sup>me</sup> Baudenet de la bonté qu'elle a de trouver mes sonates un peu passables. Elle doit sans doute bien être en

---

(1) L'on ne connaît pas de lettre écrite par Méhul à Herold en 1813. Mais, à la fin de ce chapitre, on en lira une, de 1817, qui confirme pleinement cette appréciation.

colère contre les modulations baroques qu'on y trouve, mais elle prend son parti en brave, elle affronte tous les dièses et bémols avec cette noble audace et, telle qu'une autre Bellone, elle renverse tous les obstacles et sort triomphante d'un combat dangereux. J'espère que voilà une belle phrase. Voilà quinze jours que je tâche de l'improviser.

\* \* \*

Herold a passé à Naples les trois derniers mois de 1813, tout 1814 et le commencement de 1815. Voici une lettre qui nous renseignera sur sa vie dans le premiers temps de ce séjour.

A PIERRE ERARD.

Naples, le 30 janvier 1814.

Mon cher ami, c'est moi qui suis en retard cette fois : mais tout à l'heure tu me pardonneras. Si j'ai été longtemps sans causer avec toi, je veux m'en dédommager aujourd'hui et le dessein en est pris. Il faut que je remplisse mes quatre pages bien ou mal, quoique je n'aie guère de belles nouvelles à te donner. La première et la plus intéressante : celle de ma santé. Hélas ! elle n'est pas brillante et j'ai mal commencé l'année ; cela va mieux, ainsi n'en parlons plus. Nous avons eu, le jour de Noël dernier, une des plus belles éruptions de Vesuve qu'il soit possible de voir. C'est un spectacle si beau et si extraordinaire que je n'entreprendrai point de te le décrire : il faut le voir ! On donne de tems en tems la *Vestale* : mais comment la donne-t-on ? La pauvre demoiselle Colbran (1) perd la voix chaque jour : elle ne peut plus faire le *fa* : jugez de l'effet que doit produire la beau rôle de Guilia dans sa bouche. Le bénêt de Nozzari n'a ni chaleur, ni force, ni âme dans Licinio ; le confident Cinna est peut-être le moins mauvais, mais il ne met pas de couleur dans son chant ; la grande prêtresse est jouée, c. à. d. chantée, par une charmante demoiselle de 17 ans ; la *Vestale* a l'air de sa grand mère. De plus, Monsieur Festa, chef d'orchestre, frère de la Festa de Paris, m'a semblé con-

---

(1) La première femme de Rossini.

duire tout l'opéra un bon tiers trop vite, ce qui gâte bien des morceaux. Ajoutez à cela qu'il n'y a d'airs de danse de Monsieur Spontini que le dernier de l'opéra en *fa* avec la harpe. Tous les autres sont arrangés par un certain baron allemand appelé de Gallenberg (1), qui a fait tous les ballets que l'on donne ici, excepté *la Dansomanie* dont on a conservé la musique française (2). Eh bien, malgré tout cela, le croiras-tu, j'ai été enchanté d'entendre *la Vestale* et mon dessein est d'y aller toutes les fois qu'on la donnera. L'ouverture et le final du deuxième acte vont assez bien; la belle scène du deuxième acte de *la Vestale* seule est tout à fait manquée et c'est bien dommage.

A propos, on vient de donner une parodie italienne de *la Vestale*. Les paroles sont de celui qui avait traduit l'opéra en italien: la musique (car il y en a une tout exprès) de Monsieur Raimondi. C'est une blanchisseuse qui est amoureuse d'un vigneron. Cette parodie est à peu près calquée sur la française. On ne l'a donnée que deux fois; après quoi elle est morte de sa belle mort au son bruyant des huées et des sifflets. C'est le sort de tous les ouvrages où il n'y a ni beauté, ni esprit, ni méchanceté.

Mayer a donné une *Medée* à Saint-Charles: grand succès d'estime: l'ouvrage eût fait bien plus d'effet s'il eût eu une bonne *Medée*: mais c'était l'unique mademoiselle Colbran. On donne ce soir un opéra buffa du même Mayer pour la première fois: tu peux juger combien j'enrage; je ne puis y aller de peur d'y gagner du froid. Fioravanti, auteur des *Cantatrice villane*, des *Virtuosi ambulanti*, vient de donner *l'Africano generoso*: tombé à plat: qu'une représentation. Les ballets réussissent mieux: on vient de donner *les Bayadères* en ballet et *Phaeton*; ils sont beaux tout deux: de la composition de Henri.

Notre théâtre français d'ici chancelle. On le conçoit aisément: il n'y va guère que des Français, et ceux qui habitent Naples en ce moment ne sont guère en train d'aller au spectacle.

Mon ami, sais-tu que je serais bien curieux de voir cette

---

(1) Mari de Giulietta Guicciardi qu'avait aimée Beethoven.

(2) De Méhul.



fameuse harpe dont tu me vantes les perfections? (1). J'en parle à tout le monde; chacun trouve cela bien étonnant et personne ne me demande seulement le prix: il est vrai que je ne pouvais pas leur répondre; mais enfin ce serait signe qu'ils veulent en acheter: et de ces signes-là, point. Dans les pianos à colonne je conçois que l'on peut hausser à volonté; mais pour les chanteurs, peut-être préféreraient-ils qu'on baissât le tout; je sais qu'on peut s'arranger en accordant le piano bas: mais alors ne perdra-t-il pas un peu du son?

Enfin, nous avons donc des nouvelles de notre brave Edouard. J'ai déjà entrepris un poème épique sur sa vaillance en quatre vingt dix-huit chants et il n'y aura que deux batailles par chant. S'il était un bon enfant, il m'écrirait une longue lettre pour me fournir des matériaux à mon ouvrage. — Je suis bien enchanté qu'il en soit quitte pour le peur et un peu de fièvre: il vaut mieux être malade que mort; embrasse le bien pour moi. Quant à Monsieur le chevalier Eugène, tous les respects que je dois à sa croix ne m'empêcheront pas de m'informer de l'état de son embonpoint. Si tu le vois, prie le aussi de m'écrire, j'en serais aussi bien charmé. Toujours à Naples, poste restante.

Je ne te dirai rien des affaires publiques: cela ne me regarde pas et ne me conviendrait d'ailleurs point (2). Je suis bien heureux de me trouver à Naples, puisqu'il y a quelques troubles à Rome. Plusieurs personnes françaises viennent de quitter le pays: il règne ici la plus grande tranquillité. Les bals masqués ont commencé depuis huit jours. Je n'y ai pas été, comme tu peux bien penser. Ce sera pourtant, j'espère, un des plaisirs de ma convalescence. La salle Saint-Charles est, dit-on, magnifique ces jours là, et je le crois.

Je travaillais peu, et à présent je ne travaille plus du tout. Je te promets un duo de harpe et piano pour cet été, mais quand pourrons nous l'exécuter ensemble? Quand? Je t'assure que toutes mes idées se portent à chaque moment là-bas: à ce

---

(1) La harpe à double mouvement, dont le mécanisme, inventé par Sébastien Erard, fut perfectionné vers l'époque où Herold écrivait cette lettre.

(2) Rappelons nous la date de cette lettre: janvier 1814, époque où les armées étrangères commençaient d'envahir la France.

bon Paris que j'aimais tant et que j'aime encore davantage depuis que je me convains chaque jour que c'est là le meilleur pays, le meilleur peuple et peut-être le meilleur climat. Ceci te paraît fort; mais enfin, raisonnons: dans ce tems-ci je n'aurais pas à Paris des oranges pour un sou, du bon raisin pour 3 ou 4. Si je n'étais pas malade, je pourrais me passer de feu tout l'hiver. Mais aussi, depuis le commencement de novembre, il pleut continuellement, et quelle pluie, bon Dieu! Il pleut jusque dans les maisons; car rien ne ferme bien: il fait dans ce moment des orages épouvantables et dans deux mois les chaleurs de recommencer, la fièvre de revenir, et nous de ne pouvoir sortir de nos chambres sous peine de griller tout vifs. Où est ce beau printems de France, cet été dont la chaleur, quoique forte quelquefois, vous laisse la liberté de vous livrer à vos affaires ou à vos plaisirs? Je me soucie bien de voir quelques arbres, de manger quelques fruits dans un tems où l'on n'est pas accoutumé d'en voir!...

Tu n'as pas besoin de me recommander de tâcher de vous procurer quelque vente dans ce pays: mais vraiment, ce n'est pas aisé: tu en devines bien les raisons. On a un piano de Vienne pour 25 louis, les entrées n'étant pas très chères pour ceux-là. Les pianos de Paris en valent cent et les entrées quadruplées. Chacun regarde à l'argent et je le vois bien par moi. Je suis bien accueilli parce que l'on sait que je n'ai besoin de personne: qu'il arrive demain un changement, tout le monde me fermera la porte au nez.

Ah! que j'ai fait de progrès en philosophie depuis que je suis retenu dans ma chambre! Il me prend des envies terribles de me faire laboureur. C'est un bel état, celui-là; peut-être un jour réaliserai-je certain projet... Tu ris et ne te doutes pas que c'est un jour en m'habillant en habit français pour aller à la Cour que je me suis mis en tête une si belle manière de vivre. Enfin, n'importe, suffit pour cette fois.

Tu me trouveras peut-être bien indiscret de joindre ici une petite lettre à maman: mais que veux-tu? Je n'ai plus la facilité d'envoyer mes lettres par les loteries, et, pour que ma mère sache plus souvent de mes nouvelles, je profite de toutes les occasions.

J'attends ta réponse avec impatience. Ecris-moi directement

à Naples, poste restante. Engage ces Messieurs à en faire autant. Fais bien des amitiés de ma part à ta bonne tante, que l'on dit bien triste. Mille choses à Mad. et Monsieur Bonnemaïson, à ta sœur qui doit m'écrire en italien, à Monsieur Spontini. A propos, *Olympie* (1) se donnera-t-elle bientôt? J'espère qu'elle aura le sort de *la Vestale* et que j'en verrai ici une traduction.

Adieu, mes quatre pages sont pleines et il ne semble que j'aurais encore bien des choses à dire. C'est étonnant comme je deviens bavard. N'oublie pas pour moi Monsieur Guérin. Son neveu travaille-t-il toujours la peinture? Adieu, je t'embrasse comme je t'aime. Ton dévoué camarade.

HEROLD.

\* \* \*

Nous avons dit qu'Herold a tenu un journal intime. A en juger par ce qui reste de ce document autobiographique, celui-ci a dû être commencé à son départ pour l'Italie en 1812 et se continuer jusqu'en 1824. Mais il n'est pas complet, et précisément le premier cahier manque : celui par lequel s'ouvre la partie conservée commence à la p. 89; après quoi la pagination se poursuit, en quatre cahiers, jusqu'à 858, avec une interruption entre le second et le troisième, de la p. 274 à 588 (de 1817 à 1821); trois cahiers sans doute manquent encore à cette place, ce qui, s'ajoutant au premier, porte à la moitié environ la lacune du récit. C'en est assez d'ailleurs pour que nous puissions tirer de ces longues confidences quelques extraits à ajouter aux lettres.

Pendant son séjour à Naples, Herold composa et fit représenter un opéra italien, *La Gioventù di Enrico quinto*, son premier ouvrage dramatique, donné au théâtre del Fondo le 5 janvier 1815. Ne nous attardons pas sur le compte-rendu que son journal consacre à la première représentation, ni sur les émotions, un peu banales, qu'il y éprouva. Pas davantage nous ne nous arrêterons à ses impressions de touriste découvrant les pays qu'il traverse, bien qu'elles remplissent la plus grande partie de ses cahiers. Portons plutôt notre attention sur ses réflexions relatives aux cérémonies musicales de la semaine sainte à Rome, où il revint au commencement de mars : si elles n'ont rien de très neuf, du moins elles compléteront et permettront de contrôler celles que tant de voyageurs, musiciens ou non, ont multipliées sur le même sujet.

---

(1) *Olympie*, de Spontini, ne fut représentée qu'en 1819.



EXTRAITS DU JOURNAL D'HEROLD.

Mercredi saint 22 Mars [1815].

Enfin je sors de ce fameux *Miserere* de la Chapelle Sixtine, ce *Miserere* pour lequel je viens de faire soixante lieues tout exprès. Je n'en suis pas fâché; c'est une chose magnifique. Comme l'on m'avait dit que c'était une merveille, un miracle, une musique toute angélique, d'un genre que je ne pouvais pas seulement imaginer, toutes ces belles choses m'avaient fait rire et je ne savais que croire. Le fait est que ces *Miserere* sont très beaux. Celui que l'on a fait ce soir est à ce que l'on dit d'un très ancien auteur appelé Allegri. C'est une musique toute harmonique. Des retards successifs. Il y a deux quatuors qui chantent successivement chacun leur strophe. Après chaque strophe, les chantes psalmodient un verset du *Miserere*. A la fin, les huit voix vont ensemble et finissent avec plus de force. Il n'y a aucun accompagnement. J'ai remarqué que les chanteurs ont au moins baissé d'un ton. Ce *Miserere* a un caractère beaucoup plus antique que ceux d'en bas, dont je crois avoir parlé il y a deux ans (1). J'ai été étonné que les chanteurs entonnassent si haut. Le 1<sup>er</sup> accord m'a paru être en *ut* mineur, le soprano commençant par *sol*. Ce qui donne je crois un caractère tout particulier à ce chant, c'est qu'il n'y a point de mesure. Tout va très lentement, sans rythme, sans cadences bien déterminées. La nuit qui commence à tomber, tous les cardinaux et tout le monde prosternés, le silence profond, la grandeur de la chapelle, l'obscurité du lieu, tout contribue à rendre ce moment presque extraordinaire. La chapelle est faite exprès pour les voix, elle est extrêmement sonore et fait parfaitement ressortir les voix. La foule était extrême. La grande quantité d'étrangers qui accourent de toutes parts pour voir cette cérémonie, l'espérance de voir le pape qu'on ne rencontre pas souvent, tout devait rendre le spectacle ravissant. On attendait de moment en moment l'entrée du pape, mais ce fut vainement: les affaires politiques donnent beaucoup à réfléchir dans ce moment

---

(1) Dans le premier cahier du journal, qui est perdu.

et l'on ne savait que penser de ce retard; il ne vint pas et au sortir de la chapelle on apprit qu'il s'était éloigné. Cette nouvelle fit beaucoup travailler les têtes creuses: chacun se retira tristement et fit du *Miserere* un chant de circonstance.

Passons sur la description des cérémonies du jeudi saint (le lavement des pieds, la cène, etc.) où il n'est pas question de musique si ce n'est à la fin:

J'ai entendu à peu de choses près le même *Miserere* qu'hier. On dit que c'en est un autre; en ce cas je demanderai pourquoi j'ai trouvé tous les mêmes passages? nous verrons demain si ce sera encore la même chose; bonsoir.

Vendredi 24 mars.

Précisément: mais ce soir je suis bien persuadé que c'était le même qu'hier. Messieurs ou Mesdames les castrats ont chanté faux. C'est assez leur habitude, excepté dans les *Miserere*, aussi en ai-je été étonné. L'effet de cette musique dépend vraiment de l'exécution; les *p.* et les *f.* entrent pour beaucoup dans l'effet; les sons enflés, soutenus longtems, ou coupés, sont aussi fort bien. Voici dans quel ordre cela s'exécute. Le quatuor à gauche commence la 1<sup>re</sup> strophe: *Miserere mei* & les chantres psalmodient ensuite la 2<sup>me</sup> sur le *sol*: *Et secundum*. | Le quatuor à droite: *Amplius lava me*; les chantres: *Quoniam* &. | Le q. g.: *Tibi soli*; les ch.: *Ecce enim*. | Le q. d.: *Ecce enim*; les ch.: *Asperges*. | Le q. g.: *Auditu meo*; les ch.: *Averte*. | Le q. d.: *Cor mundum*; les ch.: *Ne projicias*. | Le q. g.: *Redde mihi*; les ch.: *Docebo*. | Le q. d.: *Libera me*; les ch.: *Domine*. | Le q. g.: *Quoniam si*; les ch.: *Sacrificium*. | Le q. d.: *Benigni fac*. Point de chantres, mais le q. g.: *Tunc acceptabis sacrificium justitiae*. | Le q. d.: *Oblationes et holocaustas*. Tous avec force: *Tunc imponent super altare tuum vitulos*. J'ai écrit cela avec détail parce que je serai peut-être bien aise un jour de m'en souvenir.

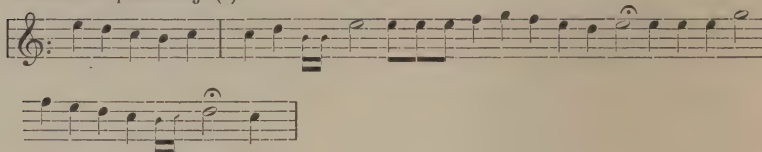
Ce matin, j'ai entendu les trois heures d'agonie de Jésus. La cérémonie se fait ainsi: les prêtres psalmodient d'abord une parole de J. C. Ensuite le prédicateur parle sur ce sujet pendant quelques minutes; vient ensuite un morceau de musique, je crois sur cette même parole, et ainsi de suite pendant trois heures, qui sont bien longues: surtout à Rome pour les pensionnaires,

car c'est à l'heure du dîner. Aussi souvent l'estomac emporte la victoire sur le cœur. Les chantres de la Chapelle Sixtine psalmodient sur ce ton :



La manière est singulière. Voici la manière dont on chante les Jérémiades.

Le nom du personnage (1).



Le castrat, quand c'en est un qui chante ces Lamentations, prend toujours un ton très haut.

\* \*

Un mot glissé au cours du récit autobiographique, en le situant dans l'histoire, indiquait des préoccupations autres que musicales; il était parlé des événements politiques, de l'absence du pape aux cérémonies où on l'attendait, etc. Notons la date: 22 mars 1815, le moment même où Napoléon revenait de l'île d'Elbe et où allaient commencer les Cent-jours. Et déjà, l'an passé, Herold avait constaté des coïncidences analogues. Ayant fait le récit d'une excursion au Vésuve, il terminait ainsi: " Nous fîmes un excellent dîner à la fin duquel nous buvâmes à la santé de l'Empereur et à la prospérité de nos armes: c'était précisément le jour où l'Empereur abdiquait, le 11 mars „. Le moment était donc tout particulièrement défavorable pour le retour du lauréat académique d'Italie en France, surtout s'il voulait passer, comme le prescrivaient les règlements, par l'Autriche et l'Allemagne. Ne doutant de rien, le jeune homme voulut tout de même risquer l'entreprise. Par surcroît, n'ayant pu obtenir un passeport, il n'en eut pas souci. Plus de cinquante pages de son journal sont remplies par le récit de cette expédition, au cours de laquelle Herold, arrivé aux frontières, erra à pied, comme un contrebandier, par les montagnes, au milieu d'orages qui rendaient l'expédition plus pénible encore qu'il n'eût pu le prévoir. Ne pouvant pas donner

---

(1) Herold veut parler des lettres initiales hébraïques: *Aleph, Ghimel, Zain*, etc.



ici ce récit vivant, pittoresque, même dramatique, mais trop développé pour entrer dans le cadre de cet ouvrage, nous le remplacerons par une lettre, écrite un peu plus tard, dans laquelle Herold en évoque le souvenir et résume les péripéties. Cette lettre est adressée à un Français qu'il avait connu à Naples, et qui (on le verra par l'adresse) avait aussi subi les vicissitudes de la guerre. Notons qu'au moment même où se passaient ces événements on se battait à Waterloo.

AU MÉDECIN MILITAIRE MONTAGNE.

Paris, le 12 mars 1816.

Mon cher Montagne,

Je viens d'avoir tant de plaisir à recevoir et lire votre bonne et charmante lettre, que je ne résiste pas au besoin que j'ai d'y répondre sur le champ. Depuis un an que nous nous sommes quittés, je demande partout de vos nouvelles et personne ne m'en a donné. Ma lettre sera longue, j'ai tant de choses à vous dire !

Mon cher Montagne, vous m'appellez dans votre lettre votre meilleur ami : je vous assure que ce titre m'est bien cher et que je ferai *tout, toujours*, pour le mériter.

Il me paraît que vous ignorez absolument ce qui m'est arrivé depuis notre séparation. Ce serait abuser de votre patience que de vous en donner le détail. Je vous dirai seulement en gros, qu'après avoir sollicité en vain à Bologne, à Milan et à Venise, un passe-port pour Vienne, comme je suis extrêmement opiniâtre, j'ai fait un petit coup de ma tête qui a pensé me coûter cher. Un beau matin, je suis parti de Venise, et dix jours après j'étais à Vienne, où, à l'aide de Prince Talleyrand, j'obtins une permission de séjour (1). Deux mois après, ayant envie de retourner en France, j'appris que j'étais prisonnier à Vienne, jusqu'à la décision de la grande querelle. Enfin, je me mis en route, restai quinze jours à Munich, *und von Munich nach Paris*, et me voilà. Depuis mon retour, j'ai trouvé une place de maître de musique au théâtre Italien, sous la direction de la célèbre Catalani : ce

---

(1) Le journal donne ce détail : "Salieri m'a mené chez le prince Talleyrand auquel j'ai fait mon récit. Celui-ci me dit : Voilà un voyage tout à fait français „

qui me vaut 3000 ff. Mais notre directrice chancelle fortement, et, dans six mois d'ici, j'ai tout lieu de croire que je serai sur le pavé; mais le pavé de Paris est bon. M<sup>me</sup> Catalani va faire un voyage dans deux mois d'ici, elle m'a proposé de l'accompagner, et j'y consentirai si j'y trouve q. q. avantages (1). Elle veut aller en Allemagne, mon pays d'adoption. Pays où je n'ai vu que d'honnêtes gens, au lieu qu'en Italie, *o che differenza!*... Peut-être pourrions-nous nous retrouver; mais j'espère que vous serez ici avant qu'elle ne parte, et il n'est pas sûr que je la suive.

Je cours après des poèmes, *aber nichts*. M<sup>r</sup> de Jouy, auteur de *la Vestale*, m'en a confié un pour le grand Opéra, mais il ne sera peut-être jamais joué; le sujet est très-triste, monotone et connu: c'est Joseph (2). J'en cherche pour Feydeau; on m'en promet, mais vous savez ce que valent les promesses, autant en emporte le vent. Pourtant je ne veux pas perdre courage (3).

J'ai revu ici une grande quantité de nos connaissances de Naples. M<sup>me</sup> d'Arlincourt, est toujours plus jolie; je vais souvent la voir, et nous parlons toujours de vous. Son mari est ici depuis longtemps, même avant elle, ainsi que M<sup>r</sup> Riviere.

Notre Paris est toujours l'incomparable Paris et vous ne savez croire combien j'ai de plaisir à voir la résolution que vous avez prise de vous y fixer. Venez, venez, mon cher ami, venez débarquer chez moi; j'ai de la place et nous rirons. Je vous ferai voir la plus belle dame qui soit sur la terre, selon moi; celle que j'aime infructueusement depuis sept ans. Je l'ai retrouvéé; enlaidie pour les autres, embellie pour moi. Elle m'a été constamment fidèle, sauf qu'elle était par hasard enceinte quand je suis revenu. On dit qu'un certain comte qu'elle aime, et que je dé-

---

(1) Herold fit en effet un nouveau voyage en Italie afin d'engager des chanteurs pour le Théâtre-Italien de Paris; mais ce ne fut que plusieurs années plus tard, en 1821.

(2) On n'a retrouvé aucun autre trace de ce projet. C'eût été une entreprise peu convenable à beaucoup d'égards que celle qui eût amené Herold à se mesurer avec son maître Méhul, en traitant le sujet dont il a fait son chef d'œuvre.

(3) Herold passa en effet, à cette époque de sa jeunesse, avant qu'il eût trouvé à mettre en musique un poème digne de son génie, par une longue période de découragement.

teste, lui a joué ce tour. *Pure médisance!* Je l'en aime davantage, malgré moi. Vous savez comme je suis sentimental!

Que je voudrais vous voir! arrivez donc.

J'ai reçu hier une lettre de Naples de Landriani; vous savez sans doute le terrible incendie de S<sup>t</sup> Charles, qui n'existe plus qu'en souvenir. On dit Barbaja chargé de le rebâtir.

J'espère qu'à présent notre petite correspondance ne doit pas s'interrompre, jusqu'à ce que je vous embrasse. A la fin nous n'avons plus de guerre et j'*imagine* que *nous* n'en sommes *pas* *fachés*, comme q. q. autres. Le commerce reprend un peu et, dans peu d'années, nous ne nous apercevrons pas du mal énorme que nous nous somme fait.

Parmi les nouveautés de Paris, un grand succès de Henri le danseur (1) à la Porte S<sup>t</sup> Martin, 10<sup>ème</sup> théâtre. Il a donné avec M<sup>me</sup> Quérian la pantomime d'Hamlet, musique du Comte de Gallemberg (2). On le critique mais il fait de l'argent, et c'est tout.

Si vous savez des nouvelles sûres de mes anciennes écolières, je vous prie de m'en donner. Je leur suis très-attaché, et peut-être, si j'eusse été encore à Vienne lors de leur arrivée, j'y serais encore; mais, qui ne prévoyait leur accident? Je suis sûr que l'ainée n'y pense déjà plus et elle ferait bien: Vive la philosophie!

Je ne vous dis pas encore adieu, je veux aller donner de vos nouvelles à M<sup>me</sup> votre Cousine et je réserve pour ce soir le reste de mes quatre longues pages.

*P. S.* — J'entre en demandant M<sup>de</sup> Courtin, et quel est mon étonnement en reconnaissant, dans M<sup>r</sup> son père, un des messieurs qui composent notre théâtre! Si j'avais pu me douter qu'il fût de votre famille, il y a six mois, mon cher Montagne, que je saurais de vos nouvelles. Mais enfin actuellement me voilà rassuré sur votre compte. J'espère qu'en revenant à Paris vous n'avez pas le dessein de passer par Naples: ce n'est ni le plus court, ni le plus sûr; en tout cas, soyez expéditif. J'attends avec impa-

---

(1) Déjà nommé dans la lettre de Naples, 30 janvier 1814.

(2) Ainsi, une des premières impressions que le public français ait reçues du génie de Shakespeare, douze ans avant les représentations des comédiens anglais (Kemble, miss Smithson), lui a été procurée par un *Hamlet* arrangé en pantomime, sur une musique du maître de ballet que l'immortelle bien-aimée, avait préféré à Beethoven!



tience une longue réponse de votre part, et je désire surtout qu'elle m'annonce votre mise en liberté. Si vous écrivez à Naples, présentez mes sinceres hommages à Madame Rega et à ses jolies demoiselles. Quand les reverrai je?... *in eternitatem!* Dieu le veuille! je vous embrasse comme je vous aime et suis votre dévoué pour la vie

HEROLD.

Rue des filles St Thomas n° 13.

*A Monsieur*

*Monsieur Montagne Officier de santé en chef d'armée prisonnier de guerre à Arad en Hongrie, par Pest.*

A Vienne, Herold put recevoir enfin des impressions musicales comme il n'en avait pas trouvé en Italie. Il fut bien accueilli par Salieri, qui l'introduisit dans les milieux d'art.

Détachons quelques parties du journal.

Au théâtre, il assiste à des représentations d'œuvres françaises, comme *La Vestale*, *Iphigénie en Tauride*, *Jean de Paris*, *Joconde*, *Cendrillon*, *Joseph*. Il constate avec plaisir le goût du public viennois pour cette musique et l'admiration des amateurs pour des maîtres qui sont les siens. Voici par exemple en quels termes il rapporte des opinions exprimées devant lui:

Dans ce pays, on aime et on admire mon cher et bon maître M<sup>r</sup> Méhul plus que partout ailleurs. J'ai déjà vu beaucoup de jeunes gens qui ont le projet de faire un voyage en France pour le voir et le consulter: et ce matin, dans la maison d'un conseiller où tout le monde est musicien et où Haydn et Mozart étaient presque toujours, j'ai été enchanté de la manière dont un très fort amateur de cinquante ans m'en a parlé. Il le met sans exception au dessus de tous nos compositeurs pour la hardiesse de son génie, son amabilité, sa science, etc. Aussi il me disait que pour à présent il croit que la France est au dessus de l'Allemagne pour la musique. C'est un Viennois de cinquante ans qui m'a dit cela ce matin!!! Que je serais heureux si je pouvais un jour aider ma patrie à soutenir la bonne réputation qu'elle commence à se faire en ce genre!

Il entend aussi de la musique due aux auteurs fixés à Vienne: Weigl, Girowetz, Hummel, surtout " le grand Salieri ", dont il admire l'opéra *Palmira* et dans l'intimité duquel il vit. Il recueille des propos et traditions, plus ou moins authentiques, sur Gluck, dont le souvenir n'était pas encore perdu. Tel ce mot:

Quelque temps après que Gluck eut donné *Alceste*, un baron, grand connaisseur, le rencontre et lui dit : " Parbleu, M. Gluck, pourriez-vous me dire pourquoi vous faites chanter vos diables lorsqu'ils appellent leur victime précisément comme chantent nos capucins ? — M. le baron, répond Gluck, ce ne sont pas mes diables qui chantent comme des capucins, ce sont vos capucins qui chantent comme des diables „.

A noter aussi cette constatation assez nettement confirmative de propos connus par ailleurs.

Je m'aperçois que Salieri n'aime pas du tout Haydn ni Mozart ; il a un soin tout particulier de nous faire apercevoir leurs fautes et ne nous arrête pas sur leurs beautés.

Anticipant de quelques jours et suivant Herold à Munich, où il passera après avoir quitté Vienne, reproduisons ce qu'il dit d'un maître allemand, encore jeune, et qu'il n'était pas encore temps d'apprécier à sa juste valeur :

M. Weber, le concertant de ce soir, a de fort jolis doigts pour le piano, mais il me semble qu'il n'a point de goût. Dans tous les morceaux que j'ai entendus de lui ce soir, je n'ai pas trouvé une seule jolie phrase : c'est trop peu. Il fait sur le piano des difficultés pas trop étonnantes, mais dépourvues de charmes. Son duo avec clarinette (Beermann) a endormi tout le monde.

Mais revenons à Vienne. Herold y assista à des représentations des œuvres de Mozart, et ce qu'il en dit mérite d'être cité :

Je sors de *Don Juan* : j'étais curieux d'entendre exécuter à Vienne la musique de Mozart. C'est bien ; mais ce n'est guère mieux que chez nous : si ce n'est qu'on entend continuellement la trompette et qu'ils prennent le 1<sup>er</sup> mouvement et le sextetto plus vite qu'à Paris. J'ai entendu la musique de Mozart à Paris, à Naples et à Vienne, et plus je l'entends plus je me convaincs qu'elle fait beaucoup mieux au piano qu'au théâtre. Ici on a passé plusieurs morceaux, entre autres l'air du ténor, le 1<sup>er</sup> air de Zerline et un autre de femme en *mi*. Je ne sais si c'est l'habitude qu'ont les Allemands d'entendre cette musique, mais on n'a pas beaucoup applaudi. Le sextetto ne m'a pas fait d'effet ce soir. Il y a vraiment deux genres de musique pour

le théâtre; certainement Mozart et Grétry sont deux hommes de génie: ils ont travaillé tous deux pour la scène, tous deux ont eu et auront toujours de grands succès: ils ont suivi, il me semble, une marche tout à fait contraire. Quelle est la meilleure?...

J'ai vu hier *Die Hochzeit de Figaro*. J'ai été extrêmement content. On passe beaucoup de morceaux, mais pourtant moins que chez nous et au moins le page a un rôle intéressant. L'orchestre a été délicieux: à Naples la musique de *Figaro* m'avait paru un peu cuivrée; ici elle m'a seulement paru très harmonieuse. Les instruments à vent ont accompagné comme des anges. [Un chanteur fatigué ayant chanté un air *pppp*], l'orchestre se mit si bien à l'unisson que de ma vie je n'ai entendu quelque chose de plus ravissant. Les instruments à vent ont fait ce que je croyais jusqu'ici impossible: ils ne soufflaient qu'à moitié.

Je viens d'entendre *la Flûte enchantée*, et elle m'a enchanté. Comme notre traduction est niaise et mal faite! On a mis dans nos *Mystère d'Isis* en tragique tout ce qui se trouve en comique ici. La musique est vraiment délicieuse. Les trios des génies sont charmants; c'est dommage qu'on les chante ordinairement mal. L'ouvrage cependant m'a paru bien exécuté surtout par l'orchestre qui, comme je le vois, un jour est excellent et un autre faible. Mais ce soir, c'était son bon jour. Le chef d'œuvre d'ouverture a été parfaitement exécuté, non moins que tout le reste. [Suivent quelques anecdotes généralement connues et controuvées].

A la fin du récit du séjour d'Herold à Vienne apparaît, pour la seule et unique fois, une figure mystérieuse et sombre, qu'on ne contemplait alors qu'avec une sorte de terreur sacrée. Ayant parlé de Hummel, virtuose brillant et aimable, le journal continue ainsi:

M. Beethoven n'est pas de même: j'ai une lettre pour lui et je n'ose pas lui porter. Il est malheureusement sourd et farouche comme sa figure. Je l'ai vu dans une maison. Il n'a pas voulu jouer de piano, et on n'a pas insisté beaucoup, parce que l'on sait qu'il ne jouerait pas pour l'empereur du Maroc quand cela ne lui convient pas. On donne ici qq. fois *Fidelio*, un opéra de lui que je n'ai vu qu'au piano. C'est comme toute sa mu-



sique, d'un bizarre trop étonnant: je serais curieux de le voir au théâtre, mais l'actrice qui le joue est en voyage et moi-même j'espère bientôt être en voyage aussi pour revoir mon cher et malheureux pays...

Telle était l'idée qu'en 1815 un jeune musicien français devait avoir de Beethoven.

Rapprochons du dernier mot de cette citation cette autre réflexion, par laquelle Herold fait retour sur les événements du temps:

Je sors d'un *Te Deum* que l'on vient de chanter pour la victoire de Mont Saint Jean le 18 juin par les alliés [Waterloo] Ce qu'il y a de plus fâcheux pour nous, c'est que je ne doute nullement qu'on n'en ait aussi chanté un à Paris.

Herold ne parle guère de la musique qu'il a composée pendant les trois années qu'il a passées hors de France. Il semble s'intéresser davantage à ses progrès sur le piano et aux succès qu'ils lui valent dans le monde. Quelques mots, par ci par là, sur des morceaux qu'il a écrits, ses impressions à la représentation de son opéra de Naples, voilà à peu près toute qu'il confie à son papier. A détacher quelques traits, il semblerait presque que la production musicale fût pour lui une distraction plus ou moins futile. Racontant les péripéties de sa fuite accidentée d'Italie en Autriche, il dit, pendant un moment d'accalmie: " Je voulais, pour passer le temps, faire des vers ou composer une symphonie „. Mais si ses symphonies ne devaient pas être d'un niveau supérieur à celui de ses vers (dont le journal contient quelques-uns), il est certain qu'elles resteraient loin de ce Beethoven qu'il allait entrevoir; et de même il était totalement étranger à l'inspiration poétique à laquelle, vers le même temps, Lamartine donnait le premier essor! Il ne sait qu'imiter Andrieux — si ce n'est, tout simplement, les vers d'opéras. Au reste, il est visible qu'il ne prend rien de tout cela au sérieux.

De fait, le journal d'Herold (de même que ses lettres) parle le plus souvent de tout autres choses que de musique. Il note, cela va sans dire, des impressions de voyage: nous ne nous y arrêterons pas, si ce n'est pour constater que les monuments et les œuvres d'art des villes qu'il traverse sont ce qui l'intéresse le moins. Plus intéressantes parfois sont ses observations sur les mœurs des peuples dont il partage momentanément la vie. Elles peuvent se résumer en deux idées: peu d'estime, parfois un véritable mépris, pour ce qu'il voit en Italie; au contraire, une grande sympathie pour les populations allemandes. La musique entre pour quelque chose dans cette prédilection; mais celle-ci s'étend pour une grande part aux gens, à qui Herold reconnaît toutes les vertus. C'était

le temps où Madame de Staël composait des livres qui ont longtemps donné à la France une idée si favorable de l'esprit allemand et des mœurs allemandes. Herold partage complètement cet engouement. Dès son passage de la frontière, il note des traits qui le justifient. " Depuis quelques jours que je suis en Allemagne, conclut-il, je ne trouve que franchise, honnêteté, confiance, bonhomie, et j'ai bien eu occasion de l'éprouver. Trouve-t-on cela en Italie? J'ai dit un jour à la princesse Letizia, qui voulait me persuader de rester toute ma vie à Naples: " Ma-  
" dame, si vous étiez princesse d'un village d'Allemagne, je resterais  
" toujours à votre service; mais vous seriez reine de toute l'Italie que  
" je vous prierais de me donner mon congé „. Nous verrons si je change de sentiments „. Il n'en changea jamais: bien d'autres observations semées dans diverses parties de son journal en témoignent formellement.

Mais l'idée qui préoccupe Herold par dessus tout, c'est celle que, dans ce temps où régnait la vieille galanterie française, on appelait " le beau sexe „. Elle se marque à chaque page de son écrit. S'il passe dans une ville, s'il parcourt les campagnes, ce qui l'intéresse en premier lieu, ce sont les femmes qu'il y voit. Notons ces traits marqués au cours d'un bref voyage de Rome à Florence, fait à petites journées, en voiturin. D'abord il quitte la ville éternelle, où il s'est ennuyé, mais dont il regrette " la politesse, la beauté des femmes „. A quelques lieues, à Baccano, il fait une modeste collation: " La jolie figure de l'hôtesse fit trouver tout bon „. Le lendemain, déjeuner à Viterbo: " Mon Dieu! que les femmes sont jolies dans ce pays! Leurs yeux ont quelque chose de singulièrement agréable. Voici ce qu'on dit du pays:

" A Viterbo son belle le fontane,

" Ladri gli uomini e le donne putane „.

" Le proverbe est-il vrai? „ Puis le voilà à Bolsena. " Nous régálames nos yeux de jolies *vaia*le ou servantes qui venaient puiser l'eau devant nos fenêtres „. A Radicofani: " A l'auberge, une fille charmante, très sage et très modeste, ne quittant guères sa grand maman, un excellent souper, des draps blancs, voilà bien du bonheur „. A Sienne: " Je vis beaucoup de jolies femmes pendant les deux heures que j'y passai „. Enfin, à Florence: " Les femmes me semblent tenir beaucoup des Parisiennes. Délicates et coquettes. Hier, dimanche, le jardin Boboli était rempli de jolies Florentines „. Et, au moment du départ: " Adieu, Florence; tu contiens une des plus jolies femmes que j'ai vues „. Voilà une semaine agréablement passée!

A Vienne, bien entendu, le jeune artiste n'a pas davantage les yeux dans sa poche. A une représentation de *Joseph*, il voit auprès de lui, au parterre, " une foule de jeunes et jolies dames qui se disaient à chaque

instant: " Oh! le beau morceau! Oh! la belle musique! „ Il y en a une qui pleurait pendant l'air de Siméon „. Et Herold ne peut s'empêcher de s'écrier: " Que M<sup>r</sup> Méhul est heureux sans s'en douter! „ Il ne tarit jamais. On le verra plus tard écrire: " J'ai vu la plus jolie demoiselle que j'aie rencontré depuis quatre ans et demi „. Celle-ci méritait évidemment le prix de beauté, car, pendant ces quatre ans passés, Herold en avait regardé beaucoup. Il ajoute: " C'est une des raisons qui m'a fait quitter la ville tout de suite „. Évidemment c'était plus prudent.

Au surplus, il n'était pas besoin qu'il s'en allât à l'étranger pour recevoir des impressions du même genre. Son journal, ce confident à qui il dit tout, parfois ses lettres à des amis intimes, ne ménagent pas les révélations: au temps de sa jeunesse, celles-ci portent sur ce qu'on appelait en son temps " la bagatelle „; plus tard, lorsqu'il fut devenu un homme sérieux et rangé, elles s'objectivèrent en des projets de mariage, qui ne furent pas sans lui causer parfois quelques déceptions. Il semble qu'il y pensait déjà dès avant son départ pour Rome. Ses premières lettres à sa mère sont remplies par une discussion assez piquante sur les relations qu'il convenait d'entretenir avec un chef de bureau à la Loterie, nommé Lecler, qui avait l'obligeance de faire passer à son collègue de Rome les lettres adressées de Paris au lauréat de la Villa Médicis. La mère s'y refusait, arguant qu'elle ne voulait pas avoir d'obligations à ce monsieur. Pourquoi? C'est que ce chef de bureau avait une fille avec laquelle Herold avait échangé quelques promesses: et il fallut qu'il assurât avoir déclaré lui-même à M<sup>lle</sup> Lecler qu'il ne l'épouserait point pour que la prudence maternelle se sentit tranquillisée.

La lettre qui a été citée en dernier lieu contenait des confidences de jeune homme qui n'avaient évidemment pas trait au mariage. Mais dans celle, à un autre ami, qui suivra bientôt (1821), Herold parlera plus sérieusement d'un projet qui semble lui tenir au cœur, et qui ne se réalisa pas. Le dernier cahier du journal donne des indications de même genre, très postérieures. En 1822: " La demoiselle Sabatier que je voulais épouser s'est mariée à l'impromptu sans me laisser le temps de la demander en mariage... „. Plus tard, en 1825: " Je sors de la noce de M<sup>lle</sup> Elisa Lemoine: encore une demoiselle jeune et jolie que j'aurais pu épouser! Quand?... „. Il est question aussi d'une M<sup>lle</sup> Rey; d'autres qui ne sont pas nommées. Il fallut qu'il attendit d'avoir près de trent-sept ans pour fonder enfin une famille.

Au reste, ses confidences de cette nature sont faites ordinairement sur un ton qui n'est rien moins que sentimental, bien que l'on fût à la veille des grandes passions romantiques. Il aime à en plaisanter. Son journal rapporte une conversation avec des amis qui évoquaient avec lui des souvenirs d'Italie. " Sais-tu, lui disaient-ils, pourquoi, ayant éprouvé



plusieurs fois de la part de la reine Caroline de Naples le refus de quitter sa cour, tu l'as enfin obtenu? C'est que la princesse aînée était amoureuse de toi et qu'elle a dit que, si jamais elle se mariait, elle voulait avoir pour mari M<sup>r</sup> Herold „. Il rit en écoutant le propos, mais il le répète avec un visible plaisir. Il n'est pas sans expérience des choses de l'amour, et il se résigne facilement à ses déconvenues. “ Les bonnes fortunes me portent malheur „, écrit-il un jour. Quand, l'âge venu, il songe à “ faire une fin „, il réfléchit et se forme une philosophie d'une pratique assez sage, sinon très élevée. Il a lu quelque part ce précepte traduit d'Aristote: “ *Conosci pria che amare* „; il le note et le commente. Il rapproche des citations d'auteurs assez divers — M<sup>me</sup> de Staël, Montaigne, La Bruyère, Buffon, etc. — sur l'amour éternel, la solitude, la mort même, car il n'est point incapable de pensées sérieuses, et il semble qu'en avançant dans sa vie il ait pressenti combien celle-ci serait courte.

On a pu faire, en parcourant son journal, une constatation plusieurs fois répétée. Reportons-nous au récit du voyage en Italie, au temps des diligences. Nous lisons: “ Charmant voyage, bonne voiture, assez jolie femme pour compagnie... Nous déjeunons à Modène d'embarras m'a l'air d'un autre homme que Festa... „. Qu'est-ce que cela veut dire, et quel rapport ces derniers mots, ont-ils avec ceux qui précèdent? Ils n'en ont aucun, et nous nous en rendons compte en constatant que la première partie de la phrase est écrite à la fin de la p. 128, tandis que la page commençant par le mot “ d'embarras „ est numérotée 135; les feuillets paginés de 129 à 134 ont été retranchés, proprement coupés aux ciseaux. Pourquoi cette suppression? Serait-ce, par hasard, que les parties manquantes racontaient les suites de la rencontre d'Herold avec cette “ assez jolie femme „, et de leur repas tête à tête à Modène, en donnant des détails qu'un survivant quelconque de la famille d'Herold — peut-être sa veuve — aurait jugés trop indiscrets pour vouloir qu'ils fussent transmis à la postérité? Il n'est pas interdit de le penser! Le même cas se reproduit en d'autres endroits: des pages 260 à 265, de 750 à 755, de 810 à 822, etc. A l'une de ces places, Herold racontait son retour à Paris après un voyage: y aurait-il retrouvé quelque personne dont il ne fût pas convenable de parler, — tel le pigeon de la fable revenu vers la compagne qui, pour adieu avait dit: “ L'absence est le plus grand des maux „? Nous ne le saurons jamais: les preuves manquent. Mais on peut supposer!...

Il n'est pas interdit de faire usage de ces confessions, notées avec candeur, quand c'est le principal intéressé qui nous les a laissées lui-même. A côté de l'artiste, connu par son œuvre, elles nous ont permis de faire revivre l'homme, dont ces traits de caractère reconstituent la physionomie complète.

\* \* \*

Herold revint en France à la fin de l'été 1815, et là, il se mit résolument à la tâche. Après un premier ouvrage écrit en collaboration avec Boieldieu, il donna, à l'Opéra-comique, en 1817, *Les Rosières*, trois actes qui réussirent assez bien. Il voulut offrir la dédicace de sa partition à Méhul. La lettre qu'il lui écrivit à cette occasion n'a pas été retrouvée; mais nous connaissons la réponse de Méhul, qu'Arthur Pougin a citée deux fois, dans chacun des livres qu'il a consacrés aux deux maîtres; et une autre lettre, inédite, postérieure encore, est l'un des derniers écrits de l'auteur de *Joseph*, mort dans le courant de la même année: nous la reproduirons à la fin de ce chapitre.

En 1821, Herold fit un nouveau voyage en Italie, envoyé en mission par la direction des théâtres royaux afin d'engager des chanteurs pour le Théâtre Italien; il en ramena la Pasta et la basse Galli. La lettre suivante, écrite à un ami de Paris (qui avait été, paraît-il, un de ses compagnons lors du premier voyage), résume à grands traits cette nouvelle expédition dans la péninsule, sans se défendre d'y joindre aussi quelques souvenirs relatifs à ce que nous avons vu être, dans ce temps là, l'objet des constantes, bien que parfois changeantes, préoccupations d'Herold.

A L'ARCHITECTE HAUDEBOURT.

Venise, ce 27 février 1821.

Mon cher ami,

Tu m'excuseras sans doute d'être parti sans te dire adieu, mais on a dû te dire chez ton beau-père que j'étais obligé pour ne pas perdre six jours inutilement de partir de suite avec la plus gr<sup>e</sup> promptitude. Me voila donc une seconde fois en Italie, dans ce pays que j'ai déjà vu une fois sans plaisir et que je retrouve beaucoup mieux. J'ai repassé ces étonnantes échelles où nous étions tellement extasiés. J'ai passé sous cette grotte que nous vîmes commencer il y a huit ans. Le Mont-Cenis, du côté de Suze, est achevé et embelli. Cette fois l'Italie me semble ce qu'elle est vraiment. Je conçois vos admirations! Je les partage même pour certaines choses; mais pas encore en tout.

J'avais vu Venise en été. En ce moment c'est tout autre. Les masques courent de tout côté; c'est un bruit, une joie inconcevable, et pourtant il fait bien froid.

Ma mission est bien difficile à remplir: je viens chercher de bons chanteurs et je n'en trouve que de bien faibles, à peine supportables, à Turin, Milan et ici; je ne suis pas content et on m'assure d'une manière positive que c'est à Venise que sont les meilleurs: que partout ailleurs tout est détestable. Aussi je crois que je vais engager une jeune et jolie dame d'ici, M<sup>me</sup> Pasta, et qu'ensuite je n'irai que jusqu'à Bologne, ou tout au plus Florence, pour profiter moi-même et voir les futurs talents.

Ici, l'on ne sait rien en fait de nouvelles. Tout le monde est tranquille et l'on ne songe qu'à s'amuser: c'est le paradis de l'Europe. Moi, je ne m'y amuse pas beaucoup, à dire le vrai. Le carnaval n'est pas mon fort: il n'y a qu'à Rome que je me suis un peu émancipé. Tu te souviens de nos fameuses promenades. Ici, je réfléchis pour l'avenir, et mes idées se fixent sur certaine personne dont nous avons causé à Paris. J'ai beau chercher, je m'imagine qu'une femme qui nous plaît doit mieux nous convenir que celle que le public et la société semblent nous indiquer de préférence, et je t'avoue que la demoiselle dont je t'ai parlé le soir de notre dernière rencontre me plaît infiniment. Quoi qu'elle ne soit peut-être pas aussi bien aux yeux de tous (ce dont je suis charmé), moi, elle me semble fort jolie, et puis sa fortune, qui m'irait fort bien, est à peu près celle que je désirerais trouver dans une femme. Tu trouves peut-être mes prétentions hautes, mais que veux-tu? J'ai beaucoup gagné et j'ai économisé; ce voyage même, s'il réussit selon mes vœux, peut me porter un peu plus haut et je dois penser au solide. Si tu voyais quelqu'un de cette famille, ce serait me rendre un g<sup>d</sup> service que de tâter, non pas la demoiselle, mais les intentions de sa famille. Tu sais ce que je t'ai dit sur mon avoir, ne crains pas de l'embellir encore: ce sera m'obliger et l'on ne t'en fera pas de reproche, si jamais les choses se poussent en avant.

Je retourne à Milan dans quelques jours; de là je descendrai lentement à Bologne, et c'est à *Bologne, poste restante*, que je te prierai de m'adresser un mot si tu le peux avant le 8 mars; si c'est plus tard, à Milan, où j'irai une 3<sup>me</sup> fois.



Oserais-je te prier de me rendre encore un service? Ce serait de te prier d'aller un jour voir ma mère Rue du Mail n° 13, de lui donner de mes nouvelles et de lui dire qu'elle s'informe chez M<sup>e</sup> Grandsire *si l'on m'a envoyé de l'argent; que j'en attends avec la plus vive impatience et que l'on aurait bien dû ne pas oublier une chose si nécessaire*: je te serai bien obligé, quoique je pense que, quand tu recevras cette lettre, j'aurai reçu ce que je demande; mais, en cas contraire, je serais fort embarrassé. Tu es peut-être bien affairé dans ce moment et mes demandes te paraîtront peut-être un peu indiscretes, mais pourtant j'ai l'idée que tu ne m'en voudras pas: bien connu que tu dois être que je serais charmé de pouvoir t'être de quelque utilité ici ou à mon retour, qui sera prompt je pense.

Présente mes hommages à Madame ton épouse, donne moi des nouvelles de ta famille naissante, présente mes compliments à nos amis du 15 et crois moi pour la vie ton bon ami

HEROLD.

J'attends une lettre de toi à Bologne.

*A Monsieur HAUDEBOURT, Architecte, Rue Godot de Mauroy  
— N° 1 ou 2, Boulevard de la Madeleine — A PARIS.*

Nous avons connaissance du dossier relatif à la mission d'Herold, et son journal donne, comme pour le voyage précédent, des détails circonstanciés sur sa vie au cours de cette nouvelle entreprise. Nous n'en donnerons plus que quelques extraits. Il faut noter d'abord que la plus grande part de l'attention de l'auteur se porte sur l'appréciation des chanteurs, et cela est tout naturel, puisque c'était pour les entendre et les juger qu'il était venu. Ses notes ne manquent pas de sévérité. Il semble en ressortir que la réputation de cet art du *bel canto*, qui à ce moment était à son apogée, est vraiment surfaite. Peut-être les artistes qu'on entendit à Paris en ce temps là étaient-ils vraiment supérieurs: c'est qu'ils étaient triés sur un grand nombre qui, restés en Italie, ne s'élevaient pas toujours au dessus de la médiocrité. Détachons seulement cette note concernant M<sup>lle</sup> Colbran (dont parlait déjà la lettre de Naples ci-dessus, en 1814) en constatant qu'Herold n'avait pas pour cette cantatrice la même admiration que lui a témoignée Rossini:

La Sig. Colbran n'en pouvait plus il y a 7 ans: elle a fait des progrès dans le même sens et se destine je crois à la retraite.

Le grand changement qu'Herold trouva dans l'état de la musique en Italie lors de son second voyage était la conséquence de la venue de Rossini, dont il n'avait pas encore eu l'occasion de dire un mot (bien que *Tancrède* et *L'Italienne à Alger* eussent été représentés pendant les années de son premier séjour) et qui, en 1821, avait tout envahi. Détachons du journal quelques appréciations de ses œuvres.

On donne ce carnaval (à Milan) avec succès *la Donna del lago, melodramma serio*. Les trois quarts de cet opéra sont délicieux. Il n'y a pas d'ouverture, mais dans l'introduction il y a un air de la prima-donna enchanteur; cet air devient duo un peu plus tard et au 2<sup>d</sup> acte il se transpose et se chante par le ténor. Plusieurs autres airs et, je crois, trois duos sont charmants, mais malheureusement le final n'est rien qu'une marche de guerriers et de Bardes. Le spectacle est beau. Il y a un chœur de femmes charmant.

[A Mantoue]: *La Gazza ladra*, charmante et la meilleure musique de Rossini. Aura-t-elle un succès bien prononcé à Paris? A la longue, oui. Mais du premier coup l'immense succès du *Barbier* lui nuira énormément. Ces deux opéras jumeaux ont une ressemblance trop frappante, depuis l'ouverture jusqu'au chœur final. Pour juger le meilleur, il faut les entendre également bien exécutés et quand la délicieuse M<sup>me</sup> Fodor aura embelli de sa divine voix cette bonne et belle musique, je crois qu'elle l'emportera sur *le Barbier*.

[A Venise, dans un concert]: M<sup>me</sup> Pasta a chanté la Romance d'*Otello*. Ce morceau, qui a une réputation énorme, doit sans doute être beau à la scène, mais au concert il est sans effet.

[A Florence]: J'ai entendu *alla Pergola* le *Mosè*, oratorio de Rossini, musique excessivement ambitieuse, mais bonne et à beaucoup d'effet. Je m'attendais pourtant à quelque chose de plus peut-être.

[A Naples]: Le théâtre a rouvert hier soir par *Torvaldo e Dorliska*: il m'a fait plaisir, et, comme je l'ai toujours pensé, bien remonté il peut bien réussir chez nous.

[Après une seconde audition de la même œuvre]: La musique m'a fait encore plus de plaisir. Cet ouvrage pourrait peut-être bien faire sur notre grand opéra.

Mais voici paraître pour la première fois sous la plume d'Herold un nom nouveau: non en Italie, mais à Munich, où il retourna à la fin de son voyage. Citons sans rien ajouter.

... M<sup>lle</sup> Schiassiti a été meilleure [dans un air italien] que dans les niaiseries de Mayerbeer, qu'elle croit rendre supérieurement.

Quelques pages plus loin:

J'ai été entendre l'*Emma di Reburgo* de Mayerbeer. Certainement M. Mayerbeer n'est pas sans talent. Il y a dans son *Emma* un trio, un finale, un chœur et un grand duo très remarquable. Ses airs, où il veut imiter le goût actuel, ne valent rien. En général sa musique est peu chantante, mais originale, bien faite et nerveuse.

Quant au style général des interprétations, voici un compte-rendu d'un *melodramma* entendu à Turin, qui nous édifiera:

L'exécution est détestable. Point d'ensemble à l'orchestre, et pourtant le chef bat du pied sur une boîte, je crois, qui, frappée à chaque mesure, ressemble bien plus à une canonnade de notre Vincennes qu'à un bâton de mesure. Les tambours, timbales, triangles, grosses caisses, trompettes, trombones, sont à ce qu'il paraît d'une nécessité absolue, car on peut dire de chacun d'eux:

Aimez-vous	{	le tambour?	}	On en a mis partout.
		le trombone?		
		la trompette?		
		le triangle?		
		la grand' caisse?		

Et tout cela va de travers: les chœurs ne font guère entendre qu'une partie: ils sont très maigres, et, pour faire apparence, on y glisse des comparses qui ouvrent de temps en temps la bouche et qui rient chaque fois qu'ils ont fait cette belle manœuvre. C'est le grand Théâtre Royal du Royaume de Sardaigne!

Ce n'est pas Berlioz qui a écrit cela. Ce n'est pas son style. Mais, en parlant de la musique en Italie, il n'est pas plus sévère qu'Herold.

Relevons encore quelques boutades:



Dans l'opéra *Il Cavaliere della morte* il y a de la cavalerie. Donzelli entre et chante à cheval. C'est peut-être pour cela qu'il chante plus haut que le diapason...

Les Napolitains sont plus bas que jamais. Ce peuple me repugne à voir. Ce n'est qu'un ramas de voleurs. N'est-ce pas à Sparte qu'on permettait par une loi le vol pourvu qu'il fût caché? Sparte est morte, mais cette loi revit et est en pleine activité...

[Entendant dans un concert jouer de la harpe par une artiste vieille et laide, Herold demande si l'exécutante est] une harpiste, ou plutôt une harpie?...

Le journal d'Herold s'arrête en 1826, après la constatation de quelque insuccès, comme "*Le Lapin blanc*, opéra-comique en un acte (Melesville et Carmouche), première et dernière représentation le 21 mai 1825 „. Ce dernier cahier est, dans sa plus grande partie, devenu plutôt livre de raison qu'autobiographie: le jeune artiste y fait le compte de ses gains et s'y montre fort attaché à ses intérêts. D'assez nombreuses pages contiennent des citations par lesquelles nous connaissons la nature de ses lectures favorites. Nous avons déjà signalé quelques auteurs desquels il s'était plu à recueillir les pensées; nommons encore, après M<sup>me</sup> de Staël qui tient une grande place dans ces notations, et quelques contemporains aujourd'hui oubliés: Walter Scott, Shakespeare, Sterne, Locke (la littérature anglaise, on le voit, a ses faveurs), des proverbes de divers pays, jusqu'à l'Évangile (un verset des Béatitudes). Au reste, les aveux d'ordre sentimental ne sont pas exclus. " J'ai de grandes confidences à te faire, mon cher petit livre, toi! ma ressource dans mes malheurs! toi mon journal officiel dans mes prospérités! „. Nous avons reproduit déjà plusieurs des particularités de la nature de celles qu'annoncent ces mots.

\* \* \*

Herold se maria en 1827 avec une Parisienne, M<sup>lle</sup> Adélaïde (Adèle) Rollet. Voici un extrait d'une lettre par laquelle il fait part de cette union raisonnable, qui le rendit heureux.

A M<sup>r</sup> DUBOIS, bibliothécaire du duc de Bourbon, 27 novembre 1827. — Belle lettre où il lui annonce son mariage. " J'épouse une demoiselle charmante, élevée d'une façon aimable, pleine d'instruction et de talent, et, quoique sa fortune soit peut de chose, ses espérances sont solides et mon avenir est assuré „. Il ne prévoit pas qu'il aura de grands plaisirs, mais il ne voit pas de chagrins à redouter. Sa femme connaissant peu de monde et pas d'artistes, il sera indépendant, etc. (Catalogue Charavay, vente Fatio, 26 et 28 mai 1923).

Ainsi, bien installé à Paris, parmi ses amis et ses proches, Herold n'a plus guère besoin d'écrire des lettres: n'en trouverons plus beaucoup désormais. Voici un billet, non daté, qui certainement appartient à cette nouvelle période de sa vie; il est adressé à une dame dont le nom a paru plusieurs fois dans ses lettres de jeunesse (à sa mère, à Pierre Erard), et qui était une amie de la famille; on verra par là quelle était la bonté de cœur et la générosité simple de l'artiste, parfois soumis lui-même à d'assez difficiles épreuves.

A MADAME BONNEMAISON

Madame,

Ma mère m'apprend le petit embarras où vous vous trouviez hier. S'il est encore temps et que je puisse vous être agréable, veuillez me le faire dire de suite à l'Opéra; j'y resterai *jusqu'à 2 heures*: et ce soir à 6 heures je vous apporterais un billet de mille francs.

J'ai l'honneur d'être votre tout dévoué serviteur.

HEROLD.

*Madame* — Madame BONNEMAISON — PARIS.

Au verso d'une lettre écrite par la jeune Madame Adèle Herold à sa belle-mère, Ferdinand a ajouté un post-scriptum dont quelques mots méritent d'être cités. Il est daté du 29 juillet [1831], soir de la fête anniversaire des journées de juillet, pour la célébration de laquelle Herold a composé le premier chant écrit sur les vers de Victor Hugo: "Ceux qui pieusement sont mort pour la patrie — Gloire à notre France éternelle!" si souvent remis en musique depuis. Il dit à ce sujet:

Mon petit morceau du Panthéon fait assez d'effet dans le monde. Le poète, M<sup>r</sup> Victor Hugo, m'a écrit à ce sujet une lettre charmante (1). Le Ministre du Commerce, M<sup>r</sup> le Comte d'Argout, l'ami de Goupy, m'a invité à dîner dimanche 31.

De son côté, la lettre de Madame Herold à la mère disait:

Je suis bien contente que vous soyez restée à la campagne pendant cette fameuse semaine, quoique tout se passe très

---

(1) Deux lettres même: voir ci-après (chapitre *Ecrivains*).

joyeusement et dans le plus grande ordre... Le morceau de Monsieur Herold a fait beaucoup d'effet et a été parfaitement exécuté (1); il vous a sans doute dit que c'était le seul composé pour cette circonstance. La cérémonie a été superbe... La manière dont se passe cet anniversaire tant redouté rassure tout le monde et tranquillise beaucoup par l'avenir.

Nous aurons à revenir sur cet hymne d'Herold et sur sa collaboration avec Victor Hugo.

Cependant, malgré sa notoriété grandissante, le compositeur ne se sentait pas à l'abri contre la mauvaise fortune. Ayant été pendant plusieurs années chef de chant au Théâtre Italien, il avait passé en la même qualité à l'Opera. Mais l'avènement d'un nouveau directeur lui fit craindre d'être privé de sa place — de son gagne-pain; c'est ce que l'on verra par la lettre que voici:

AU DOCTEUR VÉRON

Monsieur le Directeur,

Me permettez-vous de vous interrompre un moment? Des bruits alarmants de réforme se répandent de toutes parts: oserais-je vous supplier, Monsieur, de m'accorder un peu d'intérêt dans cette circonstance? Je remplis ma place avec un dévouement que je crois que personne ne peut mettre en doute. J'aime mon métier: j'ai tâché de le prouver. Ce serait donc avec un chagrin profond que je me verrais éloigné d'un théâtre auquel j'ai voué toutes mes affections. Monsieur, veuillez avoir égard à la prière d'un artiste que vous en conservera une vive reconnaissance.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,  
avec la plus haute considération,  
Votre très humble serviteur

HEROLD.

Ce 24 mars 1831.

*Monsieur*

*Monsieur VÉRON Directeur de l'Académie Royale de Musique.*

---

(1) C'est Nourrit qui chanta les strophes de l'Hymne, auxquelles, au refrain, répondait le chœur.



Bien qu'Herold et sa femme n'aient pas eu souvent l'occasion de correspondre entre eux, étant toujours ensemble, il est resté plusieurs lettres de lui adressées à sa jeune épouse: d'abord des billets pour l'avertir si parfois il était retenu à Paris par ses affaires (ils demeuraient hors la ville, aux Ternes); en outre, des lettres qu'il envoya pendant un voyage qu'il eut à faire à Bordeaux, pour raisons de service. C'était la première fois qu'il se quittaient, après quelques mois de mariage: Herold écrivait tous les jours à sa femme de grandes lettres de quatre pages, très tendres. Reproduisons celle du lendemain de son arrivée.

*HEROLD À SA FEMME*

Bordeaux, 12 août 1828.

Bonjour, ma chère Adèle, comment te portes-tu? Ta santé m'inquiète à un point extraordinaire. Mon Dieu que je voudrais avoir une lettre de toi! Je n'en aurai que demain, et quel bonheur pour moi de te savoir bien portante! (1).

Mon voyage a été charmant. D'Orléans jusqu'à Tours les bords de la Loire offrent le coup d'œil le plus délicieux. Le temps a été généralement beau, sauf quelques averses de temps à autre pour ôter la poussière. La ville de Tours est la plus jolie de toute la route. La position d'Angoulême est admirable. La campagne cette année est d'un vert, d'une fraîcheur ravissants. Beaucoup de coutumes des habitants du midi me rappellent l'Italie. Je retrouve ces beaux levers du soleil que je n'ai pas vus depuis 1821. Tout ce que je trouve sur ma route me reviendra en détail et je te raconterai tous ces beaux points de vue. J'en ai rencontré quelques uns de remarquables. Nous avons passé la Dordogne dans une largeur immense, augmentée par une forte marée montante qui nous a un peu fait dévier du droit chemin, surtout à cause du grand vent, ce qui retarde notre arrivée d'une heure. Enfin, nous voici à Bordeaux après un voyage de 47 heures, en ne nous arrêtant que dix minutes à Blois pour manger un peu à 8 heures du matin et trois quarts d'heures à Poitiers à 9<sup>h</sup> du soir pour dîner. Nous sommes

---

(1) Madame Herold devait, deux mois plus tard, être mère de leur premier enfant, né le 16 octobre 1828; il fut appelé Ferdinand, prénom qui fut celui de tous les premiers nés de la famille pendant trois générations.

restés aussi dix minutes au bas de la côte d'Angoulême pour donner leurs effets à notre Député et à l'Anglais qui vont à Cognac. A propos de Cognac, si ton père eût été là ! M. Martel m'a offert d'un flacon particulier un petit verre d'eau de vie de Cognac. Je l'ai refusé, mais quel parfum ! C'est bon ffffranchement, devaient se dire nos messieurs. M. Martel fait un commerce d'eau de vie à Cognac où il a, dit-on, de superbes propriétés. Il nous apprend que M. De la Rochefoucauld vient d'acheter de ce même côté un très grand bien. Nos messieurs nous quittent et me voilà seul en malle-poste, rasant la terre ; nous arrivons à Bordeaux à six heures moins un quart du soir. Je fais conduire ma petite valise à l'hôtel Richelieu, dans une belle position près de Pont. Je choisis une chambre modeste, j'ouvre ma malle, je prends du papier, je t'écris quelques lignes, je porte ma lettre à la poste qui repart dans quelques instants, je reviens à l'hôtel mourant de faim. Je dîne enfin à 7<sup>h</sup> 1/2 ; à huit je suis au théâtre où l'on représente *Marguerite d'Anjou* (1), qui est dans ma bibliothèque. Quel bonheur ! Lafont y chante le premier rôle et il entre en scène au moment où j'entre dans la salle. C'est un gros bel homme qui a des moyens. J'écoute avec peine, car je n'ai pas dormi depuis la nuit de vendredi à samedi, et tu sais qu'elle n'a pas été complète. Je suis horriblement fatigué. Je retrouve en vue Lemonnier qui voulait débiter à l'Opéra, et qui ne vaut rien ; Mad<sup>me</sup> Bellemont, que j'ai vue à l'Odeon ; M<sup>lle</sup> Camoin, qui a joué dans *Marie* à Feydeau. Mais à peine ai-je entendu un acte que le frère de Lafont vient me trouver dans le coin de loge où je me cache (j'ai une barbe de trois jours et tout mon costume de voyage) et déjà nous parlons d'affaires. J'aurai bien de la peine à terminer quelque chose ; je vois des obstacles qu'il est inutile de chercher à vaincre et je cherche d'inventer quelque expédient ; mais je chercherai, je crois, vainement. Ce matin, j'ai vu le directeur du théâtre, homme charmant, qui m'a donné sa loge pour ce soir, mais je ne crois pas que j'y aille. On a donné ici, il y a trois jours, un grand concert au g<sup>d</sup> théâtre et Lafont y a chanté fort bien, dit-on : " Une robe légère (2) „

---

(1) De Meyerbeer.

(2) Romance de *Marie*, d'Herold.

*Marie* n'est plus montée dans ce moment, sans cela il voulaient me la montrer, mais je n'aurais pas accepté. Je n'ai pas de temps à perdre... ni de papier de reste comme tu vois. Ainsi je termine sans relire mes bredouillages, car il faut mieux en dire long que de bien dire. Mon Dieu, que j'attends avec impatience une lettre de toi, chère Adèle ! Adieu, mille compliments à toute la bonne et chère famille ; je ne le dis pas beaucoup, mais je sens vivement tous les soins excellents que me donnent tes chers parents ; ils m'on fait connaître un bonheur intérieur que je ne comprenais pas encore et dont mon éloignement me fait sentir tout le prix. Si tu vois ma mère, embrasse la pour nous deux. Ton ami

FERDINAND.

Madame — Madame HEROLD — Rue des Thernes n<sup>os</sup> 6, aux Thernes (Banlieue de) PARIS.

\* \* \*

Il nous faut terminer cette série de lettres d'Herold par ce billet que sa date rend particulièrement émouvant. Nous le trouvons dans la biographie d'Halévy par son frère. Herold et Halévy étaient l'un et l'autre chefs de chant à l'Opéra. Le premier demanda un jour à son confrère de le suppléer dans son service. Voici en quel termes il lui écrivit :

HEROLD À HALÉVY

Mon cher Halévy,

C'est demain mon jour fatal, je serai donc encore obligé de manquer l'Opéra ce soir et demain ; je vous demande pardon de ces absences prolongées, mais en voilà pour longtemps.

Votre tout dévoué

HEROLD.

Ce vendredi.

Le " jour fatal ", auquel faisait allusion Herold était celui de la première représentation du *Pré aux Clercs*, samedi 15 décembre 1832. " En voilà pour longtemps ", disait-il à son ami. Pour longtemps en effet : cinq semaines après, le 19 janvier 1833, Herold était mort.

Et ce n'est pas tout : ces quelques lignes adressées à Halévy ne sont pas les dernières d'Herold. Il y eut une autre lettre qu'il dût écrire encore



à quelques jours de là, dans des circonstances qui attristèrent ses derniers moments. A la suite de la première représentation du *Pré aux Clercs*, dont le succès fut immédiat, l'artiste à qui était échue la bonne fortune d'être l'interprète du rôle principal, M<sup>me</sup> Casimir — dont le nom n'aurait pas laissé grandes traces dans l'histoire s'il ne se fût trouvé associé au chef d'œuvre d'Herold — déclara, pour des raisons qu'il n'est point lieu d'élucider ici, qu'elle ne chanterait plus, refusa son concours à la seconde représentation et fit interrompre le cours des spectacles, jusqu'à ce qu'une autre interprète, qui valait mieux qu'elle, M<sup>lle</sup> Dorus, vint la remplacer. Herold, malade, près de la mort, fut consterné par cette désertion. Voici une lettre qu'il se crut obligé d'écrire à cette femme qu'il eût été plutôt en droit de maudire : lettre diplomatique, ainsi qu'en témoigne une particularité révélée par l'état des documents restés dans sa famille : on y a retrouvé, écrite de son écriture la plus appliquée, comme une pièce officielle, la lettre à M<sup>me</sup> Casimir, et, dans un autre dossier, la minute de cette lettre : preuve du souci qu'il eut d'en peser les termes et de la préoccupation qu'elle lui causa. Voilà, bien certainement cette fois, la dernière lettre que l'on puisse produire de lui.

A MADAME CASIMIR, ARTISTE DE L'OPÉRA-COMIQUE

Madame,

Le long intervalle qui s'est écoulé depuis que je n'ai eu le plaisir de vous voir pouvait peut-être vous faire penser que je regarde avec indifférence ce qui s'est passé pour le *Pré aux Clercs*. Il n'en est rien, Madame, je vous prie d'en être persuadée. Depuis la seconde représentation de l'ouvrage, je suis forcé de garder la chambre et presque le lit, tant je suis souffrant. Vous jugez que toutes nos vilaines aventures ne me rendent pas le repos. J'ai fait parler à Paul bien des fois, dans le sens de concilier tous les intérêts. J'ignore où en est votre discussion, puisque je ne vois personne ; mais je suis convaincu que ces mots sur l'affiche : *Madame Casimir, remise d'une grave indisposition, réparaitra par le rôle d'Isabelle*, ces mots feraient voir au public qu'il n'y a eu aucune mauvaise volonté et ce même public ne garderait pas rancune à ses amours. Actuellement que Paul commence à sentir la nécessité d'appuyer les artistes, vous auriez un succès plus éclatant que *qui que ce soit* et je serais fier de le partager.

Voilà, Madame, ce que je pense sur cette malheureuse affaire.

J'ai voulu vous donner souvenir d'un pauvre malade qui n'en fait pas moins des vœux pour tout ce qui peut vous être agréable.

Veuillez agréer, Madame,

les hommages respectueux de votre  
très humble et très dévoué serviteur

Herold

aux thermes

le 31 Décembre 1892

L'ensemble de ces lectures, rapprochées de la connaissance des œuvres musicales, nous convainc que l'art français a subi un grave dommage par la perte prématurée d'Herold. Il n'était pas de ceux qui, morts jeunes, avaient, grâce à une extraordinaire précocité, dit à peu près tout ce qu'ils avaient à dire. Chez lui, au contraire, l'œuvre et les idées marquent un progrès incessant, une maturité continue et grandissante. Elevé dans les principes bourgeois, il fut d'abord un bon jeune homme, assez terre-à-terre, ne s'émancipant que pour des fredaines banales; mais peu à peu (on le voit bien au changement de ton de ses écrits) il s'élève, voit plus haut et plus loin. En même temps, parti des *Rosières* et du *Lapin blanc*, il en arrive au *Pré aux clercs*, œuvre qui nous paraît définitive et l'est en effet dans sa production, mais qui, s'il avait pu poursuivre sa course, aurait été au contraire un point de départ: et de là il aurait pu monter très haut. Il aurait été amené à dépouiller sans effort les influences trop étroitement classiques qu'il avait reçues de sa première éducation; il aurait adopté une conception moins conventionnelle de la musique dramatique; il aurait ressenti le contre-coup des idées régnantes dans ces belles années

avoisinant 1830 et s'y serait réchauffé; musicien, il aurait fini par pénétrer le génie de Beethoven, duquel, en sa jeunesse, il n'avait approché qu'avec crainte. Ainsi il se serait complété lui-même; il aurait produit des œuvres vraiment originales et vivantes, et il se serait placé — son génie naturel lui permettait de l'ambitionner — au premier rang des créateurs d'art d'une grande époque, parmi lesquels il a tenu déjà une place des plus éminentes.



Parmi les lettres adressées à Herold, il en est qui méritent d'être signalées et reproduites.

D'abord celles de Victor Hugo, dont il a parlé lui-même dans sa lettre relative à la fête nationale du 29 juillet 1831. Elles trouveront leur place dans une autre partie de ce recueil, les lettres du grand poète sur la musique méritant d'être groupées dans un chapitre particulier.

Puis des lettres de son maître Méhul. La famille en conserve trois, dont deux sont connues. La première n'est pas adressée à Herold, mais le concerne; elle est écrite à M<sup>me</sup> Branchu, dont Méhul demande la coopération pour l'exécution de la cantate présentée par son élève au concours de Rome; nous l'avons reproduite dans le chapitre de nos *Lettres de musiciens* consacré à Méhul. La seconde est la réponse du maître à l'offre que le jeune compositeur lui avait faite de lui dédier sa première partition, *Les Rosières*: il en a été parlé ci-dessus, et nous avons dit qu'Arthur Pougin en a publié le texte dans deux des ses livres. La troisième enfin, inédite, est comme une suite de la précédente. Méhul y renouvelle à son élève, auquel il témoigne la plus vive affection, ses compliments sur son succès; puis, sa pensée le ramenant à Paris d'où la maladie l'avait éloigné, il en commente les nouvelles musicales, en une véritable chronique qui montre la vie parisienne, au lendemain des désastres et des misères de 1815, telle qu'elle apparaissait, sous un jour sombre, à l'auteur du *Chant du départ* remémorant les glorieuses aspirations de sa jeunesse. Cette lettre est d'autant plus émouvante qu'elle est une des dernières qu'ait écrites Méhul: envoyé par les médecins dans le midi au commencement de 1817, il y était resté jusqu'en avril, et sa lettre à Herold est daté du 2; elle clot la série mélancolique des lettres que, pendant ces trois mois, il adressa aux amis laissés à Paris, et qui, malgré ses efforts apparents pour ne point les inquiéter, sont si profondément empreintes de tristesse.

MÉHUL À HEROLD, d'Hieres, le 2 avril. — *Je vous ai conseillé, mon cher Herold, comme j'aurais conseillé mon fils, et cela est tout naturel d'après l'attachement que j'ai pour vous. Ne croyez pas que tous mes élèves aient la*



même part dans mes affections. Il faut pour m'intéresser une réunion de qualités qu'il est difficile de rencontrer. J'enseigne plus souvent en professeur qu'en ami. Alors je remplis un devoir auquel mon cœur est étranger. Sans doute j'aurai toujours de la bienveillance pour ceux qui sortiront de mon école, mais je ne serai l'ami que de ceux qui auront autant d'honneur et d'âme que de talent et de bonhomie. Je suis bien aise que votre partition ait été bien rendue. Je suis fâché que vos recettes baissent, mais je pense que ce sera le sort de tous les ouvrages qu'on donnera cette année, il y a mille raisons pour appuyer cette conjecture. La mésaventure de Berton fils est peu de chose, mais celle du père est une calamité pour toute sa famille (1). On dit qu'il y a de très belles choses dans la musique; mais, dans notre malheureux pays la musique ne peut soutenir un poème faible. La rentrée de Nicolo n'est pas brillante (2): il aura dû en être affecté dans la position où il se trouve avec les comédiens. Je connois toutes les faveurs dont la fortune écrase Bochsa (3), il n'a pas eu le temps de m'en faire part et cela me débarrasse de la difficulté de l'en féliciter. L'opéra buffa devrait bien aller au diable. On peut s'ennuyer sans lui, cela épargneroit nos pauvres écus. Garat, ne pouvant plus se donner des airs, se met à en vendre? (4). C'est un bon calcul, il y gagnera doublement. Je ne sais pas ce que veut gagner Picard (5) en se mariant. Si c'est du bonheur, tant mieux.

Adieu mon cher Herold, embrassez votre mère pour moi, et faites moi le plaisir d'aller chez les dames Tourette et chez les dames Kreutzer pour leur faire mille tendres complimens de ma part. Voyez aussi Boieldieu, Pradher et Daussoigne (6) si vous pouvez.

MÉHUL.

Voici une lettre pour Cornu (7).

---

(1) L'Opéra avait représenté sans succès, le 4 mars 1817, *Roger de Sicile* ou *le Roi troubadour*, musique de Berton. De son fils, dont le rôle musical fut peu marquant, nous ne savons rien pour cette époque.

(2) Il s'agit probablement ici d'une simple reprise, Nicolo, mort en 1818, n'ayant donné aucun ouvrage depuis *l'Une pour l'autre*, représenté en 1816.

(3) Bochsa, harpiste célèbre et compositeur à succès, fut, dit Fétis, " en 1816, compromis par des fautes qui ont été l'objet des rigueurs de la justice et passa en Angleterre „ Ne cherchons pas à en savoir davantage.

(4) Garat, dit encore Fétis, ayant, jusqu'à l'âge de près de 50 ans (1814), excité l'étonnement et l'admiration, perdit la voix: cette perte l'affligea sensiblement, etc.

(5) Auteur dramatique, ancien directeur de l'Opéra.

(6) Ce sont — en ajoutant les noms cités dans le post-scriptum — les amis de Paris vers lesquels la pensée de Méhul revenait toujours.

(7) Autre élève de Méhul. La lettre qu'il lui écrivit en la joignant à celle à Herold a été retrouvée: mais elle n'est pas sur le même ton. " Il se plaint de la froideur de ses élèves et dit à Cornu qu'il est le seul qui ait le sentiment des convenances „ Catalogue J. Charavay, 1868, autographes de M. Yemeniz.

*Dites mille choses affectueuses à tous les acteurs qui jouent dans la Journée aux aventures (1). Fait aussi mes compliments aux bons Erard, à Arnaud, à la Suze, à Juliette, à Duverger, etc. etc.*

A Monsieur — Monsieur HEROLD —  
chez MM<sup>rs</sup> Erard frères — rue du Mail — à Paris.

[Timbre de la poste: Avril — 12 — 1817].

Enfin, Herold a reçu, dans l'année même qui a précédé sa mort, une lettre de M<sup>me</sup> Desbordes-Valmore, lui parlant d'abord d'une affaire particulière, puis en profitant pour lui envoyer des vers qu'elle souhaitait être mis en musique par lui. L'on sait que les vers de Marceline Desbordes-Valmore ont servi à la composition d'une grande quantité de romances de 1830: il s'en trouve dans maint recueil (notamment les albums de M<sup>me</sup> Pauline Duchambge) qui sont restés inédits. Tel n'est pas le cas pour les strophes que la poétesse envoya à Herold; celles-ci ont été imprimées dans son recueil de vers paru en 1833 sous ce titre: "*Les Pleurs*, poésies nouvelles, avec une préface par M<sup>r</sup> Alexandre Dumas... Publié à la librairie Charpentier". Mais le manuscrit envoyé à Herold contient quelques variantes, que nous signalerons, tandis qu'il lui manque le titre, lequel précise l'idée du poème, et que le livre a ajouté: *Seule au rendez-vous*. La date de la lettre, écrite au moment de la composition et de la préparation du *Pré aux clercs* et moins d'un an avant la mort de l'auteur, explique qu'Herold n'ait pas pu mettre en musique les strophes expressives et passionnées de Marceline (2).

MADAME DESBORDES-VALMORE À HEROLD.

Lyon, le 5 mars 1832.

*Vous ressourciendrez-vous de moi, Monsieur Hérold? Moi qui de si bon cœur vous ai souhaité toute la gloire qui s'est attachée à votre nom? C'était rue Caumartin, chez Monsieur de Launay, que j'ai mêlé ce rœu à celui de vos amis, quand vous partiez pour l'Italie.*

*Un tout jeune homme ainsi s'en va chercher du talent à Paris et quelques soutiens bienveillans dans la carrière des Arts. Me pardonnez-vous d'appeler sur lui l'intérêt que vous portez, j'en suis sûre, à ceux dont les ailes commencent à poindre dans cette carrière où les vôtres se sont étendues si brillantes?*

---

(1) *La Journée aux aventures*, dernier ouvrage de Méhul, fut représentée avec succès à l'Opéra-comique le 16 novembre 1816.

(2) Rappelons nous que la première série de ces *Lettres de musiciens* a donné trois lettres de Grétry à Marceline Desbordes, datant de la jeunesse de celle-ci: 1806 et 1807.

*Si vous avez quelques notes de trop de celles qui enchantent vos opéras si remarquables, jetez les sur les paroles que je vous envoie, et recevrez comme autrefois l'assurance de mon affectueuse admiration.*

MARCELINE VALMORE.

A Monsieur HEROLD - Compositeur de musique - à Paris.

A cette lettre est joint le manuscrit des vers suivants :

O menteur! qui disait sa vie  
Nouée au fuseau de mon sort;  
Jurant au ciel que son envie  
Était de mourir de ma mort;  
Éclos sous le feu de mon âme,  
Tremblant de s'y brûler un jour,  
Il jeta des pleurs sur la flamme.  
O menteur! ô menteur d'amour!

" Je n'ai fait qu'essayer de vivre,  
Criait l'ange aux trompeurs serments (1);  
J'apprends tout! J'ai trouvé mon livre  
Imprimé dans tes yeux charmants!  
Entre mon cœur et ta présence,  
Je ne peux plus porter un jour! „  
Entre nous il a mis l'absence:  
O menteur! ô menteur d'amour!

Ivres d'un bonheur solitaire,  
Nos ailes ont touché les cieux (2);  
Mais il est enfant de la terre  
Il s'y retarde curieux.  
Pour mes yeux pleins de son image (3)  
Le monde est voilé sans retour,  
Et le ciel sans lui... quel dommage! (4).  
O menteur! ô menteur d'amour!

Je sais qu'une invisible chaîne  
Jette son aimant entre nous;  
Je sais ou finira ma peine;  
Mais je vais seule au rendez-vous.  
La route sans fleurs et sans charmes  
Fuira... pour s'y rejoindre un jour,  
Faut-il passer par tant de larmes? (5).  
O menteur! ô menteur d'amour!

M<sup>me</sup> VALMORE.

---

VARIANTES du livre imprimé en 1833: *Les Pleurs*:

- (1) . . . . . aux légers serments.
- (2) Nos âmes ont . . . . .
- (3) Pour mon cœur plein de ses traits d'ange.
- (4) Et sans lui, comme le ciel change!
- (5) . . . . . pour se rejoindre un jour.  
Doit on passer . . . . .



### Halévy.

Les lettres que nous connaissons d'Halévy ne révèlent pas une très grande âme d'artiste. Écrites presque toutes dans un style familier, elle ne font guère que donner des détails de vie intime et, le plus souvent, n'ont pas d'autres raisons que de fixer des rendez-vous ou résoudre des questions d'ordre matériel ou ménager, préoccupations vestimentaires, etc.

La plus importante qui nous soit connue est une lettre de jeunesse : non pour faire un récit de voyage, mais au contraire pour se rappeler au souvenir d'un voyageur.

Le destinataire était fils du maître dont Halévy fut le plus fidèle disciple, Cherubini. Ce jeune homme visitait un pays qui passait alors pour lointain, l'Égypte; son ami, pour le distraire, lui donnait des nouvelles du Paris de ce temps là. La lettre aura, en même temps, l'avantage de nous introduire dans l'intimité de la famille Cherubini.

#### HALÉVY A SALVADOR CHERUBINI

Paris, ce 7 Mai 1829.

Mon cher Salvador, je t'écris tête à tête avec ta mère. Il est neuf heures du soir, une seule lampe éclaire mystérieusement la chambre à coucher où se passe la scène, ta mère est étendue mollement sur un lit de repos et moi... j'écris. Mais tu peux être tranquille: c'est un coup d'air attrappé en sortant de chez M<sup>me</sup> de Salm qui est cause de la paresse de ta mère. Ton frère fait son whist chez la voisine M<sup>me</sup> de Saint-Ange, Madame Rossellini est chez M<sup>lle</sup> de Reigny, et moi, qui suis allé voir M<sup>r</sup> Cherubini, je lui sers de secrétaire.

Nous avons un temps infâme, de la pluie et du vent, et par ci, par là, un petit morceau de soleil, qui ne se montre que pour se faire regretter. Le mois d'avril a été froid comme novembre. Nous chantions tous: *Joli mois de mai, quand reviendras-tu!* Hélas, il est venu, les feuilles sont venues aussi, mais du soleil et de la chaleur point; espérons que tu as chaud pour nous dans ton beau pays.

A propos de ce beau pays, comment se fait-il que, quand tu remontais le Nil et que tu t'enfonçais dans les profondeurs des cataractes, on avait de tes nouvelles bien plus fréquemment que maintenant que tu te rapproches de nous? Car, à notre

compte, tu dois être à Thèbes depuis le mois de février. Mad<sup>e</sup> Chérubini a très souvent envie de s'inquiéter de ton silence, car il y a plus de sept semaines qu'on n'a reçu de tes lettres. Nous pensons bien que tu écris, mais il y a probablement quelque circonstance indépendante de ta volonté qui arrête ta correspondance.

Les Concerts du Conservatoire ont eu encore cette année plus de vogue que l'année dernière (1). Le dernier a eu lieu dimanche dernier (2). Grande réunion, grands applaudissements, deux symphonies de Beethoven, un beau motet de ton père; duchesse de Berry, duchesse d'Orléans, Mademoiselle, Mesdemoiselle d'Orléans; rien n'a manqué pour rendre cette séance solennelle et intéressante. C'est Madame la duchesse de Berry qui avait demandé ce concert, qui a clos très dignement et très heureusement ces matinées musicales.

On a exécuté à l'avant dernier Concert un *Credo* et un autre morceau de M<sup>r</sup> Lesueur, le collègue de ton père. Que n'étais-tu là, mon cher Salvador? Tu aurais pu nous dire si cette musique plairait en Egypte, car à Paris, elle a fait un singulier effet. Le public à ri, l'orchestre a dû rire bon gré malgré, tout le monde a ri, excepté l'auteur qui pour se consoler s'est fait donner des *lettres de noblesse*. Il est gentilhomme maintenant de nom et d'armes, et noble comme le bon roi Dagobert, qui aurait bien dû le nommer son maître de chapelle (3).

*Les Deux Nuits* de M<sup>r</sup> Boieldieu sont encore ajournées. Ponchard a renoncé décidément au rôle. Un débutant M<sup>r</sup> Moreau-Sainti, qui a été au Gymnase il y a quelques années, est venu, précédé d'une grande réputation de province, et il paraît qu'il a réussi; je ne l'ai pas encore vu et ne peux donc t'en parler (4).

---

(1) Les Concerts du Conservatoire, inaugurés en 1828, terminant en effet en mai 1829 la deuxième année de leur existence. La saison fut clôturée, le 3 mai, par un concert supplémentaire où furent données les symphonies en *la* et en *ut mineur* de Beethoven, entre lesquelles son entendit un motet de Cherubini, un chœur de Weber et un solo de hautbois de Brod.

(2) "Voilà bien des "derniers", mais tu n'y tiens pas, ni moi non plus." (Note de la lettre).

(3) Voilà sur quel ton, dans l'entourage de Cherubini, l'on parlait d'un maître tel que Lesueur.

(4) *Les Deux nuits* ont été représentées pour la première fois à l'Opéra-comique le 20 mai 1829.

M<sup>r</sup> Cherubini a reçu des nouvelles de M<sup>r</sup> Elsner (?). Abel pense beaucoup à toi, sa santé est devenue très bonne depuis qu'il habite la campagne; il voudrait partager tes périls et ta gloire, et il est impatient de te voir et de t'embrasser.

Un accident très tragique a ensanglanté samedi la place Louis XV. M<sup>me</sup> Calencard-Lafayette a été assassinée à midi par un sieur Paigniol qui s'est fait sauter la cervelle à l'instant même. Diverses versions circulent à l'occasion de cet assassinat dont on ne connaît pas encore la cause. Tu verras ce qu'en disent les journaux.

Depuis que j'ai commencé ma lettre, un nouveau personnage est venu embellir la scène; c'est M<sup>me</sup> Rosellini, qui est couchée au pied du lit de ta mère, qui ne sait pas que je te parle d'elle et qui me charge de t'apprendre que la petite fille de M<sup>r</sup> Champollion est tout à fait hors de danger et en pleine convalescence.

On a donné la semaine dernière un ballet nouveau à l'Opéra. C'est *la Belle au bois dormant*. Il a réussi. Il est de Scribe et Aumer. La musique est de Herold, la décoration de Ciceri (1).

Voilà, mon cher Salv, tout ce que j'ai à t'apprendre. Tu avais promis de m'écrire une fois au moins, tu ne m'as pas tenu parole. Une lettre de toi m'aurait fait un extrême plaisir; au revoir, mon cher ami, j'aimerais beaucoup être près de toi.

On me charge de te dire qu'Alix a reçu ta lettre datée d'Il-samboul, mais six semaines après l'arrivée de tes lettres de la même date. Ne m'écrivais-tu pas aussi un brin? à moi, qui ai peut-être du sang égyptien dans les veines, vu le long séjour que mes ancêtres ont fait dans ce classique pays. Car enfin, il ne serait pas impossible qu'un de mes très arrières-grands-pères ait sacrifié à Baal et forniqué avec quelque belle Égyptienne, et que par conséquent je ne fusse un peu cousin de quelque momie de ta connaissance.

M<sup>me</sup> Cherubini se porte très bien. M<sup>me</sup> Rosellini monte à cheval, toujours belle et éblouissante comme à pied. Tout le monde va à merveille. Alfred, ton neveu, est charmant. Ta grand-mère et M<sup>me</sup> de Saint Just, M<sup>r</sup> et M<sup>me</sup> Turcas (2) se portent on ne peut mieux, la famille prospère.

---

(1) *La Belle au bois dormant* a été représentée pour la première fois à l'Opéra le 27 avril 1829.

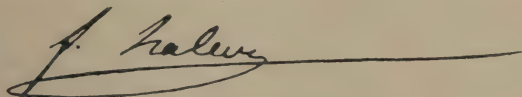
(2) Turcas était gendre de Cherubini.



Au revoir mon cher ami, écris-moi si tu peux.

Ta mère et ta sœur me chargent de te dire que je suis l'homme le plus détestable de la terre & que tu ne me reconnaitras plus à ton retour, mais je me flatte que c'est pour *de rire*.

Mille compliments à M<sup>r</sup> Rosellini, rappelle moi à son souvenir. M<sup>me</sup> Rosellini devient très bonne musicienne. M<sup>me</sup> Rossini, qui la fait chanter, est très contente d'elle. Elle compose en ce moment des contredanses égyptiennes.



Nous allons maintenant voir Halévy dans ses fonctions de chef de chant à l'Opéra, s'adressant à son directeur. Mais ce ne sera pas pour lui parler de musique.

A VÉRON, DIRECTEUR DE L'OPÉRA.

J'ai l'honneur de prier Monsieur le Directeur de donner des ordres pour que le service des *feutiers* soit surveillé d'une manière très-sévère. Le théâtre, les loges des artistes du chant, les foyers sont très mal chauffés, on manque de bois partout. Tous les artistes du chant viennent se plaindre à moi; je ne puis qu'en référer à Monsieur le Directeur en lui faisant observer que l'absence de feu, dans ce moment, a déjà occasionné des rhumes et peut souvent entraver le service.

F. HALÉVY.

Vendredi, 24 avril 1835 (1).

Voici un extrait intéressant d'une lettre relative à l'édition de *La Juive*.

A L'ÉDITEUR SCHLESINGER, dimanche 20 décembre [1835]. — Halévy, qui avait cédé la partition de *la Juive* à Schlesinger, se plaint de ce que ce dernier observe, après l'éclatant succès de son opéra, les conditions peu rémunératrices prévues par leur traité. MM<sup>rs</sup> Planard et Saint-Georges, ses collaborateurs, disent qu'ils ne veulent pas entendre parler du traité, "que vous pouvez graver ma musique, mais non leurs paroles. On m'offre 12.000 francs de ma partition; deux éditeurs veulent bien m'en offrir ce prix. D'autres

---

(1) *La Juive* avait été représentée le 23 février 1835.

veulent bien aussi me faire des offres presque parcellles. MM<sup>rs</sup> de Saint-Georges et de Planard le savent, et que deviendrais-je s'ils pouvaient croire que je m'entends avec vous pour les frustrer ? ou si je pouvais seulement soupçonner qu'ils ont cette pensée ? — Une lettre jointe, de Madame Halévy, réclame le manuscrit de *la Juive* (Catalogue Charavay, vente Fatio, 26 et 28 mai 1923).

En suite de ce désaccord, la partition de *La Juive* a paru chez l'éditeur Lemoine.

A GILBERT DUPREZ (1).

[Vers le commencement de 1838].

Mon cher Duprez, la grave question que vous me soumettez m'embarrasse autant que vous ; je ne sais comment la résoudre et je me déclare incompétent, de peur de vous donner un mauvais conseil.

Cependant, en y réfléchissant un peu, je me demande ce que vous risquez à rester en noir ? Surtout si vous êtes certain que les Italiens sont en noir, qu'avez vous besoin d'habit brodé ? Et si on critiquait votre habit brodé ? Chantez, mon cher Duprez, comme vous chantez ; à votre place je ne me mêlerais pas du reste.

Mon avis est donc (car il m'est venu un avis, tout en vous écrivant) que vous restiez encore en noir ce soir ; vous aviserez pour le prochain concert, en voyant si l'habit brodé domine ce soir parmi les artistes.

Maintenant, j'ai aussi un conseil à vous demander : dois-je mettre mon habit de l'Institut, ou rester en noir ? Je vous donne ma parole que je n'en sais rien. Donnez moi votre avis.

Au revoir, mon cher guide. Ce prénom m'a beaucoup flatté. J'espère que vous allez l'illustrer en musique. A revoir donc, mon guide (2).

HALÉVY.

*Monsieur DUPREZ, rue de Rochechouart, 38.*

Or, si nous ouvrons le livre de M. Adolphe Jullien intitulé *Musique*,

---

(1) Le célèbre chanteur, interprète des principales œuvres d'Halévy.

(2) Allusion probable à *Guido et Ginevra*, dont Duprez allait créer le rôle principal le 5 mars 1838. Cela date approximativement la lettre.

nous y lisons le texte d'une lettre de Duprez à Halévy, relative aux mêmes préoccupations de costume, et à laquelle répond précisément celle qu'on vient de lire. Il n'y a pas de petits détails avec les grands hommes! Et comme tout se retrouve!

AU MÊME

[Vers le commencement de 1843].

Mon cher ami Duprez, si vous vouliez être un amour, vous me donneriez demain dimanche, à l'heure qui vous conviendra le mieux dans toute la vaste étendue de la journée, un moment pour votre air que je voudrais instrumenter, et si vouliez être le chef et le roi de tous les amours, comme vous l'êtes des ténors, ce moment vous me le donneriez chez moi. Je sais bien que c'est être bien exigeant que de vous faire sortir par ce mauvais temps, mais je sais aussi que vous bravez la pluie, le vent, la grêle et les orages, et que vous êtes imperméable. Venez donc me voir demain dimanche, à l'heure que vous voudrez, et apportez *if you please my dearen Gilbert, your music. I hope you will be kind enought*, etc., assez d'anglais comme cela, pour une pièce où nous nous sommes censés les exterminer (1).

Mille hommages à Madame Duprez, mille bonnes amitiés pour vous.

HALÉVY.

Samedi.

A HENRI DE RUOLZ (2).

Mon mol ami, mon fondant Henri, mon fluide Ruolz, te rappelles-tu que tu m'as promis de venir me voir ce soir, mardi? J'ai oublié de te le remémorer hier. Je compte sur toi, mais non à 11 heures, selon ton habitude. Déroge à tes habitudes de gaz impondérable et viens comme les autres à 9 heures. Je t'aimerai bien. Bonjour, adieu. Je pleure. Je fonds en larmes. Je maigris,

---

(1) *Charles VI*, représenté par la première fois le 15 mars 1843.

(2) Compositeur amateur, auteur de *la Vendetta*, représentée à l'Opéra en 1839; plus connu comme inventeur d'un métal argenté que comme auteur de musique.



je m'évanouis, je m'évapore, je me vaporise, adieu pour toujours, pour jamais, j'éclate, je me phtorise... brrr

F. HALÉVY.

Mardi.

*M<sup>r</sup> le Vicomte de RUOLZ, Rue de Lille, 51.*

DESTINATAIRE INCONNU

Mon cher Maître (1),

Permettez moi de vous adresser et de vous recommander mon frère, qui vous expliquera quel service il attend de vous. J'ai toujours trouvé auprès de vous tant d'obligeance que j'espère que vous voudrez bien en avoir aussi pour lui. Il s'agit d'une pièce dont on donne ce soir la première représentation au Vaudeville, et pour laquelle il réclamera votre appui contre des suppressions qu'il ne peut accepter.

Recevez la nouvelle assurance de tous mes sentimens les plus distingués et d'un entier dévouement.

HALÉVY.

1<sup>e</sup> Juillet.

Halévy, devenu secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, a eu à rédiger maints discours académiques, et il a publié un volume de *Souvenirs et Portraits*. Bien que d'un style un peu moins lâché que celui ses lettres, ces productions littéraires ne s'élèvent guère, en leur genre, au dessus du niveau de ses œuvres musicales.

**Adolphe Adam.**

Adolphe Adam a besogné pendant toute une vie qui ne fut pas très longue et durant laquelle il se consuma en des efforts, honnêtes assurément, mais qui eussent mérité de servir un plus noble idéal. Son bienveillant biographe, Arthur Pougin, le juge assez bien quand il reconnaît qu'il fut " fermé, et d'une façon absolue — il l'avoue lui-même

---

(1) Nous n'avons pu identifier la personnalité influente à laquelle s'adressa cette recommandation d'Halévy en faveur de son frère, Léon Halévy, qui, en même temps qu'auteur dramatique, fut son fidèle biographe.

ingénument — aux beautés de la nature comme à celles de l'art, la musique exceptée. On pourrait même discuter si cette dernière restriction est vraiment justifiée. N'espérons donc pas trouver dans sa correspondance des aperçus d'une grande hauteur. Pourtant, ce serait une lacune de passer sous silence un musicien qui a tenu une certaine place dans les préoccupations de ses contemporains: nous reproduirons donc quelques-unes de ses lettres, parmi celles qui nous sont parvenues.

Et d'abord, signalons une source à laquelle nous devons les meilleurs renseignements que nous possédions sur lui.

Adolphe Adam a été marié deux fois. Sa première femme, qu'il épousa en 1829, était une actrice de vaudeville, Sara Lescot, dont il se sépara après quelques années de vie commune. Il prit alors une autre compagne, M<sup>lle</sup> Chérie Couraud, qu'il épousa en 1850, après la mort de sa femme légitime. La seconde M<sup>me</sup> Adolphe Adam était fort amateur d'autographes: il est resté d'elle deux albums, commencés dès avant ses relations avec Adam, qui contiennent un grand nombre de notations, musicale ou littérature, tracées pour elle par de notables contemporains, et auxquelles ont été jointes les lettres qu'elle en avait collectionnées. Les autographes provenant d'Adolphe Adam (notamment la presque totalité de ses œuvres musicales) ayant, par les soins de la famille, passé après sa mort à la Bibliothèque du Conservatoire, nous avons pu puiser dans cette intéressante collection; plusieurs lettres de musiciens, qui seront citées dans ce recueil, en ont été tirées. Détachons en d'abord une lettre écrite par Adolphe Adam lui-même. C'est, semble-t-il, la première qu'il ait adressée à celle à qui il devait parler plus tard sur un ton plus intime. — N'est-il pas piquant de constater que l'amour des autographes a été la première cause occasionnelle, entre ces correspondants, de relations qui devaient avoir une si grande importance dans leur vie?

*ADOLPHE ADAM A MADEMOISELLE CHÉRIE COURAUD*

Paris, 19 mars 1835.

Mademoiselle,

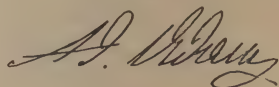
Vous avez paru désirer quelques lignes de mon écriture: ce serait une bien faible offrande qu'un autographe d'un auteur aussi peu célèbre que moi, permettez moi donc de profiter de cette occasion pour vous offrir la dédicace d'un morceau de piano que je viens de composer sur des thèmes de mon dernier opéra.

Je fais un autre genre de collection que vous: c'est le nom des personnes qui ont bien voulu m'accorder la faveur de les inscrire en tête de mes ouvrages; quoique j'aie l'honneur d'y

voir figurer quelques princesses, vous ne douterez pas, je l'espère, que votre nom ne soit un de ceux qu'il me sera le plus précieux d'avoir, comme celui d'une personne qui sait également apprécier les arts et les artistes.

Veillez bien, Mademoiselle, croire aux sentiments distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très affectionné serviteur.



*A — Mademoiselle Chérie Couraud — à PARIS.*

En 1839, Adolphe Adam, accompagné de Chérie Couraud, fit un voyage en Russie, où plusieurs de ses ouvrages furent exécutés. La lettre suivante, écrite à son frère, donne des détails curieux sur la vie musicale dans ce pays et sur l'accueil qui y était fait aux artistes à la cour et à la ville en ce temps là.

*ADOLPHE ADAM A SON FRÈRE.*

Saint-Petersbourg, 1<sup>er</sup> — 13 novembre 1839.

Mon cher Hippolyte,

Comme tu dois m'en vouloir de rester si longtemps sans te donner aucunes nouvelles ! Je t'assure que je ne m'appartiens pas, et je suis tellement en arrière pour te raconter ma vie que je ne sais pas par où commencer. Aussi je commence par la fin.

Hier nous avons enterré ce pauvre Desmares. Le malheureux a succombé à l'ennui, aux cigares et au vin de Champagne. La vie qu'il menait ici n'était pas amusante. Il n'a pas été longtemps malade et personne ne croyait à sa maladie. Il criait comme un possédé, puis après avalait une bouteille de vin de Champagne. Enfin, ce n'est que lorsqu'on l'a vu à l'agonie qu'on a cru à ses souffrances. J'ai été à l'enterrement, et j'ai peur d'avoir fait une imprudence. Je n'avais pas encore de bottes fourrées, et je suis allé dans la neige avec mes bottes minces. Ce soir, j'ai un peu de frisson et je n'ai pas voulu sortir. J'en profite pour t'écrire. J'ai tant de choses à te dire !



D'abord ma présentation à l'Empereur, qui s'est fait le soir de la représentation de gala. Nous n'avons pas idée en France de la façon dont on reçoit les artistes à l'étranger. L'Empereur a sa loge qui donne sur le théâtre, et il descend dans les entractes comme un simple particulier. On m'avait prévenu de la mâle beauté de Nicolas, mais je t'assure que j'ai été presque ébloui en le voyant. Il est d'une taille superbe, sa figure est majeustieuse, fière et douce, ses yeux bleus et perçants. Quand je m'avançais avec le prince Wolkonski, l'Empereur vint à moi et me dit familièrement: — " Ah! c'est bien, monsieur Adam, d'être venu nous voir. Etes vous content de mon orchestre? Nous aimons beaucoup votre musique, et je me fais une fête d'entendre celle que vous allez nous composer pour notre ballet nouveau „. Je t'avoue que j'étais très ému, et je dois avoir eu l'air bête! ... " Venez dans la loge, dit-il: je vous présenterai à l'Impératrice qui adore la musique de danse „. Je montai et je me trouvai dans la loge impériale, au milieu de la famille. L'Impératrice a l'air souffrant; elle est fort aimable, mais plus froide-que l'empereur. Les princesses sont fort belles. Je m'étais remis et je pus répondre aux questions que l'on m'a adressées sur Paris. L'Empereur a dit au prince Wolkonski de m'amener au Palais, où il voulait me voir souvent.

En descendant sur le théâtre, je me heurte à un grand homme tout doré et assez laid. " Etes vous monsieur Adam? „ me dit-il. " Mais oui. — Ah! je vous ai manqué. J'allais dans la loge de mon frère pour vous voir „. J'avais devant moi le grand duc Michel. Ah! celui-là n'a pas l'air imposant et noble de l'Empereur. Il me prit sous le bras, et le voilà me parlant de Paris, de ses souvenirs de jeunesse, et finissant par me demander si je danse le cancan, qu'il a envie de venir à Paris rien que pour aller au bal des Variétés ... Tu vois que la conversation était sur un terrain glissant et sans gêne.

Le lendemain, j'ai reçu un fort belle bague en diamants, que je rendrai, selon l'usage, au cabinet, qui me comptera en argent la valeur de la bague. J'aime mieux cela.

Taglioni (1) m'a lu le libretto de son ballet. C'est idiot. Un corsaire. Mais il y a des situations, des décors, beaucoup de

---

(1) Maître de ballet, frère de la célèbre danseuse Marie Taglioni.

danse pour Marie (Taglioni), une scène de folie; car ici, Taglioni étant adorée, on l'admire sous toutes les formes: il faut qu'elle leur joue un rôle dramatique, ce qui lui va moins bien que les rôles de grâce.

J'ai été au théâtre Michel; j'ai retrouvé là de bons amis, Allan et sa femme, Bressant... On joue le répertoire des Français et du Gymnase, et parfaitement bien joué. Le grand'opéra allemand est bien monté. On joue aussi l'opéra russe, où, à l'exception d'un seul opéra de Glinka (1), ce sont des traductions de nos opéras français. Au théâtre allemand, j'ai entendu *Guillaume Tell*, que l'on appelle *Charles le Teméraire*, je ne sais pas pourquoi. Il y a un ténor qui a une voix superbe, mais il pousse et crie!!! Le baryton a de talent. Les femmes sont médiocres. Au théâtre russe, j'ai reconnu une chanteuse qui avait débuté à l'Opéra-Comique, sous le nom de Verteuil ou Verneuil, et qui ici s'appelle Soloviowa, ce qui veut dire, je crois, rossignol.

Que te dirai-je de notre vie? Nous organisons les concerts de Chérie. Il y a ici un jeune violoniste d'un immense talent, nommé Vieuxtemps; non seulement il est exécutant, mais compositeur distingué. J'ai entendu de lui un concerto splendide. Il donnera quatre concerts avec Chérie.

Voilà un pays agréable. Le prince Galizine a dans son palais une salle de concert charmante. *Il la donne* tout éclairée aux artistes. Il n'y a donc aucuns frais, et c'est chez lui que l'on donnera ces quatre concerts, composés de six morceaux. Ce n'est pas comme à Londres, où il en faut vingt-quatre!

Nous avons aussi été chez un grand seigneur assez original, immensément riche. Il est veuf et a quatre petits enfants. Il n'aime pas les grandes réceptions. Il nous a fait venir pour entendre de la musique française et gaie. Il nous a fait de très beaux cadeaux. Comme il veut entendre *le Postillon*, je le lui monte avec Allan, qui a une très jolie voix, la basse du théâtre allemand, qui parle bien le français, et Chérie. Pour ce jour là il admettra quelques amis.

Madame de Barante, notre ambassadrice, est une femme charmante et bonne. Nous allons le dimanche à la messe à l'am-

---

(1) *La Vie pour le tzar* avait été représentée pour la première fois en 1836.

bassade. On a donné une soirée exprès pour nous. J'ai été présenté à madame la Comtesse Rossi, ex-Sontag, qui ne chante que pour l'Impératrice (1). Tu aurais bien ri, cher frère, en m'entendant chanter. Le prince Grégoire Wolkonski, qui a une assez bonne voix de basse, avait apporté le trio du *Brasseur*, et il a voulu absolument me le faire dire. Tout le monde me suppliait. Ma foi, je me suis exécuté et j'ai dit, plutôt que chanté, la partie de Chollet. Heureusement que Chérie a très bien chanté sa partie, et nous avons eu les honneurs du *bis*. La soirée a été fort belle, et c'est excellent pour les concerts qui vont avoir lieu.

Maintenant, je vais me mettre à mon ballet; c'est un travail qui ne me fatigue pas et qui m'amuse. J'ai reçu ta lettre: merci des nouvelles que tu me donnes de l'Opéra-Comique. *La Reine d'un jour* va toujours bien, me dis-tu? J'espère que Masset se remet de ses frayeurs. Il m'a promis de m'écrire; rappelle-le lui. Il me semble que j'ai quitté Paris depuis dix ans. Je suis heureux de la bonne santé de mon père, et j'espère le retrouver. Ce serait pour moi un bien grand chagrin de ne plus le revoir, et, à son âge, on peut avoir des craintes. J'allais oublier de te dire que j'ai retrouvé ici un cousin germain, fils d'un frère de mon père, son frère Pierre. T'en souvient-il? C'est un médecin fort distingué. Il est venu chez moi, et j'ai cru voir mon père à quarante ans. Il lui ressemble d'une façon extraordinaire. Il est grand musicien et sait par cœur toutes les sonates de Louis Adam, son oncle. Il espère venir à Paris l'année prochaine et se fait une fête de voir mon père.

Fais part de ma lettre au docteur Guillé. Je n'ai pas le temps de lui écrire, mais il verra que j'ai pensé à lui, et le détails de ma lettre lui feront plaisir à lire.

A toi, ton frère  
ADOLPHE ADAM.

Un catalogues d'autographes (Charavay, mars 1923) donne un extrait d'une lettre écrite par Ad. Adam, pendant le même voyage, à M<sup>lle</sup> Sophie Lemerle, au théâtre d'Anvers, de Saint-Petersbourg, en mars 1840.

---

(1) La Sontag avait épousé le comte Rossi, à ce moment ambassadeur à St Petersburg.



“ Il y dit les succès de Chérie et ceux de ses œuvres, bien qu'elles aient été mal interprétées par la troupe allemande. Il passe en revue les chanteurs et cantatrices russes et il apprécie spirituellement leurs talents et leurs défauts. Glinka a écrit une œuvre fort ennuyeuse. La langue russe est tout particulièrement musicale, mais si la musique instrumentale est développée en Russie, la vocale est négligée, malgré la présence de la comtesse Rossi, ex-Sontag, mais elle est devenue si grande dame qu'elle ne s'occupe plus de théâtre, etc. „

A PAUL FOUCHER.

[Date de la poste: 1842].

Mon cher ami,

Après votre départ et une très longue conversation avec Pillet, dont le refrain de sa part était toujours qu'il fallait retoucher tous les détails et faire une pièce intime, tandis que je prêchais la doctrine opposée, M<sup>me</sup> Stoltz est arrivée. Comme elle chantait exactement dans le même ton, je me suis vu accablé et j'en ai conclu qu'il fallait mieux renoncer à la pièce que de la faire de cette façon, ou il n'y aurait aucune chance de succès. Ils n'ont pas paru trop étonnés de ma conclusion et l'ont très favorablement accueillie. Maintenant Pillet me demande de lui trouver un bon sujet en deux actes; c'est affaire à vous; cherchons quelque chose et allons vite. Je regrette moins mon travail perdu en pensant qu'il m'a mis en relation avec vous et en espérant qu'une nouvelle collaboration me dédommagera de celle à laquelle nous devons renoncer. Voyons? Avez vous quelque chose de bien? Il ne demande même pas un sujet absolument neuf, il lui suffit qu'il n'ait pas été traité en opéra et qu'il soit très simple. En ce dernier point, il a parfaitement raison. Venez me voir et nous chercherons ensemble (1).

Mille amitiés

A. ADAM.

Samedi.

Monsieur PAUL FOUCHER, 41 rue du f<sup>bg</sup>, S<sup>t</sup> Denis, PARIS.

---

(1) L'Opéra a représenté le 7 octobre 1844 *Richard en Palestine*, 3 actes de Paul Foucher, musique d'Adolphe Adam. Il se peut que ce soit l'œuvre qui avait donné lieu, deux ans auparavant, aux pourparlers dont il est question dans cette lettre.

L'extrait que voici va nous montrer Adolphe Adam postuler pour être nommé membre de l'Institut, à quoi il n'accéda que plusieurs années plus tard :

Au D<sup>r</sup> Guillou [1842]. — Il le prie de dire deux mots en sa faveur à Granet, dont il est le médecin, au sujet de sa candidature à l'Académie des Beaux-Arts. " Mon concurrent est Onslow, il a sur moi l'avantage de vingt années de plus et de cent mille livres de rentes, c'est bien quelque chose ; moi je n'ai à lui opposer qu'une vingtaine d'opéras plus au moins bons „ (Cat. Charavay, vente L. P. 22 novembre 1919).

Un simple mot tiré d'une lettre de destination inconnue :

Il invite un ami à venir faire de la musique avec lui, " mais pas de la musique d'amateur qui nous ferait fuir, de la musique d'artiste, de bons vieux morceaux, si anciens qu'ils seront tout nouveaux „ (Cat. Charavay, juin 1900).

L'époque de 1848 fut pour Adam celle de plus graves difficultés. Voici un extrait d'une lettre, écrite quelques jours avant les funestes journées de juin à un homme influent à cette époque, qui nous le montrera se débattant contre la mauvaise fortune.

A ARMAND MARRAST, Paris, 5 juin 1848. — Il demande justice afin d'être dégrevé d'un impôt. Il rappelle la ruine de l'Opéra (1) qui a emporté tous ses capitaux. Il lui demande un moment d'audience pour lui développer un projet d'orphéon. " L'art semble tellement oublié en ce moment que c'est avec confiance que je m'en référerai à vous, homme de cœur, d'intelligence et d'esprit, qualités qui deviennent si rares, pour le relever de la situation où il se trouve „ (Bulletin Charavay, octobre 1912).

Voici maintenant trois lettres extraites d'une correspondance d'Adolphe Adam avec une femme, de lettres renommée parmi le bas-bleus de l'époque 1830, M<sup>me</sup> Mélanie Waldor, qu'on dit avoir servi de modèle à Alexandre Dumas pour le personnage d'Adèle d'Antony. Nous retrouverons son nom dans d'autres parties de ce recueil.

A MADAME VALDOR.

Dimanche 15.

Chère Madame Waldor,

Le lièvre et la perdrix aux choux sont d'excellentes choses. Mais ce qui vaut encore mieux, ce qui est bien plus tentant,

---

(1) L'Opéra-national, premier essai de Théâtre-lyrique, fondé par Adolphe Adam, qui s'y ruina.

c'est une aimable et charmante causerie, c'est une réunion de gens spirituels et faits pour s'entendre, comme ceux que l'on rencontre chez vous. Et je ne puis céder à toutes ces séductions. Je ne suis pas libre demain. Si vous saviez comme ma vie se presse!! Enfin, dès que j'aurai une minute, croyez que je viendrai, sans attendre que vous me disiez de nouveau: " Venez „, et je me trouverai bien de mon empressement.

Mille sincères amitiés de votre toujours affectionné

AD. ADAM.

A LA MÊME.

Chère Madame Waldor,

Vouz oubliez que Lundi est le 2<sup>e</sup> lundi du mois où je ne suis pas libre à l'heure du diner, et malheureusement j'ai une soirée indispensable qui doit succéder à ce diner qui m'éloigne de vous. — La vie n'est réellement pas tenable en ce moment.

J'ai chaque semaine une 1<sup>ère</sup> repr. aux Italiens et il est rare qu'il n'y ait pas un début ou quelque exigence de ce genre à l'Opéra ou à l'Op. com.; joignez à cela les concerts et vous jugerez ce que c'est que l'existence d'un homme condamné tous les 15 jours à tartiner douze colonnes rien que sur la musique (1). — Ajoutez, que je ne sais rien faire dans la journée et que je n'écris ou ne compose que le soir et la nuit. Mais ai-je besoin de vous dire tout cela? Vous savez bien que si je ne vous vais pas voir, c'est que cela m'est impossible et j'ai plus le droit d'être plaint que le besoin d'être excusé.

Votre bien affectionné

AD. ADAM.

A LA MÊME.

[Janvier 1852].

Chère Madame Waldor,

J'ai Lundi une reprise à l'Op. com. Mon métier me cloue donc à mon poste. J'espère trouver une autre occasion.

---

(1) Depuis 1849 jusqu'à sa mort, Ad. Adam fut critique musical au *Constitutionnel* d'abord, puis à l'*Assemblée nationale*.



Si vous ne m'avez pas vu au *Te Deum* (1), c'est que la veille, en faisant répéter mon morceau (2) a Notre-Dame, j'ai failli être tué. Renversé par la chute d'un des panaches qui surmontaient le baldaquin du Président, j'ai eu mes lunettes brisées sur la figure et l'œil assez endommagé. Grâce au ciel, tout cela est à peu près guéri, mais je n'ai pu aller ni au *Te Deum* ni à la réception aux Thuilleries, ni hier à l'Hôtel de ville. Vous savez si j'aime le prince, ainsi vous devez juger de mes regrets.

A vous de cœur

AD. ADAM.

Encore un extrait d'une lettre relative à la mauvaise situation financière d'Adam et à ses efforts pour en sortir.

A. M. GUILLÉ, 2 janvier [1853]. — Ad. Adam vient d'avoir un joli succès à l'Opéra (3) et il entrevoit le moment où il cessera de travailler pour ses créanciers et pourra recommencer pour son propre compte. " Je ne me trouve pas trop à plaindre: j'ai 1.200 francs à l'Institut; avec de l'exactitude cela ferait 1.500, mais c'est presque impossible; j'ai 2.400 au Conservatoire et 2.200 à mon journal; joignez y quelques broutilles, cela fait au moins 5.000 francs „. Il donne de curieux détails sur l'emploi de cette somme (Bulletin Charavay, mai 1924).

Nous allons maintenant le voir empressé à donner des preuves de sa fidélité au nouveau régime impérial.

AU DUC DE MORNY.

Lundi 9 janvier 53.

Mon cher Monsieur de Morny.

Je désirerais avoir quelques minutes d'entretien avec vous. J'ignore à quelle heure on est sûr de vous rencontrer et j'ai tant de travaux que je n'ose me risquer à vous faire une vi-

---

(1) Le 1<sup>er</sup> janvier 1852, un *Te Deum* fut chanté à Notre-Dame pour célébrer le résultat du plébiscite qui, ayant suivi le coup d'état du 2 décembre, avait confirmé l'avènement de Louis-Napoléon Bonaparte à la présidence de la République.

(2) Probablement le célèbre *Laudate*.

(3) *Orfa*, ballet représenté le 29 décembre 1852.

site. Seriez vous assez bon pour vouloir bien m'indiquer le jour et l'heure où, sans trop vous déranger, je pourrais être certain de vous trouver?

Agréez l'expression de mes sentimens les plus distingués.

AD. ADAM.

24, rue de Buffault.

*Réponse au crayon (minute): de Morny est chez lui tous les matins, etc.*

AU MÊME.

Vendredi 21 juin 1853.

Mon cher Monsieur de Morny,

Auber vient d'être nommé directeur de la chapelle Impériale et l'Empereur ne m'a pas agréé comme sous-directeur.

Je ne saurais vous dire combien je suis affligé, non pas de n'avoir point la place, mais de cette espèce de disgrâce de la part de l'Empereur à qui je suis si dévoué.

Comme vous aviez bien voulu vous intéresser à ma nomination, laissez-moi vous remercier de ce que vous aviez bien voulu faire pour moi, quelqueait été le résultat de votre bon vouloir, et permettez-moi de me dire votre bien sincèrement dévoué.

AD. ADAM.

Voici maintenant une lettre à un journaliste qui eut la réputation de ne point refuser les petits cadeaux offerts par les artistes qu'il pouvait avoir l'occasion de louer ou de critiquer. La lettre d'Adolphe Adam ne démentira pas ces propos.

A FIORENTINO.

Mon cher Fiorentino,

Vous êtes toujours si aimable pour moi que j'ai l'air embarrassé dès que je vous rencontre, ne sachant comment vous dire combien je suis sensible à tout ce que vous me dites d'obligeant et d'amical.

Un de mes amis, qui a voyagé en Espagne, en a rapporté un coffret qui a un intérêt historique et artistique. Ce coffret est

arrivé jusqu'en mes mains. Permettez-moi de vous l'offrir comme objet d'art. Il est dans l'état où je l'ai reçu : je n'ai pas voulu le faire s'arranger, ni remettre à neuf : cela m'aurait semblé... et mesquin.

Je sais qu'entre confrères on ne se fait pas de cadeaux : aussi vous prierai-je de n'accepter ce petit rien que comme souvenir de la bonne et sincère amitié de votre bien affectionné

AD. ADAM.

27. 10. 1853.

*Monsieur FIORENTINO, 38 rue de Miroménil, F<sup>g</sup> S<sup>r</sup> Honoré.*

Enfin, pour clore la série, voici une lettre d'une destination inattendue. Adolphe Adam et Berlioz, contemporains (nés tous deux en la même année 1803), n'eurent jamais de grandes affinités entre eux. Les comptes-rendus de *Giralda* et du *Fanal*, parus d'abord dans les *Débats*, puis reproduits dans *Les Soirées de l'orchestre*, sont des pages cruelles. Quant à Adam, il a fait cet aveu : " J'ai rarement eu l'occasion de parler de Berlioz, où, pour parler plus franchement, j'ai souvent évité ces occasions. J'aime beaucoup Berlioz, mais... „. De fait, n'ayant commencé à faire régulièrement de la critique qu'en 1849, Adam n'avait pas eu à rendre compte de *La Damnation de Faust*, de *Roméo et Juliette* ni des premières symphonies. Il s'en était d'ailleurs expliqué autrement : on a publié (dans la *Revue de Paris*, en 1903) toute une correspondance qu'il eut, de 1836 à 1850, avec un Allemand, Spiker, rédacteur de la *Spencersche Zeitung*, véritables chroniques musicales, dont le correspondant berlinois ne pouvait manquer de tirer parti, et dont on a retenu surtout les passages où il s'exprime sur Berlioz avec autant de malveillance que d'incompréhension. Il importe qu'il soit fait mention de ces écrits dans notre recueil de *Lettres de musiciens* ; mais cela suffit. Sur le tard, il semblèrent faire la paix : le 19 décembre 1854, *L'Assemblée nationale* publia le feuilleton d'Adolphe Adam sur *L'Enfance de Christ*, conçu dans un esprit manifestement louangeur ; trois semaines plus tard (9 janvier 1855), Berlioz répondit par un compte-rendu du *Muletier de Tolède*, où il s'efforça de ne pas être trop désagréable pour son confrère. Celui-ci lui en témoigna son gré par le billet suivant, le dernier que nous connaissions de lui (1) :

---

(1) L'original en est conservé à la Bibliothèque de Grenoble (911), où nous en avons pris copie.



ADOLPHE ADAM À HECTOR BERLIOZ.

Mercredi, 10 janvier 55.

Merci bien sincèrement, mon cher Berlioz: fournissez-moi souvent l'occasion de vous être agréable et je resterai encore votre obligé.

Bien à vous

AD. ADAM.

Un peu plus d'un an après avoir signé ces paroles de paix, Adolphe Adam mourait, — et, un mois plus tard, Berlioz lui succédait à l'Institut.

---

### CHAPITRE III.

## Meyerbeer.

Meyerbeer a tenu une très grande place dans les préoccupations du public musical et des artistes en Europe pendant une partie du dix-neuvième siècle. Il avait tout ce qu'il faut pour acquérir le succès : du talent d'abord, cela est incontestable ; il avait l'art de tracer de grands plans, d'équilibrer de larges dessins, qui ne pouvaient pas manquer de solliciter l'attention du public lorsque celui-ci avait la possibilité d'en considérer l'ensemble. Il avait en outre le privilège de se sentir chez lui en tout lieu. Il était de ceux dont on peut dire : il est de partout. Prussien, il se mit d'abord à l'école de l'Italie ; puis il destina ses principaux ouvrages à la France. Il a donné par là un exemple d'internationalisme dont l'histoire de l'art n'offre guère d'autres exemples (car le cas de Gluck est tout autre). Quant à son art, il était le résultat d'une fusion d'éléments multiples, produits d'un éclectisme dont le principe lui permettait de puiser aux sources les plus diverses et qui eût pu lui faire dire (comme à d'autres, qui ne furent pas toujours des moindres) :

“ Je prends mon bien où je le trouve „.

Il advint ainsi qu'il paraissait destiné au succès, célèbre même, avant d'avoir rien fait, ou du moins peu de chose. Plusieurs des lettres qui vont suivre, ou de celles qui ont été déjà données à son sujet, nous apporteront des témoignages de cette sorte d'éblouissement anticipé que devait produire sa seule présence ; d'autres nous feront assister à ses efforts pour en prolonger le mirage. Tout le monde cependant ne devait pas s'y laisser tromper, et certains y ont vu assez clair pour apercevoir ce qu'il y avait de factice dans cet éclat. Weber lui a assez vivement reproché d'avoir été infidèle aux pures traditions d'un pays qui était celui de Beethoven, de Mozart, de Bach (et de lui-même),

et d'avoir sacrifié aux idoles italiennes, ce qui devait lui permettre plus tard de plaire au public d'un troisième pays. Et Berlioz, qui, l'ayant suivi de près dans le développement de sa carrière, eut grandement à souffrir de la situation créée par lui, trop désabusé, a exactement défini son rôle lorsqu'à la fin de ses Mémoires il écrivit :

“ L'influence de Meyerbeer et la pression qu'il exerce par son immense fortune, au moins autant que par les *réalités* de son talent éclectique, sur les directeurs, sur les artistes, sur les critiques, et par suite sur le public de Paris, y rendent à peu près impossible tout succès sérieux à l'Opéra. Cette influence délétère se fera sentir encore peut-être dix ans après sa mort. Henri Heine prétend *qu'il a payé d'avance...* „ Et Berlioz ajoute : “ Meyerbeer a non seulement le bonheur d'avoir du talent, mais, au plus haut degré, le talent d'avoir du bonheur „.

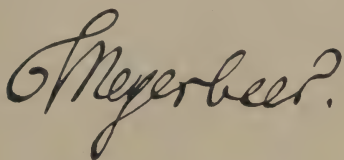
Nous allons, par les documents qui vont suivre, le voir exercer ce talent avec une habileté et une patience qui ne se démentiront pas et qui feront le plus sûr de son succès.

Meyerbeer est né à Berlin, en 1791, disent les biographes qui semblent les mieux informés, en 1794, ont cru d'autres (1). Son père — industriel disent les uns, banquier disent les autres — avait nom Jacob Herz Beer. Un ami de la famille, dit Fétis — un parent, spécifie Riemann — son grand père maternel, précise M. de Curzon — nommé Meyer, lui laissa par testament une fortune considérable, à la condition qu'il fonderait son nom avec celui de ses pères: ce fut ainsi que le fils de Jacob Beer devint Jacobus Meyerbeer pour l'Allemagne, Giacomo Meyerbeer pour l'Italie, Jacques Meyerbeer pour la France. Nous allons bientôt le voir, par une lettre antérieure à l'époque où il devint célèbre, insister pour

---

(1) Fétis donne pour date de la naissance de Meyerbeer le 5 septembre 1794 et conteste 1791; Blaze de Bury admet la même date. Le dictionnaire de Riemann, au contraire indique, le 5 septembre 1791 et conteste 1794. M. de Curzon dit: le 23 septembre 1791. L. Dauriac, sans prendre la peine de fixer un chiffre précis, assure que le musicien était le premier né d'une famille dont le second fils serait né en 1791, ce qui le vieillirait encore. Johannès Weber, qui fut secrétaire de Meyerbeer et lui a consacré un mince volume, écrit ceci : “ Meyerbeer avait la faiblesse de vouloir se rajeunir ... Après sa mort, on constata par les registres de la commune israélite de Berlin qu'il était né le 23 septembre 1791. „ C'est probablement là qu'est la vérité.

que son nom fut imprimé tel, et non pas en deux mots réunis par un trait d'union: Meyer-Beer. Inutile de demander, après avoir connu le résultat de cette combinaison onomastique, à quelle race appartenait l'auteur des *Huguenots* — qui n'était pas celui de *la Juive*, non plus que de la Symphonie de la Réformation. Dès l'âge de dix-neuf ans et demi — à moins que ce fut seize — il avait déjà adopté son nom définitif: nous en avons la preuve par une lettre, la première de son abondante correspondance qui nous soit connue, adressée par lui à Gottfried Weber, le 14 mai 1811: écrite en allemand, nous n'avons pas à en transcrire ici le texte; mais il convient d'en reproduire la signature (1).



Après de premiers essais tentés dans des villes d'Allemagne et d'Italie (nous avons vu Herold, lors de son passage à Munich en 1821, parler de son *Emma di Resburgo*, opéra italien qui avait été donné à Venise l'année précédente), Meyerbeer obtint enfin un succès avec *Margherita d'Anjou*, représentée à Milan dans la même année 1820 (il allait sur sa trentième année). Parmi ses interprètes était un chanteur français, la basse Levasseur, qui, jeune encore, partageait alors son temps entre les théâtres d'Italie, de France et d'Angleterre, et qui, définitivement fixé à Paris, suivit Meyerbeer pendant toute sa carrière, tour à tour Bertram de *Robert le Diable*, Marcel des *Huguenots*, et, déjà à la retraite, voulut rentrer à l'Opéra pour y créer le rôle d'un des Anabaptistes du *Prophète*. En 1823, il était revenu à Paris. Meyerbeer, se souvenant du bon concours qu'il lui avait prêté et du succès qu'il lui avait valu dans *Marguerite d'Anjou*, aurait voulu le faire revenir en Italie: accoutumé déjà, comme nous le verrons faire souvent plus tard, à s'entremettre pour les engagements des artistes sur lesquels il pensait pouvoir compter, il lui écrivit pour lui communiquer des propo-

---

(1) Un catalogue d'autographes (Gabriel et Eugène Charavay, 1885) signale une lettre de Venise, 6 novembre 1822, écrite par Meyerbeer à son frère, et encore signée Beer.



sitions de la part des directeurs de la Scala. Devons-nous penser que ce n'était là qu'un prétexte, une entrée en matière? Nous en serions fort tentés en lisant la dernière partie de la lettre. Là, Meyerbeer montre le bout de l'oreille. Son désir manifeste est, non que Levasseur vienne en Italie, mais que lui-même aille en France et y soit invité à composer des opéras. Le chanteur lui paraît être un intermédiaire tout favorable à la réalisation de son projet, dès longtemps caressé: c'est à lui qu'il va s'adresser tout d'abord.

MEYERBEER A LEVASSEUR

Monsieur!

Votre silence nous a mis à la torture. Il faut tout au plus vingt jours pour avoir la réponse de Paris à une lettre écrite à Venise, et nous étions encore le 36<sup>ème</sup> jour sans vos nouvelles. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour faire retarder l'engagement d'un autre Basso, et, il faut avouer, M. Crivelli a montré toute la bonne volonté en cette occasion, parce que il aurait été enchanté de vous posséder; mais à la fin il ne pouvait plus retarder de fixer son choix, ayant l'obligation de présenter à la fin de juin la liste de la compagnie complète à la direction. Il a donc engagé, le 25, certain M. Zuccoli à votre place... le 28 votre lettre arrive. Je l'ai communiquée tout de suite à M. Crivelli, et il a été au désespoir, comme moi, de vous avoir perdu cette année par le retard de votre réponse. Il m'a chargé cependant de vous dire, qu'ayant l'entreprise du Grand Théâtre de Venise pour cinq ans, il se réserve de vous traiter pour l'année prochaine, et il vous écrira directement là dessus. Tout cela est bel et bon pour lui et pour vous. J'ai instruit aussi S. E. M. le gouverneur de Milan (sous l'intendance duquel se trouve actuellement le Théâtre della Scala) de vos bonnes dispositions à retourner en Italie. Il vous estime beaucoup et serait charmé de vous avoir pour le prochain printemps, dans le cas que M. Remorini, avec lequel on est déjà depuis longtemps en *stretta trattativa* pour cette saison, ne vint pas, comme cela pourrait bien arriver. Cela se décidera sous peu, et j'aurai l'honneur de vous en informer tout de suite.

J'ai été bien flatté du passage de votre lettre dans lequel vous me parlez de la bonne opinion que Monsieur le Directeur de

l'Opéra français veut bien avoir de mes faibles talents. Vous me demandez s'il serait sans attrait pour moi de travailler pour la scène française. Je vous assure que je serais bien plus glorieux de pouvoir avoir l'honneur d'écrire pour l'Opéra français que pour tous les théâtres italiens (sur les principaux desquels d'ailleurs j'ai déjà donné de mes ouvrages).

Où trouver ailleurs qu'à Paris les moyens immenses qu'offre l'Opéra français à un artiste qui désire écrire de la musique véritablement dramatique? Ici, nous manquons absolument de tous poèmes d'opéra, et le public ne goûte qu'un seul genre de musique. A Paris il y a d'excellents poèmes, et je sais que votre public accueille indistinctement tous les genres de musique, s'ils sont traités avec génie. Il y a donc un champ bien plus vaste pour le compositeur qu'en Italie. Vous me demanderez peut-être pourquoi avec cette manière de voir, je n'ai pas tâché d'écrire pour Paris? C'est parce que on nous représente ici l'Opéra français comme un champ hérissé de difficultés, où il faut attendre de longues années avant de se faire représenter, et cela fait peur. Je vous avoue aussi que j'ai été gâté peut-être sur ce point en Italie, où l'on a bien voulu jusqu'à présent me rechercher, quoique je confesse que c'est plutôt par l'excessive indulgence du public envers moi que pour mon très petit mérite.

Veuillez agréer l'assurance de la considération parfaite avec laquelle j'ai l'honneur d'être

*Levoni / oviten*  
*Jacques Meyerbeer.*

Milan, 5 juillet 1823.

Mon adresse est chez M. Ferdinand Artaria, éditeur de musique, in Contrada Santa Margherita, à Milan.

*Marguerite d'Anjou* avait été traduite en français, représentée à Paris sur le théâtre de l'Odéon (qui donnait alors des traductions d'opéras

étrangers, tel *Robin des Bois*) et la partition en avait été éditée chez Meissonier, avec le nom du traducteur, Th. Sauvage. Est-ce à ce collaborateur occasionnel que Meyerbeer a écrit la lettre suivante, par laquelle il confirme son désir d'écrire un opéra français? On l'a supposé. Mais on lira plus loin d'autres lettres, dans lesquelles il insiste sur son projet et revient sur le sujet qu'il avait proposé en premier lieu, et celles-ci sont adressées à Guilbert de Pixérécourt, auteur prolifique et, en ce temps là, directeur de l'Opéra-comique: il se pourrait bien que cette première lettre lui ait été destinée aussi. Peu importe d'ailleurs: cette lettre manifeste l'envie grandissante qu'avait Meyerbeer d'écrire pour la France et de s'y installer; c'est là ce qui en elle nous intéresse le plus. — On constatera aussi, dans la seconde partie, la préoccupation qu'avait l'écrivain de voir son doublé nom: Meyer-Beer, fondu en un seul mot.

A UN COLLABORATEUR ÉVENTUEL

Berlin, ce 2 avril 1926.

Monsieur!

J'aurais bien des excuses à vous faire à cause de mon long silence et l'embarras que je vous ai causé par là. Beaucoup et de bien tristes circonstances se sont réunies depuis mon départ de Paris, qui m'ont forcé de renoncer au travail que je vous avais promis relativement *Marguerite d'Anjou*. Je ne les répète pas dans cette lettre parce que je ne doute pas que M<sup>r</sup> Crémont (1) vous aura communiqué la lettre que je lui ai écrit sur ce sujet il y a peu de jours. J'espère que vous imiterez son indulgence envers moi, et que vous ne me garderez pas rancune.

Je viens de mettre à la diligence ce matin pour vous la partition et le poème allemand du Pasticcio "*Le Menuet du bœuf*„ de Haydn que vous m'aviez demandé à Paris. Je désire qu'il puisse vous plaire et vous être de quelque utilité. Vous aurez vu aussi de ma lettre à M<sup>r</sup> Crémont que je suis toujours très content de vous faire le travail pour *la Nymphe de la Danube* (2) et que j'ai seulement demandé un très court délai pour décider si je pourrais entreprendre ce travail tout de suite,

---

(1) Directeur musical du Théâtre de l'Odéon.

(2) Titre inconnu dans l'œuvre de Meyerbeer. Une *Fille du Danube*, ballet de Taglioni, musique d'Adolphe Adam, a été représentée à l'Opéra en 1836.

ou seulement dans une couple de mois. Ce délai expire dans 8 jours; alors j'aurai reçu la lettre de Naples que j'attends, et du contenu de laquelle dépend ma décision.

En attendant, j'ai écrit à Vienne pour faire venir le poème de la I<sup>e</sup> partie, la II<sup>e</sup> partie et la III<sup>e</sup> partie de la *Nymphe de la Danube* (je crois que vous ne connaissez que la I<sup>e</sup> partie) et en outre une nouvelle comédie féerie qui fait furore à Vienne, et que j'espère obtenir quoique elle ne soit pas encore imprimée, car l'auteur est mon ami. Peut être pourrez vous en tirer parti de quelques situations pour notre *Nymphe*. A peine aurais je reçu tous ces poèmes que je vous les enverrai de suite.

J'ai remarqué, que dans tous les journaux parisiens ou l'on a rendu compte de la représentation de *Marguerite d'Anjou*, l'on a faussement écrit mon nom en le coupant en deux: c'est à dire que l'on a écrit *Meyer-Beer* come si c'étoit deux noms, au lieu qu'il doit être écrit *Meyerbeer*. J'ai pensé que (comme les Journalistes consultent ordinairement l'affiche) mon nom serait peut-être ainsi orthographié sur l'affiche du théâtre de l'Odéon. Si cela fut, je vous prierais de faire en sorte qu'à l'avenir mon nom soit imprimé sur l'affiche du Théâtre de l'Odéon tel qu'il est, c. à d. *Meyerbeer* et non pas Meyer-Beer. Pardonnez moi de vous avoir entretenu de cette bagatelle.

Vous seriez bien aimable de me faire savoir de quelle manière vous vous êtes arrangé avec Monsieur Laffillé relativement la gravure de la partition de *Marguerite*. L'editeur M<sup>r</sup> Maurice Schlesinger, rue de Richelieu (en face de la rue des Colonnes) m'avait démontré l'année passée le désir de graver la partition de *Marguerite*, mais seulement pour chant et piano. Comme probablement la gravure de la *grande* partition occupera longtemps M<sup>r</sup> Laffillé, il pourrait céder la permission de graver celle pour piano et chant à M<sup>r</sup> Schlesinger, en s'arrangeant à l'amiable avec lui. Tout ce qu'il recevrait de lui serait autant de gagné parce que personne pourrait contester le droit à M<sup>r</sup> Schlesinger de graver la partition italienne. Veuillez lui faire cette proposition. J'aimerais aussi beaucoup savoir si vos rapports et ceux de M<sup>r</sup> Crémont avec le nouveau directeur de l'Odéon, M<sup>r</sup> Frederic, sont aussi favorables et amicales que ceux avec M<sup>r</sup> Bernard, et si nous pourrions espérer aide et assistance pour notre *Nymphe*.



J'espère de votre bonté que vous m'honorerez bientôt de vos nouvelles, je les désire au moins de tout mon cœur. Veuillez adresser vos lettres à *Monsieur Jacques Meyerbeer à Berlin en Prusse*: elles m'y parviendront sans faute.

Agréez Monsieur l'assurance de l'estime la plus parfaite avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Monsieur

Votre tout dévoué et très humblement

JACQUES MEYERBEER.

Les deux lettres suivantes sont adressées au directeur de l'Opéra-comique, en même temps homme de lettres, Guilbert de Pixérécourt. Meyerbeer est très aimable et officieux avec lui, faisant au besoin ses commissions, causant littérature pour lui complaire. Mais il n'oublie pas son dessein principal, qui est de bien placer l'ouvrage à la composition duquel il était occupé et qu'il destinait alors à l'Opéra-comique; et cet ouvrage n'était autre que *Robert le Diable*.

A GUILBERT DE PIXÉRÉCOURT

Mon cher et aimable directeur,

Puisque vous avez eu la bonté de me témoigner le désir d'avoir de mes nouvelles pendant mon absence de Paris, je me serais empressé de vous écrire plus tôt si je n'avais pas été retenu par l'idée de vouloir vous prouver de suite que je m'occupais de remplir ma promesse de coopérer à l'augmentation de vos autographes. Je commence donc aujourd'hui par l'envoi d'un rescrit du Roi Frédéric le Grand de Prusse à son directeur des théâtres royaux: la signature et les paroles "*point de dépenses inutiles* „ sont de la main du roi. Quant à la lettre de Goëthe que vous m'avez demandé cela sera un peu difficile. J'ai su que depuis 25 ans Goëthe n'écrit presque pas du tout, mais dicte tous ses écrits, même ses lettres, à son secrétaire. Pourtant je ne désespère pas, puisque mon frère est intimement lié avec lui; il lui écrira à ce sujet, et il espère d'avoir quelques lignes de sa main. Je me suis aussi procuré deux autres lettres bien intéressantes, l'une du célèbre auteur et critique Schlegel et

l'autre de M<sup>r</sup> Alexandre de Humbold (le grand voyageur). Mais toutes ces belles choses je les retiens jusqu'à ce que j'aurais reçu un petit mot de vous, et que je sache que mon Frédéric le grand vous ait fait plaisir car, je tiens autant à vos lettres que vous pouvez tenir aux Autographes.

Je travaille sans relache à notre *Robert le Diable*, et j'y suis bien avancé. Cependant je vous serais obligé de retarder d'un mois mon arrivée à Paris, c'est-à-dire d'y être le premier de novembre au lieu du premier d'octobre comme je me l'étais proposé. Le retard arrive de ce que ma femme a mal calculé l'époque de son accouchement, qui sera plus tard de ce qu'elle avait cru. L'état de sa santé est malheureusement si inquiétant que je ne puis absolument m'éloigner d'ici avant que cette catastrophe de l'accouchement soit heureusement passée et que je l'aie conduite après à une terre assez éloignée d'ici, où elle doit passer le reste de l'automne. Mais tout cela sera fait y compris mon voyage à Paris jusqu'au premier de novembre; j'aurai l'honneur de me présenter à vous avec ma partition.

Au reste, je viens de lire dans vos journaux que vous préparez les *Deux Nuits* de M. Boyeldieu pour la fin de l'été, & je crains bien que cela ne recule de plusieurs mois l'époque où vous vouliez donner notre ouvrage. Veuillez me dire votre opinion la dessus, non comme *directeur*, mais comme mon sincère ami, car tel vous vous êtes toujours montré envers moi. Veuillez aussi me dire si vous avez déjà fini vos *Natchez*, quand vous comptez les donner. Tout ce qui sort de votre plume m'intéresse, & je suis sur que j'en ferai quelque opéra pour l'Italie quand vous l'aurez fait imprimer.

Veuillez me rappeler au souvenir de M<sup>e</sup> la Comtesse de Bruie de Madame Gatelier & daignez agréer les expressions des sentiments les plus distingués de votre

tout dévoué serviteur  
J. MEYERBEER.

Berlin, le 20 mai 1827.

*Si vous m'honorez de vos lettres veuillez les adresser tout simplement à M<sup>r</sup> J. MEYERBEER à BERLIN en Prusse.*

elle me parvient très bien avec cela.

*Monsieur Guilbert du Pixérécourt, directeur du théâtre royal de l'Opéra-comique. Rue de Sentier, n<sup>o</sup> 11, PARIS.*

AU MÊME.

Très aimable ami !

Voilà les trois pièces de la *Nymphe du Danube*. Je desire qu'elles vous soient agréables et utiles.

Veuillez avoir l'extrême complaisance de donner une petite réponse par écrit au porteur de ces lignes si vous avez eu occasion de demander à M. Pelissier si le manuscrit de *Robert le Diable* avec le visa de la Censure se trouve dans le carton de l'administration de l'Opéra-comique.

Agréez les expressions des sentiments distingués de votre  
tout dévoué

JACQUES MEYERBEER.

Ce 7 septembre 29.

A — *Monsieur GUILBERT DE PIXERÉCOURT —  
Rue du Sentier, N. 11, à Paris. — Avec  
un paquet de livres.*

Mais le temps était venu où, après tant de travaux d'approches, Meyerbeer était arrivé à forcer les portes de l'Opéra. *Robert le Diable* fut retiré de l'Opéra-comique, agrandi et développé; et voici, d'après plusieurs catalogues d'autographes qui l'ont reproduit (notamment le catalogue Charavay, vente Le Petit, 1919, et le Bulletin Charavay de novembre 1921), l'extrait du traité qui fut conclu par lui et ses collaborateurs avec le directeur de l'Opéra, le 29 décembre 1829, donc deux mois après la lettre où il se préoccupait encore de la destinée de l'œuvre à l'Opéra-comique. La pièce porte en deux endroits la signature de Meyerbeer.

29 déc. 1829, 4 p. in-4. — Traité original conclu entre Meyerbeer d'une part, Eugène Scribe et Germain Delavigne d'autre part, avec M. Lubbert, directeur de l'Opéra, pour la représentation de *Robert-le-Diable*. MM. Scribe et Delavigne s'engagent à livrer à M. Meyerbeer le poème de cet opéra

le 15 janvier 1830 ; la partition complète devra être livrée par M. Meyerbeer le 1<sup>er</sup> juin, et l'administration de l'Opéra s'oblige à mettre l'ouvrage en répétition pour le 1<sup>er</sup> août de cette même année.

Un délai étant devenu nécessaire par suite des retards de la mise en scène de la *Bayadère amoureuse* (1), un article additionnel reporte la date des répétitions au 10 septembre. Cette pièce porte aussi les signatures de MM. Eugène Scribe, Germain Delavigne et Lubbert, ainsi que le visa du vicomte de La Rochefoucauld, directeur général des Beaux-Arts.

La première série de ce recueil de lettres de musiciens a donné, au chapitre consacré à Lesueur, une lettre que Meyerbeer écrivit à celui-ci le jour de la première représentation de *Robert le Diable* (21 novembre 1831) : il invite, dans les termes les plus obséquieux, "l'illustre auteur des *Bardes* ", à y assister (il est aussi indulgent et bienveillant juge qu'il est grand et classique compositeur ... c'est bien hardi à moi d'oser ... vous compatierez celui qui s'essaie à vous suivre de loin sur vos glorieuses traces) et lui promet un loge par une des représentations suivantes, afin que Madame et Mademoiselle Lesueur puissent voir à leur tour son ouvrage. La réponse de Lesueur suivait, pleine de compliments qui nous avaient paru plus ampoulés que chaleureux (votre réputation colossale avait déjà fait le tour de l'Europe ; désormais elle va se répandre dans tout le globe habité ; elle y sera connue comme les étoiles, etc.). — Le chapitre sur Cherubini contenait aussi une lettre de compliments de ce dernier motivée, il est vrai, par une simple demande de places pour une dame et un monsieur. Pendant ce temps Berlioz, exilé en Italie, écrivait à un ami (8 décembre) : " *Robert le Diable* a fait merveilles. Allez, je vous prie, de ma part, chez M. Meyerbeer lui faire mon sincère compliment..... Faut-il que je sois ici claquemuré dans ce pays morne et anti-musical, pendant qu'à Paris on joue la *Symphonie avec chœurs*, *Euryanthe* et *Robert?* ". N'avions-nous pas constaté déjà ce phénomène de l'éblouissement causé par la seule annonce de l'œuvre de Meyerbeer, avant qu'elle fût connue ?

Le nom du destinataire de la lettre suivante, que nous pouvons donner dans son entier, explique que Meyerbeer se soit mis en frais de cérémonies et précautions oratoires pour l'inviter.

---

(1) *Le Dieu et la Bayadère*, opéra-ballet d'Auber représenté à l'Opéra le 13 octobre 1830.



A CHERUBINI (1).

Cher et illustre maître !

Ce n'est point sans émotion que j'ose vous prier de vouloir bien accepter la loge ci-jointe pour la première représentation de *Robert le Diable* et de l'honorer de votre présence. Je tremble en pensant que l'auteur de tant de classiques et immortels chefs d'œuvre assistera à mon premier essai dans une langue à moi étrangère et si difficile à manier. Que votre indulgence, illustre maître, supplée à mes imperfections et daignez pardonner aux faiblesses de l'ouvrage en grâce de l'admiration sans bornes que son auteur professera éternellement pour vous Monsieur.

MEYERBEER.

Dimanche 20 9<sup>bre</sup> 31.

A citer encore, au sujet de *Robert le Diable* à son début, cet extrait d'une lettre au directeur de l'Opéra.

Au Dr Véron, 2 décembre 1831. — Meyerbeer se plaint de n'avoir appris que par l'affiche seulement que M<sup>lle</sup> Taglioni ne danserait pas dans *Robert*. La présence de M<sup>lle</sup> Taglioni dans son ouvrage est un droit stipulé dans leur traité. " J'ose espérer, Monsieur, de votre équité et de l'intérêt que vous portez aux auteurs qu'à partir de lundi vous ne donnez plus *Robert* sans M<sup>lle</sup> Taglioni. Comme dans ma conviction particulière je crois M<sup>lle</sup> Taglioni indispensable pour le succès complet de cet ouvrage, j'y tiens de cœur et d'âme et s'y insiste d'autant plus que le règlement et mon traité m'y autorisent formellement. „ (Cat. Charavay, 24 mars 1905, et vente Gadala, novembre 1923).

Voici un autre billet écrit vers le même temps à Levasseur, l'excellent et fidèle interprète de Meyerbeer depuis ses débuts. Son seul intérêt est dans la signature: huit ans plus tôt, l'auteur, écrivant d'Italie au même artiste français, signait " Jacques Meyerbeer „; et, maintenant qu'il est en France et vient d'obtenir son premier succès français, il revient à la forme italienne du prénom.

---

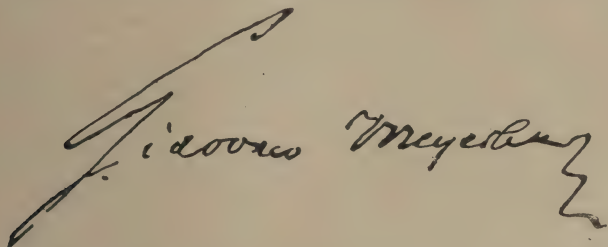
(1) On a attribué par erreur la destination de cette lettre à Rossini (voir MICHEL BRENET, *Courrier musical* du 1<sup>er</sup> mai 1911). Nous avons déjà reproduit les compliments de Cherubini.

A LEVASSEUR.

Mon cher ami !

J'étais venu pour vous prier d'agréer ma partition de *Robert*, au succès duquel vous avez si puissamment contribué par votre admirable talent.

Veuillez croire que l'auteur de *Marguerite d'Anjou* et de *Robert* sent tout ce que ces deux ouvrages vous doivent, et conservez moi une amitié égale à celle que je vous ai voué.

A handwritten signature in dark ink, reading "Giacomo Meyerbeer". The signature is fluid and cursive, with a long, sweeping underline that extends to the right.

Presque aussitôt, *Robert le Diable* commença son tour du monde. Voici un billet, écrit à un journaliste, rédacteur d'une grande revue, qui nous confirme que Meyerbeer ne dédaignait point la réclame :

A J. D'ORTIGUE, 24 décembre 1831. — Il le prie d'annoncer dans la *Revue de Paris* la mise en scène de *Robert le Diable* au théâtre italien de Londres avec Nourrit. C'est en effet chose convenue (Cat. Charavay, 16 juin 1884).

Mentionnons aussi une lettre de Fétis, du 14 juillet 1832, où Meyerbeer donne des nouvelles du succès obtenu par *Robert le Diable* à Berlin sous sa direction.

L'ouvrage a été monté dans la perfection par l'intendant du théâtre, comte Redern. On employa à cette occasion l'orchestre de 112 personnes qui était réservé jusque là aux œuvres de Spontini (Cat. Charavany, corresp. Fétis, vente du 30 avril 1910).

Entre temps, un événement de famille (la mort de son frère) amena Meyerbeer à écrire cette lettre à un influent journaliste parisien :

A ARMAND BERTIN.

Bade, ce 30 mars 1833.

Mon cher ami !

La bonté & l'amitié que vous avez témoigné depuis si longtemps pour mon frère Michel m'impose le triste devoir de vous annoncer que nous avons eu le malheur de perdre cet excellent

frère à Munich le 22 de ce mois à la suite d'une fièvre nerveuse. Au moment même où j'appris sa maladie, quoique malade moi-même, j'ai couru la poste jour et nuit pour lui prêter mes soins; mais, hélas! je ne l'ai plus trouvé au nombre des vivans. La fièvre étoit si terrible qu'elle l'a tué en peu de jours. Quoique à peine agé de 32 ans Michel laisse un nom très honorable dans la littérature allemande. Il étoit très précocé. A l'âge de 9 à 10 ans on avait déjà imprimé de lui des vers dans les journeaux qui firent sensation. A 12 ans il donna une traduction en vers de la célèbre tragédie italienne de Monti, *L'Aristodemo*, qui eut tellement l'approbation de ses professeurs et autres gens de lettres célèbres qu'il résolut dès alors de consacrer sa vie à la poésie. Deux ans après, à l'âge de 14 ans, il donna au théâtre de Berlin sa première tragédie en 5 actes *Clytemnestre*, qui, quoique faible d'intrigue, obtint du succès par les beautés du style et la profondeur des pensées étonnantes pour un jeune homme de cet âge. Elle fut suivie d'une autre tragédie en 5 actes, *Les fiancées d'Arragon*, et bientôt après il donna *le Paria* (en 1 acte) qui eut un succès prodigieux sur tous les théâtres de l'Allemagne et reste toujours une pièce favorite du répertoire allemand. Quelque temps après il fit représenter à Munich un grand drame d'une haute portée poétique et politique, *Struensee* (1). Les connaisseurs regardent cet ouvrage comme son chef d'œuvre; mais la censure des autres théâtres d'Allemagne en défendit la représentation, parce que beaucoup de personnages politiques de la Cour de Danemark, dont les descendants vivent encore, y jouent un grand rôle. Enfin, sa dernière tragédie (qu'il a fait représenter l'année dernière à Berlin) s'appelle *L'Epée et la main*. Il est mort à l'âge de 32 ans, chéri, aimé de tous ceux qui le connaissèrent, car il sut unir à un esprit supérieur et très cultivé une bonté de cœur inaltérable; sa bienfaisance étoit extrême, et plein de délicatesse. — Il laisse beaucoup de manuscrits, mais surtout deux comédies, et deux volumes de poésies lyriques qu'il s'occupait de revoir car il voulait les publier incessamment.

J'espère, mon cher Armand, que vous voudrez bien consacrer

---

(1) M<sup>r</sup> de S<sup>t</sup> Aulaire a publié une traduction des passages les plus importants.

(Note de la lettre).

quelques lignes à la mémoire de cet excellent frère. Sa perte est irréparable pour moi, car il étoit le confident de mes plus intimes pensées et sentiments depuis notre plus tendre enfance. Pardonnez au désordre de cette lettre. Mais je ne suis de retour que depuis 12 heures de Munich et je vous écris ces lignes abîmé de fatigue et de douleur, car je tiens qu'un ami comme vous ne sache pas cet événement par les journaux. Quoique malade je me prépare d'aller bientôt à Berlin, car je présume que ma pauvre vieille mère aura besoin a présent de mes consolations après ce coup horrible. Je tremble d'apprendre quel effet cela aura produit sur sa santé.

J'aurais encore à vous entretenir d'une chose qui nous regarde relativement cet événement, mais je vous demande la permission de vous écrire au autre jour encore, car pour aujourd'hui, je n'ai plus la force de rien ajouter.

Veuillez me rappeler au souvenir de Messieurs votre père et frère et de M<sup>r</sup> Janin, et de leur communiquer de ma part ce triste évènement.

Votre tout dévoué  
MEYERBEER.

Bade (près Rastadt) ce 30 mai 33.

*Par bonté*

à Monsieur ARMAND BERTIN,

*Rue des prêtres St. Germain l'Auxerrois, N<sup>o</sup> 17.*

*Bureau du Journal des débats — PARIS.*

Et maintenant, nous voici tout aux *Huguenots*. Un an et demi avant la première représentation de cet ouvrage, Meyerbeer écrit en ces termes à son collaborateur :

A EUGÈNE SCRIBE.

Mon cher ami ! Votre aimable lettre m'a trouvé gravement indisposé à la suite d'une violente colique, genre de maladie à laquelle malheureusement je suis très sujet depuis la grande maladie que j'ai faite à Nice. Voilà pourquoi j'ai dû retarder plusieurs jours ma réponse. J'accepte avec reconnaissance la franche et loyale déclaration que vous me faites, que vous concurrez à tout ce que je voudrai relativement à notre grand-opéra et que vous me garderez aussi toujours ce poëme.



J'espère que vous serez compensé par l'ouvrage même. Si l'amour-propre de l'auteur ne m'aveugle pas, j'espère que c'est ce que j'ai de mieux fait de ma vie, et je pense qu'il y aura de grandes chances de succès avec cet ouvrage non seulement à l'Opéra, mais aussi à l'Opéra-Comique, si M. Véron ne pliant pas nous forcerait de l'apporter à ce théâtre. Le cas échéant je serai extrêmement heureux si, comme vous me l'aviez dit à Paris, vous voudriez me tracer un nouveau poème pour ma musique, quoique j'ai déjà à cette heure trois offres de poème pour ce cas, non compris *la Dame du Louvre*. D'après ce que m'écrivait un ami de Paris, j'ai pourtant lieu de croire que nous n'aurons pas besoin de recourir à cet expédient, duquel je ne ferai usage que dans le cas où M. Véron refuserait décidément de me rendre le dédit qu'il n'aurait jamais dû prendre (1); à la fin de ce mois ou au commencement du mois d'août je serai forcé de me rendre pour une quinzaine de jours à Paris pour subir une opération aux dents grave et difficile. Je serai très heureux de vous trouver à Paris à cette époque.

Je vous ai dit à mon dernier séjour de Paris que votre exécution du rôle de Marcel ne répondait pas à l'idée du caractère musical du rôle dont je vous avais donné l'idée et qu'en outre il y avait beaucoup trop de morceaux pour voix de femmes; à cela vous m'avez répondu que vous me laissiez le maître de remédier à cela comme je l'entendrais, avec ou sans parler, et que vous me promettiez d'arranger le tout d'après mes arrangements, pourvu que je ne vous demandasse ces arrangements que tout ensemble et quand la partition serait finie. Eh bien, mon cher ami, j'ai agi d'après vos ordres. J'ai récrit pour mes besoins musicaux tout le rôle de Marcel (et pas en allemand quoique cela m'eût été plus facile, mais en italien parce que vous comprenez cette langue); j'ai trouvé également le moyen de parer à l'absence de voix de femmes dans un trop grand nombre de morceaux;

---

(1) Véron, directeur de l'Opéra (qui ne l'était déjà plus à l'époque de la première représentation des *Huguenots*) avait fait signer par Meyerbeer un contrat par lequel celui-ci s'engageait à livrer sa partition à un date fixée, stipulant un dédit de 30.000 francs en cas de retard: ce cas s'étant produit, Meyerbeer paya les 30.000 francs. C'est aux difficultés qui en résultèrent que la lettre fait allusion.

enfin, quelque autre changement qu'il me fallait, je les ai trouvés aussi, à l'exception de quelques uns ; mais il faut que vous approuviez, arrangiez et classiez tout cela avant que je puisse dire à un directeur que ma partition soit complète, quoique au fond elle l'est pourtant. Elle ne vous prendra pas beaucoup de temps et pour moi pourtant cette besogne est indispensable, car on ne pourrait jamais livrer l'ouvrage à la copie sans cela. Je désirerai donc vivement à cause de cela que vous puissiez me consacrer vos loisirs pour cette opération, ou au moins la commencer pendant mon court séjour à Paris. Bien entendu qu'avant de commencer je saurai catégoriquement si je laisserai l'ouvrage au grand Opéra, ou s'il doit prendre le chemin de l'Opéra-Comique, parce que dans ce dernier cas ces changements devraient peut-être se faire autrement.

Quelque soient les retards que le traitement médical auquel je suis sujet actuellement pourrait faire éprouver à mon départ pour Paris, toujours j'y serai *au plus tard* le 15 août. J'aimerais naturellement bien savoir si à cette époque je vous trouverai pour que vous me puissiez faire alors vos changements pour nos *Huguenots*. Veuillez en dire un petit mot à M. Gouin (1).

Je viens à présent à la réponse du second point de votre lettre, relativement au *Portefaix*. En me demandant mon consentement pour en disposer, et en attendant jusqu'à présent avec cette demande, vous avez agi loyalement et en ami, car vous aviez le droit d'en disposer au mois de janvier. Certes, je regretterai profondément votre charmant poème et la perte de mes morceaux de musique que j'en avais déjà composé, mais je ne pourrai nullement me plaindre de vos procédés, mon cher ami, qui ont été je le répète, de toute loyauté. Il y a deux raisons qui m'empêcheront de donner cet ouvrage à l'Opéra-Comique à une époque aussi rapprochée de celle que vous exigez : l'une, vous la connaissez déjà, car je vous l'ai dit à notre dernière entrevue à Paris, c'est qu'après un silence de quelques années il ne me convient de reparaitre dans la lice qu'avec un grand et important ouvrage, et par conséquent je

---

(1) Homme de confiance de Meyerbeer. Voir les livres de Blaze de Bury et de Johannes Weber.

ne voudrais présenter au public le *Portefaix*, qui sous le rapport musical est une bien petite chose en comparaison de notre *Valentine*, qu'après avoir donné cette dernière. L'autre raison (qui est presque plus importante encore) c'est que le ténor actuel de l'Opéra-Comique ne pourrait jamais se tirer avec bonheur comme chanteur du rôle du *Portefaix* tel que je l'ai conçu, et comme les situations les plus intéressantes sont dans son rôle, ma partition succomberait (1).

Vous avez raison, cher ami, de ne plus vouloir attendre avec un poème fini pour Herold depuis longtemps (2), mais moi musicien, vous devez comprendre aussi mes raisons de ne pas vouloir écrire cet ouvrage qu'après *Valentine*, d'avoir un chanteur comme Duprez ou Chollet pour le *Portefaix*; ainsi, mon cher ami, disposez-en comme bon vous semblera. J'écris ces mots bien tristement, mais puisqu'il faut répondre catégoriquement, il faut aussi vous dire sincèrement mes intentions. L'Opéra-Comique m'intéresse vivement. Je suis enchanté qu'il soit enfin dans les mains d'un directeur actif et intelligent, comme l'actuel, et je brûle véritablement d'écrire au plus vite pour ce théâtre un ouvrage, où les rôles soient à la taille des chanteurs. Je le désire même tant que, pour faire plus vite, je veux d'abord leur faire un ouvrage en 1 ou 2 actes, pour qu'il puisse être déjà représenté immédiatement après *Valentine*. Je me mettrai à la quête d'un tel poème dès que j'arrive à Paris, trop heureux si dans votre vieux portefeuille dramatique il se trouvait pareille chose disponible (3).

Adieu, mon cher ami, je suis dans l'espérance de vous revoir à Paris.

Votre tout dévoué

MEYERBEER.

Bade, ce 2 juillet 1834.

---

(1) L'Opéra-comique a représenté le 16 juin 1835 le *Portefaix*, paroles de Scribe, musique de Gomis.

(2) Herold était mort depuis plus d'un an à l'époque où Meyerbeer écrivait cette lettre. Le seul ouvrage qu'il ait composé avec la collaboration de Scribe est un petit acte, *La Médecine sans médecin*, qui fut joué à l'Opéra-Comique le 15 octobre 1832, deux mois avant la première représentation du *Pré aux clercs*.

(3) Il n'a rien été réalisé de ces projets.

Voulez-vous que je vous envoie de suite par la diligence le manuscrit du *Portefaix*, ou que je le garde jusqu'à mon arrivée a Paris ?

Une lettre du 12 juin 1835 est relative à la distribution des *Huguenots*. Meyerbeer y parle de M<sup>mes</sup> Damoreau, Dorus, des chanteurs Dérivis, Dabadie, etc. (Catalogue Charavay, vente Fatio, mai 1923).

Cette autre lettre s'adresse à Halévy, comme chef de chant à l'Opéra plutôt que comme auteur de *la Juive*. On peut penser cependant que c'est à cette qualité qu'il a dû d'être traité par Meyerbeer d'illustre confrère.

A FROMENTAL HALÉVY.

Cher et illustre confrère !

Je suis indisposé et ne pourrai sortir ce soir. M<sup>r</sup> Duponchel (1) qui le savait m'avait promis de vous prier de vouloir bien passer un instant chez moi pour régler ensemble la répétition de demain, qui est importante parce que M<sup>r</sup> Scribe y sera.

Il paraît qu'il l'a oublié, n'ayant pas eu le plaisir de vous voir ; veuillez donc, cher Maître, faire convoquer tous les grands et petits rôles ainsi que les chœurs hommes à midi & demie (pour  $\frac{3}{4}$ ) pour répéter au foyer des chœurs le premier acte, rôles et chœurs. Une heure avant, c.-à-d. à 11<sup>h</sup> et demie, j'aimerais que le chœur des *femmes* fut convoqué ainsi que M<sup>me</sup> Gras et M<sup>lle</sup> Flécheux (2) pour répéter l'air de M<sup>me</sup> Gras du 2<sup>e</sup> acte, et même les chœurs du 3<sup>e</sup> acte *pour les femmes seulement*, ayant à présenter quelques petites observations sur cette partie.

Permettez moi de vous prier ancor cher Maître d'envoyer une missive à M<sup>r</sup> Pape (3) pour que le piano du foyer des Chœurs

---

(1) Directeur de l'Opéra depuis 1835.

(2) Premières interprètes des rôles de la Reine de Navarre et du Page dans les *Huguenots*.

(3) Facteur de pianos.



soit mieux arrangé pour la répétition de demain que la dernière fois, ou il étoit tout à fait en désordre.

Mille pardons, cher Maître, de vous incommoder de tous ces détails et veuillez me croire

Votre tout dévoué

MEYERBEER.

Ce lundi soir.

Veuillez aussi instruire M<sup>r</sup> Habenek de notre répétition de demain.

*A — Monsieur HALÉVY — Pressé.*

Autre extrait, montrant les complaisances, parfois excessives, de Meyerbeer à l'égard de ses interprètes: écrivant à Nourrit à propos des *Huguenots*, il lui parle de la cavatine du 4<sup>e</sup> acte qu'il va instrumenter, puisqu'elle lui plaît (Catalogue Cornueau, 160, mars 1926). — Il n'y a pas de cavatine pour le ténor au 4<sup>e</sup> acte des *Huguenots*, et l'on peut se demander comment il eût été possible d'en placer une.

Le succès devait mettre fatalement Meyerbeer à la merci des quémandeurs. Nous avons vu M<sup>me</sup> Pauline Duchambge, accoutumée à frayer avec les hommes célèbres, mais déjà négligée par Auber, même par le baron Trémont, s'adresser à Victor Hugo pour lui demander de payer ses dettes. La voici maintenant qui sollicite de Meyerbeer sa recommandation auprès d'un éditeur. Il s'en tire, à son ordinaire, avec des compliments.

*A MADAME PAULINE DU CHAMBGE.*

Madame!

Je me suis présenté chez vous, mais je n'ai pas eu le bonheur de vous trouver chez vous. Je venais pour vous exprimer mes regrets de ne pas pouvoir être l'intermédiaire entre vous et M. Schlesinger. Ce dernier se trouve absent de Paris depuis 8 jours et ne reviendra à Paris que dans 6 jours. Moi, je pars cette nuit même pour Spa.

Je pense au reste que c'est une trop bonne fortune pour un éditeur de publier nos ravissantes mélodies, si fraîches, si gracieuses, pour que vous ayez besoin d'un autre intermédiaire que notre admirable talent.

Agréez, Madame  
mes hommages respectueux  
MEYERBEER.

Ce 29 juillet 36.

*A Mad<sup>e</sup> du Chambge.*

Meyerbeer se trouvant désormais en pleine action et cette action étant connue, nous n'avons plus qu'à reproduire ses lettres par ordre chronologique, sans y joindre d'autres explications que celles qui pourront tenir en de simples notes.

AUX AMATEURS DE MUSIQUE DE LYON.

Messieurs!

J'ignore complètement ce qui a pu donner lieu au bruit que je me rendois à Lyon pour assister à la première représentation des *Huguenots*. L'état de santé de ma femme, récemment accouchée, est malheureusement trop chancelant, pour que j'eusse pu former le projet de l'abandonner dans ce moment.

Cependant, ce voyage auquel je ne pensois pas jusqu'à présent, je regrette vivement de ne pas pouvoir le mettre en exécution, depuis que j'ai reçu votre aimable lettre. Les marques de sympathie et de bienveillance que vous exprimez d'une manière si cordiale et si flatteuse pour moi, au nom des amateurs de musique de Lyon, me touchent vivement. J'aurois été heureux, messieurs, de vous témoigner de vive voix ma profonde reconnaissance pour cet honorable empressement, que certes je suis loin de mériter quant à présent, et à un si haut degré, mais dont je tâcherai de me rendre digne un jour.

J'espère qu'il me sera donné l'automne prochain (époque à laquelle je me rendrai probablement en Italie avec ma famille) de renouveler de vive voix mes remerciements aux amateurs de musique de la belle capitale du midi de la France, pour la noble et généreuse hospitalité qu'ils m'ont offert dans cette occasion.

J'ai l'honneur d'être messieurs

Votre très dévoué serviteur

GIACOMO MEYERBEER.

Paris, ce 21 mars 1837.

A FÉTIS, Schwalbach, 16 août 1837. — Sur une collaboration interrompue de Dumas et de Scribe pour un opéra dont Meyerbeer devait écrire la musique. Il a proposé Nourrit comme collaborateur pour la coupe musicale, qui est indispensable dans un bon poème d'opéra (Cat. Charavay, Corresp. Fétis, vente du 30 avril 1910).

A ADOLPHE NOURRIT (1).

Illustre Vincitore!

Avant toute chose, permettez-moi de vous exprimer combien j'ai été heureux et fier de la glorieuse victoire que vous venez de remporter. La sensation immense qu'à fait à Paris votre succès napolitain doit vous prouver, cher Adolph, que malgré votre absence, vous êtes resté l'enfant chéri du public parisien et que dès que vous le voudrez vous redeviendrez l'objet de son culte primitif.

J'écris ces lignes à la hâte sur le désir de Monsieur Anténor Joly (2), qui voudrait élever son théâtre au rang du *premier* théâtre lyrique de Paris. S'il réussissait à vous faire consentir de venir chez lui, son but serait atteint. Oh! faites-le donc, cher Adolph, pour votre gloire et nos plaisirs. Faut-il de vous dire, cher Adolph, que moi, ainsi que tous les compositeurs de Paris, nous serions trop heureux dans ce cas, de travailler pour le théâtre où vous seriez.

Veuillez présenter mes hommages empressés à Madame Nourrit.

Votre tout dévoué  
MEYERBEER.

29 novembre 1838.

*All'amatissimo signor — signor Adolfo Nourrit, primo tenore  
al real teatro di San Carlo à NAPOLI.*

---

(1) Interprète créateur de *Robert le Diable* et des *Huguenots*, ainsi que des principaux rôles des opéras de Rossini, Auber, Halévy, etc. représentés à cette époque, Nourrit, à la suite d'incidents bien connus, avait quitté l'Opéra de Paris en 1837 et donné des représentations dans les autres villes de France, puis en Italie. Après avoir reçu à Naples les applaudissements auxquels fait allusion Meyerbeer, il mourut dans cette ville le 8 mars 1839, trois mois par conséquent après la date de la lettre où il lui était fait part de nouveaux projets.

(2) Directeur du théâtre de la Renaissance, salle Ventadour, où le théâtre italien devait bientôt donner ses représentations, mais non sous la direction d'Anténor Joly.

*Vi prego di fare i miei cordiali saluti al signor Barbaja (1), che deve essere in collera meco, perchè non risposi a differenti lettere sue: ma i vecchi amici devono perdonarsi molte noie, e gli sono sincero amico malgrado il mio silenzio. Anche il sig<sup>r</sup> Conte Gallenberg prego di riverire da parte mia.*

Un catalogue d'autographes donne un extrait d'une lettre de Nourrit, qui est sa réponse à Meyerbeer: " 3 pages très pleines, de Naples, 5 janvier, 1839. L'artiste parle de ses triomphes en Italie. Pourtant il rêve au moment où il pourra se présenter de nouveau devant le grand aréopage parisien „

Notons encore, d'après un autre catalogue d'autographes (Eugène Charavay, 19 janvier 1887) un extrait d'une lettre écrite à un autre directeur de l'Opéra, Léon Pillet, avec lequel les relations de Meyerbeer semblent avoir été plutôt tendues. La lettre qui viendra ensuite accusera cette défiance.

A LÉON PILLET, Berlin, 26 mai 1840. — Meyerbeer répond par un refus poli aux propositions du directeur de l'Opéra. Des raisons de santé et des affaires particulières très importantes l'obligeront à rester en Allemagne jusqu'à la fin de l'année. Il se rendra alors à Paris pour lui porter l'opéra qu'il prépare et au sujet duquel il lui demande s'il a fait de nouveaux engagements, " car il y a deux rôles importants dans mon ouvrage qu'il serait impossible de distribuer convenablement actuellement „ (2). Il le remercie chaudement de la confiance qu'il a " dans ses faibles talents „ etc.

A FÉTIS (3).

Cher et illustre maître !

Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. Vous connaissez la haute estime et le sincère attachement que je vous porte, et je me fais par conséquent un plaisir de remplir le désir que vous m'exprimez. Je vous remercie, cher maître, de l'intérêt que vous prenez à mon nouvel opéra, et des réflexions que notre bonne amitié vous inspire.

---

(1) Célèbre impresario des théâtres italiens.

(2) Ne s'agit-il pas dans cette lettre de *l'Africaine*, à laquelle Meyerbeer avait déjà travaillé, plutôt que du *Prophète*, bien que cette œuvre ait été représentée avant l'autre ?

(3) L'auteur de la *Biographie universelle des musiciens* est entré si intimement dans la confiance de Meyerbeer que celui-ci, par testament, lui confia la mission de diriger après sa mort les études de son opéra posthume *l'Africaine*.



Mais je puis vous assurer sur l'honneur que dans les retards que la production de cet ouvrage éprouve il n'entre aucun calcul de ma part. Éloigné depuis un an de Paris je n'ai encore entendu ni Baroilhet ni M<sup>lle</sup> Heinefetter (1). je n'ai pu apprécier les progrès de M<sup>me</sup> Stolz et de M<sup>lle</sup> Nathan, qui sont, dit-on, très remarquables, de façon qu'il est impossible que j'ai pu former un jugement défavorable sur la troupe de l'Opéra, n'en connaissant pas les principaux éléments. La principale raison est que l'hiver passé ma femme était tombée dangereusement malade d'un fièvre scarlatine, qui s'est communiquée à mes enfants. Plus tard moi-même j'ai été frappé d'un maladie de bas ventre qui a failli m'enlever, et qui n'a cédé qu'à un traitement de deux mois du célèbre docteur Chelius à Heidelberg. Maintenant que ma santé et celle de ma femme est rétablie, ce sont les intérêts de famille très graves et très compliqués qui ont réclamé ma présence à Berlin, et je crains bien qu'il se passe encore plusieurs mois avant que je pourrai quitter Berlin. C'est fâcheux pour mon ouvrage qui est entièrement terminé et même déposé à Paris depuis cet hiver, mais je n'y puis pas remédier.

Un des théoréticiens musical les plus distingués de Berlin, M<sup>r</sup> Dehn, qui a surtout fait de nombreuses et patientes recherches sur la partie historique de la musique, se rend comme vous dans le nord de l'Italie sous peu de jours. Il desire vivement avoir l'honneur de faire votre connaissance personnelle en cas qu'ils nous rencontrât, et je me suis donc pris la liberté de lui donner quelques lignes d'introduction près de vous, cher maître.

Je n'ai plus vu la *Revue musicale* depuis mon départ de Bade, parce que je ne me fais pas venir mes journaux à Berlin. Mais puisque vous me dites qu'il y a un article de vous sur mes 12 mélodies, je demanderai au frère de M. Schlesinger qui a un magasin de musique ici et qui tient sans doute la *Revue musicale* de me communiquer le numéro en question, sûr d'avance d'avoir à admirer cet article comme tout ce qui sort de votre plume savante et spirituelle, et sûr en même temps

---

(1) Les noms de ce baryton et de ce soprano dramatique semblent indiquer qu'il s'agit dans ces lettres de *l'Africaine*, plutôt que du *Prophète* qui réclame des voix d'autre nature.

d'avoir à vous rendre des remerciements, car je sais, Monsieur, que vous êtes constamment bon et bienveillant pour moi.

Veuillez me rappeler au souvenir de Madame votre épouse et de Monsieur votre fils, et daignez me croire cher et illustre maître.

Votre tout dévoué  
G. MEYERBEER.

Berlin, 23 juillet 41.

*(Communiqué par Ch. Fétis, petits fils du destinataire).*

N'est-ce pas encore à la même négociation qu'il faut rapporter une lettre qui nous ouvre des aperçus imprévus sur les rapports de Meyerbeer avec son principal collaborateur? Nous en trouvons un extrait, parmi l'annonce de trois lettres, dans un autre catalogue d'autographes (vente Charavay, 22 janvier 1887).

A EUGÈNE SCRIBE. — Il se plaint que Scribe lui ait fait réclamer par huissier les deux premiers actes de *l'Africaine*. " Dans un mois ou six semaines au plus tard, je serai à Paris et j'espère que je vous retrouverai ce que je serai pour la vie, c'est à dire votre dévoué et loyal ami, et qui je vous embrasserai de cœur, sans intermédiaire d'huissier „

Comme autres projets d'opéras, et sur le choix de leurs sujets, les lettres de Meyerbeer nous apportent parfois encore des renseignements curieux. En voici une, sans date, que nous nous bornons à résumer :

Observations de Meyerbeer sur une pièce de Scribe et Saint-Georges où il est question du culte de Baal, de ses croyances, de ses prêtres, et où les personnages portent les noms de Noëma, Miriam, etc. " Ce que je vais proposer ici, dit-il, n'est nullement dans l'intérêt de la partie musicale : c'est une idée pour la pièce. Si donc MM. Scribe et St Georges n'approuvent pas cette-idée, qu'il la rejettent sans craindre qu'elle fasse tort à la musique „ Suivent les explications.

Henri Blaze de Bury, biographe de Meyerbeer, nous fait part d'un autre projet assez inattendu : Meyerbeer avait l'idée de prendre *Tartuffe* pour sujet d'opéra. " La comédie de Molière abonde en vraies situations musicales, disait-il. Prenez l'introduction par exemple, et la grande scène, j'allais dire le grand duo du 4<sup>me</sup> acte se terminant en trio par la soudaine apparition d'Orgon... „ Que cela eût été beau ! Le sextuor de Madame Pernelle, Elmire, Dorine, Marianne, Cléante, Damis (Flipote personnage muet) ! Le grand duo d'Elmire, premier soprano dramatique, avec Tartuffe, baryton !... Quel dommage que nous n'ayons pas entendu cela ! Poursuivons, sur des sujets divers :

*AU COMTE SOLOHUB (1).*

Bains de Schwalbach (duché de Nassau).

Monsieur le Comte!

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser à Berlin m'est parvenue ici où je me trouve depuis trois semaines pour accompagner ma seconde fille, à laquelle les medecins ont ordonné ces bains: voila pourquoi ma réponse est tardive. Dans la conversation verbale que j'ai eu l'avantage d'avoir avec vous à Berlin, j'ai répondu à votre question sur le choix d'un directeur de votre Conservatoire à établir. Je n'ai pas d'autres noms à vous proposer qu'alors. C'est à dire, M. Fétis, M<sup>r</sup> Berlioz, M<sup>r</sup> Halévy. Si vous ne pouvez pas obtenir un homme assez éminent pour être digne d'être à la tête d'une aussi grande institution, il serait peut être alors bon de recourir au système d'administration du Conservatoire de Paris au moment de sa plus haute prospérité et de sa plus grande gloire (au commencement de ce siècle). Il n'y avait pas alors de directeur: il n'y avait qu'un administrateur qui n'était pas musicien (M<sup>r</sup> Sarrette) et autour de lui des Inspecteurs, pris dans les sommités musicales, tels que MM. Cherubini, Méhul, Catel, etc. Je crois qu'il vous serait utile de connaître à fond le mécanisme et les rouages d'après lequel fonctionnait à cette époque le Conservatoire de Paris. M<sup>r</sup> Fétis mieux que personne pourrait vous donner des renseignements sur cela.

Du reste, Monsieur le Comte, je serais toujours prêt avec le plus grand plaisir de répondre à toutes les questions qu'il vous plaira de m'adresser.

Le but que vous vous proposez est si noble et si utile à l'art, que c'est un devoir pour chaque musicien de vous prêter le concours de ses lumières et de son expérience toutes les fois que vous aurez besoin d'y recourir.

---

(1) La lettre nous apprendra que le destinataire était le gendre du comte Wielhorsky, un des principaux animateurs de la musique en Russie au milieu du XIX siècle. Il serait intéressant de savoir quelle était la ville pour laquelle il était question de ce projet d'une organisation de Conservatoire au sujet de laquelle Meyerbeer expose ses idées. Peut-être Pétersbourg même, qui ne put avoir que plus tard pour directeurs des maîtres nationaux?

Si vous écrivez à Monsieur votre beau père, le digne et excellent Comte Wielhosky, que je vénère avec un amour respectueux autant que vif, daignèz me rappeler à son souvenir.

Et veuillez agréer Monsieur le Comte l'expression des sentiments les plus respectueux de

Votre très dévoué  
G. MEYERBEER.

*Monsieur le Comte à Solohub, 26 Rue Montaigne.*

A UN " GRAND ET ILLUSTRE MAÎTRE, " Bade, 8 octobre 1840. — Recommandation en faveur de Lwoff (1). " Monsieur le colonel Lwoff a cultivé la musique, non en amateur, mais en artiste consommé. C'est un des violons des plus brillants et des plus expressifs de nos jours, et en même temps un compositeur aussi mélodieux que solide. " (Catalogue Liepmannssohn, Collections Moscheles et Bovet, novembre 1911).

A HECTOR BERLIOZ (2).

[Berlin, mars 1843].

Cher Maître :

J'ai reçu avant hier votre lettre de Brunswick, mais pas le paquet annoncé. Enfin il est arrivé et contient les parties de chant de *Roméo*, mais pas le *manuscrit* de la traduction allemande que je vous avois demandé. Cependant si vous voulez qu'on améliore la traduction, c'est indispensable, car vous savez, par la musique ou il y a eu toujours des répétitions, on ne peut pas avoir le coup d'œil de la construction des vers. Donc il sera bon de nous envoyer ce manuscrit le plutot possible. Je vais me mettre en quête des 9 timballiers; mais j'ai peur de ne pas les trouver. Tout le reste se complètera parfaitement par notre excellente musique militaire. Vous savez que, pour la *Symphony funèbre*, le Prince de Prusse, chef suprême du

---

(1) Auteur de l'Hymne impérial russe.

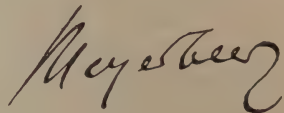
(2) Au cours de son premier voyage en Allemagne, en 1843, Berlioz a dirigé deux auditions de ses œuvres à Berlin, où Meyerbeer était le directeur de la musique de la Cour. On connaît une lettre de lui à celui-ci, écrite de Stuttgart le 5 janvier 1843, relativement à l'organisation de ces concerts (voy *Le Musiciens errant*). Les *Mémoires* de Berlioz disent : " Ces deux concerts m'ont donné bien de la peine ... Meyerbeer, pour me venir en aide, semblait se multiplier. "



département militaire, m'a accordé toutes les musiques militaires de Berlin et Potsdam ce qui, SANS la Chapelle royale, donne un effectif de 400 personnes. *Vous pouvez hardiment donner encor un second concert a Hambourg, car nous avons eu de nouveaux travaux pour des fêtes de cour et par conséquent de nouveaux retards.*

*Armide* a été enfin donnée et avec un immense succès. J'ai fait une nouvelle distribution des rôles, et j'en ai dirigé les études et la représentation qui a eu un grandissime succès. J'espère que vous en serez content. Après demain commencent les répétitions des *Huguenots* qui seront donnés le 28 ou le 29. On répétera le plus que l'on pourra, puisqu'ils doivent être donnés à cette époque. Les répétitions de vos chœurs et de l'orchestre ne pourront donc commencer que le 30. Mais vous pourriez envoyer en attendant les parties de la *Symphonie funèbre*, car les musiques militaires ne sont pas occupées aux répétitions théâtrales. A partir du 1<sup>er</sup> Avril, je commencerai les répétitions de *Faust*, et comme pendant 15 jours ou 3 semaines il n'y aura que des petites répétitions au foyer des premiers sujets, on pourra se mettre corps et âme aux répétitions de vos concerts.

Adieu cher Maître et à revoir. J'ai fait annoncer sur la Gazette d'État qui paraîtra demain votre arrivée pour la fin de ce mois.



Vous ne m'avez pas donné votre adresse à Hambourg. J'en-voie donc la lettre à l'adresse du maître de Chapelle du théâtre (M<sup>r</sup> Krebs).

Veuillez faire retirer de la poste d'Hannovre la lettre que je vous y ai adressée dans laquelle se trouve la lettre pour le prince royal de Hannovre.

*Wohlg, Herrn H. Berlioz, berühmten Tonsetzer aus Paris.*

HAMBURG.

Voici venue maintenant l'époque du *Prophète*, dont la première représentation eut lieu à l'Opéra le 16 avril 1849. Meyerbeer s'agita beaucoup afin de préparer l'opinion à bien accueillir cette œuvre, en faveur de laquelle il fut fait grand bruit au moment de son apparition. Il multiplia les démarches auprès des critiques, les invita à des dîners, leur adressa lettres sur lettres. En voici trois qu'il écrivit coup sur coup à Berlioz et qui visent, nous pouvons le croire, plutôt le critique musical du *Journal des Débats* que l'auteur de la *Symphonie fantastique*.

A HECTOR BERLIOZ.

Jeudi.

Cher maître,

Je ne puis rien ajouter à ce que j'ai eu l'honneur de vous dire de vive voix avant hier. Par le cas seulement où vous vous sentiriez incliné de changer de résolution, je joins ici un laissez passer (1).

Agréez, cher et illustre maître, l'expression de mon dévouement le plus affectueux.

MEYERBEER.

AU MÊME.

Lundi.

Cher et illustre Maître,

C'est avec un bien vive douleur que j'ai appris que vous étiez indisposé. J'ai voulu venir vous voir tous ces jours, savoir de vos nouvelles, mais vous connaissez la vie d'un auteur six jours avant la première représentation; les répétitions, les changements, etc. etc. etc. prennent tous les instants. J'espère, autant que je le desire, que votre indisposition sera passée à l'heure qu'il est. Dans tous le cas, j'ai fait mettre votre nom sur la liste des entrées pour la répétition générale de ce soir, pour le

---

(1) D'une lettre de Berlioz à sa sœur Adèle, du 9 avril 1849: " Meyerbeer sort de chez moi; il voulait absolument me décider à entendre une des dernières répétitions du *Prophète*; mais je ne veux pas mettre les pieds dans la salle de l'Opéra autrement qu'avec le public. Je ne vais pas chez ces gens là. Ce sont les ennemis de la musique, par conséquent les miens... „ (*Le Musicien errant*).

cas que vous vouliez me faire la faveur d'y venir. Veuillez apporter une grande provision d'indulgence avec vous, cher et illustre Maître.

Et croyez moi, à tout jamais, votre tout dévoué.

MEYERBEER.

AU MÊME.

Cher et illustre Maître !

Voici le billet de parterre que vous avez désiré. M<sup>r</sup> Gouin m'a dit que vous avez été à la répétition générale. Je vous remercie de tout mon cœur d'avoir eu égard à ce grand désir de ma part. — Mais j'aurais encore un grand désir. C'est que vous voulussiez avoir la bonté de prendre connaissance de l'ouverture, que la longueur de l'ouvrage m'a forcé de couper. Je vous aime immensément, vous le savez. Mais ce soir, je vous crains encore plus que je vous aime, par le désir que j'éprouve que ma partition vous impressionne en bien.

Mille compliments et mille remerciements de ce que vous êtes venu avant-hier soir.

Votre tout dévoué et tremblant

MEYERBEER.

A JULES JANIN

Mon cher Jules !

Je serais vraiment au désespoir de ne pas vous posséder cette fois, car cela sera pour la dernière fois pour bien des mois, puisque je pars incessamment. Vous resterez aussi longtemps qu'il vous plaira, vous vous en irez quand votre pièce nouvelle vous réclamera, mais je vous prie venez pour un peu, pour que je puisse trinquer encore une fois avec vous.

Votre tout dévoué de cœur

MEYERBEER.

Les billets qui vont suivre n'ont d'autre intérêt que de continuer à nous faire connaître le Meyerbeer complimenteur et flatteur pour qui-conque lui semble capable d'exercer une action en sa faveur sur l'opinion.

A UNE COMTESSE

Madame la comtesse,

Je suis vraiment voué au malheur: toutes les fois que vous me faites l'honneur de m'écrire une de vos charmantes et admirable lettres, il m'est impossible de venir moi-même vous présenter mes hommages les plus respectueux et les plus dévoués. Pour comble d'infortune, j'ai déjà pris un engagement pour lundi prochain, en sorte qu'il m'est encore interdit, quelque ardent désir que j'en aie, de répondre à l'aimable invitation que vous avez bien voulu m'adresser. Mais en dépit de la fatalité qui me poursuit, j'espère trouver bientôt un moment où je vous demanderai la permission de venir moi-même en personne vous présenter l'expression de mes plus vifs regrets et celle des sentimens les plus dévoués avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Madame la Comtesse,

Votre  
très humble serviteur  
MEYERBEEH.

Paris, 24 avril 1849.

AU VIOLONISTE VIEUXTEMPS

Monsieur!

Veillez me permettre de vous présenter par ces lignes Monsieur Mertens, violon et compositeur. Ce jeune artiste qui est Prussien jouit de la protection de S. M. le Roi de Prusse, au frais duquel il entreprend maintenant des voyages pour connaître et étudier les grands models de l'art, tel que vous, mon illustre Monsieur Vieuxtemps. M<sup>r</sup> Mertens s'est montré digne de la haute protection de sa majesté, car c'est un jeune artiste de beaucoup de talent, d'un grand savoir, et d'un caractère aussi modeste que noble. Il est digne de la faveur qu'il sollicite par mon entremise près de vous, c. a. d. de faire votre connaissance personnelle d'être entendu et jugé par une autorité aussi compétente que la votre & de recevoir vos conseils quelquefois.

Veillez agréer Monsieur l'expression de mes sentimens les



plus distingués et daignez me rappeler au souvenir de Madame Vieuxtemps.

Votre très dévoué  
MEYERBEER.

Berlin, 16 mars 53.

à Monsieur Vieuxtemps (de la part de MEYERBEER) à PARIS.

• A ADOLPHE ADAM

Cher et illustre confrère,

Je me suis procuré ce matin votre feuilleton sur le petit Anténor Joly (1) qui m'a vraiment ému. C'est plus qu'un article littéraire, c'est une bonne action que ce feuilleton. Après l'avoir lu je trouve que mon tribut de 40 francs que je vous ai offert hier au soir pour l'enfant est trop faible et je viens ajouter les 60 francs ci-joints que je vous prie d'agréer pour votre petit protégé.

A revoir cher maître. Votre

tout dévoué confrère  
MEYERBEER.

Ce lundi.

J'écris ces lignes sur votre piano.

À BERRYER (2).

[Février 1854].

Cher et illustre Monsieur!

Monsieur le Directeur de l'Opéra comique vient de m'envoyer une loge pour la représentation de l'*Étoile du Nord* de demain (samedi). Cette obligeance de sa part deviendrait pour moi d'un

---

(1) On voit par cette lettre qu'Adolphe Adam, dans son journal, avait fait appel à la bienfaisance publique en faveur de l'enfant laissé orphelin par la mort d'Anténor Joly. Meyerbeer pouvait-il résister à un appel dont l'effet, sans aucun doute, devait être, que la main gauche ignorerait ce que donnait la main droite? ... — Sur Anténor Joly, voir, ci-dessus, note d'une lettre de Meyerbeer à Nourrit.

(2) Lettre relative à l'*Étoile du Nord*, dont la première représentation à l'Opéra-comique fut donnée le 16 février 1854.

prix inestimable si vous vouliez me faire l'extrême honneur d'agréer cette loge de la part de l'humble compositeur qui est votre ardent et dévoué admirateur.

Je serais fier et heureux de voir le souverain de l'éloquence parmi mes auditeurs et juges.

Si vous n'étiez pas libre demain, et que vous préféreriez assister à la représentation de mardi, ou l'on jouera également l'*Étoile du Nord*, je me ferais transporter ma loge pour ce jour-là.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression des sentiments, les plus distingués

de votre dévoué admirateur

MEYERBEER.

Vendredi.

11, Rue Richepance: hôtel du Danube.

A LA SOCIÉTÉ DES AUTEURS ET COMPOSITEURS

Paris ce 24 octobre 55.

Messieurs et chers confrères

Si je n'avais reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser si peu d'heures avant mon départ de Paris, je serais venu en personne, pour vous exprimer de vive voix combien je suis touché et reconnaissant de l'insigne honneur que vous venez de me décerner en me nommant un de vos présidents honoraires, honneur auquel je n'avais aucun droit d'aspirer dans une société qui compte tant d'illustres maîtres de l'art dans son sein. Les seuls titres que je pourrais faire valoir pour justifier cet éclatant témoignage de votre faveur sont un pur amour de l'art, une ardente sympathie pour la belle institution qui nous unit, et mon vif désir de coopérer de toutes mes forces à la consolidation de cette sainte œuvre de Philantropie qui est le but de notre société.

Veuillez agréer de nouveau, Messieurs, l'expression de ma reconnaissance et de mon entier dévouement.

G. MEYERBEER.

A AUBER (1).

Cher et illustre Maître!

Depuis hier au soir je suis pris d'un violent mal de gorge accompagné de fièvre.

Je suis obligé de garder la maison aujourd'hui et je crains bien ne pas être encore assez rétabli demain pour pouvoir sortir et assister aux concours du chant.

Je suis bien fâché de ce contretemps qui m'empêchera de remplir un devoir qui m'est bien cher, puisqu'il me procure l'honneur et le plaisir de pouvoir siéger à côté de vous, cher et illustre maître, pendant quelques heures.

Veuillez agréer l'expression des sentiments les plus distingués de

Votre très dévoué  
MEYERBEER.

Vendredi.

Le cinq lettres qui vont suivre, toutes adressées à Henri Blaze de Bury (y compris la dernière écrite par le directeur de l'Odéon, Ch. de la Rounat), sont relatives au projet de représentation du drame de cet auteur: *La jeunesse de Goethe*, pour lequel Meyerbeer a composé une importante partie musicale. L'œuvre n'a pas été mise à la scène et la partition de Meyerbeer est restée inédite.

A HENRI BLAZE DE BURY

Berlin, 20 mars 1860.

Mon cher ami,

C'est avec un double plaisir que j'ai reçu votre aimable lettre: d'abord vous m'y donnez de vos nouvelles, et puis vous savez combien j'aime tout ce qui sort de votre plume spirituelle et philosophique.

Vous avez l'air, mon cher ami, de douter un peu que je tienne la parole que je vous ai donnée de mettre en musique la scène du quatrième acte de votre drame de *Goethe*, scène que vous m'avez remise à mon départ de Paris, et dont je vous ai promis

---

(1) Réponse à un convocation pour une séance d'un jury d'examen au Conservatoire.

d'achever la composition pour cet automne, époque à laquelle, m'avez-vous dit, votre drame doit entrer en répétition. Je n'ai jamais failli à mes promesses envers qui que ce soit, et ce ne sera pas vis-à-vis d'un ami tel que vous que j'y manquerai pour la première fois. Vous ne me parlez pas de votre tragédie de *Pétrarque*, que vous aviez l'intention de donner cet hiver à l'Odéon. L'ouvrage n'est-il pas achevé, ou bien des difficultés de théâtre vous empêchent-elles de le donner? Vous savez combien tout ce qui a trait à vous, mon cher ami, et à vos poétiques productions, m'inspire d'intérêt. Veuillez me rappeler au souvenir de M<sup>me</sup> de Bury, de M. et M<sup>me</sup> Buloz, mais avant tout et surtout à celui de mes charmantes protectrices, de mes bons avocats, M<sup>lle</sup> Marie Buloz et M<sup>lle</sup> Zetta de Bury. Dites-leur en même temps, s'il vous plaît, qu'on publiera incessamment la marche que j'ai composée pour la fête de saint Gilles à Paris, et que j'ai donné ordre à mon éditeur d'en offrir un exemplaire à chacune d'elles.

Adieu et mille compliments affectueux de votre tout dévoué  
MEYERBEER.

AU MÊME

Paris, ce 2 septembre 1860.

Mon cher Henri!

Je me rends avec plaisir au désir que vous m'avez manifesté de mettre en musique la grande scène qui forme le troisième acte de votre drame : *la Jeunesse de Goethe*, que vous destinez maintenant au Théâtre-Français ou à l'Odéon, et je vous promets de vous livrer ma musique le 10 mai prochain, pour que l'ouvrage soit représenté dans le courant de la saison ; mais sous la condition expresse que celui des deux théâtres ci-dessus mentionnés qui jouera *la Jeunesse de Goethe* engagera pour les représentations de cet ouvrage tout l'orchestre et tous les chœurs du Théâtre-Italien de Paris, et, en outre, deux chanteurs et deux chanteuses à mon choix pour chanter les rôles de Mignon, de Gretchen, du Roi des Aulnes et du père. Si la pièce ne serait pas jouée le 15 juin, je ne pourrais plus donner ma musique que pour le 15 septembre. Je vous expliquerai de vive voix, cher Henri, la raison de cette dernière condition.



Il est convenu aussi que vous aurez la bonté de m'écrire le 10 mars, à Berlin, si le théâtre a pris avec vous un engagement par écrit de représenter votre ouvrage à l'époque et aux conditions mentionnées sur cette lettre (pour ma gouverne).

Veuillez agréer, cher Henry, l'expression des sentiments les plus distingués de

Votre tout dévoué

MEYERBEER.

à *Monsieur le Baron* BLAZE DE BURY, 18, *Rue du Cherche-Midi*. PARIS.

AU MÊME

Berlin, le 28 janvier 1861.

Mon cher ami,

• ... Depuis six semaines j'ai complètement terminé la musique de l'acte que vous m'avez chargé de faire. J'attendais, pour vous l'annoncer, l'époque à laquelle vous m'avez promis de me faire part si vous étiez parvenu à vous arranger avec un théâtre.

Je vois par votre lettre que c'est l'Odéon; et, si vous trouvez pour vous les éléments nécessaires dans la troupe, ainsi que pour la mise en scène du quatrième acte, et que l'on puisse garantir pour l'exécution musicale les moyens qu'il me faut et que j'ai indiqués dans la lettre que vous possédez de moi, je crois que la localité est bien choisie, surtout avec un directeur comme M. de la Rounat, qui a la réputation de beaucoup d'intelligence et de courage. Mais vous me dites qu'au mois d'avril, où nous étions convenus que je donnerais ma partition, M. de la Rounat a un engagement avec M<sup>me</sup> Ristori, et que, par conséquent, il nous propose de donner l'ouvrage au printemps de 1862. A cette époque, je serai certainement libre, musicalement parlant, car l'opéra nouveau que je prépare devra être donné dans le courant de l'hiver prochain; je ne vois donc pas de difficulté, quant à présent. Toutefois, mon cher ami, prendre un engagement définitif pour une époque aussi éloignée que celle-là, qui n'échoit que dans quatorze mois, c'est ce que je n'oserais faire dans ma position: père de famille, n'habitant pas la France, et dans les conjonctures où nous vivons, qui sait, dans un avenir si lointain, ce qui pourrait me retenir chez moi? Si

nous attendons jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre prochain à signer un traité pour avril 1862, époque que M. de la Rounat propose, il sera sûr sept mois d'avance d'avoir l'ouvrage, et, de notre côté, l'avenir ne sera pas enchaîné par un si long espace. Je pense, si comme vous dites qu'il a envie de l'ouvrage, que ça ne sera pas un empêchement.

Maintenant, mon cher ami, causons un peu de notre pièce. Le tableau que j'avais craint le plus et que je vous avais proposé de changer (celui de la cathédrale de *Faust*) est celui qui est venu le mieux de tous, et j'espère que vous n'en serez pas mécontent. Je n'ai aucun changement à vous demander non plus pour tous les autres tableaux et mélodrames, que j'ai pu faire tels que vous me les avez indiqués. Il n'y en a qu'un seul qui m'inquiète musicalement et sur lequel j'hésite encore maintenant : c'est celui du *Roi des Aulnes*. La musique de Schubert de cette ballade est devenue si populaire dans tout le monde qu'il me paraît impossible d'en faire adopter au public une nouvelle sur ces paroles, et moi-même j'en ai subi tellement l'influence que je n'ai pu parvenir à faire une autre musique qui me satisfît. Je pense donc de garder le tissu des mélodies de Schubert en mettant dessous des chœurs pour les filles du roi des Aulnes et de partager les mélodies de Schubert entre les trois interlocuteurs, et en même temps, cela va sans dire, d'orchestrer ce morceau que Schubert n'a fait que pour le piano. Maintenant, il y a deux façons de le faire : l'une est de faire parler en mélodrame le père et le fils et de donner pendant ce temps les dessins de mélodies de Schubert à l'orchestre et de ne faire chanter proprement dit que le Roi des Aulnes et ses filles ; l'autre de faire chanter aussi les parties du père et du fils par des chanteurs. Ayez là bonté de m'écrire laquelle de ces deux versions vous préférerez. Au point de vue musical tout pur, il serait préférable que tous les trois chantassent ; mais je me conformerai à votre décision. Veuillez aussi me faire savoir si, comme vous en aviez eu l'intention, vous avez ajouté un chœur d'étudiants au premier acte et, dans ce cas, envoyez-le-moi de suite, car j'aimerais mieux le faire maintenant, où l'impression du reste de la musique est encore chaude dans mon imagination, que plus tard quand d'autres travaux m'en auront éloigné.

Veillez, mon cher ami, me rappeler au souvenir de M<sup>me</sup> de Bury, de ma charmant Zetta, et faites-moi le plaisir de me mettre bientôt au courant de cette affaire.

Votre tout dévoué,

MEYERBEER.

P.S. J'ai déjà réclamé une fois votre indulgence, mon cher ami, pour être obligé de me servir d'une main étrangère pour mes lettres, que je dois dicter, mon oculiste m'ordonnant d'écrire le moins possible, vu l'état de mes yeux.

Je charge cette lettre, puisque je vois par la vôtre combien la poste est peu exacte.

AU MÊME.

Ems, le 31 août 1861.

Mon cher ami,

J'ai reçu votre aimable lettre, qui m'a trouvé alité et très souffrant.

Je profite d'un répit que le mal me laisse aujourd'hui pour ne pas retarder ma réponse.

Vous devez savoir, cher Henri, car je vous l'ai dit l'année passée, et vous le trouverez aussi dans la lettre que vous avez de moi en mains sur ce sujet, que je ne puis venir à Paris que dans le courant du mois d'avril. Il nous faudra pour le moins six bonnes semaines de répétitions musicales, car, quand la musique, qui déjà par elle-même est assez compliquée (surtout dans la scène de l'église), sera apprise, il faudra encore la faire concorder avec détails scéniques des visions et avec les positions tout exceptionnelles, dans cet ouvrages, des chanteurs, qui ne se trouvent jamais sur le devant de la rampe, et par conséquent éloignés de l'orchestre. Il faudra beaucoup d'essais et peut-être des changements partiels avant que tout coïncide ensemble. Maintenant, vous m'écrivez que le théâtre de l'Odéon ferme à la fin de mai. Vous ne pourriez donc avoir que huit ou dix représentations tout au plus avant la fermeture. Réfléchissez bien, cher ami, si c'est dans l'intérêt de votre ouvrage de l'interrompre après si peu de représentations, et s'il ne vaudrait pas mieux dans ces conditions, ou de donner la pièce à un autre grand théâtre qui pourrait vous jouer sans interruption tout l'été, ou, ce qui me paraît encore plus avantageux, de rester à l'Odéon, mais de ne donner la



la pièce qu'à la réouverture, au mois de septembre, où vous auriez tout l'automne et l'hiver pour une longue série de représentations devant vous. Mais, entendons-nous bien, cher ami, ceci n'est qu'un avis que j'émet et pas une condition. Votre intérêt est le plus important dans cet ouvrage, et il doit l'emporter comme importance de collaboration et comme quantité, car je n'ai fait que la musique d'un acte sur trois de drame.

Vous me demandez, cher Henri, si je ne viendrai pas maintenant un peu à Paris; mon intention avait été, en effet, d'y faire une excursion après avoir fini ma cure ici, et mon but principal était de connaître enfin votre pièce de *la Jeunesse de Goethe*, dont je ne connais jusqu'à présent que ce que vous m'en avez raconté à l'état de plan projeté. Maintenant, il est de la plus haute importance pour moi de connaître la pièce achevée, pour savoir de quelle façon les actes qui précèdent celui que j'ai mis en musique préparent et justifient le caractère de ma musique, telle que je l'ai faite, d'après la donnée générale de la pièce que vous m'avez seulement indiquée.

Mais cette excursion à Paris devient maintenant impossible, car mon roi vient de m'ordonner de composer la musique qui s'exécutera pendant son couronnement à Kœnigsberg, et il m'ordonne, en outre, de venir moi-même à Kœnigsberg pour diriger un grand concert qui fera partie des fêtes royales. Déjà j'ai dû composer sur ces ordres une cantate, qui sera exécutée à Berlin, au château, après le retour du roi de Kœnigsberg, également dans une fête que le roi donnera, et que je dois également diriger. Vous voyez qu'il n'y a pas moyen pour moi de penser actuellement à un voyage.

Vous m'écrivez, sur votre lettre, cher ami, que vous me ferez peut-être une petite visite à Ems. Cela serait charmant. Seulement, il ne faudrait pas alors perdre du temps pour exécuter votre bonne intention, car le 13 septembre finit ici ma cure, et, le 14, je suis obligé de retourner à Berlin. Si vous venez, n'oubliez pas surtout d'apporter *la Jeunesse de Goethe*, pour me la lire.

Veillez me rappeler au souvenir de Mme la baronne de Bury et mille compliments pour la charmante M<sup>lle</sup> Zetta, qui, je l'espère bien, conserve la bienveillance à son vieil adorateur.

MEYERBEER.



CH. DE LA ROUNAT À HENRI BLAZE DE BURY.

Paris, le 25 octobre 1861.

Mon cher M. Blaze,

Il me faut absolument un engagement définitif, je suis au bout de mon attente et il m'est impossible de marcher plus longtemps sans avoir assuré définitivement ma fin d'année. Sur la foi de votre parole, j'ai refusé toutes les propositions qui m'ont été faites, me laissant aller en artiste passionné aux rêves du triomphe éclatant que j'espère et au service duquel se mettrai tous mes moyens d'action. Je vous en prie, de la façon la plus instante, il y va pour moi d'un intérêt puissant et pressant, priez notre illustre maëstro de m'envoyer une certitude, je voudrais pouvoir m'occuper de la grande œuvre dès le 15 février, afin d'être prêt complètement au 1<sup>er</sup> avril. Si le succès est ce que j'espère, au lieu de fermer au 31 mai nous resterons ouverts indéfiniment.

Sougez que l'année dernière, à pareille époque, le traité de Mme Ristori était signé depuis longtemps déjà et elle jouait le 25 mars.

Il faut de toute nécessité que je sois fixé le plus promptement possible afin de préparer un moyen d'exécution et surtout parce que, si la combinaison était rompue par le fait du grand maître, je me trouverais, moi, dans le plus extrême embarras, ayant comme je vous le dis, compté aveuglément sur la parole que vous avez cru pouvoir m'engager.

Pardonnez-moi cette mise en demeure ; mais je suis forcé de vous la soumettre au nom des intérêts que je représente et qu'on m'accuserait d'avoir aventurés.

Votre bien affectueusement dévoué.

CH. DE LA ROUNAT.

Nous voici maintenant ramenés à la petite manifestation d'art français à laquelle nous avons déjà vu s'associer Rossini, celui-ci avec une vivacité d'accent que nous ne retrouverons pas dans le certificat d'estime donné par le diplomate Meyerbeer. Dans ce dernier billet, il est vrai, Rameau n'est pas qualifié cher et illustre maître ; mais il est traité d'immortel compositeur, ce qui est tout aussi original.

A STEPHEN DE LA MADELAINE.

Berlin, ce 22 octobre 1862.

Monsieur!

C'est de cœur et d'âme que je joins mes vœux à ceux exprimés par mes illustres confrères de l'Institut de France à Messieurs les membres du Conseil municipal de Dijon, pour qu'une statue soit érigée, dans sa ville natale, à l'immortel compositeur Rameau, une des grandes gloires de l'école française.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

MEYERBEER.

Dans les dernières lettres que nous connaissons de Meyerbeer, il est question de Berlioz, et la seconde lui est adressée: datée de novembre 1863, elle a précédé la mort de l'écrivain de moins de six mois. Le destinataire de la première de ces lettres ne nous est pas connu.

Paris, 3 octobre 1863.

Cher Maestro,

Les journaux m'apprennent votre retour et je compte en profiter de suite. M. Berlioz et plusieurs autres personnes de votre connaissance me font l'honneur de dîner avec moi mercredi 7 courant. Vous seriez bien aimable si vous vouliez orner cette petite réunion dînatoire de votre présence. Nous nous réunirons à 6 heures aux Petits moulins rouges, avenue d'Antin, aux Champs Elysées. Dans l'espoir d'un oui favorable, je suis comme toujours

Votre tout dévoué

MEYERBEER.

2, rue de Montaigne.

A HECTOR BERLIOZ.

Jeudi 9 novembre 1863.

Cher et illustre Maître!

Une indisposition qui me retient depuis deux jours au logis m'a rendu impossible d'assister hier à votre première représentation (1).

---

(1) *Les Troyens à Carthage* ont été représentés au Théâtre-Lyrique le 4 novembre 1863.

Mais la nouvelle de votre triomphe éclatant m'étant néanmoins déjà parvenue ce matin, je ne puis résister au désir de vous exprimer au moins par ces lignes quel bonheur ma vieille amitié en ressent, en attendant que je puisse vous le dire de vive voix, cher et illustre Maître.

Demain, je me dédommagerai de la privation forcée de hier soir, en venant admirer votre nouveau chef-d'œuvre et mêler mes applaudissements à ceux du public entier.

Votre tout dévoué de cœur

MEYERBEER.

Meyerbeer est mort le 2 mai 1864. La correspondance de Fétis comprend, comme postérieures à cette date, 6 lettres adressées à ce dernier par Émile Perrin, directeur de l'Opéra (15 août 1864 à 12 mars 1865): " Madame Meyerbeer a conclu un arrangement qui assura à ce théâtre la représentation de *L'Africaine*; Fétis sera chargé de la surveillance des répétitions „ (Cat. Charavay, vente du 30 avril 1910). — *L'Africaine* a été représentée pour la première fois le 28 avril 1865.

### Extrait du testament de G. Meyerbeer.

*Art. 18. Depuis fort longtemps, j'ai l'habitude de noter sur un cahier de musique destiné à cet usage toute pensée musicale qui me traverse l'esprit et qui me plaît, soit pendant que je suis au piano, soit à tout autre moment. Je ne veux pas qu'après ma mort ces pensées soient remises entre les mains d'un compositeur vivant pour fabriquer une œuvre nouvelle ou pour compléter mes compositions inachevées, afin de faire paraître ensuite celles-ci comme mes œuvres posthumes, ainsi que cela n'est arrivé que trop souvent à d'autres artistes au détriment de leur gloire. Ma famille n'a pas besoin de ces ressources. Cela me serait également douloureux si, par mégarde, ces cahiers tombaient entre des mains infidèles et que par là mes pensées fussent utilisées par d'autres musiciens, sous leur nom. Ma volonté expresse et formelle est donc que, peu de jours après l'ouverture de ce testament, les cahiers ci-nommés, contenant mes pensées (lesquels consistent en cinq gros cahiers de musique, dont la reliure du premier est bleue, du deuxième rougeâtre, du troisième multicolore, du quatrième verte, du cinquième rouge, et sur les titres desquels se trouve écrit: Pensées détachées; esquisses et morceaux inachevés de Meyerbeer), soient ôtés de mes papiers, par ma femme et les exécuteurs testamentaires, cachetés et gardés soigneusement dans un coffre spécial. Si un de mes petits-enfants devait un jour montrer une vocation musicale, mes cahiers contenant mes pensées musicales devront lui être remis.*

*J'ordonne qu'il en soit de même à l'égard de mes compositions non publiées au moment de mon décès, ainsi que du journal tenu par moi depuis la fin de*

*l'année 1846. Il ne doit être permis à personne sans exception de prendre connaissance de ces cahiers, des compositions inédites et de mon journal. Si, parmi mes petits-enfants, il ne s'en trouve pas qui soit doué musicalement, ce dont mes exécuteurs testamentaires seront seuls les juges, ces cahiers contenant les pensées musicales, compositions inédites et journal, devront être brûlés. Ceci, bien entendu, ne peut être exécuté que lorsque mes trois filles ne seront plus et que mes petits-fils auront atteint un âge qui permet d'émettre un jugement sûr concernant leurs dispositions musicales.*

*Si, à l'époque de ma mort, mon ouvrage Vasco de Gama (1) n'a pas encore été représenté, j'ordonne que, tant la grand partition que la partition réduite au piano soient publiées par la gravure et que la représentation théâtrale en ait lieu, mais tout d'abord à Paris, soit au Grand Opéra, soit au Théâtre-Lyrique. Cette représentation à Paris ayant eu lieu, je permets que cet ouvrage soit joué sur tous les théâtres. Comme le libretto de cet ouvrage est du défunt poète Scribe, mes exécuteurs testamentaires devront obtenir, tant pour la publication que pour la représentation, la permission de Mme veuve Scribe, celle-ci pouvant, d'après les lois françaises, s'opposer à la publication ainsi qu'à la représentation.*

*Je n'inflige aucune pénalité en cas de non-accomplissement des ordres indiqués ci-dessus concernant mes manuscrits de musique, journal, etc. ..., mais je fais appel à la pitié de ma bien-aimée épouse et de mes enfants ainsi qu'à celle de mes exécuteurs testamentaires, et leur recommande avec instance l'accomplissement entier de mes volontés ...*

MEYERBEER.

La Bibliothèque du Conservatoire, qui nous a fourni la plus grande partie de ces lettres de Meyerbeer et documents le concernant, en possède un bien plus grand nombre : la collection d'autographes de cet auteur est une de plus importantes qui soient dans ses cartons. Il s'y trouve, notamment, une quantité considérable de lettres d'affaires, correspondances avec les éditeurs, etc. Quelques-unes sont en allemand, d'autres en italien. Cet ensemble constitue une matière qui pourrait composer une véritable autobiographie par lettres de l'auteur des *Huguenots*. Ce que nous venons d'en extraire en résume la quintessence, et il n'a pas paru qu'il fût nécessaire d'en donner davantage ici.

---

(1) *L'Africaine*.



#### CHAPITRE IV.

### Hector Berlioz.

La correspondance de Berlioz est d'une richesse exceptionnelle. Plusieurs volumes n'ont pas suffi à en épuiser la matière, et il reste encore à publier beaucoup de ses lettres inédites. Nous ne songeons pas à les donner dans ce recueil général, auquel tous les musiciens doivent avoir part. Mais, depuis qu'ont été imprimés les premiers tomes de cette correspondance, que nous avons établie par ordre chronologique (1), nous avons retrouvé plusieurs lettres qui n'y avaient pas pu figurer, leur tour étant passé. L'occasion est bonne pour les faire connaître — en attendant celle qu'un supplément (sinon une refonte complète) nous fournira peut-être de remettre ces pages de jeunesse à leur vraie place dans le recueil épistolaire qui forme au jour le jour le *curriculum vitae* du grand musicien français.

La plus ancienne lettre de Berlioz qui soit venue jusqu'à nous est connue: c'est celle que, le 25 mars 1819, âgé de quinze ans et trois mois, il écrivit, de la Côte Saint-André, aux éditeurs Janet et Cotelle pour leur proposer de publier ses œuvres. Nous ne la répéterons pas.

---

(1) Deux de ces volumes ont paru: HECTOR BERLIOZ, *Les Années romantiques* (1819-1842); *Le Musicien errant* (1842-1852), correspondance publiée par JULIEN TIERSOT, chez Calmann-Lévy. Antérieurement, la même librairie avait publié la *Correspondance inédite* et les *Lettres intimes*. Il faut signaler aussi des recueils moins importants, comme celui des lettres de Berlioz à la princesse Wittgenstein, les lettres à Estelle (*Une page d'amour romantique*) et quelques autres brochures.

Mais il est intéressant de connaître son écriture à cet âge tendre : reproduisons donc cette première signature, ce qui nous est facile maintenant que l'original de la lettre est venu à la Bibliothèque du Conservatoire.

Hector Berlioz .

Les *Mémoires* de Berlioz (VII) ont parlé de la lettre qu'il écrivit à Chateaubriand, à la fin de 1824, pour lui demander de coopérer aux frais d'exécution d'une messe qu'il voulait faire entendre publiquement; ils reproduisent la réponse de l'auteur du *Génie du Christianisme*, laquelle est datée du 31 décembre. La lettre de Berlioz a disparu; mais il en a été retrouvé une autre, écrite par lui, le 13 mai 1854, à un ami officieux, Lecomte, amateur d'autographes, auquel il annonçait l'envoi d'une lettre de Chateaubriand et d'un billet d'Andrieux. " Ne mettez rien sur la lettre de Chateaubriand qui indique qu'elle me fut adressée „, ajoutait-il. Malgré ces précautions, l'ensemble de cette documentation a été retrouvé et a pu être identifié; la lettre de Berlioz, écrite à Lecomte en 1854, et celle de Chateaubriand de 1824, sont restées réunies: nous les avons vues ensemble dans la collection Bachimont, aujourd'hui dispersée, et elles ont été annoncées dans plusieurs catalogues de vente, notamment le Bulletin Charavay de novembre 1921. La lettre de Chateaubriand, tracée de sa belle écriture ferme, droite et claire, commence par ces mots: " Vous me demandez 1.500 francs, Monsieur „. Les *Mémoires* ont imprimé " douze cents francs „. Le reste est conforme à l'original.

A la même époque appartiennent deux lettres, l'une non datée, mais écrite évidemment dans l'automne de 1824, l'autre du 18 février 1825, toutes deux adressées par le jeune musicien, étudiant en médecine, à un de ses oncles, à qui il fait confidence de ses débats avec sa famille quant au choix de sa carrière. Elles complètent heureusement et confirment ce qu'il a dit lui-même à ce sujet dans ses *Mémoires*. Elles ont été communiquées naguère à M. J. G. Prod'homme par le petit-fils du destinataire; nous en reproduisons les textes d'après lui.

A VICTOR BERLIOZ

Paris ce Vendredi.

Mon cher oncle,

Ce n'est point à la négligence ni à l'oubli de mes devoirs qu'il faut imputer mon si long retard à vous écrire. Le vrai motif est que je n'osais le faire, vous sachant irrité contre moi;

je ne savois comment excuser mon départ, quoique certainement papa vous ait donné après les motifs du secret dont il fut enveloppé. Il m'en a bien coûté de m'éloigner de vous sans vous avoir fait part de la nouvelle détermination que j'avois obtenue de sa tendresse; il m'en a coûté encor davantage d'embrasser ma carrière, que vous réprouviez, et qui devoit causer tant de chagrins dans ma famille; mais qu'y faire? ma funeste destinée m'entraînait malgré moi et toute autre occupation m'aurait rendu le plus malheureux des hommes. Il me semble en outre qu'avec les arts on peut payer à la société le tribut qu'elle attend de nous; cette partie de nos connaissances, et surtout la musique, élève l'âme en lui donnant plus de sensibilité, et, cette qualité étant la source de celles du cœur, la culture des beaux arts ne peut pas dépraver l'homme. Quant à la célébrité plus ou moins grande qu'on peut y acquérir, j'espère, avec l'aide et l'appui de mon Grand maître (1), pouvoir m'y distinguer un jour. Je ne crois pas que vous partagiez mes idées là dessus, mais j'ose espérer que je n'aurai par perdu votre affection et que vous ne doutez pas de celle de votre respectueux et tendre neveu

HECTOR BERLIOZ.

Veuillez présenter mes devoirs à ma tante et à Madame Dauriac (2). La famille Prudhomme m'a chargé de mille choses de leur part pour ces dames.

*A Monsieur Berlioz, Avocat général à la Cour Royale de Grenoble, à St Étienne de St Geoirs, par la Côte St André, Isère.*

AU MÊME

Paris ce 18 fevrier 1825.

Mon cher oncle,

Vous allez être sans doute étonné de l'objet de ma lettre. Je viens vous supplier d'être le médiateur entre mon père et moi. L'extrême amitié qu'il a pour vous me fait espérer qu'il fera cas de vos conseils, et la conformité de vos opinions avec les siennes ne peut manquer de lui faire voir que, si vous plaidez ma cause, vous la croyez celle de la raison.

---

(1) Lesueur.

(2) Belle sœur du destinataire. — Les Prudhomme : famille dauphinoise habitant Paris.

Voilà ce que je puis dire en ma faveur.

D'abord, papa se croit parfaitement de sang froid, ce qui lui donne, dit-il, un grand avantage pour voir les choses sous leur vrai point de vue sur mon état habituel d'Enthousiasme. Dans sa dernière lettre, il commence par me dire " que c'est à tort que j'espère que ma persévérance pourra le lasser ou que des succès pourront le faire revenir „. Ce qui est avouer que, lors même que je devrais devenir un Gluck ou un Mozart, il ne consentirait jamais à ce que je sois musicien.

Est-on de sang-froid quand on pense ainsi? Réfléchissez aux conséquences d'une pareille opinion. Je lui disais un jour que, si tous les pères avaient agi comme lui, il n'y aurait jamais eu en Europe ni poètes, ni peintres, ni architectes, ni sculpteurs, ni compositeurs. Il me répondit: "*Eh! le grand malheur!* „

Était-il de sang froid?

Vous pourrez peut-être m'objecter que, quand tous les pères qui se trouvent dans le même cas que le mien penseraient de même, cela ne pourrait pas anéantir les arts, parceque les hommes nés dans les basses classes de la société, n'ayant rien à perdre, pourraient s'exposer aux périls de cette carrière épineuse; mais je vous répondrai encore que, si les opinions de ces hommes étaient les mêmes que celles de mon père, ils devraient en conclure naturellement qu'au lieu d'exposer leur carrière à la moindre chance, il vaut mieux prendre un état sûr, tel que ceux de charpentier, cordonnier et autres. Donc les arts seraient anéantis; et je ne crois pas nécessaire de mettre en question si ce serait un malheur pour les nations civilisées.

Mon père me dit ensuite que l'état d'enthousiasme détruit toutes les qualités du cœur et fait des hommes qui en sont possédés des êtres faibles, immoraux, égoïstes et méprisables. Il me donne pour exemple La Fontaine, qui avoit abandonné sa femme et ses enfants. Mais, sans entrer dans le détail des raisons qui engageaient l'illustre fabuliste à en agir ainsi, et que tout le monde connaît, je riposterai par l'exemple de Boileau, du grand Corneille, de Racine, de Gluck, de Grétry, de Lesueur et d'une infinité d'autres. Tous les contemporains se sont accordés et s'accordent encore sur les qualités qui en ont fait des hommes recommandables indépendamment de leur génie. Et certes, si l'auteur des *Horaces*, celui d'*Athalie*, celui d'*Iphi-*



*génie en Tauride*, celui du *Silvain* et celui des *Bardes* n'étaient pas possédés du Démon de l'enthousiasme, je ne sais pas alors comment on doit appeler le feu qui les animait.

Vous allez sans doute, mon cher oncle, me demander sur quoi je fonde des espérances de succès ?

Je crois le temps de me faire connaître au théâtre d'une manière éclatante extrêmement éloigné; mais j'espère beaucoup d'une Messe Solennelle, qui sera certainement exécutée d'ici en quatre ou cinq mois. Dernièrement, j'avais voulu la faire entendre, comme vous l'avez peut-être appris; mais l'impossibilité de réunir, sans payer, le grand nombre d'artistes indispensable et sa trop grande difficulté d'exécution pour un ouvrage qui ne doit pas être répété souvent, ont été des obstacles insurmontables. Je viens de retoucher ma partition et d'en élaguer toutes les grandes difficultés; je l'ai de nouveau montrée à M<sup>r</sup> Lesueur, qui, après l'avoir lue attentivement pendant quatre jours, me l'a rendue en me disant: " Il est désespérant que vos parents " veuillent vous arrêter; je ne mets plus le moindre doute à ce " que vous réussissiez en musique; on voit que vous irez grandement. Il y a dans cet ouvrage une imagination inconcevable, une masse d'idées qui m'étonne: le défaut, c'est qu'il " y en a trop; modérez vous, modérez vous, tâchez d'être plus " simple „. Voilà ensuite ce qu'il a dit de ma Messe à quelqu'un qui me l'a répété. " Ce garçon là a une imagination du diable; sa " Messe est étonnante; il y a tant d'idées qu'avec sa partition " j'en ferois dix des miennes; mais c'est plus fort que lui, il faut " absolument qu'il lâche sa bordée; il veut foudroyer son monde " à toute force „. Les mêmes choses m'ont été dites à peu près par le chef d'orchestre de l'Opéra (1) qui, après avoir étudié ma partition pendant huit jours, s'est engagé à en diriger l'exécution. J'ai reçu une lettre de compliments et de conseils de la part de M<sup>r</sup> Lefebvre, l'organiste de St Roch, qui avait assisté à la répétition que nous commençâmes et que je ne laissai pas achever, la veille du jour où je devais donner ma Messe dans cette église. Un Monsieur de ma connaissance lui parlait de moi directement, et entre autres choses M<sup>r</sup> Lefebvre lui dit: " Ce sera peut-être " dans quelques années le premier compositeur que nous ayons „.

---

(1) Valentino (voir ci-après).

Tout cela est fait pour m'encourager; mais ce sur quoi je compte principalement, c'est une certaine puissance motrice que je sens en moi, un feu, une ardeur que je ne saurois définir, qui se dirige tellement vers un seul point: la grande musique, dramatique ou religieuse, que je ne l'éprouve pas même pour la musique légère, et que je ne ferais pas six pas pour assister a un opéra-comique.

En résumé: = Il paraît que papa, bien loin d'être de sang-froid, s'est tellement exalté l'imagination, qu'il m'écrit actuellement des choses qu'il était bien éloigné de penser il y a un an; = Il me semble évident que je réussirai; = Il est certain que rien ne peut me faire changer de direction, et que, mon père me considérant comme un fou, ce n'est pas moi non plus qui pourrais le faire revenir de ses préventions.

C'est pourquoi, mon cher oncle, je vous conjure de réfléchir mûrement a ma situation, mettant a part tous les préjugés, et de plaider ma cause, moins pour moi que pour rendre la tranquillité au plus tendre père; si vous prenez mon parti, je ne désespère pas de retrouver le bonheur que son affliction nous a fait perdre.

Votre affectionné neveu

H. BERLIOZ

Rue St-Jacques N° 79.

*A Monsieur - Monsieur V. Berlioz - Avocat général à la  
Cour Royale de Grenoble. Rue Neuve. Isère.*

Le chapitre XV des Mémoires, consacré par Berlioz à évoquer le souvenir de ses admirations juvéniles, quand, à l'Opéra, il assistait aux représentations des chefs-d'œuvre classiques, se termine par un épisode auquel il donne pour titre: " Sensibilité d'un mathématicien „. On a parfois prétendu que les récits qu'il place en cet endroit de sa vie n'étaient que des chroniques fantaisistes, et leur style est un peu fait pour justifier cette impression. Eh bien, celle-ci n'est pas juste! Ce qu'ils racontent est pure vérité. Berlioz tourne au comique une scène dans la salle où il joue son rôle, avec, pour partenaire, un inconnu, enthousiaste aussi, ingénieur et mathématicien; il en donne le nom: " Il s'appelait Le Tessier. Je ne l'ai jamais revu „. Or, j'ai retrouvé, et acquis en son temps, pour la Bibliothèque du Conservatoire, une lettre de Berlioz adressée, le 21 janvier 1825, à ce même Le Tessier, et ce qui y est dit confirme de la façon la plus péremptoire son récit, d'apparence imaginaire. Les *Mémoires* de Berlioz raconteraient donc tout de même des choses vraies?...

A L'INGÉNIEUR LE TESSIER.

Monsieur,

Vous avez dû trouver ma conduite, avant hier à l'Opéra, bien inconséquente, et si quelque chose pouvait la justifier, ce serait le délire dans lequel Dérivis et Sachini (1) m'avaient plongé ainsi que vous. Je crains d'avoir commis une grande indiscretion en vous demandant votre adresse, mais je n'abuserai point de votre honnêteté; vos occupations sont trop importantes sans doute et votre séjour à Paris trop court peut-être pour que je prenne la liberté de vous aller voir; j'ose prendre celle de vous écrire, pour vous témoigner combien j'ai été enchanté de trouver en vous cette sensibilité et cette admiration pour le vrai beau, que je croyais perdue depuis longtemps.

Je suis artiste, Monsieur, je me destine à la composition musicale et suis élève de M. Lesueur. Vous concevez combien il est douloureux, pour un jeune musicien dévoré de la passion de son art, de voir la froide insensibilité du public à la représentation des chefs-d'œuvre de notre école, et d'entendre sans cesse blasphémer Gluck, Sachini, Méhul, Lesueur, Dérivis, la sublime M<sup>me</sup> Branchu, enfin tout ce qui est fait pour exciter au plus haut point l'enthousiasme des âmes sensibles. Aussi, quand j'en trouve une, de ces âmes de feu, que le fanatisme ou les préjugés de la mode n'empêchent pas de s'exalter à l'audition des œuvres du Génie, je voudrais non seulement les connaître, mais les faire connaître au monde entier.

Si vous vous trouvez encore à Paris, Monsieur, le 19 mars, il est probable que je ferai exécuter à S<sup>te</sup> Geneviève une messe solennelle à grand orchestre (2). Dérivis, je l'espère, chantera les solos, et si vos occupations vous permettent de venir l'entendre j'en serai extrêmement flatté.

---

(1) L'enthousiasme des deux correspondants avait été déterminé par une représentation d'*Œdipe à Colone*: les *Mémoires* et la lettre sont encore d'accord là-dessus.

(2) Ainsi, Berlioz avait rêvé le Panthéon pour y faire retentir sa première œuvre, avec les fanfares du *Resurrexit*, annonciatrices du *Tuba mirum*! Ce ne fut qu'à Saint-Roch, et le 10 juillet 1825, qu'a été exécutée sa Messe. Les lettres publiées dans les *Années romantiques* donnent des détails copieux sur cette première audition.



Agréez, Monsieur, l'assurance de la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre dévoué serviteur.

HECTOR BERLIOZ.

Paris, ce 21 Janvier 1825.

A Monsieur — Monsieur LE TESSIER —  
*Ingénieur des ponts et chaussées —*  
*Rue Traversière, N° 11.*

Les lettres qui vont suivre nous rendront témoins des efforts ininterrompus et acharnés du jeune musicien pour faire connaître ses œuvres. Il avait composé en 1826 une *Scène héroïque, la Révolution grecque* (sujet d'actualité) et il ambitionnait de la faire exécuter aux Concerts spirituels de l'Opéra. Sa proposition fut fort mal reçue par Kreutzer, directeur de ces concerts, quand il vint la lui soumettre. La lettre qu'on va lire confirme pleinement son récit (chapitre XI des *Mémoires*), mais elle y ajoute un supplément très intéressant: on y verra que cet écolier de vingt-deux ans, ne reculant devant l'audace d'aucune démarche, prit l'initiative de proposer à l'administration supérieure d'édicter un nouveau règlement ayant pour effet de favoriser les débuts des jeunes musiciens, et cette idée, qui a été souvent reproduite, était vraiment nouvelle. On constatera aussi son habileté à vouloir être le premier à profiter de la réforme espérée, et son souci de s'entourer de protecteurs, soit parmi les artistes, soit auprès des gens en crédit

A UN INSPECTEUR DES BEAUX-ARTS.

Monsieur,

Depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir ce matin, j'ai fait quelques réflexions sur le sujet de notre conversation; je prends la liberté de vous les communiquer.

Vous m'avez manifesté le projet de parler à M<sup>r</sup> Le Vicomte de la Rochefoucault (1) d'un règlement nouveau dont l'exécution tendrait à donner aux jeunes compositeurs la facilité de les faire entendre aux Concerts spirituels.

J'ose vous prier de vouloir bien attendre quelques jours pour énoncer votre opinion là-dessus; je crois que si le règlement était mis en vigueur avant que j'aie obtenu une réponse favo-

---

(1) Surintendant des Beaux-Arts. Il en a été parlé plusieurs fois dans les précédents chapitres.



rable et définitive de Kreutzer, j'aurais à craindre d'être soumis à une loi générale qui me feroit perdre pour cette année la priorité et l'avantage de la recommandation que je dois à votre obligeance.

C'est pourquoi je désirerais que vous eussiez la bonté, quand vous reverrez M<sup>r</sup> de la Rochefoucault, de ne lui parler que du peu d'espoir que m'a donné Kreutzer avant d'avoir pris connaissance de ma partition, et de la ridicule objection qu'il m'a faite "que l'exécution de ma scène nécessiteroit des études "nouvelles qu'on éviterait en donnant la musique de Haydn, "Beethoven, etc., etc. qu'on exécute tous les ans „.

Il sait très bien, et tout le monde en convenait tout à l'heure avec moi à l'Opéra, qu'un ouvrage qui ne peut durer plus de quinze ou vingt minutes, que personne n'est obligé d'apprendre par cœur, qui doit être chanté le cahier à la main par des chœurs capables d'exécuter à première vue, et qui n'a que quelques difficultés d'ensemble, ne nécessiterait pas plus de deux répétitions et n'occasionnerait pas pour les artistes une grande perte de temps.

Je doute que Kreutzer mette beaucoup d'obstination dans ses refus, étant aussi puissamment soutenu que je le suis. En outre, j'ai pour moi M<sup>r</sup> Dubois le régisseur, M<sup>me</sup> Branchu, M<sup>r</sup> Valentino (1), et surtout Lesueur, qui a examiné mon ouvrage avec la plus grande attention.

Je renouvelle, Monsieur, mes excuses pour mon importunité et les protestations de la reconnaissance que je ressens pour tout ce que vous avez fait pour moi.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre dévoué Serviteur

HECTOR BERLIOZ.

Paris, 15 Janvier 1826.

Rue de Harlay, N<sup>o</sup> 27.

*Monsieur — Monsieur LE NORMANT. —*

*Sous-inspecteur des Beaux Arts,*

*Rue de la Perle, N<sup>o</sup> 9, au Marais — PARIS.*

---

(1) Chef d'orchestre de l'Opéra en partage avec Habeneck.

La lettre suivante, au Surintendant des Beaux-Arts, nous montre Berlioz déjà plein du sujet de *Faust*, dont il venait de lire la traduction (*Mémoires*, XXVI).

AU VICOMTE SOSTHÈNE DE LAROCHEFOUCAULT.

Monsieur le Vicomte,

Le jury de l'Académie Royale de musique a reçu il y a deux mois un ballet de *Faust*. M<sup>r</sup> Bohain, qui en est l'auteur, désirant me fournir l'occasion de me produire sur la scène de l'Opéra, me confia la composition de la musique de son ouvrage; à condition cependant que l'administration ne sera fâchée que je sois chargé de ce travail. M<sup>r</sup> Auber a bien voulu me recommander fortement à M<sup>r</sup> Lubert et le disposer favorablement à mon égard; mais comme je n'ai pas encore entre les mains le programme du ballet et que je crains les compétiteurs en pied à l'Opéra, je m'adresse à vous, monsieur le Vicomte, et j'ose réclamer de votre bienveillance, dont j'ai déjà ressenti tant de fois les effets, l'appui qui m'est nécessaire dans cette circonstance.

J'ai mis en musique la plus grande partie des poésies du drame de Goethe, j'ai la tête pleine de *Faust*, et si la nature m'a doué de quelque imagination je crois qu'il m'est impossible de rencontrer un sujet sur lequel elle puisse se rencontrer avec plus d'avantages.

Un seul mot de votre part met au néant toutes les difficultés, fixe toutes les hésitations; je vous supplie, Monsieur le Vicomte, de vouloir bien le prononcer et décider par là de tout mon avenir.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Vicomte,

Avec le plus profond respect

Votre très humble et très obéissant serviteur

HECTOR BERLIOZ

Rue de Richelieu, N. 96.

Paris, ce vendredi 12 novembre 1828.

*En tête, note au crayon (préparée pour une réponse): " Cet arrangement semble étranger à M. le D.<sup>r</sup> — C'est l'auteur qui choisit son compositeur. — C'est l'Ad.<sup>n</sup> de l'Ac. R. de m. qui détermine la mise en scène. — On souhaite que les jeunes comp. franç. puissent se produire, mais on ne peut prendre aucun engagement en cette circonstance "*

Communiqué par M. Noël Charavay (Bulletin d'octobre 1915).

\*  
\* \*

Et voici maintenant l'époque des grandes passions romantiques. Nous n'avons plus à raconter l'histoire des amours de Berlioz avec miss Smithson, qui lui était apparue sous les traits d'Ophélie, la résistance qu'elle opposa à ses ardeurs, puis, après qu'il se fut consumé en de vains désespoirs, la " distraction violente ", à laquelle il céda auprès d'une autre, Camille Moke, celle-ci devenue plus tard la célèbre pianiste Madame Pleyel, et dont, en 1830, Berlioz avait cru pouvoir se dire le fiancé. Voici trois billets qui méritent d'être versés au dossier de cette aventure sentimentale. Ils sont écrits à des camarades de Berlioz : le second, Montfort, qui obtint le prix de Rome la même année que lui, et qui, moins préoccupé, était parti dans les délais réglementaires pour la Villa Médicis; le premier, Stephen de la Madelaine (1), chanteur et écrivain, que Berlioz avait connu à la chapelle royale quand Lesueur en était surintendant. Il n'est pas nécessaire de reproduire ici intégralement la correspondance qu'il eut avec cet ami de sa jeunesse, bien qu'elle ait été conservée; mais nous en devons détacher les deux premières lettres qu'on va lire, écrites exactement à un an d'intervalle, faisant remarquer seulement que, si le ton en est semblablement passionné, elles parlent pourtant de deux femmes différentes: Henriette Smithson dans la première, Camille Moke dans la seconde.

A STEPHEN DE LA MADELAINE.

[Paris, décembre 1829].

Mon cher Stephen,

Je vous envoie un exemplaire de mes mélodies (2).

Je comptais aller vous voir aujourd'hui; mais l'état horrible d'exaltation que je supporte avec tant de peine depuis quelques jours ayant encore augmenté ce matin, je ne suis plus capable d'un *entretien parlé* un peu raisonnable. Une idée fixe me tue, tous mes muscles tremblent comme ceux d'un mourant. Trois ans de patience, d'efforts de toute espèce, de travaux presque continus dans un art que j'idolâtre, n'ont pu apporter le moindre changement à....

Je ne sais pourquoi je vous parle de tout cela, je ne vous ai jamais fait de confidence.

---

(1) Nous avons déjà trouvé ce nom, à propos du projet d'érection d'une statue à Rameau, dans des lettres émanant de Rossini et de Meyerbeer.

(2) Les *Mélodies Irlandaises*, op. 2, parues en décembre 1829.

Mais ne faut-il pas que la lave déborde? Vous savez bien certainement ce que je veux dire.

Adieu.

Je voudrais vous voir cependant; si je suis un peu plus vivant, j'irai ce soir à l'Opéra, tâchez d'y être.

Adieu.

Votre tout dévoué

H. BERLIOZ.

*Of pangs of despited love!*

*I am lost my dear.*

*Mr Stephen*

*Rue Blanche, 3, Paris.*

AU MÊME.

[Paris, 30 décembre 1830].

Mon cher Stephen,

Je n'ai pas pu trouver un moment pour prendre congé de vous; toutes mes soirées étant prises (vous devinez par qui) il m'a été impossible de paraître à l'Opéra; je suis donc forcé de vous faire mes adieux par écrit. Je pars; mais heureusement sans crainte; mon Ariel, mon ange, ne peut plus m'être arraché; nous sommes liés assez pour que notre volonté seule puisse nous séparer. J'avais encore une douleur à connaître, celle d'un pareil départ... Oh routine infame!... ton règne durera-t-il encore longtemps?... J'ai beau la souffleter, elle relève toujours sa tête ridicule et niaise; j'espère pourtant qu'un jour je la lui ferai courber assez, pour que je la mette sous mes pieds et que je l'écrase.

Pendant mon exil, je tâcherai d'écrire quelque grande chose; j'essaierai de réaliser un projet immense que je médite et à mon retour nous remuerons le monde musical d'une étrange façon. En attendant, tâchez de battre en brèche ce qu'il reste encore de la mesure académique; ce sera une nouvelle preuve d'amitié que vous donnerez à

Votre dévoué

HECTOR BERLIOZ.

Paris, ce 30 décembre [à 2 heures du matin].

P. S. — Je pars dans 6 heures.

SEUL.

Adieu.

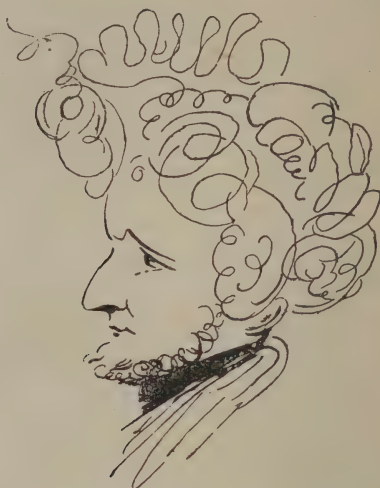


A MONTFORT.

La Côte St-André, 10 Janvier 1831.

Mon cher Montfort,

Toutes mes démarches auprès du Ministre de l'Intérieur pour obtenir ma pension à Paris ayant été infructueuses et les raisons qui me retenaient en France n'existant plus, je vous prie



HECTOR BERLIOZ À ROME EN 1831.

Dessin au trait par Horace Vernet.

de vouloir bien prévenir M<sup>r</sup> Horace Vernet que je serai rendu à Rome dans la 1<sup>re</sup> quinzaine de Février. Je suis parti de Paris le 28 Décembre, et, si je suis encore auprès de mon père, c'est le mauvais état de santé dans lequel je l'ai trouvé qui m'y retient.

Tâchez d'obtenir de notre Directeur que je ne perde pas les appointements de mon mois d'absence; vous m'obligerez beaucoup.

Grâce au terrible succès de mon concert (1), les difficultés

---

(1) Première audition de la *Symphonie fantastique*, le 5 décembre 1830.

que j'éprouvais pour obtenir C. de sa mère n'existent plus. M<sup>me</sup> M. a donné son consentement : nous sommes fiancés.

Adieu, silence toujours là dessus.

Votre dévoué  
H. BERLIOZ.

Nous allons retrouver Berlioz fidèle à ses admirations d'artiste : les lettres qui vont suivre sont adressées à Spontini. De la première (dont nous avons fâcheusement laissé échapper l'occasion de transcrire le texte entier alors qu'elle appartenait, comme la suivante, à la collection Bachimont) nous ne pouvons donner qu'un extrait. Elle est antérieure au départ de Berlioz pour l'Italie. Rappelons-nous que la première série de ces *Lettres de musiciens* contient, sous la date de Paris, 29 décembre 1830, un billet écrit par Spontini à son frère, moine dans un couvent de Rome, pour lui recommander le Signor Berlioz, *compositore francese di musica del più distinto merito* (1).

A SPONTINI.

(Extrait).

Paris, 18 septembre 1830.

M<sup>r</sup> Lesueur, dont je suis élève, m'a promis plusieurs fois de me présenter à vous, mais mon impatience ne me permet pas d'attendre plus longtemps. D'ailleurs, ces présentations ont quelque chose de froid et de commun qui cadrerait mal avec l'amour intime, profond et réfléchi, que vos compositions m'ont inspiré. [Berlioz continue en demandant à Spontini la permission d'aller lui exprimer de vive voix l'indicible admiration qu'il ressent pour son génie].

*Bulletin Charavay*, avril 1922.

AU MÊME

[Décembre 1830 (2)].

Monsieur,

Je vous envoie les partitions de mon Ouverture et celles de ma Symphonie; je ne saurais vous exprimer la reconnaissance que j'éprouve pour l'intérêt que vous voulez bien me témoigner. Cela me paraît un rêve enivrant. Dieu ! le génie sublime que

---

(1) Le premier livre de ces *Lettres de musiciens* contient aussi plusieurs lettres écrites par Spontini à Berlioz.

(2) Lettre écrite après le concert de Berlioz où eut lieu la première audition de la *Symphonie fantastique*.

j'ai tant adoré, l'âme céleste et passionnée qui soupira ce chant surhumain :



SPONTINI, enfin, va jeter un regard sur mon ouvrage, il daigne encourager mes premiers pas dans la carrière!...

Eh bien, il a raison; oui, je me sens la force de la parcourir noblement. Son suffrage me ranime et ses conseils me soutiendront.

Oh! qui eut pu le prévoir? quand je versais des larmes brûlantes à la *Vestale*, quand ma tête et mon cœur semblaient prêts à se rompre à *Cortez* et à *Olympie*, qui m'eût dit alors que je trouverais en LUI un protecteur bienveillant : *Lui, Lui, SPONTINI*..... ?

Voilà encore une de mes chimères devenue une réalité. Puisse la plus chère de toutes se réaliser à son tour; puissé-je un jour prouver que je n'étais pas indigne de l'accueil amical qu'il m'a fait, puissé-je faire éprouver à d'autres la centième partie de l'enthousiasme dont il a rempli mon cœur, et je serai trop heureux.

HECTOR BERLIOZ.

*A Monsieur le Chevalier Spontini,  
Surintendant Général de la Chapelle Royale.*

Une troisième lettre fut écrite par Berlioz à Spontini à la fin de son séjour à Rome. Nous n'en pouvons encore donner qu'un extrait.

AU MÊME.

Rome, 29 mars 1832.

[Berlioz s'excuse sur le silence qu'il a observé durant l'année précédente; l'agitation perpétuelle dans laquelle il a vécu, les déchirements de cœur, les orages de toute espèce qui ont grondé sur lui, serviront d'excuse. Les voyages continuels lui ont permis

de résister au spleen qui le tourmentait. Il remercie Spontini de l'avoir détourné d'un mariage qu'il voulait contracter (1) ; d'ailleurs, il a été trahi, et il s'applaudit d'avoir conservé sa liberté. Il apprécie ensuite la production musicale de l'Italie ; il n'y a trouvé qu'enfantillage et absence de grandes... avec une infatuation qui fait sourire.] " Oh ! qu'il y a loin de ce petit monde, demi-artiste, demi-marchand, avec celui que vous avez su créer autour de vous ! Avec ce monde majestueux, brillant, harmonieux, poétique, qui vous environne comme une glorieuse auréole ! Où sont les partitions de *la Vestale*, *Cortez*, *e tante altre divine sorelle*, aux accents nobles, aux élans passionnés !... A Berlin (2), à Berlin je retrouverai toutes mes adorations, toutes mes idoles, encore plus parées qu'à Paris ; à Berlin, je pourrai enfin étancher en pleine eau cette soif du vrai beau qui me dévore et que le soleil d'Italie n'a fait qu'irriter „.

*Catalogue Victor Lemasle, vente du 21 décembre 1927.*

Cette dernière lettre à Spontini, postérieure au retour de Berlioz en France et à son mariage avec miss Smithson, s'adresse plutôt à l'Intendant général de la Chapelle du Roi de Prusse qu'à l'auteur de *la Vestale*.

#### AU MÊME

Paris, 7 décembre 1833.

Monsieur,

Les témoignages flatteurs d'intérêt et d'amitié que j'ai reçus de vous pendant votre dernier voyage en France m'engagent à m'adresser à vous directement pour un service éminent, que l'influence dont vous jouissez à si juste titre auprès du roi de Prusse vous met dans le cas de pouvoir me rendre.

J'ai épousé il y a deux mois la célèbre tragédienne anglaise miss Smithson ; après un cruel accident qui l'a retenue au lit huit mois entiers, elle est aujourd'hui assez bien rétablie pour reprendre l'exercice de son art ; elle l'a prouvé dernièrement en

---

(1) Avec Camille Moke, devenue entre temps Madame Pleyel.

(2) Spontini était maître de chapelle du Roi de Prusse, et Berlioz songeait à aller à Berlin pour satisfaire au règlement de l'Académie des Beaux-Arts qui lui avait décerné le prix de Rome.



jouant avec le plus grand succès au Théâtre Italien le rôle d'Ophelia dans le quatrième acte d'*Hamlet*. Les règlements de l'Institut m'obligent à faire l'année prochaine un voyage en Allemagne; le choix de la capitale sur laquelle je dois me diriger ne peut être douteux: c'est Berlin, puisque vous y présidez en personne aux destinées de l'art musical. En conséquence, comme il est de la plus haute importance pour moi que le talent admirable de ma femme puisse paraître dans son éclat auprès du public de Berlin et qu'une troupe d'acteurs anglais, sous la direction de M<sup>r</sup> Livius, parcourt en ce moment l'Allemagne, se dirigeant sur la Prusse, j'ose espérer de votre obligeance que vous nous protégerez l'un et l'autre à cette occasion.

Voici comment votre puissante influence pourrait être exercée en notre faveur. Le directeur de la troupe anglaise m'a écrit il y a un mois et demi pour engager ma femme; les propositions qu'il faisait étant acceptables, j'ai répondu que nous partirions pour l'Allemagne quand il nous aurait indiqué le lieu et l'époque fixés pour la réunion. Depuis lors je n'en ai point reçu de nouvelles! Une autre actrice dont la réputation et le talent ne sont pas même comparables à la grande célébrité acquise (je puis le dire) par le génie dramatique de Miss Smithson a été définitivement engagée par lui. Veuillez, Monsieur, être assez bon pour neutraliser, au moins dans sa plus grande partie, l'effet de cette intrigue et, lorsque les acteurs anglais se présenteront pour obtenir du gouvernement Prussien l'autorisation de donner à Berlin des représentations, leur imposer pour condition du privilège qu'ils demanderont l'engagement de Madame Berlioz-Smithson et son apparition *dans la première pièce* qu'ils monteront à Berlin ainsi que dans les onze représentations suivantes. La raison de mon insistance dans cette affaire n'est pas celle qui dirige ordinairement les artistes dans leurs démarches auprès des directeurs, l'argent. Non, c'est le désir bien naturel de voir un talent sublime à sa place et au rang qui lui convient; c'est aussi la certitude où je suis, d'après les succès immenses et la révolution dramatique que les succès de Miss Smithson firent à Paris lors de ses débuts il y a six ans, que, si ma femme peut être admise à faire sur le public berlinois *la première impression*, elle sera de nature à ne pas être oubliée de longtems et à faire éprouver à ses protecteurs la

plus complète satisfaction. Vous pouvez tout là dedans, Monsieur, aussi espéré-je le plus entier succès de ma démarche.

Veuillez être assez bon pour me répondre le plus tôt possible et me faire connaître votre opinion.

Si vous aviez le temps de tracer quelques notes biographiques sur vous, je suis rédacteur du "Renovateur", et je serais bien heureux de pouvoir y publier *la vie* du plus illustre compositeur des temps modernes.

Cette seconde obligeance de votre part ne me serait pas moins chère que la première, et croyez, Monsieur, que j'en sentirais tout le prix.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec le respect et l'admiration due à votre ardent et poétique génie,

Votre dévoué serviteur  
HECTOR BERLIOZ.

Paris, rue Neuve Saint-Marc, N° 1.

Ce 7 décembre 1833.

[Cette démarche de Berlioz auprès de Spontini semble n'avoir abouti à aucun effet].

\*  
\* \*

Berlioz, l'homme romantique, a, comme presque tous ses contemporains, cédé à la tentation de jouer devant le public son rôle dans la vie. De même, Hugo, Lamartine, Musset, combien d'autres, ont exprimé leurs plus intimes sentiments dans leurs vers et dans leurs écrits, — *Le Lac*, les *Nuits*, la *Tristesse d'Olympie*, la *Confession d'un enfant du siècle*, — dévoilant par là tous les secrets de leurs cœurs. Berlioz a fait comme eux. Sa *Symphonie fantastique* est un chapitre d'autobiographie en musique, tandis que ses *Mémoires* présentent le dehors de son existence. S'extériorisant dans son œuvre, il a compris qu'il fallait que lui-même fut connu par ses auditeurs. Il a eu conscience de cette nécessité dès son entrée dans la vie d'artiste; c'est pourquoi il n'a pas craint de multiplier les notes où il s'étudie et se raconte, et l'on en a retrouvé un assez grand nombre parmi ses papiers. On a souri parfois en lisant ces commentaires où il s'étend complaisamment sur ce qu'il a tenté, ce qu'il a voulu, ce qu'il a fait. C'est le mal comprendre que de ne voir là qu'une intention de réclame. S'il a multiplié ainsi les communiqués où il parle de lui, c'est par une nécessité de propagande à laquelle il fallait bien qu'il se soumit, s'il voulait être connu et compris. Ces notes,

destinées à des amis qu'elles éclairaient sur ses intentions et qui les reproduisaient autant qu'ils pouvaient les comprendre, sont tout aussi dignes d'être prises en considération que ses *Mémoires*, un des livres les plus vibrants, les plus sincères et les plus vrais qui aient été écrits, quoi qu'en pensent certains. Elles en sont comme des préparations, des ébauches. Et qu'y a-t-il donc d'anormal à ce qu'un homme qui s'adresse au public fournisse des renseignements à ceux qui s'occupent de lui? Précisément nous venons de voir Berlioz, écrivant à Spontini, lui faire la même demande afin qu'il pût écrire une étude sur lui. Il n'a pas fait autre chose en fournissant une documentation analogue à d'Ortigue ou à d'autres de ses confrères, et il est assez piquant de voir, en notre temps de réclame outrancière, lui reprocher une pratique si ordinaire! Pas davantage il ne doit être permis d'employer ici le mot de légende: ce terme ne serait admissible que si l'on voulait dire que la vie de Berlioz, à cette époque étonnante du romantisme, a le caractère d'un récit imaginaire, d'un roman, d'une légende si l'on veut; mais, si l'on voulait insinuer que cette légende est mensonge, il faudrait protester vigoureusement: la prétendue légende berliozienne est la vérité même: les données qu'elle renferme ont été confirmées par toutes les observations sérieuses, tous les documents authentiques. Il est possible, assurément, d'apprécier les faits de façons diverses; mais, quant à leur réalité, elle reste incontestable.

Voici un papier dont il a été fait état autrefois dans des intentions peu bienveillantes. C'est un manuscrit assez étendu, dont l'original se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque du Conservatoire. Berlioz l'avait écrit pour Joseph d'Ortigue, un de ses plus anciens et fidèles partisans, qui, au lendemain de la première audition complète de l'*Épisode de la vie d'un artiste* (*Symphonie fantastique* et mélologue *le Retour à la vie*), avait voulu écrire dans une revue un article sur le compositeur. Ce document est d'autant plus intéressant qu'il forme comme un premier état des récits que l'auteur a placés plus tard dans son autobiographie. C'en est comme le premier jet: l'on y retrouvera, non seulement les mêmes faits, mais les mêmes détails, les mêmes traits, jusqu'aux expressions que les lecteurs familiers avec les *Mémoires* reconnaîtront au passage; avec cela, la fraîcheur et la spontanéité d'une ébauche. Débarrassant ces pages des commentaires parasites qui y ont été mêlés, nous les reproduisons intégralement, d'après l'autographe, sans addition ni commentaire.

Hector Berlioz est né à la Côte St-André (Isère) le 11 décembre 1803. Son père le destinait à la carrière des sciences médicales qu'il avait parcourue lui-même avec distinction.



Toutefois, dans le seul but de compléter son éducation, il lui donna à l'âge de douze ou treize ans un maître de musique. Au bout de six mois, le jeune Berlioz chantait à première vue et jouait passablement de la flûte. Son aversion pour les études physiologiques croissait à mesure qu'il voyait approcher le moment de les embrasser définitivement. Son père employa pour la vaincre le moyen suivant. Après avoir étalé dans son cabinet l'énorme traité d'ostéologie de Monro, avec les planches de grandeur naturelle, il fit venir son fils, et, le plaçant devant ce tableau de la mort, il lui dit: "Hector, voilà les études que nous devons entreprendre ensemble; vois: si tu veux que nous les commençons immédiatement, je te ferai venir de Paris une flûte excellente garnie de toutes les nouvelles clefs „. Le malheureux enfant, pris au piège, promit tout à son père et courut s'enfermer dans sa chambre où il versa d'amères et abondantes larmes.

Cependant, doucement entraîné et séduit par la tendresse que son père ne cessait de lui témoigner, il suivit pendant deux ans sous sa direction la route dans laquelle il était entré si fort à contre cœur.

Mais le démon musical l'avait saisi déjà; il passait les nuits à pâlir sur des traités d'harmonie qu'il ne pouvait comprendre; il faisait d'inutiles essais de composition, qui, confiés aux exécutants amateurs de la Côte St-André, tombaient dès l'abord au milieu des quolibets et des éclats de rire.

Ce fut un quatuor d'Haydn qui lui révéla enfin spontanément ce que pouvait être l'harmonie. A force de l'écouter, de le lire, de le mettre en partition, Berlioz dévoila le mystère de la basse fondamentale, et, dès ce moment, comprit tout ce que le fatras des livres didactiques avait dérobé à son intelligence. Il composa aussitôt un quintette pour flûte, deux violons, alto et basse, qui, cette fois, ne fut pas hué, mais fort applaudi par les exécutants. Ce succès commença à donner de l'inquiétude à son père.

Peu après cette époque, Berlioz vint à Paris dans le but d'achever à l'école de Médecine des études si peu faites pour lui. Il vit l'amphithéâtre de dissection et l'Opéra. Placé ainsi entre la mort et la volupté, entre d'affreux cadavres et de ravissantes danseuses, entre la musique de Gluck et la prose de Bichat, il



tint néanmoins pendant un an entier la promesse, faite à son père, de suivre assidument les cours, soutenu et guidé par son ami et condisciple M<sup>r</sup> Robert, qui est aujourd'hui un jeune chirurgien anatomiste des plus distingués. Il troublait cependant bien souvent le calme de l'amphithéâtre par des narrations passionnées de la représentation de la veille et accompagnait le rythme de la scie ou du marteau dont il se servait pour ouvrir un crâne des riches mélodies de la *Vestale* ou de *Cortez*.

L'année suivante, l'anatomiste-musicien écrivit à son père qu'il ne pouvait plus résister à son penchant pour l'art et à son antipathie pour la médecine, qu'il le priait de consentir à ce qu'il changeât de direction, celle qu'il avait suivie jusqu'alors lui paraissant désormais absolument incompatible avec son organisation.

Les parents de Berlioz commencèrent alors avec leur fils une polémique qui dura près de quatre ans et qui ne servit qu'à rendre malheureux tous les membres de la famille, chacun persistant obstinément dans sa manière de voir.

Tout fut employé pour le ramener à ce qu'on appelait la bonne voie. Prières, menaces, refus de pension, caresses, promesses pour l'avenir, malédictions même, tout échoua devant la volonté de fer de Berlioz et sa passion profonde pour la musique.

Dans un moment de désespoir et de détresse, son père lui ayant écrit qu'il ne devait plus rien attendre de sa faiblesse et qu'il eût à se suffire avec ses propres moyens, Berlioz s'adressa au directeur du Théâtre des Nouveautés qu'on batissait alors et lui demanda une place de flûte à l'orchestre.

— " Point de places de flûte, elles sont données.

— " Eh bien, prenez moi comme choriste.

— " Monsieur, les cadres sont complets, il n'y a pas moyen " de vous employer; cependant il se pourrait qu'on eût besoin " d'une basse pour les chœurs, laissez-nous votre adresse „

Quelques jours après, Berlioz reçoit l'invitation de passer à l'administration des Nouveautés; il y avoit *concours* pour une place de choriste.

Il trouve pour compétiteurs rivaux un forgeron, un tisserand, un chantre de St-Eustache et un ancien chanteur du *Panorama dramatique*. Ces messieurs chantent leur morceau; vient le tour

de Berlioz : “ Et bien, Monsieur, qu’avez-vous apporté ? — “ Mais rien ; n’avez-vous donc point de musique ici ? — Non, “ il n’y en a pas. — Comment, pas même un solfège d’Italie ? “ — Non, Monsieur ; d’ailleurs vous ne chantez pas à première “ vue, je pense ? — Je vous demande pardon, je chanterai à “ première vue tout ce que vous voudrez. — Ah !... c’est dif- “ férent... alors vous devez connaître quelque air d’opéra. — Oui, “ Monsieur, je sais par cœur tout le répertoire de l’Opéra : la “ *Vestale*, *Cortez*, *Œdipe*, les *Danaïdes*, les deux *Iphigénies*, “ *Orphée*, *Armide*... — Assez, assez, diable ! quelle mémoire ! “ puisque vous êtes si savant, chantez-nous le grand air du “ troisième acte d’*Œdipe*, avec le récitatif „. Berlioz chante le grand air indiqué, accompagné seulement d’un violon qui plaquait au hasard quelques accords. On congédie les candidats. Le lendemain Berlioz reçut une lettre administrative lui annonçant qu’il l’avait emporté sur le forgeron, le tisserand, le chantre de St-Eustache, voire même sur le chanteur du *Panorama dramatique*, et qu’il était admis comme choriste au théâtre des Nouveautés, avec cinquante francs par mois d’appointments. Il y resta trois mois. Après ce temps, trop las de hurler des flonflons de Vaudeville et ayant trouvé quelques élèves de solfège qui lui donnaient des moyens d’existence, il descendit de son théâtre pour achever dans la solitude l’opéra des *Français juges*, qui n’a jamais été représenté, mais dont l’ouverture est devenue célèbre. Ses parents, vaincus par sa persévérance, lui rendirent alors la modique pension qu’ils lui avaient retirée.

Il fut heureux un instant ; mais il touchait à l’évènement qui devait bouleverser toute son existence. Il est difficile de savoir ce que doit être l’amour dans une âme comme celle de Berlioz ; il ignorait lui-même qu’il y a une époque dans la vie où les passions ont un degré d’intensité qui fait paraître pâles et faibles toutes celles ressenties antérieurement. Il était réservé à une célèbre Irlandaise de le lui apprendre. Le théâtre anglais vint nous étaler à Paris les merveilles du génie de Shakespeare. Une actrice méconnue en Angleterre essaya le rôle d’Ophelia dans *Hamlet*, obtint un succès prodigieux et mérité ; Berlioz la vit, et, dès ce moment, un amour subit, inexplicable dans ses effets, effrayant par sa violence et sa ténacité, le submergea complètement. Toutes ses tentatives pour être aimé et compris ayant

été vaines, il tomba dans le plus profond et le plus pitoyable désespoir. Il n'écrivait plus de musique, ne pouvait en entendre, les objets de son admiration ne lui faisant éprouver dans cet état de déchirement de cœur et d'exaltation nerveuse que d'intolérables souffrances.

On le voyait dans un coin de l'orchestre de l'Odéon, les jours où les Anglais ne jouaient pas (car il ne pouvait sans frémissements songer à revoir Miss S.), pâle, défait, ses longs cheveux et sa barbe en désordre, assistant taciturne à quelque comédie de Picard qui de temps en temps lui arrachait un affreux éclat de rire semblable à ce rire involontaire qui résulte de la contraction spasmodique des muscles dans le chatouillement. Objet de pitié pour quelques artistes, il était un sujet de raillerie pour les autres, qui l'appelaient *le Père la joie*.

“ Oh malheureuse!! — s'écriait-il parfois — si elle pouvait “ comprendre un instant un amour tel que le mien, elle se précipiterait dans mes bras, dût-elle mourir consumée de mon “ embrassement „.

Souvent, après quinze mois d'absence de la belle insulaire, quand les amis de Berlioz, lui voyant un air plus serein, espéraient le voir rentrer dans la vie ordinaire, rien ne pouvant plus lui rappeler ni les traits, ni le talent, ni les succès, ni les dédains de celle qu'il aimait avec une telle frénésie, on le voyait tout à coup s'interrompre au milieu d'une conversation joyeuse, sa figure pâle se couvrait de sueur; un tremblement convulsif faisait frémir tout son corps et un déluge de larmes terminait cet effrayant paroxysme.

Un jour vint, au milieu de la troisième année de cette incroyable passion, qu'ayant recueilli de la bouche d'un ami une calomnie absurde sur Miss S..., Berlioz disparut de Paris pendant deux jours. L'imprudent qui lui avait brisé le cœur par sa funeste nouvelle, ne le trouvant pas chez lui fort tard dans la soirée du même jour, en conçut de vives inquiétudes. On cherche Berlioz partout; à la Morgue même; impossible de découvrir sa trace. Il a depuis raconté que, marchant au hasard, il était sorti de Paris et s'était trouvé, à minuit, au milieu des champs, près d'un village dont il n'a jamais su le nom; que, ne pouvant plus marcher, stupide de désespoir, il s'était jeté sur quelques gerbes de blé où il passa la nuit, non pas à dormir ou à pleurer,



mais à écouter dans la plus complète insensibilité les clochettes des bestiaux, les aboiemens des chiens de ferme, les conversations des rouliers passant dans la route voisine, à rire même de l'effroi qu'il causait aux perdrix qu'il apercevait au clair de lune venir manger à ses pieds.

Le lendemain, toujours errant sans nourriture, il se trouva dans une prairie près de Sceaux, tomba exténué dans un fossé où il dormit jusqu'au soir d'un sommeil de plomb.

De retour à Paris au milieu de la nuit, au grand étonnement des gens de la maison qui le croyaient mort, il ne répondit pendant plusieurs jours que par le plus obstiné silence à toutes les questions plus affectueuses qu'on lui faisait. Six mois après, la *Symphonie Fantastique* était écrite. Miss S... assistait dernièrement au concert de Berlioz, tenant à la main un exemplaire du Mélologue qu'elle lisait avec une grande attention. Son cœur a dû être assailli d'une foule d'étranges sentimens, en voyant tout ce qu'elle a causé de maux à cette âme de feu, à ce cœur d'artiste, en assistant à l'exécution de l'ouvrage étonnant qu'elle a fait naître, au succès éclatant de l'homme qu'elle a dédaigné et à la vengeance ingénieuse qu'il a tirée d'elle. Tout ceci, toutes ces circonstances produites par le hasard, donne à notre biographie l'air d'un roman. Elle est vraie cependant; ceux qui connaissent Berlioz ne le savent que trop.

Le grand prix de composition obtenu à l'Institut pendant les trois jours de la révolution de Juillet au bruit de la mitraille et des cris d'un peuple en fureur, son voyage en Italie, son demi naufrage dans le golfe de Gênes en allant à Livourne, ses courses dans les montagnes du royaume de Naples, un fusil sur l'épaule, vivant de sa chasse ou à peu près, hantant tous les repaires des bandits, passant des journées entières à bâtir des pyramides de pierres sur la pointe des rochers de Subiaco, ou fumant une douzaine de cigares couché au soleil comme un lazaronne, se jettant tout habillé dans l'Anio au risque d'en mourir de la fièvre trois heures après, gai jusqu'à l'extravagance ou muet et brutal, suivant que ses souvenirs irlandais l'assaillaient ou le laissaient en repos; ses cris furieux d'admiration en lisant à Florence pour la première fois le *Roi Lear* de Shakespeare, son caprice momentané pour une dame Florentine *qui lui était*



*inconnue*, qu'il ne vit que morte et dont il suivit le convoi après avoir admiré ses traits pendant le service funèbre au *Dôme*, beauté qu'il parvint à contempler à loisir dans l'espèce de morgue où l'on dépose les morts à Florence avant de les livrer à la terre et qu'il quitta tout en larmes après lui avoir baisé la main, tout cela ressemble à une contre-partie exagérée d'un roman byronien.

D'Ortigue, pour qui avaient été écrites ces confidences, en a fait usage, en en reproduisant textuellement une partie, puis en y ajoutant des compléments et observations de son cru, dans son article de la "Revue de Paris", paru dans les derniers jours de 1832. Fidèle à son admiration et à son amitié pour Berlioz, il lui a, dans le courant de l'année suivante, consacré plusieurs autres articles, notamment dans la "Quotidienne", où il rédigeait le feuilleton musical. Voici un billet par lequel le compositeur l'en remercie en son nom et celui de sa femme — car, entre temps, il était devenu l'époux de miss Smithson.

A JOSEPH D'ORTIGUE.

Mon bon ami,

Je te remercie de ton article, tant pour moi que pour ma femme, à qui il a fait le plus grand plaisir (1). Je l'ai envoyé à Ferrand qui me l'avait demandé. Viens donc nous voir un soir. Qu'est devenu cet article que je t'avais donné pour le *Dictionnaire de la conversation* sur les *Armides* de Gluck et de Rossini? J'en aurais bien besoin pour quelques détails que je veux mettre dans la vie de Gluck (2). J. David commence un journal immense intitulé "Le Publiciste", qui paraîtra tous les cinq jours et pour lequel il m'a demandé cette biographie (3). Écris-moi un mot là-dessus, je t'en prie.

---

(1) Compte-rendu du concert du 22 décembre 1833 dont il est question au chapitre XLV des *Mémoires* de Berlioz.

(2) Le premier article de Berlioz sur Gluck qui nous soit connu a paru dans la "Gazette musicale", en juin 1834.

(3) Il ne semble pas que rien de ce projet ait été réalisé.

Pourrais-tu venir demain matin au Conservatoire à la répétition de la Symphonie Cyclopéenne de Beethoven? J'y serai à 9 heures précises. C'est prodigieux, inoui... (1).

Tu sais que j'écris un ouvrage pour chœurs, orchestre et alto principal pour Paganini. Il est venu lui-même me le demander il y a quelques jours (2). Pourrais-tu faire annoncer cela en



Maison de Montmartre où Berlioz habita de 1834 à 1836.

Dessin de Johannes Son.

quatre lignes dans l'album de la "Revue de Paris"? Le "Rénovateur", l'a annoncé et je suis allé aujourd'hui pour obtenir le

(1) La Symphonie avec chœurs de Beethoven, dont la première audition aux Concerts du Conservatoire avait eu lieu le 27 mars 1831, fut donnée pour la seconde fois le 26 janvier 1834, surlendemain de la lettre ci-dessus. Particularité curieuse du programme : l'exécution en fut divisée en deux parties, la première (les trois morceaux d'orchestre seul, avec le *scherzo* inversé avec l'*andante*) au commencement du concert, le finale avec les voix à la fin ; entre les deux, des romances italiennes et allemandes, une fantaisie pour violoncelle, l'ouverture de *Robin des bois* (c'était ainsi qu'on appelait encore le *Freischütz*) et un air de Rossini.

(2) Ceci confirme ce que Berlioz a dit dans son chapitre XLV déjà cité, et dont il n'y a aucune raison de douter. L'œuvre symphonique dont Paganini lui a suggéré l'idée est, après divers avatars, devenue *Harold en Italie*.

même faveur de M<sup>r</sup> de Briant à “ La Quotidienne „; il n’y était pas.

Quand diable paraîtra donc ton ouvrage?

*Addio, addiosissimo, tutto tuo for ever*

H. BERLIOZ.

24 janvier 1834.

Sur l’adresse: *Monsieur Joseph d’Ortigue, n. 17, rue des Beaux-Arts dont il est le plus ferme soutien (des beaux-arts, non pas de la rue. Absurde !!).*

*Catalogue Simon Kra, vente du 1<sup>r</sup> juin 1826 [extrait complété sur l’original].*

Mais n’est-ce pas chose pitoyable de voir Berlioz écrire de sa main une lettre comme celle qu’on va lire pour demander crédit à une marchande à la toilette?

A UNE MODISTE.

Paris, 29 août 1834.

Mademoiselle,

Nous sommes bien fâchés, ma femme et moi, de vous faire attendre le paiement de votre note... Ma femme vient d’accoucher, elle se rétablit assez lentement, mais nous espérons que dans peu elle sera à même de commencer à travailler les rôles nouveaux qu’on lui prépare au théâtre Nautique. Son engagement avec cette administration commencera au mois d’octobre. Dès qu’elle aura reparu, nous pourrons vous solder complètement ce qui vous est dû depuis si longtemps.

*Mademoiselle Leroy, marchande de modes.*

Cet autre billet ne semble pas avoir grand intérêt par lui-même: simple demande d’audience à un ministre. Mais ce ministre était Agénor de Gasparin, compatriote de Berlioz et son protecteur; c’est à lui que l’artiste avait dû la commande du *Requiem*. Or, Berlioz reçut la croix de chevalier de la Légion d’honneur par décret présenté par le dit ministre et signé par le roi le 10 mai 1839. Sa lettre est écrite d’une main hâtive: il y avait urgence en effet; le lendemain de ce jour, de Gasparin cessa d’être ministre. S’il fût tombé du pouvoir vingt-quatre heures plus tôt, Berlioz n’aurait probablement jamais été décoré — ce qui eût été très bien!

AU MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Monsieur le Ministre,

Veillez être assez bon pour m'accorder un instant d'audience demain mardi s'il est possible. Je serai très reconnaissant de cette faveur.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Ministre

Votre dévoué serviteur

H. BERLIOZ

Rue de Londres, 31.

Lundi matin 6 mai (1).

[En marge : " Berlioz. — Envoyer une audience par demain. — ft le 6 mai „].

*Communiqué par M. Henry Lemonnier.*

L'on a beaucoup écrit, voire glosé, sur l'hommage rendu par Paganini à Berlioz et le don de vingt-mille francs qui lui permit de reprendre courage et de ne pas renoncer à son activité à un moment où sa situation était désespérée. Mais voici un nouveau document qui confirme tout ce que nous en savions par Berlioz et ses amis : c'est une lettre écrite à Humbert Ferrand, son compagnon de toute la vie, avec qui il a entretenu une correspondance qui, à elle seule, forme tout un volume : les *Lettres intimes*. Pour beaucoup de raisons, dont celle qu'elle est restée inédite n'est pas la principale, et bien que les faits qu'elle relate soient connus, nous pensons devoir faire place à cette lettre dans ce chapitre complémentaire.

A HUMBERT FERRAND.

2 janvier 1839.

Cher ami,

J'espérais cette lettre tous ces jours-ci, mais je vous croyais en France. Eh bien oui, tout cela est vrai, de la plus exacte vérité ; vous avez lu d'ailleurs, depuis que vous m'avez écrit, le feuillet de Janin et plusieurs autres sans doute.

Depuis longtemps Paganini s'est prononcé comme un de mes

---

(1) La seule année où le 6 mai ait été un lundi pendant le temps où Berlioz habita la rue de Londres est 1839. Cette constatation confirme les rapprochements qui nous ont permis de fixer la date et d'identifier le destinataire.



plus chauds partisans ; il s'était encore fait remarquer par son enthousiasme à la première représentation du *Benvenuto*. Enfin, après mon second concert, que je dirigeais, il est venu à moi, m'a pris le bras, m'a conduit sur la scène du Conservatoire au moment où les musiciens en sortaient, et là *s'est mis à genoux devant moi* ; j'ai cru rêver... Le pauvre homme, comme vous savez, a perdu complètement la voix, c'était donc son charmant petit garçon (qui le comprend mieux que tout autre) qui me transmettait ce qu'il voulait dire. Paganini entendait ce jour-là pour la première fois ma symphonie *Harold* qui vous est dédiée. C'est ce qui a déterminé cette explosion. Deux jours après, mardi matin, je m'étais remis au lit par suite de ma bronchite ; le petit Achille entra dans ma chambre et me remit de la part de son père une lettre *à laquelle il n'y avait pas de réponse*, dit-il, et se sauva. Pensant que ce fût une lettre de félicitations, je l'ouvre. Imaginez ce que je dus éprouver en lisant cette première phrase : " Beethoven spento non c'era che Berlioz " che potesse farlo rivivere „, puis ce billet de vingt-mille francs offert de cette manière... Henriette entre dans ce moment et, me voyant pleurer, croit qu'il s'agit de quelque nouvelle malheureuse : " Allons ! qu'est-ce que c'est ? quel malheur ?... il faut du courage. — Mais non, au contraire, c'est Paganini qui m'écrit... et sais-tu ce qu'il m'envoie ?... Vingt-mille francs... — " Oh ! mon Dieu ! est-il possible ? „. Et la voilà qui se fait traduire la lettre ; puis, courant à mon petit garçon : " Louis — " dit-elle — viens ici, viens, viens remercier le bon Dieu avec moi de ce qu'il fait pour ton père „ et voilà la mère et l'enfant s'agenouillant l'un et l'autre auprès de mon lit.

Vous comprenez cette scène....

Quatre jours après, quand j'ai pu sortir, une autre du même genre m'attendait chez Paganini. Je cours aux Néothermes où il demeurerait, je le trouve seul se promenant dans la salle du billard. Comme cet appartement est retiré et tranquille, j'entendais parler Paganini. Il y a eu d'abord un silence de quelque cinq minutes pendant lequel nous nous sommes embrassés en pleurant à chaudes larmes tous les deux. Enfin Paganini m'arrêtant quand j'ai voulu parler : " Pas un mot, je suis trop heureux, c'est la plus profonde satisfaction que j'aie éprouvée " dans ma vie. Vous m'avez procuré des sensations nouvelles

“ et je ne pouvais pas faire moins pour un homme comme vous „. Puis s’essuyant les yeux et frappant un coup de poing sur le billard avec un éclat de rire: “ Ah! ah! ah! je suis content, content, content de penser que tous ces misérables qui écrivaient et parlaient contre vous ne seront plus si hardis. “ Car on sait que je m’y connais et que je ne suis pas facile „.

Paganini est parti la semaine passée pour Marseille et ses derniers mots en me quittant ont été ceux-ci: “ Adieu... aimez moi!... „. Je lui écrirai dans peu, je fais pour lui une nouvelle symphonie.

Je ne vous raconte pas l’impression produite par ce foudroyant suffrage. Les amis triomphent, les indifférents viennent à moi, les ennemis enragent et cherchent, mais en vain, à dénaturer la belle action du grand artiste qu’ils ne veulent ou ne peuvent comprendre. Les journaux anglais sont parfaits, c’est un tapage d’enfer à Londres.

Quant à mon opéra, il a été affiché deux fois pendant ma maladie et deux fois pour cause d’indisposition réelle de deux acteurs on a été obligé de changer le spectacle. On l’annonce pour lundi prochain, nous avons répété avant hier.

Peut-être l’apparition du livre de d’Ortigue (1) va-t-elle faire enrager Duponchel et Halévy et sera-t-elle cause qu’on me jouera quelques nouveaux tours. N’importe! Je vais toujours. Dupont sait le rôle, tous mes acteurs sont bien disposés, nous verrons ce que fera le parterre, et après tout je m’en moque.

Vous n’avez pas l’idée de la magnificence de ce dernier concert, l’exécution a été au dessus de tout; il y a eu des effets incroyables, non seulement dans la salle, où des dames pleuraient à sanglots, mais dans mon orchestre où l’un des premiers violons a été obligé de sortir (Seghers aîné) n’y tenant plus. Quant à moi, j’étais impassible comme une borne au milieu de tout cela. La répétition de la veille et la scène d’*Alceste* de Gluck avaient épuisé ma sensibilité.

Je n’ai pas reçu l’ode de Romani. Traduisez-la. On la mettra bien vite dans la “ Gazette musicale „.

---

(1) *De l’École musicale italienne et de l’administration de l’Académie royale de musique à l’occasion de l’opéra de M. H. Berlioz.*

D'Ortigue vous enverra son livre; quand vous reviendrez à Paris, j'aurai beaucoup de musique nouvelle à vous remettre, outre les morceaux détachés de *Benvenuto*. Ce sont les trois partitions des ouvertures de *Waverley*, du *Roi Lear* et de *Benvenuto*, qu'on grave en ce moment, et, de plus, celle du *Requiem*.

Que vous êtes heureux d'aller à Cagliari! L'île de Sardaigne est un des lieux du monde que je désire le plus visiter. On l'a oubliée dans la Méditerranée, elle n'est pas devenue lieu commun.

Gounet est malade aussi. Je ne sais pas l'adresse de Flayol. La nomination à la bibliothèque du Conservatoire n'est pas encore officielle, mais Montalivet doit signer l'arrêté ces jours-ci. C'est 1.500 francs.

Gounet demeure rue S<sup>te</sup> Anne, n<sup>o</sup> 32.

Je ne puis me décider à laisser graver *Harold* ni la *Symphonie fantastique*. J'ai trop peur des Concerts Musard où l'on me jouerait malgré moi. — Voyez donc, puisque vous êtes à Turin, si le roi de Sardaigne voudrait souscrire pour la partition de mon *Requiem*.

H. BERLIOZ.

*Monsieur — Monsieur Humbert Ferrand — à TURIN,  
Hôtel Feder. — Piémont.*

Communiqué par M<sup>r</sup> N. Charavay, catalogue de vente L. P., 10 mai 1920.

A propos de cet épisode important dans la vie de Berlioz, un catalogue d'autographes nous fournit un renseignement complémentaire qui a été ignoré des biographes, soit de Paganini, soit de lui-même: il paraît que l'événement avait donné lieu à une manifestation sur un théâtre de Paris.

PAGANINI À ANTÉNOR JOLY, Paris, 25 décembre 1838. — Jolie lettre où il le remercie en son nom et en celui de Berlioz de la représentation donnée en leur honneur au théâtre de la Renaissance (Catalogue Gabriel et Eugène Charavay, 1885).

Voyons maintenant Berlioz s'occuper d'affaires littéraires et recommander un grand poète à un critique ami.

A JULES JANIN.

14 Mars 1840.

Mon cher Janin,

Trouverez-vous indiscrete ma recommandation pour *Chatterton* ? Je viens vous prier cependant, mais vous prier très-fort, à deux genoux, de ne pas maltraiter de Vigny. C'est un de mes meilleurs amis depuis de longues années. Je ne vous dis rien de son talent que vous connaissez aussi bien que moi, mais je crois que vous avez pris sa doctrine littéraire à rebrousse poil. Cela m'est peut-être arrivé aussi dans mon domaine musical; trouvez l'occasion de nous... de me... bah ! je m'embrouille... Enfin soyez bon pour de Vigny, voilà !

H. BERLIOZ.

Monsieur J. Janin  
20, Rue Vaugirard.

Cette autre lettre n'a besoin d'aucune explication: il suffit d'en nommer le destinataire. Rappelons seulement que *le Freischütz*, de Weber, avait été représenté à l'Opéra, avec les récitatifs de Berlioz, le 7 juin 1841, et que Wagner était à Paris depuis la fin de 1839.

A RICHARD WAGNER.

[Paris] 12 octobre 1841.

Monsieur,

J'ai présenté à M<sup>r</sup> Pillet la lettre de M<sup>me</sup> de Weber; il en avait déjà reçu une semblable. M<sup>r</sup> Pillet desire en effet donner une représentation au bénéfice de l'illustre auteur du *Freischütz*, mais il voit de grandes difficultés à vaincre pour y arriver: ne doutez pas que je fasse tous mes efforts pour l'aider à y parvenir. Ce sont malheureusement des questions d'*administration financière*, auxquelles je suis et dois être complètement étranger, et contre lesquelles tous les plus nobles sentiments des artistes demeurent impuissants.

J'en reparlerai encore à M<sup>r</sup> Pillet.

Votre tout dévoué

H. BERLIOZ.

Monsieur Richard Wagner — 3, Avenue de Meudon — à  
Meudon.



Ce doit être à peu près à la même époque que Berlioz a écrit le billet suivant à un autre maître, qui n'est pas tout à fait pareil à Wagner.

A DONIZETTI.

Monsieur,

Monsieur Souriceau, qui vous remettra cette lettre, désire que je vous le recommande comme chanteur; il veut avant tout obtenir d'être entendu de vous et avoir votre avis sur la valeur de sa voix et de son talent et la place à laquelle il pourrait aspirer à l'Opéra.

Veuillez lui venir en aide, vous obligerez

Votre tout dévoué

H. BERLIOZ.

*Monsieur Donizetti.*

\*  
\* \*

Après l'échec de *la Damnation de Faust*, Berlioz résolut d'aller chercher au loin, en Russie, la récompense de ses efforts et la reconnaissance de son génie, que lui déniait sa patrie. Il partit de Paris au commencement de 1847, et voici quelles précautions il dut prendre, avant d'entreprendre son voyage, pour se libérer d'entraves d'autre nature qui, jusqu'alors, n'avaient guère fait que l'embarrasser dans ses entreprises.

A ROQUEMONT (1).

[Paris, janvier 1847].

Mon cher Roquemont,

Diligence et mystère! Je veux partir *seul* pour la Russie. Il faut pour y parvenir que vous m'aidiez. En conséquence, veuillez demain sans tarder aller chez Sax faire un paquet des ouvrages que je veux emporter...

[Suit le détail de ces ouvrages].

Faites porter rue Blanche, 43 (2), tout ce qui restera [autres indications d'ouvrages].

Faites moi un paquet enveloppé de toile cirée avec cette

---

(1) Copiste de Berlioz, préposé à la conservation de son matériel musical.

(2) Domicile légal de Berlioz.

adresse: M<sup>r</sup> H. Berlioz, par Cologne, et laissez le paquet ainsi préparé chez le concierge de Desmarest, 13, rue Joubert, en avertissant que je viendrai le prendre. Du reste ne venez pas



BERLIOZ.

Caricature faite pendant son voyage en Dauphiné en 1847.

à la maison. Je vous donnerai un rendez-vous pour solder votre compte. Vous comprenez qu'il ne faut parler de tout cela à âme qui vive et que vous êtes aussi tout ignorant...

*Cat. Charavay, vente Gadala, nov. 1923, extrait complété d'après l'original.*

Nous aurons à signaler plus tard quelques lettres, émanant d'autres correspondants que Berlioz, auxquelles donnèrent lieu ce voyage et les arrêts en Allemagne qui en résultèrent.

Après quoi, il alla passer quelques semaines en Dauphiné, où il vit son père pour la dernière fois; puis, en novembre, il partit pour Londres, où il passa l'hiver de 1847-48.

Chargé, dans cette ville, de la direction musicale d'un grand théâtre d'opéra, il pensa d'abord être parvenu au terme de ses ambitions. Le désenchantement ne tarda guère: le chef responsable de l'entreprise, Jullien, fit faillite au bout de quelques semaines. Mais d'abord, prenant son rôle de chef au sérieux, l'artiste se mit en devoir d'organiser la saison pour laquelle il était engagé, songeant même déjà à la suivante. Dès avant son départ de Paris, puis après son installation à Londres, il se mit en rapports avec Scribe, le librettiste en faveur, pour lui demander sa coopération. Les lettres qu'il lui écrivit à cette occasion sont d'autant mieux faites pour nous intéresser que nous assistons par elles à la formation d'un projet que Berlioz ne devait pas réaliser: celui de l'adaptation à la scène de *la Damnation de Faust*, dont les premières auditions, quelques mois auparavant, avaient éprouvé un si grave échec. Mais, dans sa pensée, il ne devait pas s'agir d'une simple exécution, sous forme d'action théâtrale, de la partition primitivement destinée au concert, mais d'une refonte totale, qui eût fait de la " légende ", un véritable opéra, avec la collaboration de Scribe. Ce ne fut d'ailleurs qu'un nouvel avortement et un échec de plus pour le malheureux homme de génie (1).

A EUGÈNE SCRIBE

Paris, le 18 août 1847.

Mon cher Scribe,

M<sup>me</sup> Jullien vient d'arriver à Paris et de m'informer de la part de son mari qu'un engagement contracté avec Spohr pour son ancien opéra de *Faust* le mettait dans l'impossibilité de représenter cette année deux ouvrages sur le même sujet. Je me hâte donc de vous avertir de ce contre-temps pour que vous

---

(1) Ces lettres, retrouvées naguère parmi les papiers laissés par Scribe, ont été publiées par la première fois par M. Paul Bonnefon, dans la *Revue bleue*, le 10 mai 1917.

ne vous mettiez pas à l'œuvre. Je tâcherai de faire adopter notre *Nonne* (1) pour l'an 1849.

Mille amitiés bien vives.

H. BERLIOZ.

AU MÊME

Londres, 12 novembre 1847.

Mon cher Scribe,

Le projet de l'opéra de *Faust* est repris; M<sup>r</sup> Jullien a l'intention formelle de monter splendidement mon ouvrage au début de sa seconde année théâtrale, qui commencera le 1<sup>er</sup> décembre 1848. Nous aurons tous les avantages de l'exécution et de la mise en scène. Je viens donc vous demander de bien vouloir tenir l'aimable promesse que vous m'avez faite d'arranger le livret sur le données dont je vous ai envoyé un aperçu et en conservant tout (ou a peu près) ce qu'il y a de fait. Je crois vous avoir dit que M<sup>r</sup> Jullien vous offrait 4000 francs pour ce travail; mais veuillez lui écrire directement ou, en me répondant, préciser vos conditions, si celles-ci ne vous paraissent pas convenables.

Il faudrait que vous puissiez me remettre le livret terminé d'ici à deux mois, car je vais avoir beaucoup de musique à faire et une autre partition m'est demandée par contrat également pour la saison de 1848.

Je crois que cela serait pour vous l'affaire de huit jours au plus et de quatre jours au moins. Tâchez, dans le cas où vous feriez ce travail, de me donner le moins possible de musique à écrire, car la partition existante dure déjà deux heures et demie. La scène des chevaux, que vous trouverez à la fin du livret imprimé, n'effraye pas les machinistes de Londres et on croit qu'ils pourront la représenter d'une façon très-ingénieuse et très-dramatique.

Si vous ne pouviez pas terminer à temps ou seulement entreprendre maintenant cet arrangement de *Faust*, vous m'obligeriez beaucoup de me renvoyer sans retard les notes et le livret que je vous avais remis là-dessus.

---

(1) *La Nonne sanglante*, opéra dont Berlioz avait commencé la composition musicale, sur un poème de Scribe.



Maintenant, comme il ne faut pas oublier Paris tout à fait, veuillez avoir une conversation sérieuse avec les directeurs de l'Opéra au sujet de *la Nonne*. Ne faisant pas partie de l'administration, je ne suis plus exposé à l'article réel ou fictif du règlement qui m'interdit d'écrire pour ce théâtre.

En conséquence, soyez assez bon pour nous mettre en règle d'une façon bien nette et savoir si je dois songer ou non à terminer cette vaste partition. S'ils en ont le désir, je pourrai être prêt pour 1850 seulement. Sinon j'emploierai ailleurs la musique déjà faite sur les deux premiers actes et je vous prierai de disposer de votre poëme comme vous l'entendrez. Vous n'avez déjà mis que trop de complaisance dans tout ceci et je serais inexcusable d'en abuser.

Adieu. Mille amitiés. Votre tout dévoué

H. BERLIOZ.

P. S. L'Opéra anglais va ouvrir du 8 au 10 décembre et ne durera que trois mois cette année. Nous avons un orchestre magnifique et un chœur de 110 choristes; je ne connais pas encore nos chanteurs anglais, et nous attendons M<sup>me</sup> Gras-Dorus, Standish et Pischek, le plus admirable acteur et chanteur que je connaisse en ce moment en Europe.

L'adresse de M. Jullien est: Harley Street, 76, Londres. Je loge chez lui.

AU MÊME

Londres, Harley Street 76, 26 novembre 1847.

Mon cher Scribe,

Jullien a été dans de tels embarras ces jours-ci avec son théâtre, son bal masqué et ses concerts, qu'il a oublié d'écrire la lettre qu'il m'avait promise pour vous. Enfin la voici et je me joins à lui pour vous remercier.

Maintenant je vous dois quelques détails sur l'ouvrage en question. Il devra s'appeler *Méphistophélès*, et non *Faust*. Cela donnera plus d'importance au rôle destiné à Pischek et détournera les comparaisons entre notre ouvrage et ceux de Goëthe et de Spohr. Pischek est peut-être le plus grand chanteur dramatique de notre époque; sa voix est incomparable (baryton); il est d'une taille très-avantageuse, et il a littéralement le diable au corps. La sensibilité est unie chez lui à une énergie

foudroyante; il est musicien comme la musique; enfin nous ne pouvons rien rêver de comparable à Pischek pour une création pareille. En outre, comme il ne vient pas à Londres cet hiver, nous aurons l'avantage de son début dans notre Opéra à l'ouverture de la seconde saison (1848). Mais comme Pischek ne peut que chanter et non parler l'anglais, il faut que notre ouvrage soit tout chanté (au moins pour son rôle). Si vous faites la scène du meurtre de Valentin, celui-là pourra parler.

Il y a une scène à laquelle Jullien tient beaucoup, c'est celle qui succéderait à la pastorale dans les plaines de Hongrie au premier acte: les princes des Ténèbres assemblés pour choisir celui d'entre eux qui ira sur la terre séduire Faust. On va au scrutin et le nom de Méphistophélès sort de l'urne. Je voudrais ici un enfer très-sombre, ténébreux et silencieux, pour contraster avec le Pandæmonium de la fin. A la proclamation du nom de Méphistophélès, il y aurait seulement une sorte d'illumination subite et brève comme un éclair et un cri terrible de joie infernale.

Il faut un grand air pour Pischek; mais ne pensez-vous pas qu'il serait placé là trop tôt et qu'il serait mieux de le lui ménager pour le 3<sup>me</sup> ou le 4<sup>me</sup> acte, si cela se peut amener naturellement?

Ne vous gênez pas pour les changements de décors, on en fait ici jusqu'à cinq dans un acte. Je ne vous impose pas mes récitatifs bien entendu, et vous pourrez intervertir l'ordre des morceaux. Je crois qu'il ne faut pas beaucoup développer le rôle de Marguerite; si vous pouviez lui donner seulement la scène de l'Église, avec le *Dies iræ* finissant dans Goethe par ces mots: " Voisine, votre flacon „, ce serait suffisant; ou bien celle du jardin de Marthe. Faust est assez chargé ce me semble, nous aurons deux ballets fort originaux, le ballet aérien des Sylphes et celui des Foilets autour de la maison de Marguerite. Puis un Pandæmonium immense et un ciel final, dans lequel Jullien à l'intention de faire reproduire les effets des merveilleux tableaux du peintre apocalyptique anglais Martin. Ma partition telle qu'elle est dure deux heures et demie. Il faudrait tâcher de ne pas donner plus de trois heures un quart de durée de l'ouvrage. Nous avons un magnifique orchestre et un chœur de 110 voix. Vous voyez qu'il y a moyen de faire quelque chose de grand.

Maintenant, pour répondre à votre aimable proposition relative à l'emploi des morceaux de musique que j'ai faits pour la *Nonne*, je vous dirai que je l'accepte avec plaisir et reconnaissance, mais pour un troisième ouvrage seulement, le second dont je vous ai parlé ayant été commandé par Jullien à MM. A. Royer et Vaës avant qu'on ne m'eût proposé d'en faire la musique. Ainsi donc je n'utiliserai nulle part les deux actes de ma partition inachevée, en attendant que vous puissiez les encadrer avec cet art qui vous est si familier.

Je suis bien aise que vous ayez pris la peine de mettre enfin nos directeurs de Paris au pieds du mur; ma position à leur égard est parfaitement nette maintenant et j'aime les situations tranchées. Au reste, comme vous le voyez, mon cher ami, je me sépare de plus en plus de la France dont les mœurs musicales et dramatiques m'inspirent un dégoût qui va toujours croissant. Je voudrais que vous vinssiez ici passer quelques semaines pour voir comment les grands drames y sont mis en scène; Macready surtout obtient de ses masses de comparses des effets surprenants. Nous avons à Drury Lane le fameux acteur Wallack pour diriger cette partie; on le dit très-fort aussi. Ici on tient à grouper en scène des hommes et non des chevaux (intéressants artistes découvert par Duponchel).

Adieu, pardonnez-moi la longueur de ma lettre et croyez-moi votre tout dévoué collaborateur et ami

H. BERLIOZ.

Écrivez-moi dès que vous aurez quelque question à adresser soit à Jullien soit à moi au sujet de *Méphistophélès*: je suis impatient de me mettre à l'œuvre.

AU MÊME

Vendredi, 8 décembre 1847.

Mon cher Scribe,

Je n'ai pas répondu à votre dernière lettre parce que j'ai bien vu qu'il y avait eu un croisement entre nos deux courriers. Ma lettre contenant celle de Jullien vous est arrivée le lendemain du jour où vous m'avez écrit.

J'ai oublié de vous dire que, pour mettre plus en relief les qualités du chant de Pischek, il faudrait lui faire un air en deux parties ainsi conçues: un andante tendre et douloureux



(Méphistophélès, jaloux du bonheur de Faust aimé de Marguerite, dirait en trois courtes strophes: " Si je pouvais aimer! — Si je pouvais pleurer! — Si je pouvais mourir!) et un allegro furieux (Méphisto s'écrierait alors: Eh! bien, puisque l'amour, les larmes et même la mort me sont interdits, que l'immortalité de la haine, de la vengeance et de la rage soit donc mon partage et que tout souffre et maudisse par moi!).

Soyez assez bon pour placer cet air au troisième acte autant que possible ou au moins au deuxième, mais non au premier.

L'ouverture du grand Opéra Anglais a eu lieu lundi dernier avec un éclatant succès; toute la presse anglaise chante nos louanges. Le ténor Reeves est un garçon précieux: sa voix sympathique et charmante, sa figure animée et expressive ont tout d'abord entraîné l'auditoire. C'est un trésor pour Jullien. Nos chœurs et notre orchestre ont également obtenu un brillant succès et M<sup>me</sup> Gras-Dorus, par sa vocalisation habile, a su se faire adopter en dépit de l'amour propre national.

Adieu. Mille amitiés.

H. BERLIOZ.

Voici une lettre écrite par Berlioz, après son retour en France à un confrère anglais avec qui il avait entretenu des relations amicales lors de séjour à Londres.

A MAURICE BARNETT (1).

Paris, 28 Avril 1849.

Mon cher Barnett,

Pardonnez moi de venir vous demander quelques lignes, à vous qui en écrivez tant chaque jour: il faut absolument que vous me donniez de vos nouvelles. J'ai espéré un instant que vous viendriez à Paris pour voir cet absorbant *Prophète* (2); ou du moins que le "Morning Post", vous y enverrait, mais je me suis trompé et je ne sais ni ce que vous devenez, ni comment vous vous portez.

J'ai pour vous une amitié bien sincère et bien vive, nous ne

---

(1) Rédacteur du "Morning Post".

(2) Représenté (on l'a vu dans le chapitre consacré aux lettres de Meyerbeer) le 16 avril 1849.



pouvons rester ainsi sans échanger un bon jour de temps en temps ; je commence.

Bonjour donc ! Je pense souvent, très souvent à nos longues causeries enfumées et arrosées d'excellent vin dans Southampton Street, et bien des fois il m'est arrivé, oubliant les mille liens Lilliputiens qui me retiennent à Paris, de prendre une résolution soudaine, un peu d'argent, mon chapeau, et de dire : Bah ! je m'en vais voir Barnett !... puis, arrivé au bout de ma rue, de rentrer fort sot et fort humilié de mon peu de liberté.

N'importe ! si je ne vous vois pas, je ne vous oublie pas non plus ; et un de ces matins il faudra bien que j'aille frapper à votre porte, le "Journal des Débats", et la "Gazette Musicale", dussent-ils se fâcher sérieusement de mon escapade.

Oh ! que tous les feux du ciel et de l'enfer tombent, montent et se réunissent pour dévorer les damnables feuilletons !... Quel métier de chien est le nôtre ! En ce moment surtout. Malgré la dureté des temps et des hommes, il y a des concerts de toute espèce dans tous les coins de Paris ; l'un me tire par le bras, l'autre par le pan de mon habit... « Venez entendre ma Fantaisie de Piano... — Monsieur, je joue de la Clarinette !... — "Monsieur, j'ai composé une symphonie sur le Déluge universel. — "Monsieur, ma fille a une voix remarquable !... — Monsieur, "je viens d'inventer un nouvel instrument... ». Et moi, pauvre diable, j'ai commencé, il y a plus de six mois, un *Te Deum* à deux chœurs, et les romances et les nocturnes des faiseurs et des faiseuses et des donneurs et donneuses de concerts ne me laissent pas un jour pour l'achever (1).

De plus, nous avons à cette heure toute sorte d'histoires à propos du *Prophète*, et rien de ce qui ne se rattache pas à cette partition n'a de chances d'attirer l'attention publique. Je ne sais si j'oserais donner, moi aussi, un concert cette année ; ce sont des dépenses énormes, et la moindre agitation de l'assemblée ou du peuple peut en deux heures bouleverser l'entreprise musicale la mieux préparée. Je ne suis plus au temps où je pouvais entreprendre des Concerts qui coûtaient 32.000 frs. (Le Festival de l'Industrie que j'ai organisé en 1844 coûtait cela). Jullien m'a fait beaucoup de belles *promesses* pour ce

---

(1) Le *Te Deum* de Berlioz ne fut exécuté qu'en 1855.

qu'il me doit, mais je n'ai rien reçu en fait d'*argent*. *Words!! Words!... If you see him touch a little this question.*

J'apprend que Ernst est à Londres. Le connaissez vous? Si vous le voyez, dites lui mille choses de ma part. C'est un des artistes que j'aime le mieux et dont le talent m'est le plus sympathique. Je vous prie même en passant, mon cher Barnett, de lui être utile quand vous le pourrez et de le soutenir avec cette chaleur d'âme qui vous est naturelle pour les gens qui ont su vous intéresser par leur mérite quel qu'il soit (1).

M<sup>lle</sup> Lind (2) a donc recommencé ses représentations !... M<sup>r</sup> Lumley (3) m'a fait envoyer, il y a quelque temps, un extrait des journaux anglais qui constatent le grand succès de M<sup>me</sup> Parodi. M<sup>r</sup> Lumley est trop bon. Après le feuilleton que je fis pour lui dans les "Débats", il y a deux ans et dont j'eus tant de peine à obtenir l'insertion, je devais compter sur quelque bienveillance de la part de ce sublime impresario. Quand je suis allé à Londres, il m'a envoyé chaque soir un billet pour le théâtre de la Reine, *quand il était vide*; j'étais alors utile pour *garnir la salle*, et dès que M<sup>lle</sup> Lind a commencé ses représentations il ne m'a plus été possible d'y être admis. Sans vous, Barnett, qui m'avez donné place dans votre loge, je n'eusse pas pu entendre M<sup>lle</sup> Lind. Si M<sup>r</sup> Lumley croit que ce procédé là, et quelques autres dont je ne veux pas vous entretenir, sont convenables de lui à moi, il se trompe étrangement. Je veux bien quelquefois être *bon enfant* avec les *remueurs d'argent*, les gens qui spéculent sur le talent des artistes, mais je ne veux pas qu'ils oublient jamais qu'ils *ne sont rien*, eux, que les artistes sont et seront leurs supérieurs en tout temps et en tous lieux, et qu'ils ne doivent pas traiter si cavalièrement les écrivains surtout dont ils reconnaissent avoir besoin. Car ceux-là sauront parfaitement un jour ou l'autre les remettre à leur place. Ceci, mon cher Barnett, est tout à fait *entre nous*. Je ne veux ni me plaindre, ni laisser

---

(1) Comparer la lettre de Berlioz à Ernst du 8 mai 1849: " J'avais écrit à Barnett la semaine dernière à votre sujet ... C'est un excellent homme , . *Le Musicien errant*, p. 272.

(2) Jenny Lind, la célèbre cantatrice scandinave.

(3) Directeur du théâtre italien à Londres.

supçonner seulement que j'aie fait attention à ces petites choses *directoriales*. Adieu !

Je compte sur une petite lettre de vous. Rappelez moi au souvenir de votre frère. Mille amitiés.

H. BERLIOZ

15, rue de La Rochefoucauld.

*Communiqué par M. Noël Charavay.*

Sans plus de commentaire, ce billet au Poète :

A VICTOR HUGO

16 Juillet [1849 ou 50].

Cher et illustre maître,

Veillez accorder quelques instants à M<sup>r</sup> le Docteur J. Bacher (de Vienne) que j'ai eu l'honneur de vous présenter il y a quelques jours (1). M<sup>r</sup> Bacher exerce sur les arts en Autriche la même influence bienfaisante que M<sup>r</sup> Taylor chez nous. Il a donc des droits réels à votre intérêt. Il desire vous entretenir d'un projet qui a pour but d'assurer aux auteurs français la propriété littéraire en Allemagne et réciproquement.

Votre tout dévoué

H. BERLIOZ.

19 rue de Boursault.

*Communiqué par M. Noël Charavay.*

Autre lettre, enfin, sur un sujet déjà traité dans un autre chapitre : nous avons vu Meyerbeer trouver très bonne l'idée de transformer *Tartuffe* en opéra. Berlioz ne partage pas ce sentiment — ce qui ne saurait étonner.

DESTINATAIRE INCONNU

[Paris] 12 mai [1851]

Mon cher ami,

Vous avez tourné la difficulté très habilement, mais elle n'est pas en réalité vaincue. Le sujet de *Tartuffe* me semble anti-

---

(1) Bacher a écrit sur Berlioz, pendant son séjour à Vienne en 1845, des articles très étudiés et sympathiques, parus dans la "Gazette musicale de Vienne". Voir le *Musicien errant*, p. 121.

musical, et, si l'on parvenait néanmoins à y introduire une belle musique, la mélodie y paraîtrait toujours plus ou moins déplacée, ou tout au moins dépaycée.

Adieu, je pars pour Londres dans quelques heures, priez pour nous et allez sur la montagne élever vos bras, comme le prophète Elie, pour donner le courage et la force à nos gens qui vont se battre.

Tout à vous.

H. BERLIOZ.

12 mai.

*Archives de la Comédie française.* A figuré à l'Exposition du tricentenaire de Molière en 1922.

\* \* \*

Nous arrêtons ici ces citations de lettres écrites par Berlioz avant 1852, époque à laquelle s'arrête *le Musicien errant*, réservant pour les volumes par lesquels se complétera sa correspondance tout ce qui nous reste encore de lui, et il en reste beaucoup. Cependant nous ne voulons pas attendre davantage pour publier une lettre qui aurait dû faire partie d'une série déjà publiée, mais qui lui manque, et par conséquent est inédite : c'est une de celles qu'il écrivit dans sa vieillesse à Madame Estelle Fornier et dont le recueil a été imprimé sous le titre : *Une page d'amour romantique*. Ce recueil ne contient aucune lettre entre le 12 août 1866 et le 6 avril 1867 ; celle que nous allons donner est du 4 mars de cette dernière année. L'autographe, au moment où il nous fut communiqué, appartenait à M. Perrusset, de Mâcon, à qui il avait été donné par une ancienne amie de la famille Fornier, M<sup>me</sup> Auguste de la Brély. Nous avons pu ainsi transcrire sur l'original cet émouvant témoignage du sentiment indéfectible auquel fut fidèle Berlioz vieilli.

A MADAME ESTELLE FORNIER.

Paris, Mardi 4 Mars 1867.

J'ai bien des excuses à vous faire pour la dernière lettre que j'ai eu la faiblesse de vous envoyer. J'étais si malade que je ne savais guère ce que je vous écrivais. Mais votre indulgente bonté vous aura fait me la pardonner.



Maintenant, tout en souffrant beaucoup toujours, je me sens l'esprit un peu plus libre. J'arrive de Cologne, où j'avais été engagé à venir diriger deux de mes partitions dans le concert du 26 Février. J'ai refusé deux fois; on a insisté une troisième, et enfin, sans trop savoir ce qui résulterait de ce voyage j'ai osé l'entreprendre. J'ai eu des crises très violentes, il est vrai; mais, en somme, j'ai pu néanmoins faire trois répétitions et la soirée du concert. Le maître de chapelle, M<sup>r</sup> Hiller, mon ancien ami, dont je calomniais les sentimens intérieurs, s'est montré, au contraire, d'une franche cordialité. Nous nous sommes *reliés*. Son orchestre a été admirable et le public très chaud. Ma scène de *Béatrice et Bénédict* et ma grande symphonie d'*Harold en Italie* ont été splendidement exécutées. On m'a donné, comme à Vienne, un brillant souper. Fanfares, discours etc.

Maintenant, ici, repos absolu, dégoût de la musique, horreur d'en entendre, tristesse de ne pas vous voir, crainte de vous ennuyer, douleurs physiques renaissantes, peines de toute espèce, pesanteur de la vie. Quel que soit votre esprit philosophique, j'ai bien peur qu'il en soit à peu près autant de vous. Les inquiétudes ne doivent pas vous épargner dans votre solitude, en hiver, sous les grands arbres dépouillés, dans ce parc isolé, avec cette existence monotone à laquelle vous êtes seulement résignée, et l'ennui, l'ennui... puissé-je me tromper!

Si j'étais comme autrefois, je pourrais vous écrire des choses capables peut-être de vous distraire et même de vous amuser; mais, hélas, de telles lettres seraient d'un style bien forcé aujourd'hui et vous feraient pitié assurément. Je n'ai même plus de malice dans l'esprit et je serais impuissant à vous faire le tableau des ridicules, que vous considérez d'ailleurs, je crois, avec une froide indifférence. Que vous font les sots, les méchants et les imbéciles, au milieu de votre charmante famille qui vous garantit de leur approche?

Puissiez vous regarder d'un œil moins indifférent les élans d'un pauvre cœur tel que le mien, qui s'agite toujours douloureusement au lieu de s'éteindre!

Si j'oubliais au moins!... Mais non: je vois toujours, comme si je les avais vus hier, et Meylau, et votre romantique séjour, et votre jeunesse, et votre sublime beauté, et ma misérable enfance.

Oh ! pardonnez moi, les larmes me gagnent, il vaut mieux m'arrêter et, en baissant respectueusement votre main, demander grâce pour mes divagations.

HECTOR BERLIOZ

*Madame Estelle Fornier — aux délices de Voltaire  
— Maison Fazy, n° 7 — Genève (Suisse).*

Une autre lettre de même origine nous est encore connue. Le texte en a été imprimé dans le recueil; mais l'autographe est venu à la Bibliothèque du Conservatoire. Par surcroît d'intérêt celle-ci porte une date qui indique qu'elle est une des dernières, peut-être la dernière, que Berlioz ait écrite à sa vieille amie: 19 juillet 1868 (timbre de la poste); aucune autre de ces lettres ne révèle une date postérieure, et lui-même mourut huit mois plus tard. Nous avons commencé ce chapitre en reproduisant la première signature de Berlioz, tracée lorsqu'il avait quinze ans. Il importe d'en faire autant, d'après cette relique, par la dernière, quand il était près d'en avoir soixante cinq. La voici. Au bout de cinquante ans, l'écriture n'a pas changé.

*Hector Berlioz*

### Lettres à Berlioz ou sur Berlioz.

L'auteur des *Troyens* a tenu une grande place dans les préoccupations des gens de son temps: on peut s'en rendre compte par la quantité et la qualité des lettres qui lui ont été adressées, dont il n'y a pas eu un grand nombre de conservées, car il les a détruites pour la plupart (1); mais quelques-unes de celles qui restent offrent un intérêt notable. Détachons-en un certain nombre, parmi celles qu'il a laissées à la Bibliothèque du Conservatoire (dont il a été, on le sait, le bibliothécaire) ou qui sont restées dans sa famille, par qui nous en avons eu l'obligeante communication.

---

(1) La perte la plus regrettable qui provienne de cette destruction est celle des lettres de Liszt: leur correspondance fut active, et le recueil de *Briefe hervorragender Zeitgenossen an Franz Liszt* est plein de lettres de Berlioz; mais il n'y a pas réciprocité: nous ne connaissons pas une seule lettre de Liszt à Berlioz. De même, une correspondance qui lui tenait évidemment à cœur a disparu: les lettres de M<sup>me</sup> Estelle Fornier à Berlioz sont totalement perdues. Il est vrai qu'elle lui avait ordonné de les détruire: il a obéi ponctuellement. Par contre, elle a gardé les siennes! Aurait-elle pu vraiment anéantir de tels souvenirs?

Mais d'abord il convient de reproduire quelques-unes des lettres qui furent signées par celles à qui il avait donné son nom. De sa première femme, à la vérité, nous ne connaissons guère que la signature "Henriette Smithson"; donnons pourtant les quelques documents que nous possédons comme émanant d'elle.

C'est d'abord une lettre écrite par l'artiste anglaise à une de ses égales en génie dramatique: la Malibran. La date en est intéressante, par son rapprochement avec un événement de la vie artistique de Berlioz: 1<sup>er</sup> décembre 1830; et c'est cinq jours après qu'eut lieu la première audition de la *Symphonie fantastique*: ils étaient donc, au même moment, chacun de son côté, en pleine activité et, à divers points de vue, en pleines préoccupations.

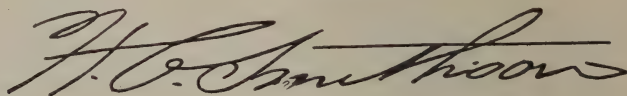
A MADAME MALIBRAN (1).

Madame;

*Je regrette beaucoup que la fatigue que vous avez éprouvée hier m'ait privée du plaisir de vous entretenir ce matin quand je me suis présentée à votre hôtel. L'objet de ma visite était à la fois de vous faire des remerciements et de vous demander à quelle heure il vous conviendrait d'assister samedi prochain à la répétition générale qui aura lieu à l'Académie royale de musique. Vous m'obligeriez beaucoup en m'adressant une note à ce sujet.*

*Veuillez recevoir, Madame, l'assurance des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être*

*Votre très humble servante*



P. S. *Seriez vous assez bonne pour m'indiquer ce que vous aurez la complaisance de chanter, afin que je le fasse annoncer sur les affiches?*

*Paris ce 1<sup>er</sup> Dec.<sup>bre</sup> 1830.*

*A Madame — Madame MALIBRAN — 26 rue Blanche.*

Deux ans après exactement, autre lettre, et nouvelle coïncidence avec les entreprises de Berlioz. C'était l'époque où l'actrice, trop confiante dans le prestige que lui avaient valu ses triomphes de 1827, avait imprudemment assumé la responsabilité de nouvelles représentations anglaises à Paris et était en train de s'y ruiner. En même temps, Berlioz

---

(1) L'original de cette lettre appartient à la Collection Michotte, au Conservatoire de Bruxelles.



donnait le concert qui devait être le point de départ de leur réunion. Ce concert eut lieu le 9 décembre 1832; le théâtre anglais avait fait son ouverture le 21 novembre, et son échec avait été complet. Voici qui va nous montrer celle qui avait été la radieuse Ophélie se débattre en démarches désespérées. La Bibliothèque du Conservatoire possède l'original de sa requête à l'autorité.

*Miss Smithson, très respectueusement, prie M. le Comte d'Argout de descendre à lui vouloir signer la lettre ci-jointe sans laquelle elle ne pourrait donner des représentations à la salle Ventadour, circonstance qui mettrait trente artistes anglais hors d'emploi et de cette façon les priverait des moyens de rester honorablement à Paris avant de retourner dans leur propre pays.*

*25 décembre 1832.*

*Rue de Tivoli, 44, Hôtel du Congrès.*

La seule lettre qui, écrite par la même main, soit signée Henriette Berlioz, est celle, si douloureuse et émouvante en son incorrection, que l'épouse séparée de celui qui l'avait aimée écrivit à leur fils enfant, le 22 octobre 1846. Publiée dans le *Musicien errant*, elle n'a pas à être reproduite ici.

La suivante est de la deuxième Madame Berlioz. Le caractère de cette femme d'affaires se peint dans sa rédaction.

A MADAME DUCHÊNE DE VÈRE

Londres, 2 Juillet, 1855.

Ma chère Dame,

On dit que souvent dans le proscriptum (sic) des lettres de femme est le but de la lettre, mais je commencerai celle-ci par la chose. Donc, on a remis le 6<sup>ème</sup> Concert de la Société de 8 jours, ce qui nous oblige à rester une semaine de plus, et je viens vous demander d'être assez bonne pour faire remettre à ma mère les 100 Frs pour les 20 billets du Te Deum que votre mari a voulu garder et qui ont été comptés dans la recette par la mairie.

C'est un embarras pour envoyer de l'argent d'ici et je ne veux pas le faire dans une lettre d'après tous les vols qui se sont faits dernièrement, et ma mère aura à payer quelque chose pour nous cette semaine.

Vous avez dû être très étonnée de n'avoir rien vu sur Hector dans le Times? Davison avait fait un article que la politique n'a pas permis de faire passer, il a été mis dans le Musical World. Il y a eu dans le même journal des échanges de lettres de choristes et une réponse d'Hector au sujet de Roméo et Juliette (exécuté au dernier Concert), mais nous vous dirons tout cela la semaine prochaine.

Hector conduit aussi le 6 Juillet le Concert de M<sup>me</sup> Andersen à Covent Garden; M<sup>me</sup> Viardot, chantera la Captive; le reste est une grande exhibition comme d'habitude.

Nous sommes très contents de notre séjour ici sous tous les rapports. Nous sommes comblés d'invitations de toutes sortes.



*L'exécution de l'Enfance du Christ est arrangée pour le mois de Février.*

*Nous sommes allés la semaine dernière au Cristal Palace et j'en suis encore émerveillée. Hector vous dira quelle proposition lui a été faite comme Chef de la musique de cet établissement et votre mari pourra le conseiller à ce sujet.*

*Mon pauvre Hector rentre de la 1<sup>re</sup> répétition du prochain Concert, exténué et littéralement en eau. Il me charge de vous dire mille choses aimables. On donne Harold, l'alto solo joué par Ernst, au concert de mercredi.*

*Adieu chère Dame, mille choses affectueuses à votre mari, et à votre ou vos nièces si comme je le pense elles sont chez vous.*

Mille amitiés

*Henri Berlioz*

Madame — Madame DUCHÈNE DE VÈRE — 1 Grande Rue de Boulogne  
à Boulogne — Dép.<sup>t</sup> SEINE.

Une autre lettre de la même, écrite dans des circonstances analogues (non plus de Londres, mais d'une autre capitale, Vienne) et à peu près dans le même style, avec, en plus, quelques médisances à l'égard d'un confrère de Berlioz, Félicien David, a été publiée dans un numéro de l'ancienne *Revue musicale* et reproduite en partie dans le recueil déjà nommé: *Le Musicien errant*.

Il est une autre femme à laquelle — troisième larron — il eût été donné, si elle l'eût voulu, d'être seule à avoir droit au nom de Madame Berlioz: c'était l'objet de la "distraction violente", que l'on sait, Camille Moke, devenue Madame Pleyel, et, après une séparation rapide et scandaleuse avec son mari (qui se prénommaît aussi Camille), ayant changé jusqu'à son prénom pour prendre celui de Marie. Voici une lettre écrite par cette sémillante personne, que sa date rend particulièrement piquante. Berlioz était parti pour l'Italie au dernier jour de 1830, se croyant son fiancé; c'est en avril 1831 que, trahi, il entreprit l'équipée tragi-comique qui faillit le ramener de Rome à Paris, où il voulait tuer tout le monde, lui compris (heureusement qu'il s'arrêta en route!) — et c'est en juillet que l'héroïne du drame passionnel écrivait à un ami, sur le ton détaché dont on va juger. Son correspondant était le baron de Trémont, cet amateur de musique, protecteur des arts et collectionneur d'autographes, dont il a déjà été question dans les lettres d'Auber; ayant servi l'Empire, et s'étant, sous la Restauration, retiré dans la vie privée, il était rentré dans l'administration publique à l'avènement de Louis-Philippe; il était préfet de la Côte d'Or à l'époque où fut écrite la lettre qui va suivre. Le baron de Trémont a laissé à la Bibliothèque Nationale (ms. fr. 12.760) un recueil de

lettres d'artistes, la plupart adressées à lui-même : celle qu'on va lire fait partie de cette collection. Ne négligeons pas de reproduire les particularités de la note qu'il a jointe à l'original : la famille de M<sup>lle</sup> Moke, venue de Hollande, avait, dit-il, été ruinée; la mère avait établi à Paris un magasin de lingerie hollandaise qui prospérait; elle-même donnait des leçons de piano pour gagner la vie de la famille; elle y renonça après son mariage, etc.

MADAME PLEYEL AU BARON DE TRÉMONT.

*J'ai été bien heureuse, cher et bon Mr. de Trémont, de recevoir votre aimable et affectueuse lettre, et je vais répondre à toutes vos questions avec la plus grande franchise. Je n'ai pas cru un seul instant que votre nouvelle position vous ait fait oublier ceux qui vous aiment; mais, comme depuis notre départ vous ne m'avez pas écrit une seule fois, j'ai craint de m'être rendue involontairement coupable envers vous et d'avoir par là mérité un entier abandon de votre part. Je savais toujours de vos nouvelles par M<sup>me</sup> de Rumford à qui vous écriviez assez souvent, ce dont j'étais fort jalouse. Maintenant vous voulez savoir si je suis bien heureuse, et si je crois toujours l'être. Comment ne pas en être sûre quand on est unie à celui qu'on aime par dessus tout et qui fait son unique occupation de votre bonheur? Vous connaissez Camille depuis longtemps, vous savez l'apprécier, je n'ai donc pas besoin de vous parler de lui. Il a bien voulu consentir à ce que je continue à donner mes leçons; vous savez que j'aime beaucoup l'indépendance, et comme je suis toujours avec ma mère il me semble que je suis encore M<sup>lle</sup> Moke, et que mon mari est un bon ange qui veille sur moi. Voilà de bien longs détails de ménage, et les occupations de Mr. le Préfet ne lui permettront peut-être pas de lire ma lettre toute entière; mais ce n'est pas sa dignité qui m'occupe dans ce moment, ce n'est que le souvenir de ses bontés et du tendre intérêt qu'il m'a toujours témoigné; c'est pourquoi j'embrasse bien tendrement mon bon Mr. de Trémont et je le prie d'agréer les sentiments les plus sincères et les plus dévouées des deux*

CAMILLE PLEYEL (1).

Paris, 18 Juillet 1831.

*Maman est bien sensible à votre bon souvenir et me charge pour vous de mille choses tendres et empressées.*

L'aventure à laquelle ont participé des personnalités si notables a fait couler beaucoup d'encre, celle de Berlioz d'abord. Parmi les personnages de second plan figurait Ferdinand Hiller. Lorsqu'Edmond Hippau, le premier qui ait tenté de faire une biographie critique de Berlioz, aborda ce chapitre, il voulut être renseigné par des témoignages qui lui per-

---

(1) On pourra voir la signature de cette dame dans un autre chapitre de ce recueil.

missent de contrôler les dépositions du principal intéressé (nous allions dire de l'accusé) et il écrivit à cet effet à Ferdinand Hiller. Celui-ci répondit par une lettre qui a été retrouvée. Elle est en parfait accord avec celle de la nouvelle mariée au baron Trémont et confirme ce que celle-ci laissait entendre, à savoir qu'elle n'était pas d'humeur à se mettre sous la dépendance d'un mari, quel qu'il fût, et (ce qui est sous-entendu mais clairement intelligible) qu'elle ne se souciait aucunement de Berlioz ; et de même les dates s'accordent au mieux. Au reste, ni l'une ni l'autre de ces lettres ne dément en rien ce que Berlioz raconte de son côté : s'il y avait contradiction, ce serait plutôt avec tels commentaires qui furent ajoutés à ses récits. On en va juger par l'écrit de Ferdinand Hiller.

FERDINAND HILLER AU DIRECTEUR DE LA « RENAISSANCE MUSICALE ».

Cologne 10/6 32.

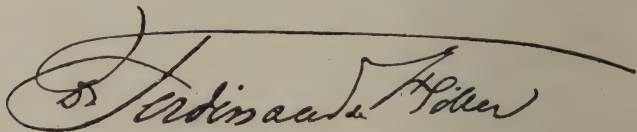
Monsieur le Directeur,

J'ai lu avec un intérêt, je dirais d'outre tombe, vos études sur quelques incidents de la vie de Berlioz. En général vous avez deviné juste, mais vous me donnez un petit grain de scélératesse que j'ai été loin de posséder. J'avais 17 ans, je sortais de l'école de Hummel à Weimar ; Dem. Moke avait fait ses études sous Kalkbrenner à Paris. Rempli d'un certain idéalisme, qui ne se trahit guère dans mes lettres à Berlioz, je trouvais beau de rester l'ami du fiancé de celle que je m'étais imaginé d'adorer. Quant à de la vengeance, il était inutile en tout cas de s'en occuper — je suis persuadé (sans le savoir) que le mariage avec Pleyel était déjà chose convenue quand B. est parti pour Rome — je n'ai fait que l'avertir de ce que tout le monde se racontait. Madame Moke faisait certainement : Ouf ! quand'elle a su son gendre (?) hors la France et je ne pense pas que sa fille ait versé des larmes.

Tous les renseignements que je pourrais vous donner, Monsieur, et qui en rou draient la peine, se trouvent dans un Essai sur B. qui fait partie d'un de mes volumes quasi littéraires. J'aurai l'honneur de vous l'envoyer et je pense que, si vous ne savez pas ma langue, il sera vous facile de trouver un Drogman.

Notre pauvre Berlioz n'a pas été heureux dans ses rapports avec le beau sexe, mais il faut avouer que c'était de sa faute.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.



Il va sans dire que dans mon article sur B. j'ai mis mon petit roman sur le dos d'un de mes amis.



De Madame Estelle Fournier, qui, elle aussi, n'aurait eu qu'un mot à dire (à soixante-dix ans), pour avoir le droit de signer " Madame Berlioz ", aucune lettre, nous l'avons dit, n'a été retrouvée.

En voici d'autres, maintenant, qui émanent de correspondants simplement artistes. Celle qui va suivre est de Chélar, un des amis de Berlioz comme prix de Rome (il a été question de lui à propos d'Herold). Ce Français s'était exilé en Allemagne, où il avait reçu un accueil que lui refusaient ses compatriotes ; son opéra de *Macbeth*, sur un poème de Rouget de Lisle, tombé à Paris, y avait eu du succès, et il avait obtenu le poste de maître de la chapelle grand-ducale à Weimar, où d'ailleurs Liszt n'allait pas tarder à le supplanter. Berlioz l'y retrouva lors de son premier voyage en Allemagne ; il a parlé de lui dans son récit, paru d'abord dans le " Journal des Débats ", et reproduit dans les *Mémoires* ; c'est à cette occasion que Chélar lui écrivit. Sa lettre est écrite sur un grand papier dont la première page est encadrée de vignettes lithographiées, bien dans le goût du temps et du pays, représentant diverses vues de Weimar : l'aspect général de la ville, la Résidence, les maisons de Goethe et de Wieland, le Théâtre de la Cour, etc.

HIPPOLYTE CHÉLAR A BERLIOZ.

Weimar ce 15 Novembre 1843.

Cher Berlioz,

Lors de votre court séjour ici vous me fîtes le reproche d'avoir négligé mes anciens amis de Paris au nombre desquels vous vous êtes compté si cordialement, et vous me fîtes entrevoir l'agréable perspective d'une correspondance avec vous. Le reproche de négligence, je viens le décliner et en rejeter toutes les fausses apparences par la complication des chances que le parti que j'avais pris m'avait faites ; et, quant à la correspondance, vous avez pris, dans vos lettres du feuilleton des Débats sur Weimar et Leipzig, l'initiative avec tant de vraie bienveillance à mon égard, tant de mesure et de délicatesse, que ce serait bien mal à moi de ne pas y apporter au moins le tribut de ma gratitude. Me voici donc... et je me reproche presque de n'être pas venu plus tôt. Vous dire quel bien m'a fait la vue de mon pauvre nom dans une feuille française, et ce nom, presque toujours oublié ou persiflé par la presse parisienne, de le voir dans un de ses principaux organes si simplement mais si dignement réintégré... Vous dire, donc, l'émotion que j'ai ressentie, ce serait aussi puéril qu'inutile : puéril parce que les émotions se sentent et ne s'expriment pas, et inutile parce qu'en écrivant vous avez pressenti toute la portée du bien que vous avez voulu faire... et que vous avez fait. Vous voyez si je vous ai compris ! Merci, merci, cher Berlioz ; ces nobles mouvemens d'un bon cœur valent bien la bonne musique et la bonne critique, sans leur faire tort. Je compte donc sur votre appui, si jamais l'exiguïté de mes moyens pécuniaires



et les difficultés de ma position me permettent d'aller à Paris remplir les obligations d'honneur et d'artiste que j'y ai laissées et dont le sentiment me préoccupe incessamment.

Vos articles font sensation, et les principes généraux ainsi que les faits positifs sur lesquels ils s'appuient contrastent avec les critiques du pays, toutes restreintes, masquées, locales et personnelles, comme vous avez pu vous en convaincre dans votre rapide excursion. Ainsi, malgré bon nombre de récriminations plus ou moins fondées de la part des intéressés, le public, qui s'est constitué, en Allemagne, en opposition avec les artistes, est-il de votre côté. Ce morcellement du domaine de l'art en petites parcelles égoïstes et exclusives, qu'aucun grand centre ne vient dominer d'une prépondérance acquise par la liberté d'une large concurrence, me semble la cause la plus fatale au développement des riches et nombreux éléments de génie et de talent qui germent à chaque pas dans cette noble terre. Et cette conviction s'augmente chez moi à mesure que j'avance dans la science de la langue et du pays. D'ailleurs j'ai pu m'en convaincre par ma propre expérience. Certes, plein de reconnaissance pour l'honneur qui m'a été accordé d'occuper un poste si distingué, moi, étranger, et le premier de ma nation à qui cela soit arrivé, j'étais venu, fort de mon expérience de Paris, d'Italie et de Londres, voire même des premières capitales d'Allemagne, plein de la plus sincère reconnaissance, j'étais venu, dis-je, avec l'espoir de rendre aux ouvrages leur véritable interprétation, de donner à toutes les inspirations un centre d'exécution impartial, consciencieux et complet... etc. etc. Il s'agit bien de cela... Un énorme Statu quo, taillé en bloc, paré de vieux oripeaux de théâtre, se pose, immuable, devant moi, et, au lieu de se laisser dégrossir, prétend m'assimiler.. Que faire? La franchise respectueuse d'abord, le silence significatif après, et l'espérance que la droiture de mes vues inspireront un jour ou l'autre la confiance indispensable... Cependant le tems passe et le progrès n'arrive que lentement... Et c'est partout la même chose!

J'attends Liszt bien impatiemment pour causer de tout cela avec lui, et malheureusement il ne se presse guère...

Que tout cela reste entre nous: non que je redoute la clarté; Dieu soit loué, mes vues sont celles de la justice et de la gratitude; mais il est un tems de maturité pour les meilleures choses comme pour les fruits que l'inopportunité peut gâter et ruiner même. Merci encore une fois. Donnez-moi de vos nouvelles et croyez à une estime et à une affection du meilleur aloi.

Tout à vous

*A. H. Chelard*

A Monsieur — Monsieur Hector BERLIOZ, à la rédaction du Journal des Débats — PARIS.

Plusieurs chapitres de ce recueil, même dans son premier volume, contenaient des lettres écrites à Berlioz, ou à propos de Berlioz, par

Lesueur, Spontini, Adolphe Adam, Meyerbeer, même Madame Rossini : on en retrouvera plus loin de Liszt, Wagner, Gounod, Reyer, Saint-Saëns, et encore de Victor Hugo, Alexandre Dumas, Flaubert, etc.

Quelques-unes de celles qui vont suivre, d'origines bien différentes, parlent de lui, sans lui être adressées.

La première est de Joseph d'Ortigue, qui ne put s'empêcher de témoigner sa joie, comme s'il se fût agi de lui-même, à un écrivain qui avait parié favorablement du *Requiem* : Bottée de Toulmon, bibliothécaire du Conservatoire, un des pères de la musicologie française, particulièrement appliqué aux études du moyen-âge, avait en même temps l'esprit ouvert aux manifestations d'un art nouveau, comme il convient à ceux qui savent voir loin. Son article sur le *Requiem* de Berlioz, paru dans la " Gazette musicale ", avait fait sensation ; d'Ortigue voulut l'en féliciter.

JOSEPH D'ORTIGUE A BOTTÉE DE TOULMON

*Je vous précieus que, lorsque je vous verrai, je vous sauterai au cou et vous embrasserai bien fort pour vous remercier du plaisir indicible que m'a fait éprouver votre article si beau, si profond, si instructif et écrit avec tant de verve. Je commence par vous dire que je ne suis pas exactement d'accord avec vous sur tous les points que vous touchez ; que j'explique autrement que vous certaines phases de l'histoire de l'art ; mais qu'important ces petites dissemblances ? Tradidit mundum disputationi eorum.*

*Il y a deux hommes en vous, deux hommes qui se revèlent admirablement dans votre article : l'homme de talent, d'abord, l'érudit, le savant critique ; celui là, je l'ai apprécié depuis longtemps et l'ai placé bien haut dans mon estime. Il y a ensuite, l'honnête homme, l'homme d'âme et de cœur, c'est celui-là que je veux embrasser.*

*Après le bonheur que j'ai ressenti en entendant le chef-d'œuvre de notre cher et admirable ami ; après le bonheur que j'ai ressenti, en le serrant, lui, Berlioz, dans mes bras, je n'en ai pas éprouvé de plus plein, de plus vif, je vous le jure, que celui que je vous dois.*

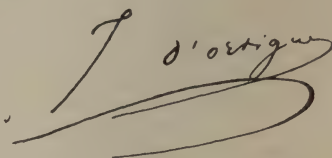
*Votre article a d'autant plus de portée que vous n'élevez la voix que dans des occasions fort rares. Vous ajoutez au triomphe de Berlioz la consécration de votre nom et de son autorité.*

*Oh ! mon Dieu, je ne vous flatte pas. Je parle dans la sincérité de mon cœur.*

*Oui, mon cher ami (permettez-moi cette expression qui m'échappe naturellement), vous avez démontré le véritable sentiment que nous devons tous éprouver. Ce sentiment, c'est celui d'un orgueil tout national que doit nous inspirer un pareil ouvrage, un pareil génie. Il y a de misérables envieux qui ne veulent pas applaudir un homme par ce qu'il leur arrive de le voir, de le rencontrer et de le toucher. Il faut laisser aboyer ces chiens : ils finiront vite par s'enrouer. Et puis, il faut avoir un peu de pitié de ces pauvres gens qui ont de fort bonnes raisons de faire les incrédules. Laissons leur dire que la musique s'en va ; heureusement, ce sont eux qui s'en vont les premiers.*

A propos de ça, je voudrais bien voir la grimace que vous allez faire faire à cette figure de crapaud enragé de Bruxelles (1).

Là dessus, je vous dis amitié et sympathie. Et, sans autre formule de politesse, vous savez, j'espère, ce que je vous suis.



40 rue S.<sup>t</sup> Lazare.  
Dimanche 10 7<sup>bre</sup>.

A Monsieur — Monsieur BOTTÉE DE TOULMON, Bibliothécaire du Conservatoire  
de Musique, 27, rue Sainte-Anne PARIS.

Autre lettre, adressée à celui qui vient de signer la précédente, et sur le même sujet : elle est d'un de leurs amis, plus jeune, Léon Kreutzer. Ce dernier n'était pas d'âge à avoir assisté à la première audition du *Requiem* : c'est d'une autre exécution, qui eut lieu dix ans plus tard, le 22 août 1846 — précisément dans la saison où d'Ortigue avait pu aller chasser dans son midi natal — qu'il va nous être parlé, l'époque étant confirmée par les détails relatifs à la direction de l'Opéra. L'original du document, déjà reproduit dans *Musique*, appartient à M. Marc Pincherle.

#### LÉON KREUTZER A JOSEPH D'ORTIGUE.

Madame d'Ortigue me dit que vous êtes impatient de savoir des nouvelles du *Requiem* de Berlioz. Vraiment, je croyais qu'en quittant cette bonne ville vous perdriez tout intérêt pour ce qui s'y fait en votre absence ; mais enfin vous voulez des nouvelles, en voici.

La répétition a été désastreuse ; par charité d'âme, M. Pillet avait désigné une répétition pour choristes et exécutants, ce jour-là ; ils ont donc été obligés de nous manquer. Cris, colère, désespoir de Berlioz, vous le concevez bien ; enfin on va en corps chez M. Pillet et on obtient qu'une autre répétition qu'il avait désignée pour le jour avant l'exécution n'aurait pas lieu, et qu'il laisserait venir tout son monde.

Après une répétition aussi détestable, vous serez étonné d'apprendre que le jour de l'exécution tout a parfaitement marché ; en général le succès a été très

---

(1) C'est à Fétis que s'appliquent ces paroles amènes.

grand et presque unanime. Quant à moi, je trouve que ce Requiem est une bien belle chose, je le mets cent fois au-dessus de la Symphonie. Je trouve qu'il y a dans cette musique une puissance, une majesté, et, je le dirai, quoique bien des gens me lapideraient à ce propos, une logique étonnante. J'ai été enthousiasmé! et je ne puis que plaindre un malheureux comme vous qui va chasser des ortolans (qui n'en tuera pas un seul par parenthèse) quand il y avait à côté de moi une paire de cymbales inoccupées dont il aurait fort bien pu se servir. Je vous dirai que j'ai très bien rempli ma partie dans l'orchestre. C'était, vous le savez, le plus mignon des instruments, le Tam-tam.

Adieu, Cavaillonnais, buvez, mangez, portez-vous bien et ne travaillez pas: il n'y a que cela de bon dans la vie.

L. K.

Mais cette troisième lettre ne sera plus d'un journaliste: elle est d'un roi! A son passage à Berlin pour aller en Russie, en 1847, Berlioz obtint du roi de Prusse une lettre de présentation pour l'impératrice de Russie, ni plus ni moins! Voici en quels termes, certainement pittoresques, fut établie cette pièce diplomatique:

LE ROI FRÉDÉRIC-GUILLAUME DE PRUSSE  
A SA SŒUR L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

28 février 1847.

Très chère impératrice et sœur

Humboldt me presse d'écrire une petite feuille que Berlioz lui-même (le z est aspiré en français) pourrait porter à Petersbourg. Comme le dit musticien, dont je t'ai parlé déjà dans ma dernière très soumise, est une sorte de prodige sur le petit Kilikeya et le grand Gumbgum, mais surtout avec le Bumbum, je ne troublerai pas la joie du susnommé Alexandre et de ce Bumbum Berlioz et je t'écris ce chiffon qui servira au grand élève du plus grand Phoibos Apollon Musagetes Delios Delphicos Dreyfussikos (1) à la clef à toutes les places de puissance et d'honneur de la partie du monde russe. Grand bien vous fasse sa musique à vos oreilles. N'y sois pas sourd pour les expressions de mon amour fraternel et plus pur de

ton fidèle gros

FRITZ.

L'on a trouvé dans un catalogue allemand d'autographes (Leo Liepmannssohn, 218, *Musiker Autographen*) une pièce qui complète digne-

---

(1) Traduction de ce dernier mot: " au trépied ", allusion à cet accessoire dans le temple de Delphes.



ment ce document. Berlioz, ayant travaillé pour le roi de Prusse, en reçut la récompense dont l'extrait que voici va nous faire connaître la magnanimité:

Paris, le 14 juillet 1847. — J'ai reçu de Sa Majesté le roi de Prusse... 419 fr. 35 cent. HECTOR BERLIOZ.

Jules Bénédicte, musicien cosmopolite qui vécut surtout en Angleterre, donnera dans la lettre suivante des nouvelles de la saison musicale à Londres en 1848; l'on verra que Berlioz y eut une part importante. Nous ignorons quel en fut le destinataire.

2 Manchester Square  
10 Février 1848.

*Mon cher Ami,*

*Ne vous ayant pas vu avant mon départ je m'empresse de vous donner les nouvelles du jour de Londres. Il paraît que les dettes de Jullien s'élèvent à 16.000 LSt (400.000 francs), et que l'on veut lui accorder le délai nécessaire pour arranger ses affaires (1). Il faut espérer qu'il réussira avec son énergie ordinaire à se tirer de ce mauvais pas.*

*Le concert de Berlioz lundi dernier a eu un succès d'enthousiasme. On a redemandé avec des cris frénétiques la Marche de Ragozky et la Danse des Sylphes, de Faust, ainsi que la Marche des Pèlerins dans la Symphonie de Harold. — C'est l'événement musical le plus important de cet hiver, et je suis sûr qu'aux prochaines répétitions du Concert tous les amateurs de musique se donneront rendez-vous à Drury-Lane. Berlioz, comme chef d'orchestre et comme compositeur, a obtenu un triomphe d'autant plus éclatant qu'on n'a pas épargné les cabales et les intrigues pour lui faire du tort auprès du public de Londres. Il avait réuni un orchestre et un chœur de plus 250 exécutants qui se sont acquittés de leur tâche avec une précision merveilleuse. — M<sup>me</sup> Grasdorus a chanté l'air de Benvenuto Cellini avec la facilité et avec le goût que vous lui connaissez. L'ouverture du Carnaval de Venise (2), enlevée par l'orchestre, a commencé et le Hymne funèbre à Napoléon (3) a terminé dignement cette fête musicale dont la seconde repr., Jeudi prochain 17, sera honorée, à ce qu'on assure, par la présence de la Reine d'Angleterre et du Prince Albert.*

*Haydée (4) doit être donnée trois ou quatre fois avant la clôture du Théâtre à la fin de ce mois. La salle rouvrira avec la troupe de Gallois (du Cirque Olympique). A Mardi prochain, le 15, l'ouverture du Théâtre de S. M. Lumley,*

---

(1) Sur la faillite de Jullien et le tort qui en résulta pour Berlioz, voir les *Mémoires*, LVI, et Postface.

(2) L'écrivain veut dire: du *Carnaval romain*.

(3) *Le Cinq mai*.

(4) Opéra-comique d'Auber.

avec la Tadolini, Cruelli, Gardoni etc. etc. — Le Théâtre de Covent Garden (Delafield) le 7 de Mars avec la Persiani et l'Alboni. Les deux troupes sont formidables et le combat sera sanglant. La saison cependant ne s'annonce pas favorablement. — Tout languit — et le mot du jour est l'Économie. Tâchez de réaliser bientôt votre projet de voyage à Londres — et n'oubliez pas à Paris votre bien dévoué et reconnaissant

JULES BÉNÉDICT.

Je vous envoie ci-joint des extraits des journaux de Franfort et de la Gazette d'Augsbourg, et je vous serais infiniment obligé si vous pouviez les faire traduire et leur trouver une place dans la Presse, les Débats et quelques autres journaux d'importance — (aussi la Gazette des Théâtres) etc. etc. etc. dont vous pouvez disposer à votre gré.

Mille amitiés à Vre frère et à Mlle Emilie de la part aussi de Mme Benedict.

Groupons maintenant quelques lettres écrites à Berlioz à l'occasion de la représentation des *Troyens*.

ROGER ET MADAME ROGER A BERLIOZ (1).

Paris, 5 novembre 1863.

Mon cher Berlioz,

Quel triomphe! Quel bonheur pour vos amis! Je ne veux pas quitter Paris sans vous dire combien j'ai été transporté hier: que de hardiesse et que de charme à la fois! Je pars aujourd'hui pour Gand où je reste une dizaine de jours, et mon grand regret est de ne pouvoir entendre la seconde représentation. Quoiqu'ayant bu hier à longs traits aux sources du beau et du vrai, je suis encore tout altéré et vraiment affolé. Nous avons vu la vérité vraie, sans aucun de ces vêtements à coupe banale sous lesquels on lui permet seulement de se présenter, mais nue et belle.

Je ne sais si vos propres jouissances ont été hier de nature à vous indemniser des souffrances et des luttes passées, mais je sais que le bonheur ressenti par les vrais dilettantes et par nos amis doit entrer en ligne de compte et adoucir bien des anertumes.

Jouissez donc, Gaudeat igitur, car si votre cœur est encore capable de jouir, vous n'en aurez jamais une plus douce et plus légitime occasion.

Merci encore de la part de vos deux vieux amis

FANNY et G. ROGER.

---

(1) Roger fut le premier interprète du rôle de Faust dans *la Damnation*. D'une lettre de Berlioz à la princesse Wittgenstein (19 novembre 1863): "Roger était outré qu'on ne lui confiât pas le rôle d'Énée... Il m'a écrit (de la main gauche, le pauvre garçon) une charmante lettre „

AMBROISE THOMAS A BERLIOZ

[5 novembre 1863].

Mon cher Berlioz,

*J'étais là hier !*

*Et j'ai été heureux d'applaudir aux choses adorables et splendides que renferme votre ouvrage.*

*Nous en parlerons.*

*J'aurais voulu aller ce matin vous serrer la main, mais je vous laisse reposer. A bientôt.*

Votre ami

AMBROISE THOMAS.

AUGUSTE BARBIER A BERLIOZ

Paris 9 Novembre 1863.

*Bien rugi, lion (1) ! C'est grand, c'est beau, c'est magnifique, c'est surtout tendre ! Les flammes de Virgile ont toutes passées dans vos chants. Quels ravissants duos, celui de Didon et d'Anna, celui d'Enée et de Didon ! Puis la chasse, les airs de danse si originaux, la divine chanson du Troyen au bord du rivage, l'air de Montjauze, les cris de passion, et enfin les chœurs puissants encadrant le poème. Tout cela m'a ému au dernier point. Le père de Benvenuto Cellini, de Béatrice et des Troyens peut se présenter fièrement de vant la postérité. Le sceptre de la musique dramatique en France n'est point tombé ... en musette. Il est vaillamment porté par Hector ...*

*Hourrah pour Hector !*

*Adieu. Mille félicitations, une bonne poignée de main de votre vieil ami et admirateur*

AUGUSTE BARBIER.

MADAME SPONTINI A BERLIOZ

Dimanche matin 12 Novembre 1863.

Très cher Monsieur Berlioz,

*Mon plus grand désir était d'aller vous serrer la main, jeudi matin de bonne heure ; j'aurais voulu être une des premières à vous complimenter, à vous dire combien j'étais heureuse de la grande victoire que vous avez remportée ; puis j'ai été retenue par la crainte d'augmenter la foule des amis, sans doute, mais aussi celle des envieux et des indifférents, qui devaient assiéger votre*

---

(1) Cette apostrophe a réjoui Berlioz : " Parmi les nombreuses lettres que j'ai reçues, il en est une qui commence par cette citation de Shakespeare : " Bien rugi, lion ! ". N'est-ce pas joli ? ". (Même lettre à la princesse Wittgenstein).

porte rendredi, et puis il m'a été absolument impossible d'aller à Paris, et voilà qu'une semaine nouvelle se lève sur votre triomphe sans que vous ayez eu un souvenir de moi!... Pardonnez-moi la prétention que j'ai de croire que vous vous êtes aperçu de mon silence. Mais soyez persuadé que j'ai eu des émotions comme à une première représentation de Spontini. Voilà la mesure de mon intérêt pour votre bel ouvrage. Il serait trop long et fastidieux pour vous de vous exprimer mon admiration pour tant de belles choses. Plusieurs conversations n'y suffiront pas. Et nous espérons que, devenu libre et tranquille, vous nous ferez le plaisir de venir nous voir ici. M<sup>me</sup> Erard et toute la famille désirent bien vous applaudir de près comme de loin.

Que M<sup>me</sup> Charton est dramatique! Qu'elle est belle et noble! Elle me rappelle beaucoup M<sup>me</sup> Branchu.

J'irai bientôt entendre l'opéra avec un esprit plus calme.

Vous savez, mon cher Monsieur Berlioz, que je serai toujours votre amie sincère et bien affectionnée.

C. SPONTINI.

Nous avons lu dans un autre chapitre une lettre, non de félicitations mais d'excuses, de Meyerbeer à Berlioz sur le même sujet.

ERNEST LEGOUVÉ A BERLIOZ (1)

A Seine-Port, Samedi.

Mon cher ami,

J'ai eu mille regrets, en allant à Paris avant-hier, de ne pouvoir aller vous trouver. On me dit que vous êtes malade, ce qui me prouve une fois de plus que la gloire n'est pas une panacée universelle. Tout ce qui me revient à la campagne de l'impression produite par les Troyens me confirme dans l'idée que vous avez fait là un immense pas dans l'opinion publique; peu importe que vous ayez quelques représentations de plus ou de moins, la vogue n'est pas la mesure de l'admiration; le coup est porté, et vous verrez chaque année le nombre de vos fidèles s'accroître en France. Vous serez un jour un classique, mon cher ami, et les Troyens auront beaucoup fait pour cela.

Quant à nous, nous avons redit et étudié note à note avec le plus immense plaisir.

Adieu, cher ami, ma fille et moi nous vous faisons toutes les amitiés de cœur que vous savez.

E. LEGOUVÉ.

P. S. — Nous voilà donc attachés à la même croix, mon vieil ami. Ce qui m'en plaît le plus est de voir mon nom près du vôtre; je suis trop vieux pour être très heureux de porter un petit bout de ruban en rond au lieu de le porter

---

(1) Cette lettre est postérieure de quelques mois aux précédentes; le post-scriptum, la date: il y est question de la décoration de Berlioz et de Legouvé, comme officiers de la Légion d'honneur, dans la même promotion, le 15 août 1864.



*en long, et je m'imagine que, sur votre lit de douleurs, vous troqueriez bien votre rosette pour un bon et efficace antispasmodique. Quant à moi, dont l'infirmité est de fort mal dormir, je me suis écrié en lisant le Moniteur :*

*Qu'on me donne, et je crois y bénéficier,  
Deux heures de sommeil pour ma croix d'officier.*

*C'est égal, je suis content d'être avec vous; tout ce qui nous rapproche me plaît.*

*A revoir, cher ami. D'Ortigue, que j'ai vu il y a quelques jours, m'a dit que vous n'étiez guère bien. La nouvelle de votre guérison me ferait bien plus de plaisir que ma nomination.*

*A vous de cœur*

L.

Quelques hommages posthumes maintenant. Voici une lettre d'Ambroise Thomas relative au projet qu'eurent quelques amis de Berlioz de lui élever un tombeau.

*Mon cher Reyer,*

*Duc est à nous de tout cœur pour faire le dessin et diriger l'exécution du tombeau de Berlioz.*

*Dès que vous aurez un chiffre arrêté, donnez-le lui. Faites part de ceci à M<sup>r</sup> Alexandre, n'est-ce pas ?*

*Je vous serre la main.*

AMBROISE THOMAS.

Samedi, 2 Avril 1870. — *Voici l'adresse de Duc : Rue de Rivoli, 162.*

Pour l'anniversaire de la mort de Berlioz, un concert avait été donné à l'Opéra. Mentionnons une lettre que les initiateurs de cette commémoration écrivirent à une artiste qui y avait participé, Madame Charton-Demeur, la créatrice de Didon. Écrite sur papier à entête du Théâtre Impérial de l'Opéra, le 25 mars 1870 elle remercie la cantatrice " du concours qu'elle a prêté au festival que nous avons organisé en l'honneur d'Hector Berlioz „. Les signataires sont: Ambroise Thomas, E. Reyer, Théophile Gautier, Nogent Saint Laurens, Émile Perrin, Michel Lévy, B. Damcke, E. Legouvé, Choudens, E. Alexandre, J. Massenet, Paul de Saint Victor, E. F. Bertin, Duc.

Voici enfin un dernier document qui précise les circonstances dans lesquelles a été faite l'édition des *Mémoires*, lesquels ne furent mis en vente que plusieurs mois après la mort de l'auteur.

*J'ai reçu les exemplaires des Mémoires de Berlioz qui avaient été déposés à la Bibliothèque du Conservatoire.*

*Paris, le 20 Novembre 1869.*

B. DAMCKE.

Nous en aurions fini avec ce chapitre, si nous n'avions à y ajouter une lettre écrite plus de trente ans après la mort de Berlioz et qui émane d'un des maîtres de la musique russe dont le groupe s'était, dès sa constitution, rallié autour du drapeau du musicien français. Balakirew, ayant eu connaissance de la méthode qui devait présider à l'élaboration de l'édition moderne et complète des œuvres de Berlioz, avait trouvé de graves objections à y opposer. Il s'en ouvrit à Charles Malherbe, à qui était principalement incombé le soin de procéder à la révision du texte musical. L'on ne saurait contester la justesse de sa critique, toute sévère qu'elle soit. Il est trop certain que Ch. Malherbe, dont les admirations agissantes allaient surtout à Donizetti, Auber et Weckerlin, n'était point trop l'homme qu'il fallait pour s'occuper de Berlioz. Le fait qu'il possédait quelques-uns de ses autographes ne lui conférait aucun droit particulier sur une entreprise pour laquelle il importait surtout de pénétrer l'esprit. Nous avons, au cours de ce chapitre même, eu à protester par endroits contre une tendance qui pouvait fausser le véritable sens, la véritable nature de Berlioz, jusqu'aux faits mêmes le concernant: nous ne devons point celer que c'était Malherbe qui était principalement à la base de ces observations. La lettre venue de Russie et adressée à lui-même, sous sa forme de parfaite courtoisie, mais avec un grand accent de franchise et de bon sens, rétablira la vérité comme elle doit l'être. Nous la reproduisons jusque dans les incorrections, parfois savoureuses, de la langue française écrite par un Slave.

BALAKIREW A CHARLES MALHERBE

*St Petersburg, le 12/24 Janvier 1900 ./.*

*Cher Monsieur,*

*Je vous remercie bien pour vos félicitations et bons souhaits de nouvelle année, ainsi que pour l'amabilité avec laquelle vous avez bien voulu remplir ma demande concernant l'expression de ma reconnaissance à la mémoire de feu M. Lamoureux.*

*En revanche, la seconde partie de votre lettre m'a bien affligé. Il se trouve qu'au lieu de vous mettre en guerre pour l'intacteté de l'instrumentation de Berlioz, vous êtes parfaitement d'accord avec les changements projetés, vu que quelques uns des instruments marqués dans les partitions de Berlioz ne s'em-*

plioient plus, et accepté la pression des éditeurs, qui désirent que leur entreprise soit pratique.

Mais si l'on admettait aux rédacteurs le droit de changer l'instrumentation selon l'état actuel de l'orchestre, il aurait fallu, chaque 15 ou 20 ans, éditer de nouvelles partitions. Ce qui concerne votre allègue aux conditions posées par les éditeurs, j'y vois quelque malentendu. La maison Breitkopf & Härtel, comme du reste tous autres éditeurs allemands connus, cherchent ordinairement avant tout dans leurs éditions l'identité absolue, sans admettre aucun changement non seulement dans la composition, mais aussi dans l'instrumentation, même si elle a déjà fait son temps. Vous vous en assurerez facilement, si vous voulez bien recevoir les nouvelles éditions des partitions de Mozart, Beethoven, Mendelssohn et autres classiques. Dans ces partitions, hormis le "Trombone alto", n'existant plus, vous trouveriez le Serpent (dans les ouvertures de Mendelssohn) et même les "Corni di Bassetto", (le Requiem de Mozart), et dans les partitions de Bach une masse d'instruments, qui n'existent plus depuis longtemps et que pourtant personne n'a eu encore la sacrilège idée de changer l'instrumentation, grâce à l'exigence du temps et qui peuvent être parfaitement réparées par des remarques dans le genre de la suivante: tels instruments, vu la difficulté de les trouver dans les orchestres actuels, peuvent être remplacés par tels autres. Je vous dirai à propos, que j'ai remarqué, que le Contrafagotto (Contrebasson), un certain temps tout à fait hors d'usage, reprend ses droits à l'orchestre. N'est ce pas la même chose pour l'Ophicleide, qui depuis peu reparait à l'orchestre de l'Opera de Dresde; j'en ai de justes renseignements.

Si M. Weingartner est disposé de traiter avec un tel sans façon les partitions de Berlioz, c'est, à mon avis, parceque Berlioz lui est tout à fait étranger et peut être même un auteur inconnu, jusqu'au moment où il a du rédiger ses partitions. S'il fut question d'éditer les classiques allemands, croyez bien que M. Weingartner aurait un pieux respect pour le moindre de leurs desseins et ne se serait permis, ni à lui même, ni à quiconque, d'y retoucher.

C'est de vous, comme Français, que le monde musical a le droit d'attendre ce pieux respect aux œuvres de votre Seul auteur de génie et il ne s'attend nullement de voir à la place d'une édition authentique à l'original les Œuvres de Berlioz instrumentées de nouveau par M<sup>rs</sup> Ch. Malherbe et F. Weingartner.

Vous me remerciez, dans votre aimable lettre, pour tout le travail que me demandèrent les objections contre les rectifications offertes par M. Weingartner dans la partition du "Te Deum", (1). Pour la gloire de Berlioz je suis prêt à travailler le double, le triple, pourvu que travailler à une œuvre sympathique, et si vous voulez me remercier de fait, les plus beaux et seuls honoraires pourraient être la complète restauration de l'instrumentation de Berlioz, dans

---

(1) La partition autographe du *Te Deum* de Berlioz fut, après le voyage de celui-ci en Russie en 1847, offerte par lui à la Bibliothèque Impériale de Saint-Pétersbourg. C'est la seule de ses grandes œuvres dont l'original ne soit pas resté en France, où la Bibliothèque du Conservatoire les conserve presque toutes.



*l'édition de ses œuvres à laquelle vous travaillez. Affirmer que lui-même, mort depuis 30 ans, serait d'accord avec vos changements de l'instrumentation de ses œuvres, serait trop de suffisance.*

*Hâtez vous, pendant qu'il est temps encore, de réparer l'action dont toute la responsabilité morale retombera sur vous, comme Français, et non l'étranger Weingartner (le pieux respect du quel pour ses classiques et son Wagner est digne d'être imité).*

*Pardonnez moi généreusement les lignes acerbes de cette lettre, elles sont provoqués par le sentiment du profond respect à la mémoire de Votre auteur génial et par le plus cordial désir de vous préserver des reproches qui auraient pu être mérités.*

*Agréez, Monsieur, l'assurance de mon estime sincère.*

*M. Balusieu.*

A Monsieur Charles MALHERBE, Archiviste de l'Opéra, 34, Rue Pigalle  
à PARIS.

Outre les portraits les plus connus de Berlioz, nous pouvons signaler d'abord celui que Claude Dubufe, ancêtre d'une famille de peintres, peignit en 1830, le représentant en costume de cérémonie, probablement à la distribution des prix de l'Institut, où il reçut le prix de Rome; cette toile a été acquise en 1909 pour la Bibliothèque du Conservatoire, où elle a été exposée pendant plusieurs années dans la salle qui a reçu le nom de Salle Berlioz.

Les autres sont des croquis qui ont plutôt un caractère de caricatures. L'un est un dessin au trait, dû à Horace Vernet, ayant appartenu au juge d'instruction mélomane Lascoux; il remonte par conséquent à l'époque où Berlioz était à Rome, 1831-32. Un autre a été dessiné pendant un de ses séjours postérieurs dans le Dauphiné, où il est resté. Tous deux ont été photographiés et insérés dans le *Livre d'or de Berlioz*, paru à l'occasion du centenaire du musicien à Grenoble. Cette publication, tirée à un petit nombre d'exemplaires, s'étant peu répandue, nous avons reproduit d'après elle ces documents iconographiques; on les a trouvés çà et là au cours de ce chapitre.

Le livre de M. Bossert: *Études de littérature allemande*, 2<sup>e</sup> série, nous révèle (p. 284) que le beau-frère de Mendelssohn, Hensel, a fait un portrait de Berlioz. Nous ne pouvons que le signaler, ce portrait n'ayant pas été reproduit, que nous sachions, et n'étant pas connu en France.

Tout récemment enfin, un des catalogues de vente de la collection W. Heyer, de Cologne (Henrici et Liepmannsohn, 12 et 13 sep-



tembre 1927) mentionnait un portrait au crayon de Berlioz, d'après nature, assis, jouant de la guitare.

La petite maison que Berlioz a habitée quelques années après son mariage dans le village de Montmartre, et qui était située, presque isolée, sur le versant nord de la butte, regardant vers la campagne et ayant vue jusque sur Saint-Denis et sa basilique, a été peinte ou dessinée plusieurs fois. Ce chapitre en a donné également une représentation, tracée, en vue de mes études sur Berlioz, par M. Johannès Son. La maison, dont il avait été question de faire le siège d'un musée Berlioz, a été démolie en 1926 et a fait place à un immeuble de rapport.

---

CHAPITRE V.

**Autres musiciens français après 1830.**

Après les grands noms qui ont rempli les premiers chapitres de ce recueil, il convient de placer ceux de quelques autres artistes qui, pour ne pas avoir brillé au premier rang, méritent pourtant de ne pas être oubliés.

Peut-être en lisant d'abord celui de Félicien David pourrait-on objecter que celui-ci aurait des droits à figurer dans la première catégorie. C'est possible; nous ne discutons pas cela. Disons seulement que ses lettres sont rares et qu'elles ne sont pas très intéressantes: cette double raison explique que nous ne lui consacrons pas un chapitre spécial. Nous lui donnerons d'ailleurs place en tête de ce chapitre, pour lui faire honneur, et bien que la chronologie ne l'autorise point.

---

FÉLICIEŒ DAVID.

On a déjà constaté que l'auteur du *Désert*, qui eut, comme musicien, un si vif sentiment des évocations pittoresques, n'en donne vraiment aucune idée par ses lettres. Celle qu'on va lire, et qui fut écrite au cours de son voyage en Orient, ne pourra que confirmer cette juste observation.

FÉLICIEŒ DAVID A SON BEAU-FRÈRE MONGE.

Le Caire, 17 janvier 1833.

Mon cher beau-frère,

Je suis au Caire depuis deux mois environ, je m'y trouve très bien, et j'y pense toujours à vous, à Andrette et à Clémentine.

La distance chez moi, au lieu de me faire oublier les liens d'amitié et de parenté, ne fait que les resserrer davantage.

Vous avez dû recevoir dernièrement une lettre de moi où vous je vous priais de conserver l'argent qui devait m'être échu en partage. Autant que je puis m'en souvenir, c'était quelques centaines de francs. Je vous prie aujourd'hui de les employer à la destination que voici : je veux faire graver à Lyon de la musique que j'ai faite en Orient ; pour cela je vous prie d'envoyer à Madame Durval, libraire, place des Célestins, à Lyon, tout l'argent que vous pouvez avoir à moi ; elle est avertie ; vous pouvez vous fier à elle ; c'est elle qui a traité toutes mes affaires de musique.

Ne pensez pas que je puisse en avoir besoin un jour. Je ne manquerai jamais de rien, ni ici ni en France. Je donne des leçons de piano au Caire ; je suis établi chez un négociant *frani*, M<sup>r</sup> Robaudi, qui me traite en frère ; tout va bien.

N'oubliez pas de faire ce que je vous demande, vous me rendrez un service très important. Il s'agit de ma gloire ; et je suis bien sûr que vous en êtes amoureux pour moi.

Dites à Andrette et Clémentine que je les aime toujours beaucoup. Je vous embrasse tendrement.

*votre bien dévoué  
Jérôme David*

Octavie doit se faire bien grande, embrassez-là pour moi.

*Monsieur.*

*Monsieur MONGE, greffier du juge de paix à Leyrolles  
Bouches-du-Rhône — France.*

Revenu en France, David s'efforça de faire entendre ses œuvres musicales dans des concerts. A cet effet, il sollicita l'octroi de la seule salle convenable qu'il y eût alors à Paris, celle du Conservatoire, dont

la jouissance n'était accordée que bien parcimonieusement aux compositeurs (Berlioz l'a su!). Les deux lettres qui vont suivre le montrent s'appliquant à organiser l'audition de son œuvre principale, le *Désert*, laquelle eut lieu le 8 décembre 1844.

A AUBER.

Ce 1 Mars 1844.

Monsieur,

Monsieur le Comte de Montalivet a bien voulu m'accorder la salle des Concerts du Conservatoire. Le 21 avril prochain je dois y donner moi-même un concert. J'aurais besoin dès à présent d'être fixé, afin de ne rien négliger pour me trouver en mesure. Serait-ce trop présumer de votre obligeance, Monsieur, que d'espérer que vous voudrez bien me faire savoir si je pourrais avoir la salle ce dimanche là? Tout cela dépend uniquement de votre volonté. Soyez donc assez bon, je vous prie, pour y consentir; ce serait me rendre un service que je n'oublierais jamais et dont je saisis toutes les occasions de vous témoigner ma reconnaissance.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

Votre très humble et tout dévoué  
serviteur

FÉLICIEN DAVID

Rue Fontaine St-Georges, 17.

*Monsieur*

*Monsieur AUBER, directeur du Conservatoire de musique.*

A SON ALTESSE ROYALE, MADAME ADÉLAÏDE.

Madame,

Votre Altesse Royale daignera-t-elle permettre à un humble artiste, forcé de faire des sacrifices pour sortir de son obscurité, de vous adresser une loge pour un concert qu'il donne pour faire entendre sa musique? Je n'ose me flatter que Votre Altesse Royale puisse l'honorer de son auguste présence; mais, connaissant votre bienveillance pour les arts, laissez-moi, je vous



prie, espérer un témoignage de votre royale protection qui vienne en aide à mes efforts.

Daignez agréer,

Madame,

l'expression du respect profondément senti, avec lequel j'ai l'honneur d'être

De votre Altesse Royale

Le très humble, très obéissant et très fidèle serviteur

FÉLICIEN DAVID

17, rue Fontaine St Georges.

Paris, ce 23 novembre 1844.

L'original de cette lettre, adressée à la princesse royale pour l'inviter à assister à la première audition du *Désert*, porte en marge ces mots : " Renvoyé les billets le 29 9<sup>bre</sup> 1844 „. Nous voyons par là quel accueil les musiciens français de ces temps là recevaient à la cour.

Par contre, par un simple extrait, nous percevons l'écho de l'appel vibrant que le Père Enfantin, se souvenant de la fidélité de Félicien David au Phalanstère, adressait à d'anciens amis pour qu'ils se réunissent autour de leur frère au jour de cette épreuve, qui fut un triomphe pour lui :

LE PÈRE ENFANTIN À SAVINIEN LAPOINTE, 2 décembre 1844. — Il l'invite à venir entendre le concert de Félicien David. " C'est lui qui composait nos chants lorsque nous cornions aux oreilles des bourgeois triomphants : " Le peuple a faim; le peuple est misérable! „ (Bulletin Charavay, juillet 1926).

Nous voyons plus tard F. David poursuivre ses efforts pour que les concerts donnés par les musiciens de Paris trouvent un asile qui leur soit plus hospitalier.

Mon cher Monsieur Game,

Désirant terminer l'œuvre à laquelle je me suis dévoué, la création d'une Salle de concert à Paris, je vous propose de donner suite aux démarches que j'ai déjà faites et auxquelles je dois l'adhésion des personnages les plus honorables de Paris. Vous ou vos amis, vous seriez chargé de l'organisation matérielle, achat de terrain, construction de la salle, enfin de toute combinaison devant assurer le succès de l'entreprise. Je me

réserve seulement la direction musicale. Je m'engage à vous seconder dans les démarches à faire pour obtenir les souscripteurs. Il est bien entendu que nos intérêts seront réglés d'un commun accord.

Votre bien dévoué  
FÉLICIEN DAVID.

AU CORNISTE VIVIER.

Mon cher Vivier,

Lisez attentivement ce programme et dites vous : il faut que, pour rendre service à l'ami Félicien, je fasse connaître à toutes mes connoissances la nouvelle de ces matinées et que je fasse pleuvoir sur lui un déluge d'abonnements. Voilà ce que je vous demande, mon cher Vivier, rien que cela. Vous voyez que je vous traite en ami. Au reste les abonnés ne seront pas attrappés; je réponds d'une belle exécution et je garantis qu'on ne s'ennuiera pas chez-nous.

Je vous serre la main affectueusement et je suis tout à vous.

FÉLICIEN DAVID.

58, rue Larochefoucault.

Voici une autre lettre dont la teneur appelle quelques explications. On a retrouvé des lettres d'artistes et d'écrivains tels qu'Adolphe Adam, Berlioz, Pierre Dupont, Jules Simon, Sainte-Beuve, et Félicien David lui-même, adressant de bons conseils, des encouragements et des consolations à un certain G. Vicaire (rien du poète des *Émaux bressans*, né en 1848!) qui leur avait écrit vouloir se suicider par amour. Ce désespéré n'était qu'un collectionneur d'autographes — à moins qu'il voulût seulement rire en abusant de la crédulité des gens célèbres de son temps (1). Voici les bonnes paroles que lui déversa Félicien David :

A G. VICAIRE, COLLECTIONNEUR D'AUTOGRAPHES.

J'étais indisposé, Monsieur, quand j'ai reçu votre lettre ; voila pourquoi j'ai mis quelque temps à vous répondre. Votre décou-

---

(1) Plusieurs des catalogues et Bulletins Charavay ont annoncé la mise en vente de ces lettres. Avec Sainte-Beuve, le collectionneur a été volé : il reçut les consolations, mais écrites de la main d'un secrétaire ! (Catalogue Charavay, mai 1912). — Cf., à ce propos, la brochure récente de M. Jean Vicaire : *Gabriel Vicaire et.... Gabriel Vicaire*, 1929.

agement m'a vivement touché, croyez-le bien. Mais, hélas, les conseils que je puis vous donner se réduisent à peu de choses. Courage et résignation sont des mots faciles à conseiller, mais difficiles à mettre en pratique.

Cependant, vous êtes si jeune, il doit bien exister dans votre cœur quelque lueur d'espérance dans l'avenir. — J'ai eu 20 ans aussi, Monsieur, je me suis trouvé à Paris, seul, livré à moi même, et obligé de vivre d'un travail souvent bien répugnant. J'ai passé par toutes les souffrances que peuvent engendrer le besoin et l'isolement. Eh bien, je n'ai jamais désespéré de la Providence. Nous avons tous notre chaîne à porter, dans cette civilisation incomplète où nous vivons. C'est à chacun de nous de nous roidir contre les mille misères qui viennent nous assaillir. Soyons hommes; soyons forts; nous trouverons dans notre propre estime la récompense de notre courage. N'aurez-vous pas quelque orgueil à vous dire que, de tous ces hommes que vous amusez, vous êtes sans doute le plus estimable et le plus courageux ?

Je serais heureux, Monsieur, que ces quelques paroles sympathiques puissent calmer vos souffrances et vous rendre quelque tranquillité. Je vous remercie de la confiance que vous avez eue en moi, et croyez bien que le jour où vous me direz que le courage vous est revenu sera pour moi un heureux jour.

FÉLICIEN DAVID.

Félicien David a succédé à Berlioz, à la fois comme membre de l'Académie des Beaux-Arts et comme Bibliothécaire du Conservatoire. Quoi qu'il l'eût bien connu, il ne se sentit pas suffisamment documenté pour prononcer son éloge académique: c'est du moins ce qui ressort d'une dernière lettre montrant qu'il eut besoin, pour remplir ce devoir, de l'assistance d'Ernest Reyer, le fidèle ami de Berlioz, qui, à son tour, à quelques années de là, devait devenir leur successeur.

A ARSÈNE HOUSSAYE.

Paris, 1869.

Mon cher Houssaye,

Je dois faire pour l'Institut une notice sur Berlioz. Vous avez publié il y a dix ans sur lui un article dans "L'Artiste", qui

était de Reyer. Je viens vous prier de me le procurer le plus tôt possible. Vous obligerez votre tout dévoué dans le passé et dans l'avenir.

A vous

FÉLICIEN DAVID.

58, Rue La Rochefoucauld.

La Bibliothèque du Conservatoire possède encore, parmi les papiers relatifs à Félicien David ou émanant de lui, une lettre qui lui fut adressée, en date du 20 décembre 1887, par une dame allemande qui signa Émilie Riedel, femme d'un chef d'orchestre de Braunschweig. Cette lettre déborde de l'enthousiasme le plus intense. Le mari de la correspondante venait de faire exécuter le *Désert*, et elle en déclarait son ravissement: " C'est si beau, si singulier, si magnifique; cela touche jusqu'aux larmes... Je suis bien enragée de votre opus... je suis reconnaissante et je vous aime à cause de votre *Désert* „. Ce n'est évidemment pas trop le dessin de notre recueil de reproduire ces sortes de déclarations, vinssent-elles de loin; mais nous pensons pouvoir faire exception pour celle-ci, parce qu'elle présente une certaine originalité: c'est qu'au moment où furent proférées ces brulantes paroles, l'homme auquel elles étaient adressées était mort depuis quelque douze ans!...

---

HIPPOLYTE MONPOU

Monpou, compositeur de romances qui eurent une grande vogue après 1830, passait en ce temps là pour être le musicien romantique par excellence. Théophile Gautier lui-même lui a fait place dans son *Histoire du romantisme*, seul musicien auprès de Berlioz. Il avait pris pour ses textes des vers de Victor Hugo, Alfred de Musset et de quelques *poetae minores* du même temps. Nous retrouverons l'écho de leur succès dans les lettres qui vont suivre, notamment celles qu'il adressa à M<sup>me</sup> Mélanie Waldor, le bas-bleu dont il a été déjà question à propos d'Adolphe Adam. L'idée que celle-ci lui a suggérée de faire un opéra qui fût un centon de ses romances prouve la popularité de ces dernières; il ne semble pas qu'elle ait été réalisée. Auparavant, on lira une lettre de l'artiste à sa femme, lui donnant des nouvelles d'un voyage et montrant ce romantique échevelé, ce bohème en apparence, sous un aspect des plus bourgeois.



*HIPPOLYTE MONPOU A SA FEMME.*

Tours, samedi soir 9 juillet 1834.

Il est onze heures, chère ange, et je ne veux point me coucher sans t'écrire. Nous rentrons à l'instant de notre premier concert. Succès complet!...

Après mille tribulations, mille soucis, nous sommes assez contents, nous nous attendions à bien moins. 370 francs! Nous avons trouvé tout le monde à la campagne et nous comptons à peine sur cinquante personnes. Nous nous en irons de Tours, voyage et frais d'hôtel payés, avec encore quelque bénéfice.

Nous avons fait un voyage assez maussade et il était temps que nous arrivassions. Nous sommes au meilleur hôtel, dépensant 3 francs pour dîner, 2 fr. pour déjeuner, 1 fr. pour le lit. Je crois que cela ira bien. Mes compagnons de voyage ont du talent et ont fait beaucoup de plaisir. Quant à moi il m'est arrivé ce qui m'arrive toujours, un accueil froid d'abord, puis des sourires gracieux, et enfin beaucoup d'effet. Je suis content. M<sup>r</sup> Cournaud a eu la complaisance de m'envoyer ici deux lettres qui ne m'ont point servi. Les personnes n'y étaient point. Coninx est parfait. Il donne dix sous comme je donnerais 20 francs, avec autant de regret.

Nous allons faire nos malles, car nous voulons partir demain matin pour Angers, où nous espérons donner concert mardi 8. De là nous partirons de suite pour Nantes, où tu m'adresseras ta réponse poste restante.

Et toi, comment vas-tu, minette? Comment te trouves-tu de mon absence? Comment ta santé? Comment ta tête? Pauvre femme qui aurais tant besoin de moi! Je suis fier. As-tu une bonne? t'ennuies-tu beaucoup? Pas autant que moi, je suis sûr. Aujourd'hui, jour de concert, est le seul jour où je me sois un peu diverti. Donne moi beaucoup de détails sur toi, sur notre belle fille, et sur ma mère; ce sera mon seul plaisir dans ce long et insipide voyage.

Au reste, nous allons aller en course, ne perdant pas une heure; c'est le seul moyen de nous tirer d'affaire.

Adieu, ange chérie, adieu, je baise tes yeux; j'embrasse bien mon Anna, et Maman et Louisa et Eugénie dont tu me donneras des nouvelles.

Mille compliments à la famille Collin, à ces dames Kropff, enfin à toutes les personnes qui sont assez bonnes pour prendre pitié de ton ennui.

Hipp. Monpou

Je te donnerai plus de détails aussitôt que je pourrai me reposer.

*Madame Hipp. MONPOU, a Sceaux, Banlieue de Paris.*

*A MADAME WALDOR.*

Nous irons ce soir, Madame, au théâtre voir la Schneider.

Votre lettre d'hier m'a rendu quasi fou: je ferai de votre ouvrage, qui grandit prodigieusement dans ma tête depuis cette nouvelle, une chose étonnante si je puis. Dans tous les cas, j'ai sur lui les idées les plus folles et les plus sauvages. Succès énorme ou chute plate. Voilà ce qui nous arrivera.

Je pense que notre rendez-vous est ajourné à demain matin; à 11 h.  $\frac{1}{2}$  je suis libre, ou à 2 h. Vous me direz, ce soir, l'heure qui vous arrangera le mieux.

Agrééz, Madame, l'offre de mes salutations affectueuses.

HIPP. MONPOU.

Samedi matin.

*A LA MÊME.*

Je suis on ne peut plus désolé, Madame, de ne pouvoir me rendre ce soir chez vous, ainsi que je m'y étais engagé; mais une lettre que je trouve en rentrant me rappelle que j'avais promis pour ce soir de tenir le piano dans une soirée musicale, où je suis par conséquent indispensable. Veuillez bien m'excuser, Madame, et me dire si jeudi matin vers 10 h  $\frac{1}{2}$  vous seriez libre; je pourrais disposer d'une heure et demie que je m'empresserais de vous donner.

J'ai déjà pensé à plusieurs situations, et voila ce que vous pourriez commencer,

Au lever du rideau, 1<sup>r</sup> acte, chœur (Voici la coupe: air tout fait):

Pauvre petit oiseau des champs,  
Inconstante bergeronnette  
Qui voltiges, vive et coquette,  
Et qui siffles tes jolis chants,  
Bergeronnette si gentille  
Qui tourne autour du troupeau,  
Par les champs sautille, sautille!  
Et mire toi dans le ruisseau.

Air de Stofflet (1):

Il s'est levé, voici le jour sanglant!  
Qu'il soit pour nous le jour de délivrance!  
Dans son essor, versez notre aigle blanc  
Les yeux fixés sur l'arc-en-ciel de France.  
Au soleil de juillet, dont l'éclair fut si beau  
Il a (2) son vol, il fend les airs, il crie:  
ma noble patrie

Liberté

Vous laisseriez ici ce qui était déjà:

Mon âme  
Dieu qui m'enflamme  
Mon bras au roi qui m'attend.

Romance de Thérèse au commencement du 3<sup>e</sup> acte:

Tu m'a dit, quand d'une caresse  
Tu m'offris la première ivresse:  
Jamais je ne te quitterai.  
Tu me l'as dit encore naguère;  
Maintenant tu pars pour la guerre,  
Jamais je ne te reverrai (2 couplets).

Pour les couplets de Suzon: "C'est un saint homme", vous pourriez prendre: *D'amour ravie* †.

---

(1) Ce nom indique que le sujet pris pour prétexte de cet assemblage de romances 1830 était pris dans l'histoire des guerres de Vendée.

(2) Les blancs laissés dans le texte sont dans le manuscrit, ainsi que les croix.

Il faudrait trouver aussi le moyen d'y placer avantageusement :

*Rosa,*  
*Le Lever,*  
et l'*Andalouse*.

Voici ce deux dernières :

Assez dormir, ma belle  
Ta cavale Isabelle  
Hennit sous tes balcons.  
Vois tes piqueurs alertes  
Et sur leurs manches vertes  
Les pieds noirs des faucons.

3 couplets en tout.

Avez-vous vu dans Barcelone  
Une Andalouse au sein bruni,  
Pâle comme un beau jour d'automne?  
C'est ma maîtresse, ma lionne  
La marchesa d'Amaëgui (1).

(3 couplets semblables).

J'en ai beaucoup d'autres encore qui pourront aller. Comme cela nous aurions un ouvrage assez original avec des airs éprouvés d'un succès certain. Voyez Madame

à vous de cœur  
HIPP. MONPOU.

Mon enfant va un peu mieux.

*Madame — M<sup>me</sup> Mélanie WALDOR — 84 rue Vaugirard.*

A GILBERT DUPREZ (2)

*Mon cher Duprez,*

Monsieur Tarheim, porteur de ce billet, est l'*entrepreneur en gros des succès* (3) de l'Opéra-Comique (et tu sais ce qu'il y a

(1) Tous ces vers sont d'Alfred de Musset. Il manque *Gastibelza l'homme à la carabine*, de Victor Hugo (*les Orientales*) pour compléter l'ensemble des romances de Monpou qui eurent la vogue en leur temps.

(2) Le célèbre ténor et Hippolyte Monpou avaient été camarades à l'école de Choron.

(3) Autrement dit le chef de claque.



à faire à ce théâtre). C'est pour te le recommander que je te l'adresse. Il a appris la retraite de votre *Auguste*, compte que *Santon* ne restera pas et demande la survivance. C'est un homme sûr, *intelligent* et qui te restera dévoué si tu peux le servir.

Adieu ; mille amitiés.

HIPP. MONPOU.

J'ai rêvé cette nuit qu'on te guillotinaît pour avoir tué Molinier. Dis-moi ce qui en est.

*Monsieur Gilbert DUPREZ*

*38 rue de Rochecouart.*

---

Pendant que nous en sommes aux auteurs de romances, reproduisons une lettre de Romagnesi, un des maîtres du genre.

ROMAGNESI A HIPPOLYTE LEMONNIER (1)

*Mon cher confrère,*

Notre président m'a chargé de prendre et de vous transmettre des renseignements sur les talents et la sociabilité de M. Ber, sculpteur, présenté à la Société des Enfants d'Apollon par nos collègues Husson et Jancourt. J'avoue (chacun des artistes auxquels je me suis adressé pour ces renseignements m'ayant dit ne pas le connaître) que cela n'a fait que me confirmer dans l'idée que j'ai exprimée dernièrement en pareille circonstance, c'est que nous laissons une trop facile entrée dans notre société à des jeunes gens, qui peuvent faire espérer de leur avenir, mais qui n'ont pas encore assez fait pour recevoir le titre d'*académicien*, titre il est vrai que nous prenons peut-être un peu trop cavalièrement.

M. Ber a exposé cette année au Louvre *un buste*, et c'est je pense sa première exposition. Est-ce un titre suffisant pour obtenir son admission parmi nous ? Pour moi, je ne le pense pas. Autrefois, et cela ne remonte pas encore bien loin, on ne se présentait chez nous qu'avec de vrais titres, c'est à dire avec

---

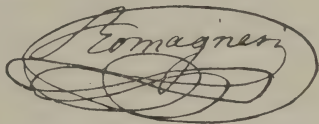
(1) Hippolyte Lemonnier, secrétaire de l'Académie de France à Rome vers 1830, fut tour à tour chancelier et chef de la Société académique des Enfants d'Apollon. C'est à ce titre qu'il a reçu la lettre de Romagnesi, laquelle nous a été obligeamment communiquée par son fils, M. Henri Lemonnier, membre de l'Académie des Beaux-Arts.

des succès mérités; et la Société examinait et pesait ces titres avec une grande sévérité. C'est ainsi que les Enfants d'Apollon comptaient dans leur sein les Grétry, les Monsigny, les Lesueur, les Cherubini, les Aubert, etc. etc.

Quant à la moralité de M. Ber, les noms de ses présentateurs sont une garantie qui me suffit et je suis certain qu'Husson ne peut s'intéresser qu'à un brave homme comme lui.

Maintenant, de mon opinion et de celle des autres commissaires vous tirerez telle conclusion que vous trouverez convenable et j'y souscris d'avance; vous avez l'esprit trop juste et le cœur trop bien situé pour qu'en pareille matière votre avis ne soit pas le meilleur.

En attendant le plaisir de vous voir, je vous renouvelle l'assurance de mon affectueux dévouement.

A handwritten signature in dark ink, enclosed within an oval-shaped flourish. The signature appears to read "Tomagnesi".

Rue du Bac, 34 bis.

Paris, le 8 décembre 1847.

P. S. — Je rouvre ma lettre pour vous annoncer que je reçois à l'instant des renseignements que j'avais demandés sur le compte de M. Ber, et qui changent entièrement ma manière de voir à son égard.

M. Ber n'est point un jeune homme; il a une quarantaine d'années; il est d'un fort aimable caractère, bon musicien et en état de faire sa partie dans nos concerts. Quant à son talent de sculpteur, il est incontestable et incontesté. Je conclus donc pour ma part à son admission.

Tout a vous. R.

---

Voici encore un compositeur de romances: *la Sentinelle*, qui a eu un succès populaire sous l'Empire, est de Choron. Mais celui-ci eut des titres plus sérieux à l'attention des artistes, notamment par sa fondation d'une école de musique religieuse et classique, qui réagit contre le mauvais goût d'italianisme exclusif régnant en son temps. Tous les noms cités dans cette lettre, et celui de Duprez lui-même, sont ceux de ses élèves.

CHORON A DUPREZ

Paris, le 22 août 1831.

*Mon cher Gilbert,*

M. Ricordi, qui se charge pour toi de la présente, nous a donné de tes nouvelles. Il nous a appris tes succès ainsi que ceux de Madame Duprez; ou plutôt, il nous les a confirmés, car nous en étions déjà informés et il nous a assuré que tu faisais de bonnes affaires. Je t'en fais mon compliment sincère et je souhaite la continuation de tes prospérités.

Quant à nous, nous n'en sommes pas tout-à-fait au même point. Jusques à ce moment, les évènements nous ont été fataux ou fatals: de toute façon, nous sommes provisoirement réduits à la portion congrue. On nous a retranché les  $\frac{3}{4}$  de notre allocation et nous sommes, partant, réduits au quart. A la vérité, on assure que cela n'est que provisoire et l'on nous fait espérer quelque amélioration pour l'avenir; mais le présent n'en est pas moins très pénible à supporter.

Dans cette position difficile, je suis obligé de faire ressource de tout. C'est ce qui me décide en partie à t'écrire aujourd'hui, ainsi que j'en avais depuis quelque temps le projet. Ayant retrouvé dans mon portefeuille, du reste assez peu fourni, cinq billets que tu as souscrits à mon ordre, montant chacun à 75 et faisant en tout 375, je me hazarde de te demander si tu pourrais me faire parvenir tout ou partie de cette somme, c. à. d. le montant de un, deux, trois ou plus de ces effets. Si tu le peux, tu me rendras un véritable service, car je suis dans un gêne extraordinaire. Vu qu'indépendamment de la réduction dont je viens de te parler, j'ai encore eu la chance que la Sorbonne a été fermée le 1<sup>er</sup> juillet; en sorte que, ne pouvant rien prélever sur les fonds de la maison, je n'ai plus de bourse particulière; ce qui est très pénible pour moi, vu les charges dont je suis grêvé. Tu me rendras donc un vrai service si tu peux t'acquitter envers moi et je compte sur ton empressement à cet égard.

M. Ricordi partant ce soir par la malle poste, c. à. d. sous deux heures, je suis obligé d'abrégé et ne peux te donner beaucoup de détails. Tu sauras pourtant que la maison est remise sur le pied de son origine: 12 élèves seulement, 8 hommes et

4 femmes. Il n'y a plus un seul professeur. Hippolyte, Boulanger, Scudo n'y sont plus. *Scudo* court le monde. Dietsch est marié; il a épousé une de nos pensionnaires. Molinier part pour Genève avec 6000 fr. Sirund gagne à Lyon 18.000 fr. par an. Canaplu gagne 8000 fr. à Lyon. Wartel, 15.000 fr. à l'Opéra. M<sup>lle</sup> Tardieu est mariée à un manœuvre. M<sup>me</sup> Tardieu devenue veuve a épousé M. Boutard. Frédéric est de retour d'Allemagne, sachant très bien l'allemand et bon pianiste. Il étudie les mathématiques, pour entrer à l'Observatoire; c'est un travailleur infatigable. Vachon est parti pour la Louisiane (1). M<sup>me</sup> Choron vient de perdre dans une banqueroute toutes ses économies depuis 5 à 6 ans.

Voilà, mon cher, ce que j'ai de plus important à te faire savoir: donne nous aussi de tes nouvelles et n'oublie pas la demande que je viens de te faire.

Ma famille te fait bien des amitiés ainsi que M<sup>me</sup> Duprez; pour moi je termine en vous embrassant tous les deux.

*Très affectueux*  
*H. Monpou*

Je crois devoir t'avertir de te défier de l'homme dont le nom est souligné dans cette page (2): c'est un escroc fieffé. S'il s'adresse à toi ce sera pour te duper.

Jette ce papier au feu.

---

Cette autre lettre est de la fille du Directeur du *Journal des Débats*, passionnée de musique, et qui profita de l'influence que lui procura la situation de son père pour obtenir de Victor Hugo le poëme de *la Esme*.

---

(1) Hippolyte Monpou. — Scudo, futur critique de la *Revue des deux mondes*, mort fou. — Dietsch, compositeur, futur chef d'orchestre de l'Opéra et maître de chapelle de la Madeleine. — Sur Molinier, voir post-scriptum de la lettre de Monpou à Duprez, ci-dessus. — Wartel, chanteur de l'Opéra.

(2) Scudo: voir ci-dessus.



*ralda* et faire représenter cette œuvre à l'Opéra, où les études en furent dirigées par Berlioz. C'est évidemment d'elle qu'il s'agit: les détails que nous avons notés dans la lettre l'établissent. Quant au destinataire, il ne peut être autre que Fétis, qui, dans sa notice de la *Biographie des musiciens*, dit que, ayant été appelé à donner des leçons à M<sup>lle</sup> Bertin, il ne fut pas fâché d'essayer avec elle la " méthode originale ", qui consistait à lui laisser écrire de la musique sans qu'elle en eût appris la technique; et cela aussi est d'accord avec les observations contenues dans la lettre.

MADEMOISELLE LOUISE BERTIN A FÉTIS.

Monsieur,

Il m'est bien pénible d'avoir encore à vous importuner, après toutes les peines que vous avez eu la bonté de vous donner pour moi. Mais j'espère que c'est pour la dernière fois.

Je vais Monsieur, si vous le permettez, vous soumettre mes observations sur les coupures; je vous envoie même le petit papier qu'Armand (1), m'a remis, puisque vous m'avez habitué, mon cher maître, à vous présenter mes petits papiers.

N. 1.

Je n'ai rien à dire, car je pense qu'on ne veut pas ôter les timballes de la ritournelle, mais bien celles qui sont sous: *Quelle rigueur* (2).

N. 2.

Je crois, monsieur, sauf votre avis, que cette suppression rendra la musique encore plus *monotone*, à cause de la trop grande quantité de morceaux d'ensemble. Même, à parler franchement, il n'y aura plus dans la pièce autre chose (3).

N. 3.

Quant à celui là Monsieur, vous m'avez quelquefois dit que j'avois la *bosse* de l'entêtement, et vous trouverez que je l'ai extrêmement développée, car je suis décidée à retirer ma musique

---

(1) Armand Bertin, frère de Louise.

(2) Ces mots sont chantés dans le duo du commencement du 4<sup>e</sup> acte de *la Esmeralda*.

(3) La lecture de la pièce de Victor Hugo montre que cette observation est parfaitement justifiée.

(ce n'est pas grand chose, je le sais) si on en ôte une seule note. C'est le seul morceau, Monsieur, pour lequel je n'aye pas ce mépris, que vous m'avez quelquefois reproché pour *le Loup garou* (1). Quant aux autres morceaux, ils en feront, ce qu'ils voudront. Je ne comprends pas trop comment on fera commencer un duo en *fa* en *ré* mineur; mais il faut en prendre son parti.

Je finis Monsieur en vous réitérant mes remerciements et j'espère que vous me permettez de signer encore

Votre élève

*Louise Bertin*

---

Il a été question, dans les lettres de Rossini, du pasticcio *Robert Bruce* composé sur des morceaux de ses anciens opéras italiens et représenté à l'Opéra le 30 décembre 1846, et nous avons dit que Niedermeyer avait été le complice musical de cette fabrication, qui n'eut pas grand succès. La lettre suivante, écrite de Bologne au directeur de l'Opéra, nous montrera quelle part y a prise Rossini lui-même, en même temps qu'elle nous permettra de connaître le style épistolaire de Niedermeyer, auteur de quelques opéras peu célèbres, ainsi que de la musique du *Lac*, romance qui eut un grand succès, mais dont Lamartine a déclaré être peu satisfait.

NIEDERMEYER A LÉON PILLET.

*Mon cher Directeur,*

Vous devez être impatient de recevoir des nouvelles de notre besogne et il a longtemps que je vous en aurais donné si je n'avais voulu attendre qu'elle fût assez avancée pour pouvoir vous dire à peu près quand nous serons de retour à Paris. Rossini a continué à être parfait pour nous; il nous a donné tout

---

(1) Opéra-comique de M<sup>lle</sup> Louise Bertin, représenté à Feydeau en 1827, et dont Fétis dit (*loc. cit*): "Ce genre de pièce n'avait aucune analogie avec la manière du compositeur."

le temps nécessaire et a pris à l'affaire un intérêt qui a stupéfait tous ses amis. Le fait est qu'il y pense et en parle sans cesse. Nous avons abordé le 3<sup>me</sup> acte et il est assez avancé; Rossini nous donne mardi prochain une 1<sup>re</sup> séance au piano pour entendre tous les morceaux dans leur ordre, en déterminant le mouvement et le marquant au métronome.

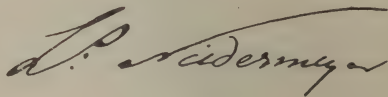
Il y avait chez Rossini un parti pris de ne rien écrire de nouveau, mais il nous a donné un chœur qui n'a jamais été entendu à Paris et qui n'a pas été publié, et deux autres morceaux inédits, l'un pour l'orgie du 3<sup>me</sup> acte et l'autre pour un pas.

Vous voyez que nous sommes très avancés et, sans le démenagement de R. et une absence qu'il va faire, nous aurions pu partir au commencement de la semaine prochaine; mais nous sommes sûrs de pouvoir le faire au plus tard la semaine suivante.

Je ne vous rapporterai pas une partition, car je suis à la merci des copistes et de Rossini qui ne me fournit pas toujours aussi vite que je le voudrais les morceaux instrumentés, mais tout sera bien arrêté et il n'y aura plus qu'à écrire, ce qui ne sera pas très long, surtout avec l'aide d'un copiste.

J'espère, mon cher Directeur, que votre retour s'est effectué heureusement, j'aurais bien désiré d'avoir de vos nouvelles avant notre départ; en tout cas je compte vous revoir avant la fin du mois.

Tout à vous de cœur.



Bologne, 10 juillet 1846.

Elwart n'est pas évidemment pas une personnalité qui mérite d'être tirée hors de pair, et nous aurions négligé de lui faire place ici si une lettre qu'il écrivait à Fétis au temps de sa jeunesse ne contenait, sur l'état de l'opinion musicale après 1830, des indications, d'ailleurs confirmatives de ce que nous savions par ailleurs, qui méritent qu'il en soit fait mention.

ELWART À FÉTIS, 1833. — Il raconte son échec au concours de l'Institut, faute d'une voix. Berton lui a fait des reproches. " Il m'a dit que j'avais un genre tudesque et que, quoi qu'en disaient les romantiques, l'Institut aime le *Rococo*, le beau rococo du temps de Sacchini, Paisiello et les autres. Vraiment il est désespérant pour des jeunes auteurs de n'entendre jamais citer à leur admiration que tous ces vieux noms, tandis qu'on affecte de ne parler ni de Rossini, ni de Weber et du sublime Beethoven ", (Cat. Charavay, corresp. Fétis, vente du 30 avril 1910).

Enfin nous ne saurions nous dispenser de comprendre dans ce chapitre une lettre de Clapisson, ce compositeur d'innombrables chansonnettes et de quelques opéras-comiques (dont le titre de celui qui va être cité, *la Perruche*, symbolise l'esprit) et qui eut la singulière gloire d'entrer à l'Institut en compétition avec Berlioz, ayant été préféré à l'auteur du *Requiem*, de *Roméo et Juliette* et de la *Damnation de Faust*.

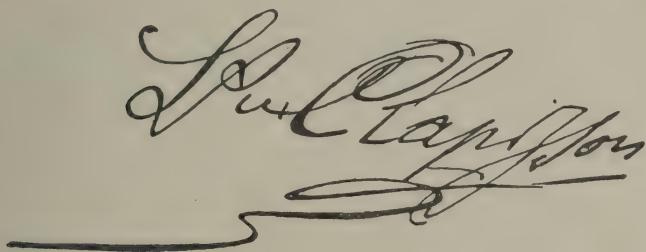
CLAPISSON A UNE CHANTEUSE.

*Mademoiselle,*

Je vous envoie ma partition de *la Perruche*; c'est le seul exemplaire que je possède, je vous serai donc bien obligé d'en avoir soin et de me la renvoyer avant votre départ pour Bade. J'aurais grand plaisir à suivre vos répétitions, faites-moi donc prévenir si tôt que vous prendrez le théâtre.

Mille choses aimables

de votre tout dévoué

A large, elegant handwritten signature in dark ink, reading "L. Clapisson". The signature is written in a cursive style with long, flowing strokes. Below the signature is a long, horizontal wavy line that serves as a decorative flourish.

Paris, le 22 juin 1822.



## CHAPITRE VI.

### Chanteurs, virtuoses, etc.

#### LES GARCIA.

Ce chapitre va commencer par des lettres écrites par les membres successifs de l'illustre famille des Garcia, dynastie vraiment unique de chanteurs et de cantatrices, dont quelques-uns sont parmi les plus grands interprètes dont l'histoire de l'art a fait mention. Originaire d'Espagne par son chef, elle a, dès sa seconde génération, trouvé une seconde patrie en France, où plusieurs de ses survivants résident encore.

Manuel Rodriguez Garcia, né à Séville en 1775, est ce chef. Ayant commencé sa carrière en Espagne, comme chanteur et aussi compositeur de tonadillas, il passa en Italie, où il fut l'interprète des principaux chefs d'œuvre de Rossini — *Il Barbiere di Siviglia*, *Otello*, etc. — puis vint en France où il chanta pendant plusieurs années au Théâtre Italien. En 1822, il eut l'idée de fonder à Paris, sous le titre de Cercle, une nouvelle institution musicale où les amateurs se réuniraient " pour exercer et faire briller leurs talents, " et où seraient données des soirées où se feraient entendre les plus grands artistes. Voici en quels termes, par des lettres personnelles, il cherche à réunir ses premiers adhérents.

MANUEL GARCIA AUX ADHÉRENTS DU CERCLE DE LA RUE RICHELIEU.

Monsieur,

Je vous prie d'assister au diner d'ouverture qui aura lieu le 17 de ce mois, dans le local du nouveau Cercle de la rue de Richelieu, N. 104, près du boulevard.

En offrant ce Cercle comme point de réunion à l'élite de la société, j'ai cru assurer son succès en appelant les beaux arts et ceux qui les cultivent avec gloire à concourir à l'agrément de cette réunion.

C'est à ce titre que je vous prie de vous considérer comme membre né de cette fondation.

On se réunira à six heures.

Paris, ce 13 Novembre 1822.

Votre très

*St Serviteur*  
*Manuel Garcia*

Poursuivons, sans autres explications que celles qui seraient nécessaires pour faire connaître de quels membres de la famille il s'agit. Les deux prochaines lettres seront de la femme de Garcia, née Joaquina Sitchès, espagnole comme lui, et qui fut aussi une artiste distinguée. La première s'adresse à la grande tragédienne lyrique française du commencement du XIX<sup>e</sup> siècle.

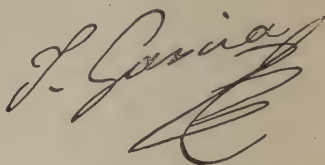
MADAME JOAQUINA GARCIA À MADAME BRANCHU.

Ma chère amie,

Tu vas dire que je ne suis pas *gentille*, mais je ne sais pas si tu sais que mon mari est malade et que depuis le jour que nous avons été chez toi (sans avoir le bonheur de te trouver) je ne suis point sortie? Et bien, la chose est telle que je te la dis: ainsi ma bonne amie, je ne sais si nous pourrons avoir le plaisir de te voir mardi; parce que s'il est bien, il faut qu'il chante *Médée*, et s'il l'est pas, il faut que nous restions à la maison.

Il'ia une pauvre diable qui veut débiter à notre théâtre, qui aurait besoin d'une diadème; veux tu bien me l'envoyer, ainsi que les jolis petits bracelets? Cela n'empêchera pas de me les demander et de les avoir toutes les fois que tu les voudras (puisque les jours d'Opera *chez nous* sont opposés aux jours de *chez toi*), ainsi que tout ce que je possède.

Adieu Chere amie, mon mari te présente ses respectueux hommages, et moi mes *embrassades* les plus étroites possibles. Embrasse aussi Pamela pour moi et Maria; je te remercie de tout mon cœur de ton bon souvenir, et crois a la sincère amitié de ta devouée Amie et ser<sup>te</sup>



Paris ce 2 Novembre 1823.

A Madame - M.<sup>me</sup> C. BRANCHUT. Rue Montholon, N. 20.

LA MÊME À MAURICE SCHLESINGER (1).

Mon cher M<sup>r</sup> Schlesinger,

Le 10, Pauline (2) a joué *Otello*. La Reyne, l'Infante sa sœur et l'Infant D<sup>n</sup> Francisco y étaient. (C'est la première fois que ces personnages se trouvent ensemble dans un lieu public). Toute la cour enfin se trouve là, et l'on s'est disputé les plus mauvaises places. L'*Otello* a eut un succès complet et Pauline a excité des *enthousiasmes* impossible à décrire.

S. M. La Reyne l'a fait appeler après le 2<sup>e</sup> Acte et après mille comp<sup>s</sup> aimables lui a fait cadeau d'une superbe bague en Diaman. Malgré que son eng<sup>t</sup> soit fini après la représentation qui aura lieu le Mardi 14, on croit qu'elle sera obligée de donner une 3<sup>me</sup> rep<sup>n</sup> d'*Otello*.

Le tenor Zorell s'ait acquité du Rôle d'*Otello* d'une manière plus que satisfaisante. Faites moi l'amitié d'arranger cela à votre guise, mon bon Monsieur. J'ai envoyé à Pauline votre

---

(1) Editeur de musique, directeur de la *Gazette musicale*.

(2) Pauline Garcia (postérieurement Madame Viardot) a débuté au Théâtre italien de Londres, dans *Otello*, en mai 1839, à l'âge de dix-huit ans.

*Gazette* avec le joli article que vous avez bien voulu arranger pour elle.

Je vous remercie d'avance et reste v<sup>tre</sup> bien dévouée

J. V<sup>e</sup> GARCIA.

20, Rue de la Michodière.

Ce 24 Juin [1839].

*P.S.* Si demain je reçois quelque chose de particulier sur la 2<sup>e</sup> Rep<sup>t</sup> je vous le ferai parvenir.

*Monsieur - M<sup>r</sup> SCHLESINGER.*

L'auteur de la lettre suivante, portant le même prénom que son père, fut l'ainé de la seconde génération des Garcia. Il a été professeur de chant au Conservatoire de Paris (de 1842 à 1850), puis à Londres, où il est mort âgé de plus de cent ans.

MANUEL GARCIA AU COMMISSAIRE ROYAL DE L'OPÉRA.

18 Décembre 1845.

Monsieur,

En votre qualité de commissaire Royal, veuillez, je vous prie, recevoir la plainte que j'ai l'honneur de vous adresser contre l'administration du grand Opéra. Voici les faits :

Hier soir, première représentation de *l'Etoile de Séville*, (1) m'étant présenté assez tard aux diverses places de l'Opéra, il me fut répondu qu'elles étaient toutes louées. En effet l'écriteau était apposé à toutes les loges sans exception. Cependant je remarquai aux quatrièmes bon nombre de sièges libres; je m'adressai alors aux contrôleurs pour en obtenir un, offrant de me retirer dès que le titulaire se présenterait. Ces messieurs me répondirent qu'ils ne pouvaient m'accorder ce que je demandais, mais que je trouverais à me placer aux secondes loges si je consentais à ACHETER un billet. Je fis observer à ces Messieurs que du moment où les écriteaux étaient mensongers, je devais être placé, sans rien payer, non à titre de faveur, mais en vertu

---

(1) Opéra de Balfe, représenté à l'Opéra de Paris le 17 décembre 1845.



du droit acquis au professeur du Conservatoire. Ces réclamations restèrent sans effet et je dus me contenter d'annoncer que je porterais ma plainte.

La conséquence d'un pareil abus, si on le supportait patiemment, serait de rendre illusoire le droit des professeurs, ou pour le moins, de le soumettre au caprice de l'administration.

Veuillez, Monsieur, agréer l'assurance de la haute considération  
de votre très humble Serv<sup>r</sup>

*Maurice Garcia*

Profess.<sup>r</sup> au Cons.<sup>e</sup>  
6, R. Chabonais.

Eugénie Garcia, femme du précédent, après avoir été son élève, a suivi, elle aussi, la carrière italienne. Elle était à Londres en 1842-43.

MADAME EUGÉNIE GARCIA À DUPREZ (?).

Vendredi matin.

White Cottage, Old Brompton Earl Court.

Il était dit là haut que je ne vous entendrais pas, mais j'avais juré de vous entendre, et, vous le savez, ce que femme veut, etc., etc. Selon nos conventions, j'arrive à la porte. Pas de billets; je vais au *Stage door*, pas davantage; je retourne à la porte du milieu (après mille et mille paroles) et je demande une loge pour mon argent, mais disant que je ferais payer le lendemain: "Nous ne délivrons de loge que lorsque nous sommes payés à l'instant „; je me nomme, le caissier ne me connaît pas! — Je retourne au *Stage door* et par bonheur arrive M<sup>r</sup> Cook qui me voyant attendre chez le portier s'empresse de parler à Dann; celui-ci me reçoit parfaitement mais ne peut me donner qu'une 4<sup>e</sup> loge sur le lustre. Je grimpe pensant ne rien voir et fort peu entendre. Mais voilà que je m'aperçois qu'il me fallait lever la tête pour arriver jusqu'à vous!!! *Guillaume Tell* me fit oublier, et le froid, et les ennuis, et lorsque je rentrai, je me dis que je n'avais pas payé trop cher le plaisir que j'avais éprouvé.

Adieu donc. Si le hasard me sert et que vous vous trouviez un jour bien ennuyé, venez dépenser cet ennui chez moi.

Mille compliments et l'assurance d'une admiration sincère.

*L. Garcia*

LA MALIBRAN.

Et maintenant, nous arrivons à la grande illustration de la famille, la Malibran, fille du premier Manuel Garcia et de sa femme Joaquina, née à Paris en 1808 et morte à vingt-huit ans, après avoir parcouru la carrière la plus étonnante qu'aucune artiste ait jamais suivie. Virtuose et tragédienne, elle a soulevé des enthousiasmes incandescents, à cette époque de 1830 où les admirations se faisaient volontiers passionnées. Femme, elle a, pendant sa courte vie, joué un rôle des plus intéressants : elle mériterait, comme telle, d'être étudiée avec la plus grande attention. On connaît bien les romans vécus de George Sand, de Marceline Desbordes-Valmore, de Lamartine, de Musset, de Liszt, de Berlioz, de tant d'autres qui passèrent en même temps qu'elle dans une atmosphère semblable : pourquoi n'écrirait-on pas aussi bien celui de la Malibran ? C'est peut-être que les récits qu'il contiendrait ne se prêteraient pas assez au scandale ; car cette femme, autour de laquelle se sont agitées les passions les plus folles, a vécu de la vie la plus correcte, jusqu'au jour où, après plusieurs années de solitude, séparée de celui dont elle avait été effectivement la compagne légitime pendant quelques mois à peine et auprès de qui elle n'avait pas trouvé le bonheur, elle rencontra celui qui seul lui fit connaître la tendresse, lui procura les joies de l'amour et de la maternité, pour lequel elle fit rompre sa première et peu digne union, et dont elle prit enfin le nom, cessant d'être la Malibran pour devenir Madame de Bériot.

Sa correspondance permet de la connaître en toute intimité. Elle ne cache rien de ses extravagances apparentes, et en même temps elle montre ce qu'elle était au fond. Une partie importante en a été publiée par Martial Teneo, qui a eu à sa disposition, l'on ne sait comment, une source de premier ordre : le dossier réuni par son premier mari, Eugène Malibran, lors de leur procès en divorce, et contenant toutes les lettres qu'elle lui écrivit dès avant son mariage et pendant leur

séparation (1). D'autres ont été disséminées, et, quoique rares, se retrouvent encore ça et là. Nous aurons à en citer d'inédites. Nous ne pourrions pourtant pas nous dispenser de recourir aux sources imprimées pour faire ressortir, ne fût-ce que par un petit nombre d'extraits, les traits principaux du caractère de cette femme, qui a porté en elle l'empreinte du génie.

Maria-Felicia Garcia, âgée de dix-huit ans et n'ayant encore paru en public que pour quelques auditions de peu d'importance, suivit sa famille lors du voyage qu'elle entreprit en 1826 pour donner des représentations d'opéra italien à New-York et dans quelques autres villes américaines. Tenue par ses parents dans une dépendance dont la sévérité ne s'accordait guère avec ses goûts, elle profita de la première occasion qui s'offrit à elle de s'émanciper — en se mariant. En épousant Malibran, négociant français naturalisé citoyen des États-unis et beaucoup plus âgé qu'elle, on avait pensé, elle pensait elle-même faire ce que l'on appelle un beau mariage. Ses lettres pendant le temps de leurs fiançailles sont très tendres, très libres aussi. La suivante, détachée de la collection qu'a publiée Tenco, donnera une idée curieuse de leur style.

Petit chou, tu es un chat; petit amour, tu es un ange, je t'aime! M. Tessier a eu la bonté de me faire le cadeau des plus belles poires qu'il a pu trouver et c'est bien bon de sa part.

Dis moi, petit minet, ne m'aimes-tu pas? Oh! que oui, je le vois bien. Je voudrais avoir un petit lacrimatoire en or pour recevoir tes douces larmes et je voudrais les avaler à grand trait pour ensuite me parfumer de l'odeur de ton haleine. Que de bêtises dans un moment! n'importe, ça n'empêche pas les sentiments vifs et ardents de mon cœur bouillant.

Adieu, bon, bon, bon, tiens voilà trois baisers que je t'envoie et une demie feuille en blanc par que tu t'en imagines autant que tu voudras.

Il n'y avait pas trois mois qu'ils étaient mariés que Malibran était en faillite, et qu'elle-même, reprenant sa liberté à l'égard du mari comme

---

(1) *La Malibran, d'après des documents inédits*, par Martial Tenco, dans le *Recueil de la Société internationale de musique*, VII, 3 (avril-juin 1906). Il faut signaler aussi la suite d'articles d'Arthur Pougin parus dans le *Ménestrel* en 1893: *Maria Malibran*. Ces deux études contiennent une documentation intéressante; mais aucune ne constitue la biographie vraiment vivante que la personnalité de l'artiste appelle.

elle avait déjà secoué le joug de sa propre famille, entreprenait de vivre seule, en usant de ses propres forces. Il nous serait facile de citer des lettres dans lesquelles elle raconte ses triomphes à Paris. On pourrait, d'après leur lecture, l'incriminer du péché d'orgueil; mais comme de simples spectateurs se sont exprimés avec une chaleur plus grande encore, que la Malibran avait, à vrai dire, tout Paris à ses pieds, il faut bien convenir qu'elle disait vérité en faisant un tableau si animé des enthousiasmes dont elle était l'objet. Détachons plutôt des lettres qu'elle écrivait à son mari, tandis qu'elle était en Europe (lui resté en Amérique) quelques phrases dont chacune est un trait de caractère :

[Du 13 décembre 1827, avant son engagement au Théâtre Italien de Paris]: La lettre qu'Eveline t'a écrite t'a tourné la tête. Quelle frayeur tout à coup! Toi qui me connais, crois-tu, là, de bonne foi, que si je m'engageais au théâtre et que tu n'y fusses pas j'aurais à craindre des séductions et toutes les choses dont E. t'a farci la tête? Tu n'y penses pas, mon ami. Si j'avais des dispositions à être mauvaise ou à me laisser entraîner par la séduction, *tu serais là, le Père Eternel y serait aussi*, que cela n'y ferait RIEN. Ainsi, mon bon petit ami, tranquillise toi et prépare toi à entendre mes noms et prénoms un de ces quatre matins sur les affiches..... Encore une fois, mon cher petit mari, mets toi bien dans la tête que je ne veux *que ce qui est bien*. *Jamais*, quand même les anges du ciel viendraient me tenter; je résisterais comme St Antoine.....

Je jouis de beaucoup de considération dans Paris, cela me fait plaisir parce que je la mérite du côté que tu desires.

[Du 29 décembre, après un premier concert]: Tu vas me dire: "Voilà que la flatterie gagne sur toi et tu te laisses séduire par des louanges „. Rassure toi, mon ami: ce sont des dames. Je ne dis pas qu'il n'y ait pas de Messieurs. Mais quand Rossini, quand M<sup>me</sup> Rossini, qui de sa vie ne fait un compliment, vient à bras ouverts, devant une nombreuse société, m'embrasser, me faire mille compliments, que je vois que tout le monde est enchanté, que tout le monde après me dit que j'ai eu tant de succès, c'est une raison pour que je me croye quelque chose; au reste ne crains pas que j'en prenne de l'orgueil et que je me tienne pour grand chose en mon petit particulier.



Peu à peu on la voit se détacher de ce mari, qui est au loin et ne fait rien pour elle, au contraire. Mais elle ne songe, pour l'instant à nul autre.

Je puis te dire, pour te tranquilliser, que tous les hommes que je vois, beaux ou laids, sont par moi comme des statues et des buches, pas plus d'effet que cela. Je n'éprouve jamais le moindre désir, et même si l'on parle de quelque chose qui ait rapport à ce que tu parais tant aimer, je me sens un dégoût!..... Ah! je n'aime pas seulement y penser. Tu vois que mon caractère est toujours le même, Saint Jean bouche d'or [7 février 1828].

Je pense que la carrière du théâtre demande beaucoup de tranquillité et une vie de vierge qui est celle qui me convient parfaitement. Je me trouve fort heureuse comme je suis maintenant [11 octobre 1828].

Au reste, son activité est surabondante, excessive:

S'il fallait entretenir une correspondance avec tous ces amis que l'on fait dans chaque pays, il ne suffirait pas le temps. J'ai écrit à ces dames tant que j'ai eu le temps de manger un peu et de dormir, mais depuis que je n'ai même pas la consolation de rester tranquillement dans mon lit à reposer mes os fatigués, ni de manger doucement, et que tout au contraire je mange sur le pouce et dors sur l'ongle du pied..... [de Londres, 27 juin 1829].

Voyez d'ailleurs ce joli croquis des mœurs de Paris:

Tu veux savoir quelle est l'impression que me fait Paris. Tu le sauras de suite. D'abord: jolis chapeaux, bonnets, etc., belles robes, etc. Jolis bijoux dans les boutiques, dans les quelles je ne regarde jamais crainte de la tentation. A franchement parler, je n'aime pas autant Paris que New-York. On a des amis dans Paris, mais il sont trop bien. Les dames joliment habillées dans un joli négligé, négligemment préparé d'une heure d'avant..... J'ai été chez M<sup>me</sup> Davillier, que tu as connue; hé bien, c'est sans doute une femme aimable, mais par exemple, tout en me disant: "Je suis trop vieille pour porter de jolies choses comme vous," elle se lance des coups d'œil qui disent: "Je ne suis pas

si vieille que je veux bien le dire „ Tu comprends que ce n'est pas ce qui me convient. Hé bien, elles sont à peu près comme cela, les dames de Paris, pas toutes cependant [29 décembre 1827].

Femme pratique, la Malibran n'accepte d'engagements qu'au dessus du maximum, sachant bien qu'on en passera par ses exigences. Elle est généreuse et charitable. Mais ce qu'elle veut par dessus tout, c'est son indépendance. Sa famille l'a mariée dans la pensée que l'alliance lui sera avantageuse : on a dit que Malibran s'était engagé à verser à Garcia une somme importante ; ce qu'on va lire dans une lettre de Maria semble le confirmer, précisant en même temps la nature de ses relations avec ses parents après qu'ils eurent consenti à cette union qui les séparait d'elle :

J'ai écrit une lettre à mes parents, par laquelle je signifiais que je ne payerais pas la dette que tu avais avec eux, ensuite que je desirais conserver mon indépendance. Je finissais par offrir 4 mil francs à mon père par an, tant qu'il ne pourrait trouver un engagement qui lui conviendrait, en prenant ma sœur tout à fait à ma charge, tant pour elle que pour son éducation entière. Ils se sont offensés, disant que la somme de 4 mil francs était une cochonnerie. Si au lieu j'avais offert vingt mille francs, on n'aurait rien dit..... On trouve que je n'ai pas employé des mots mesurés : malheureusement je me suis servie de ceux que ma franchise me dicte. Aussi je suis déterminée à ne jamais vivre dans la même maison avec eux et à ne pas permettre qu'ils sa mêlent de mes affaires d'argent [8 avril 1829].

Résolue à demander le divorce, ou plutôt l'annulation du mariage, obtenue après des chicanes où furent opposées, en un horrible mélange, les lois française, américaine et espagnole (en dernière analyse, il fut proclamé que l'union était nulle, qu'Eugène Malibran et Marie Garcia n'avaient pas été valablement mariés !) l'artiste se mit sous la protection de personnalités influentes. Pour se soustraire à l'autorité conjugale de ce Français naturalisé Américain, l'artiste, née à Paris, mais d'origine espagnole, pouvait-elle mieux faire que d'avoir recours au libérateur de l'Amérique ? La Fayette, âgé de soixante-quatorze ans, ne refusa pas de l'adopter comme pupille en cette circonstance. On connaît des lettres de lui écrites à celle qu'il appella sa pupille et dont il se dit le vieux tuteur, et où parfois il fait intervenir la mère, ainsi que l'ami qui de-

vait bientôt devenir l'époux légitime: elles sont datées de 1832 et 1833, et La Fayette mourut en 1834 (1). Même il s'entremet auprès du mari pour l'engager à éviter le scandale; il lui parle au nom de " la jeune et si distinguée personne qui voulait bien l'appeler son tuteur „, lui rappela que " ses pensées sont vives et ses volontés fortes „, fait observer que les moyens de rigueur sont dangereux " pour un mari contre une femme que le public chérit et dont la conduite est pure „, qu' " en luttant ainsi avec une tête si vive il risquerait des chagrins pour lui et quelque grand malheur pour elle „, que la séparation de corps " en rendant à elle-même cette jeune personne entourée de dangers et d'hommages „ pourrait faire craindre quelque chose " pour une vertu jusqu'à présent sans tache et pour un nom qu'elle n'a pas cessé de rendre respectable „; que, quant au divorce, " un seul moyen est inadmissible pour elle, mais qu'il n'en est pas de même à l'égard d'un homme „, concluant d'ailleurs qu'il se pourrait bien " que la loi et les avocats trouvassent quelque ressource „. [Lettre de La Fayette à Malibran, le 2 janvier 1831].

Cette dernière observations n'avait pas échappé à la Malibran, qui s'était mise elle-même en rapports avec des hommes de loi. Voici une lettre qu'elle écrivit à M<sup>e</sup>. Labois, 42 rue Coquillière, à qui elle semble avoir confié sa cause. Celle-ci est inédite: l'original en est conservé dans la collection Michotte, à Bruxelles, dans laquelle nous avons déjà trouvé une lettre de miss Smithson à la cantatrice.

À L'AVOCAT LABOIS.

On vous aura sans doute dit chez vous, mon cher Labois, que j'ai passé deux fois chez vous avant mon départ pour la Belgique. Une fois: " Monsieur est sorti „, un autre jour: " M<sup>r</sup> est allé chasser à la campagne „. — Cela fait que je n'ai pu vous dire adieu.

Savez vous, mon cher, que je me vois forcée de renoncer à notre magnifique plan de procès contre l'ours M.....? Il faut que je mette tout mon espoir dans cette loi de divorce qui, dit-on, ou qui (dit le Gen<sup>al</sup> Laf.....) va passer incessamment; attendu que

---

(1) La collection de ces lettres de La Fayette à Maria Malibran, au nombre de huit, a été annoncée, accompagnée d'extraits, dans le catalogue Charavay, corresp. Fétis, vente du 30 avril 1910. La lettre à Malibran, dont un extrait va suivre, est reproduite dans l'article de Martial Teneo.



les difficultés sont infinies pour notre premier projet, et que d'ailleurs les moyens pour obtenir le même résultat à New-York sont presque impracticables.

Dites moi, mon cher Labois, vous me ferez bien plaisir si aussitôt la réception de la présente qui vous sera remise par M<sup>r</sup> Louis Viardot (1), vous lui remettiez entre les mains les papiers que vous avez en dépôt et que je voudrais lire et éplucher pendant que je le puis. — Si le hasard fesoit que la loi peut se bonifier à New-York au sujet du divorce, je vous les rendrais, et nous réentamerons de nouveau le sujet, le procès, le diable qui fait le tourment de ma vie. — Tout n'est pas fini entre nous, cependant; la cessation de mes affaires ne doit pas vous empêcher de venir me voir à mon retour, et vous savez que vous ferez le plus grand plaisir à votre dévouée et reconnaissante.

MARIA M.

L'annulation du mariage, après de longs démêlés, ayant été prononcée le 6 mars 1835, Maria écrivit à ses juges libérateurs, le baron Pérignon, le marquis de Louvois, plusieurs lettres qui ont été conservées (Pougin). Remariée enfin, elle put signer du nom qu'elle porta trop peu de temps: Maria de Bériot. Reproduisons encore une lettre à un de ces nobles et vieux protecteurs, témoin à son mariage; le style ultra-familier et le ton parfois extravagant de cette missive complètent la physionomie originale de celle qui l'écrivit. C'est la dernière qu'on connaisse d'elle: moins de deux mois après l'avoir envoyée, le 23 septembre 1836, la Malibran était morte.

AU MARQUIS DE LOUVOIS.

Bruxelles, 28 juillet 1836.

Oh! de tous les hommes le plus méchant et le plus manquant à sa parole! Comment? Vous nous donnez l'eau à la bouche, et puis..... bernique et sansonnet! pas plus de père Louvois que

---

(1) Les initiales sont celles de noms faciles à reconnaître: l'ours M, c'est Malibran, le mari; le Gen. Laf., Lafayette; et la signature même n'est formée qui par le prénom et l'initiale. En outre il est intéressant de voir mêler à cette affaire du divorce de la Malibran Louis Viardot qui, dix ans plus tard, devait épouser sa sœur Pauline Garcia.



dans ma manche ! Vous êtes témoin que je vous écris ; ainsi, si vous ne prenez pas la poste pour venir nous embrasser, à Bruxelles aussitôt la réception de cette lettre, je ne vous parle de la vie, et je vous boude ; ce sera un peu contre mon ventre, mais n'importe, je bouderais.

Nous restons jusqu'au 14. C'est à dire que le 14 il y aura à Liège un concert, et nous y jouons, et nous y chantrouillons. C'est le 28 aujourd'hui ; ainsi vous pouvez encore passer dix à douze, à quatorze, à seize jours avec nous. C'est bien la moindre des choses que le père Louvois puisse faire pour contribuer au bonheur de ses enfants adoptifs, toutefois sans faire tort au petit Jules. Il doit être un amour d'enfant maintenant qu'il est plus grand et par conséquent plus diable, plus gamin et plus sage. Dites-lui bien que je ne l'oublie pas et que j'espère qu'il est devenu généreux, veridique et surtout qu'il a ses mains et ongles bien constamment propres.

Vous rappelez-vous Venise ? Comment se porte *mon bédit Vranzoi* (1) et M.... ? Avez-vous vu M. Guis ? Il était au désespoir de quitter Londres sans vous avoir vu, et m'avait chargé de vous le dire dans les termes les plus affectueux. Voici ma commission faite, quoique j'étais tenue de la faire en personne. M. Beer (2) est-il en France ? Dites lui que je ne puis oublier sa charmante soirée de Naples et sa gracieuseté à notre égard.

J'ai rencontré depuis à Londres M. et M<sup>me</sup> C...n, mais il m'ont reconnue à peine, attendu qu'ils auraient pu perdre un cran dans la bonne opinion de gens du monde (et surtout du duc de Devonshire, chez lequel je les ai revus pour la première fois) si on avait pu croire que M. et M<sup>me</sup> C...n avaient daigné venir s'amuser chez moi, à Naples. On ne condescend à connaître certaines personnes que lorsqu'elles peuvent bien nous amuser ; mais sorti de là, vous n'êtes, c'est-à dire je ne suis qu'un point lointain de perspective, qui peut servir, mais de fort loin. J'avoue que j'ai eu la bêtise de me vexer de ce changement

---

(1) Ces mots, qu'il faut traduire " Mon petit François ", sont une citation d'une chansonnette célèbre après 1830, où était imité le jargon d'une Allemande s'efforçant de parler français. La Malibran connaissait tous les répertoires !

(2) Meyerbeer.

d'autant plus absurde que lorsqu'elle venait chez moi et qu'elle me recevait, la municipalité et son maire n'avaient pas encore fait connaissance avec ce oui formidable qui a égayé l'auditoire le jour où votre témoignage a ajouté dix degrés à mon bonheur.

Je n'ai plus entendu parler de la bonne mère L....., je désire vivement en avoir des nouvelles, et de Minfield, donnez-m'en, je vous prie. Charles a une presque ophthalmie; c'est ce qui l'empêche de nous écrire; mais il me charge de vous dire qu'il appuie de tout le poids de son corps la prière que je vous fais de vous mettre en route plus vite que tout de suite.

Adieu cher père, je vous embrasse de tout cœur

MARIA DE BÉRIOT.

Il nous faut connaître aussi la Malibran révolutionnaire: nous ne nous étonnerons pas de la voir sous ce jour là! Voici ce qu'elle écrivait d'Angleterre à la nouvelle des journées de juillet. (Pougin):

Norwich, août 1830.

Je suis contente, fière, glorieuse, vaine au dernier point d'appartenir aux Français! Vous pleurez d'avoir été absent? Il n'y a pas de jour que je ne suis désolée, moi, femme, de n'avoir eu un œil ou une jambe cassée dans la mêlée de cette cause de l'âge d'or! N'est-ce pas le vrai âge d'or que de se révolter pour sa liberté et de rejeter en même temps même l'apparence d'une occupation sur les autres peuples? Je vous assure qu'en pensant à Paris je sens mon âme s'élever. Croyez-vous que des soldats armés de fusils auraient pu m'empêcher de crier: Vive la liberté! On me dit que tout n'est pas encore tranquille en France. Ecrivez le moi, j'irais. Je veux partager le sort de mes frères. La charité biens ordonnée, dit-on, commence par soi-même; eh bien, les autres sont moi-même. Vive la France!

M. F. MALIBRAN.

Deux ans après, étant à Rome, elle s'émeut encore en apprenant la nouvelle de l'insurrection qui suivit les funérailles du général Lamarque:

L'ambassadrice de France m'a donné les journaux à lire, ce qui d'abord nous a mis au courant de cette épouvantable rechute de révolution [lettre à Louis Viardot].

Malgré leur diversité, les lettres de la Malibran, à l'état original, sont rares. A l'inverse de celles de Rachel, les catalogues d'autographes n'en annoncent presque jamais (1). Cette rareté va nous être confirmée par un homme qui la connaissait bien, qui s'était intéressé à elle à l'époque de ses affaires matrimoniales, dont elle parle dans une des lettres citées, à qui, en dernier lieu, nous l'avons vue écrire elle-même, qui enfin épousa sa sœur, Louis Viardot: répondant à un collectionneur d'autographes, celui-ci avoue cette pénurie.

Il convient de remarquer que c'est partout ailleurs que dans sa famille qu'il faudrait chercher les lettres de la Malibran: elle s'était séparée d'elle dès le moment de son premier mariage, qu'elle avait accepté, nous l'avons vu, dans l'intention principale de se rendre indépendante à son égard, et les événements postérieurs n'ont rien fait pour les rapprocher. Cependant elle s'était intéressée à sa petite sœur, en qui devait revivre son génie. Nous l'avons vu proposer à ses parents de se charger d'elle et de son éducation: mais cette offre ne fut pas acceptée.

S'il m'était permis d'apporter ici un témoignage non écrit, mais, non moins direct qu'une lettre, émanant de cette sœur qui lui a survécu près de soixante-quinze ans, je rappellerais que Madame Pauline Viardot, au cours d'un entretien que j'eus un jour avec elle, dans ce salon historique par lequel ont passé tant de hautes personnalités et qu'ornait l'admirable, poétique et vivant portrait de la Malibran par Ary Scheffer, répondant à mes interrogations, me dit ces simples mots: " J'ai à peine connu ma sœur: elle ne vivait pas avec nous et était toujours au loin „. Et cela était vrai. Madame Viardot n'aurait pas voulu insister sur la brouille qui sépara la Malibran de ses parents; mais nous savons bien maintenant quelle en était la réalité. Quand cette illustre sœur est morte à l'étranger, Pauline était encore une petite fille de quinze ans: il est évident qu'elle n'a pu conserver d'elle qu'un très vague souvenir. Cela explique aussi qu'il ne lui soit resté rien d'elle et que son mari ait pu

---

(1) On peut noter seulement quelques séries de ces lettres, parfois groupées de manière à former collection, dans les catalogues suivants: N. Charavay, vente du 16 juin 1884 (2 lettres); ventes des 21 février et 15 juin 1912 (1 billet chaque fois); id., vente Bachimont, 1919 (6 lettres); id., ventes L. P. [Le Petit], 1 et 2, 1919 (8 lettres et diverses pièces); id., vente Gadala, 1923 (6 n<sup>os</sup>, dont l'un comprend 18 lettres); id., vente E. Siri, 1925 (1 lettre); Cat. Simon Kra, n<sup>o</sup> 7 (1 billet); Liepmannssohn, vente A. Bovet, XXXIII, 1903 (4 lettres ou pièces); id., vente Moscheles et A. Bovet, 1911 (1 lettre); Henrici et Liepmannssohn, 1922 (1 lettre). — Voir aussi, Boerner, cat. XVI, 1910, une lettre de Ch. de Bériot annonçant la maladie de sa femme.

écrire: " Je n'ai pas encore pu retrouver l'écriture de M<sup>me</sup> Malibran que je désirais vous donner „. Voulant pourtant donner satisfaction à l'amateur d'autographes qui s'était adressé à lui, il ajoutait: " En attendant, voici une caricature à la plume faite par elle devant moi „. Cette relique est la seule de cette origine que possède la Bibliothèque du Conservatoire, où elle est venue avec la lettre de Viardot. Elle nous montre encore la Malibran sous un nouvel aspect — *Pictrice*, lui écrivait un jour Rossini —; il faut donc la reproduire (1).



La même Bibliothèque possède en outre — et ce sont, pour la Malibran, ses seule richesses — deux quittances données par elle au Théâtre-Italien pour des représentations en novembre 1830, au taux de 1075 francs l'une. Ces pièces confirment ce que nous savons par ailleurs quant aux négociations relatives à son engagement et à ses exigences, l'artiste n'ayant pas voulu se contenter des mille francs au delà desquels ne s'étaient pas encore élevés les cachets des étoiles de première grandeur. Ces deux signatures étant les seules que nous connaissions de la Malibran, nous devons en montrer l'une.

---

(1) Le n° 159 du Catalogue Charavay, 1<sup>er</sup> vente L. P. 1919, annonçait d'autre part parmi les autographes de M<sup>me</sup> Malibran, un dessin à la plume, avec cet exergue: *Carta di visita all'amico Polmoni*, représentant sept portraits-charges, certifié par Guglielmo Becchio, devant qui la Malibran fit ces dessins à Naples.



Il serait facile d'enrichir cette documentation par des écrits relatifs à la Malibran. Voici par exemple un extrait d'une lettre de M<sup>me</sup> de Lamartine (de Paris, 20 avril 1830) que donne un Catalogue d'autographes (*Bulletin Charavay*, mars 1923) et qui nous montrera quel charme l'artiste savait répandre autour d'elle dans les milieux d'une intellectualité supérieure. Avant de parler d'un diner qui réunissait, à la table de M. de Saint-Aulaire, Châteaubriand, Talleyrand, le duc Decaze, la duchesse de Dino, etc., elle dit de la Malibran :

*C'est un ange, ou plutôt le génie en personne, non pas à la scène, mais seule au piano, dans un moment d'enthousiasme qui l'élève au dessus d'elle-même. Elle avait choisi moment pour chanter pour Alphonse, et à trois heures du matin elle chantait encore et disait mille naïvetés enfantines, mais profondément senties. Elle est vraiment enchanteresse.*

Tenons nous en là, en ajoutant à cet éloge une lettre de Rossini écrite sur un ton moins pompeux. Mais elle lui est adressée à elle-même. Elle fait partie de la collection Michotte. Nous avons déjà vu en quelle estime Rossini tenait l'interprète de personnages aussi différents que Rosine et Desdémone (la Pasta la plus remarquable, la Colbran la première, la Malibran la seule). Nous reproduisons sa lettre, naturellement, dans son texte-original, bien qu'elle soit écrite en italien; mais la qualité des deux correspondants justifie cette exception.

#### ROSSINI À LA MALIBRAN.

Cara Marietta,

*Sono venuto a casa tua per sedurti, e condurti a pranzo da Dubraque che ha improvisato un eccellente pranzetto, ma oh Dio! il ritorno del tuo domestico (dopo una lunga aspettativa) ha tutto rovinato, avendomi annunziato che pranzare in villa.*

*Altro argomento.*

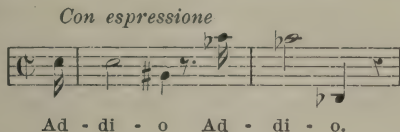
*Il Barone Delmar vorrebbe averti domani sera alla sua Società per cantare un Pajo di pezzo; ti prevengo che non è un concerto però lo sarà; per il tuo prezzo se potessi deciderti mi obliheresti oltremodo; non vi sarà che Rubini, Lablache, e tu che sei fatta per ornare tutti i Giardini. Come vedi ho bisogno di una risposta questa sera stessa per ripiegare in caso tu mi rifiutasti, addunque al ricevere della presente mandami al teatro una risposta, e cerca sii questa favorevole.*

*Io t'abbraccio colle solite lagrime ed'auguro a tè ed'alla successione tutte quelle felicità che desidera il*

*tuo aff.mo Amico*  
G. ROSSINI.

*Da casa tua li 14 Gen.º 1832.*

*P. S. Ho aspettato Charles ma non si vede ed'io parto. Addio.*



*A Mad.º Mad.º Malibran, Celebre Compositrice, Cantatrice, Suonatrice, Pitrice, Fiorista, Sartrice, Declamatrice, Dansatrice, etc. etc. etc.*

Signalons enfin qu'un catalogue d'autographes (*Bulletin Charavay*, juin 1926) a annoncé une des rares lettres de la Malibran qui aient passé en vente: d'autant plus intéressante qu'elle est écrite (en italien) à Rossini. "Elle le plaisante, dit l'extrait, et lui dit que s'il croit qu'elle ne compte pas au nombre de ses amis, cette supposition fait tort aux lumières de son immense génie „.

#### PAULINE GARCIA.

Il a déjà été question en passant de la jeune sœur de la Malibran, Pauline Garcia, bientôt devenue Madame Viardot. Celle-ci a vécu jusqu'en 1910: voilà qui nous éloigne fort de 1830! Aussi, considérant que, par ce large espace de vie humaine, elle appartient vraiment à deux époques, nous réservons-nous de revenir sur elle. Mais déjà, par un début précoce, elle a joui, dans les milieux mêmes par lesquels l'ainée avait passé, d'un prestige dans lequel le souvenir de celle-ci entrait pour une part. Les admirateurs de la Malibran crurent la voir revivre en Pauline Garcia! Alfred de Musset, qui a consacré au premier concert qu'elle a donné, avant d'avoir dix-huit ans, un article ému et pénétrant, se trouvait parfois en sa compagnie chez sa marraine, M<sup>me</sup> Jaubert. Il la comparait à Rachel, qui entrait aussi dans la carrière vers le même temps. Dans une lettre écrite à l'occasion de ce début musical, il disait :

“ Il m'aurait plu de parler en même temps de toutes les deux: l'une sachant cinq ou six langues, s'accompagnant elle-même avec cette aisance admirable, cette grande manière, ce génie facile, — l'autre toute d'instinct, ignorante, vraie princesse bohémienne, etc. „.

Pauline Garcia se trouva vivre ainsi, dès le premier jour, dans le monde le plus sympathique et le plus digne de recueillir ses confidences. Aussi, quand elle débuta au théâtre (ce fut à Londres, en 1839), elle écrivit à M<sup>me</sup> Jaubert une lettre dont Paul de Musset, dans la biographie de son frère, a publié un extrait. Nous eussions aimé pouvoir reproduire la lettre entière; mais déjà ce fragment suffit à montrer quel était l'esprit et la conscience d'art d'une jeune fille qui, avec les moyens les plus puissants et l'intuition la plus vive, se plaçait dès le premier jour au même plan auquel s'était mise avant elle une sœur douée du plus beau génie.

Pauline Garcia avait débuté dans Desdémone, le triomphe de la Malibran. Voici comment elle raconte l'accueil qui lui fut fait par les Anglais (1).

Le public m'a redemandé l'air du second acte: *Che smania!* Mais je n'ai pas voulu interrompre l'action dramatique et j'ai continué tout droit. Je me suis contentée de reparaitre après la chute du rideau. Au troisième acte, on voulait absolument me faire redire la romance du *Saule* et la Prière. Cela n'était pas possible, car il aurait fallu faire venir un vitrier chez Othello pour raccommoder le carreau brisé, afin qu'il pût se rebriser de nouveau. Aussi, malgré le *bis* et le tapage, je n'ai pas voulu m'arrêter.

Nous aurons à citer et à reproduire, dans le chapitre qui suivra: "Écrivains", un document autographe émanant d'Alfred de Musset, partie dessin, partie texte écrit, relatif au mariage de Pauline Garcia avec Louis Viardot. Nous y renvoyons d'ores et déjà le lecteur.

Signalons aussi que George Sand a laissé le manuscrit d'un "Journal intime", qui n'a été publié qu'assez récemment, par la petite fille de l'auteur, M<sup>me</sup> Aurore Sand, et que parmi ces confidences se trouvent quelques pages (104 et suiv.) relatives aussi à ce mariage et témoignant de l'affection, vraiment passionnée en même temps que presque maternelle, que l'écrivain éprouvait pour l'artiste, sa jeune amie.

Plus tard, sans renoncer au souvenir de ses premières incursions dans le domaine de la musique italienne sous les auspices de Rossini et

---

(1) Sur ce début de Pauline Garcia, nous avons déjà lu une lettre de sa mère, M<sup>me</sup> Joaquina Garcia, à l'éditeur Schlesinger, du 24 juin 1839 (voir ci-dessus).

de Bellini, Madame Viardot devint la puissante interprète des grands classiques, Beethoven, Gluck, Schubert, Schumann, et des maîtres modernes, Meyerbeer, Berlioz, Gounod, Saint-Saëns. Nous la retrouverons en leur compagnie.

\* \* \*

En ayant fini momentanément avec une famille artiste telle que celle des Garcia, nous passerons maintenant à d'autres chanteurs, puis aux virtuoses, nous bornant, pour chacun d'eux (sauf exception) à donner une seule lettre, sans autres commentaires que les notes qui seront nécessaires pour situer les documents.

*LABLACHE.*

Paris, 26 Fév. 1856.

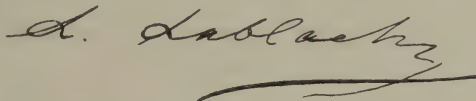
Mon cher Gerald,

Je dois chanter ce soir chez M<sup>r</sup> le Capitaine Alawkins, rue Fortin, Hôtel Visconti, ayant été engagé par M<sup>r</sup> Boulanger Kunzé.

Je n'ai jamais entendu parler d'un concert dans les salons de la Princesse de Capoue, et ceux qui vous ont assuré que j'étais chargé de vous en parler se sont singulièrement trompés.

J'ai attendu quelque temps avant de vous répondre, croyant que d'un moment à l'autre on viendrait me parler pour ce concert, mais je vois à l'heure qu'il est que cela n'a rien de vrai.

Tout à vous



*GIULIA GRISI.*

Cher Monsieur Glandas,

J'aurais grand plaisir de pouvoir causer avec vous un instant aujourd'hui; dites-moi si vous pouvez venir un instant chez moi ce soir, je serai à la maison toute la soirée, ou, si vous ne pouvez pas venir, dites-moi à quelle heure je pourrais aller chez vous, car il faut que je vous parle avant mercredi; cher



Monsieur, je suis entre vos mains, je me recommande à vous; mille bénédictions à vous et à toute votre famille.

Recevez toutes mes amitiés bien sincères et croyez-moi

*Votre aff. me*  
*L. Grisi*

Après les Italiens, des Français — et d'abord un artiste de l'Opéra-comique ayant commencé sa carrière bien avant 1830, avec Nicolo, Boieldieu, etc. Nous allons le voir consacrer maintenant une part de son activité à la Société académique des Enfants d'Apollon dont il a été déjà question ci-dessus (voy. ROMAGNESI).

PONCHARD À A. LEMONNIER.

12 mars 1834.

Monsieur,

Je réponds à votre lettre d'hier par laquelle vous me demandez des renseignements sur mon camarade Thénard. Ce jeune artiste, aussi recommandable par son caractère sociable, ses qualités personnelles, que par son talent, ne peut qu'être une très bonne acquisition pour la Société des Enfants d'Apollon. C'est donc de tout mon pouvoir que j'appuie son désir d'être admis parmi nous.

Agréez, je vous prie, mon cher collègue, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

*Votre très Digne Ami*  
*Ponchard*  
*JP*

Passons maintenant aux chanteurs de l'Opéra pendant cette grande période de 1830 et des années qui suivirent.

ADOLPHE NOURRIT À SON FRÈRE

Mon cher Auguste,

Excuse moi si je ne t'ai pas remercié plus tôt de la bonne lettre que tu m'as écrite; nous avons eu à nous débarrasser de l'opéra de M<sup>lle</sup> Bertin (1) et ce n'était pas petite besogne que d'en venir à bout. Enfin nous l'avons joué avant hier et le peu de public qui avait été admis à cette réunion amicale a laissé réussir l'ouvrage jusqu'au bout. Seulement, quand on est venu nommer les auteurs, il est parti des loges bon nombre de protestations qui étaient dirigées autant contre la puissance du *Journal des Débats* que contre l'opéra, qui est d'un ennui mortel. Nous allons donner cela cinq ou six fois et j'espère qu'après il n'en sera plus question. — *De profundis!*

Ta lettre m'a fait le plus vif plaisir; tu as bien compris ma position et j'étais sûr d'avance que tu approuverais le parti que j'ai pris et dans lequel je persiste plus que jamais, malgré tous les efforts qu'on a pu faire et qu'on fera encore pour me faire revenir sur ma détermination (2).

Si tu as le temps de lire les journaux de Paris, tu as pu voir que tous ont pris la chose au sérieux et que pas un ne m'a blâmé. Chaque soir le public me témoigne davantage le regret qu'il a de me voir partir et jusqu'à présent j'ai eu le bonheur d'être secondé par une heureuse disposition de voix.

Cette disposition, secondée par la tranquillité de mon esprit, et la force que donne la satisfaction de soi-même après un sacrifice accompli, tout concourt à rendre mes dernières représentations plus brillantes et je peux me préparer d'avance aux émotions des derniers adieux.

Louis vient de nous donner de tes nouvelles. Il nous a annoncé ton engagement avec Nantes, dont les conditions nous paraissent honorables pour toi; nous espérons que cette affaire sera bientôt terminée à ta satisfaction. Aussitôt que tu auras signé, je t'engage à l'écrire à ma mère, qui se plaint un peu

---

(1) *La Esmeralda*, sur le poème de Victor Hugo.

(2) Nourrit, à l'annonce de l'engagement de Duprez, avait résolu de se retirer de l'Opéra.

de n'avoir pas de tes lettres depuis assez longtemps. Parle lui de toi, de tes succès, de tes espérances, etc. fais que ce soit par toi que nous apprenions tout ce qui peut t'arriver d'heureux.

La nouvelle née continue à se bien porter ainsi que sa mère et tout le reste de la famille. Tous se joignent à moi pour t'embrasser.

Ton frère et ami

*Ad. Nourrit*

ce 16 9<sup>e</sup> 1836.

*Monsieur Auguste NOURRIT —  
artiste du Théâtre d'Anvers —  
à Anvers.*

Il a été publié un grand nombre de lettres d'Adolphe Nourrit dans les deux livres qui lui ont été consacrés avec la coopération de la grande maison d'édition française dont la firme a porté son nom : Plon-Nourrit, et dont son fils fut un des directeurs (1). Signalons-en simplement quelques autres qui ont échappé aux auteurs de ces publications : outre la lettre ci-dessus et celle de Meyerbeer, citée en son lieu (transmettant des propositions au nom du Théâtre de la Renaissance, nouvellement ouvert à Paris), deux extraits parus dans des catalogues d'autographes, qui tous nous apportent l'écho de la désespérance de l'artiste lors des tragiques dernières années de sa vie :

AD. NOURRIT À CHERUBINI, Naples, 29 avril 1838. — Il lui expose les motifs qui l'ont amené à quitter la France " le cœur navré ", et à prendre un engagement au théâtre Saint-Charles de Naples (Catalogues Liepmannssohn, n<sup>os</sup> 33 et 215).

Naples, 12 octobre 1838. — [Sur le théâtre de cette ville] " on ne peut parler ni de Dieu ni du diable ; tout sentiment patriotique est interdit ; on ne veut de l'amour qu'à certaines conditions ; les rois et les reines ne doivent jamais avoir de faiblesse, ne peuvent pas être malheureux et n'ont pas le droit d'être méchants ; les maris ne peuvent aimer que leur femmes. Maintenant, faites des drames, faites des opéras ! [Celà dit, il exprime son ardent désir de rentrer en France] " Oh ! la France ! la France !... ", (Catalogue Liepmannssohn, n<sup>o</sup> 208).

---

(1) L. QUICHERAT, *Adolphe Nourrit, sa vie... sa correspondance*, 3 vol., 1867 ;  
ÉTIENNE BOUTET DE MONVEL, *Adolphe Nourrit*, 1 vol., 1903.

MADAME DAMOREAU-CINTI À HABENECK.

Mon cher Habeneck,

Voulez-vous avoir la bonté de prévenir MM<sup>rs</sup> les artistes de l'orchestre que ma représentation est fixée au 17 avril? Je n'ai pas besoin de vous répéter combien je suis reconnaissante de leur empressement si gracieux! Quant à vous, mon cher Habeneck, je veux seulement vous dire que je suis sûre de votre bonne amitié et que je vous prie de compter sur la sincérité de la mienne (1).

S. D. Cinti

le vendredi 3.

Nous ferons une place un peu plus large à M<sup>lle</sup> Falcon, qui fit à l'Opéra une carrière aussi brillante que brève: nous donnerons quatre lettres d'elle, la dernière, écrite après sa retraite du théâtre, étant signée de son nom d'épouse.

MADemoiselle FALCON À HALÉVY.

Maestro,

Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis et que je dois être fatiguée. Je désire profiter de ce qu'on ne donne pas *la Juive* lundi pour me reposer. Je n'aurai pas suspendu les représentations et je serai prête à recommencer mercredi.

Si Monsieur Véron allègue, pour exiger que je chante demain, la permission qu'il m'a accordée pour le Conservatoire, je lui en voudrai plus que je ne pourrai le lui dire et je ne chanterai pas (2).

---

(1) Bien que se nommant, par son mariage, M<sup>me</sup> Damoreau-Cinti, cette grande artiste signe presque toujours du nom sous lequel elle s'était fait connaître en premier lieu.

(2) M<sup>lle</sup> Falcon a chanté plusieurs fois aux Concerts du Conservatoire en 1835, 36 et 37. *La Juive*, dont elle fut la principale interprète, fut représentée pour la première fois à l'Opéra le 23 février 1835.



Recevez mille compliments d'une très mauvaise humeur

*Cornélie Falcon*

---

Monsieur HALÉVY.

LA MÊME AU VIOLINISTE NORBLIN.

Monsieur,

Je n'ai pas attendu jusqu'aujourd'hui pour me rappeler que M<sup>r</sup> Chapuis fut mon premier professeur et être touchée comme je le devais des nombreux malheurs qui l'ont frappé.

Je suis trop heureuse cependant de me joindre à vous dans cette nouvelle occasion de lui être utile en vous priant de lui remettre les 50 f. dont Monsieur votre fils veut bien se charger. Vous me permettez toutefois de ne pas mettre sur cette liste mon nom, que je n'ai jusqu'à présent mis sur aucune souscription en sa faveur.

J'étais absente de Paris et j'ignorais entièrement qu'il fût malade; je vous remercie, Monsier, de ne me l'avoir appris que par votre bonne œuvre et d'avoir envoyé chez moi "en toute confiance „.

Recevez mes salutations empressées

CORNÉLIE FALCON.

*Monsier NORBLIN de l'Académie R<sup>e</sup> de Musique.*

Retirée du théâtre, l'artiste ne rechercha plus d'autres joies que celles que donne la nature. N'est-il pas beau que l'interprète des grands opéras romantiques ait pris pour sa devise le précepte: "Cultivons notre jardin „?

LA MÊME À UN VOISIN DE CAMPAGNE.

Monsieur,

Je compte revenir en France au printems prochain et habiter encore le Vézinet. Je serais heureuse si je pouvais retrouver le jardin dans un état présentable. Je viens donc réclamer de votre obligeance de vouloir bien vous charger d'y faire faire quelques travaux. Je voudrais qu'il pût y avoir quelques fleurs devant la maison, seulement. Les fleurs les plus communes et qui demanderont peu ou point de soins. Pour les légumes, vous ferez semer la quantité que vous voudrez, et ceux qui n'ont pas besoin d'arrosement. Si vous pensez qu'il soit possible de disposer du terrain pour y mettre des pommes de terre, vous prendrez les endroits que vous voudrez et autant que vous en voudrez. Pour cela le jardin et le potager sont à votre disposition. Je vous prierai de vouloir bien tenir une note exacte des travaux que vous ferez faire pour moi et à mon retour nous réglerons nos comptes. Mais avant tout je désire que cela ne vous gêne en rien; si vos nombreuses occupations vous empêchaient de me rendre ce service, n'en faites rien, car je serais désolée de vous causer le moindre ennui. Je connais assez votre extrême obligeance pour savoir que si cela vous est possible vous le ferez avec plaisir.

Je me trouve très bien de mon séjour près de ma mère, qui a été bien heureuse de me revoir. J'ai chargé plusieurs fois M<sup>me</sup> Caravello de vous faire nos compliments, j'espère qu'elle ne l'aura pas oublié. Elle m'a écrit que vous étiez aussi pour elle un bon et excellent voisin.

Je charge mon cousin Frédéric de vous remettre cette lettre, j'espère qu'il ira lui-même vous la porter.

Recevez, dans tous les cas, Monsieur, mes sincères remerciements, et l'assurance de ma parfaite considération.

C. FALCON.

Je n'ai pas besoin de vous dire de faire tailler les arbres fruitiers, vous savez mieux que moi ce qu'il est utile de faire.

Petersbourg 18 novembre (France, 30)

*Monsieur DION — Au Vésinet.*

Même sujet à peu près, et mêmes préoccupations innocentes et bourgeois dans cet autre billet :

Chère Madame,

Je ne sais vraiment pas comment vous remercier de tous les beaux et bons fruits dont vous êtes si prodigue à mon égard ; ma friandise s'en arrange à merveille, mais hélas ! quelle humiliation pour notre amour propre à l'endroit du Vésinet !

En attendant que j'aie le plaisir d'aller vous voir, ce que je ferai dès que je ne boiterai plus, recevez, chère Madame, pour vous et votre famille l'assurance de mes sentiments affectueux.

C. MALANÇON (1).

Je vous envoie quelques bouteilles de cidre. Si vous le trouvez bon, je vous donnerai l'adresse de notre marchand et tous les renseignements nécessaires.

Mercredi.

Il est curieux de constater le prosaïsme des occupations de ces grandes artistes quand elles sont rendues à leurs propres goûts. Voici maintenant Madame Gras-Dorus, la créatrice des grands rôles de Meyerbeer, Halévy, Berlioz, qui va nous parler de pots de confitures !

*MADAME DORUS-GRAS À SA SERVANTE.*

Ce Lundi soir, 18 mars.

Ma chère Nanine,

J'ai laissé chez moi 3 pots de confiture que le concierge doit vous remettre quand vous pourrez aller les prendre.

Nous avons fait un bon voyage et nous vous envoyons à tous trois nos amitiés.

J. GRAS DORUS.

---

(1) Nom devenu par le mariage celui de M<sup>lle</sup> Falcon.

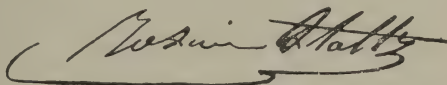
Madame Rosine Stoltz, avant de régner à l'Opéra sous la direction Léon Pillet, ne s'entend pas si bien, nous allons le voir, avec le prédécesseur de celui-ci.

MADAME ROSINE STOLTZ À DUPONCHEL.

Monsieur Duponchel,

D'après la conversation que M. Thiron m'a rapportée et la lettre écrite à moi par Monsieur Scribe, résumé de votre détermination qui rompt mon engagement, m'assurent ma liberté pour le *Premier aout*. Puisque la chose est convenue d'honneur entre vous et ces messieurs, je viens vous en demander la déclaration, dans laquelle vous mettrez, si vous le jugez convenable, que je m'engage pendant ce tems à remplir mes devoirs envers vous avec autant d'exactitude que par le passé.

Je pense que rien ne peut vous retenir maintenant, et j'attends un mot de vous qui peut m'être nécessaire pour mes projets à l'époque *du premier aout 1839*.

A handwritten signature in dark ink, reading 'Rosine Stoltz'. The signature is written in a cursive style with a long, sweeping underline that extends to the left and then curves back under the name.

7 mars.

Nous pouvons donner aussi, d'après un catalogue allemand, les précisions suivantes sur les préoccupations de Rosine Stoltz après son départ de l'Opéra :

Milan, ce 26 octobre (1850). — Elle demande un pantalon de soie couleur de chair, deux pots de rouge et divers objets de toilette dont elle a très-besoin pour son prochain début à Lisbonne (Cat. Liepmannssohn, vente Bovet, XXXIII, 1903).

Mais c'est à Léon Pillet, peut-être à Madame Stoltz elle-même, que Duprez aura affaire maintenant — et ces affaires ne s'arrangent guère bien.



GILBERT DUPREZ À LÉON PILLET.

Monsieur,

Je n'ai point réfléchi autrement quand je me suis cru, dans le tems voulu, d'accord avec vous sur l'époque de mon congé. J'ai laissé aller les choses dans toute la sincérité de ma conviction, et la preuve est que depuis ce tems les travaux que j'ai entrepris témoignent que je ne soupçonnais aucune entrave ultérieure.

Dans un but très louable de conciliation, M<sup>r</sup> Leduc, sans dénaturer *entièrement* la mission dont vous l'aviez chargé, ne me l'a cependant point présentée ainsi que vous me faites l'honneur de me la détailler. Dans tous les cas ici, une faute dépendante seulement de l'état de froideur dans lequel nous vivons ensemble depuis quelque tems a été commise par moi — oui, j'aurais dû alors m'expliquer, mais en ne l'ayant point fait, je ne crois pas pour cela avoir détruit mes droits. Je le répète cependant, la froideur de nos relations est la cause, la seule cause qui m'ait empêché d'entrer alors dans une discussion dont j'étais loin d'apprécier toute l'importance. Mais, laissant de coté cette circonstance, il y a malentendu de part et d'autre depuis le commencement de cette malencontreuse affaire, et ce ne sont certes pas les conversations que nous avons eues ensemble qui auraient pu nous mettre d'accord. — Vous voulez bien aujourd'hui m'ouvrir une voie de conciliation; malgré le préjudice que cela me porte, je m'empresse de vous y suivre. Il est improbable que vous me demandiez quatre représentations dans les huit premiers jours de juin; mais Dieu aidant il me sera possible d'en faire trois dans les six premiers. — Partant alors de Paris le 7 juin je pourrais être rendu à Londres le 10. Ce retard me nuira beaucoup, mais il ne m'est pas impossible. Je désire vivement Monsieur, que cet arrangement puisse vous convenir.

Il est un terrain maintenant sur lequel il va nous être plus difficile de marcher sans rencontrer ça et là quelques entraves.

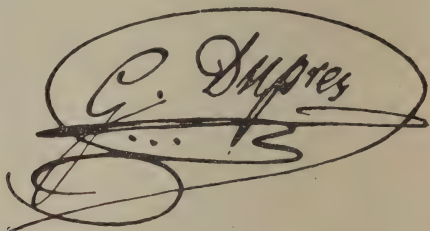
Je veux parler de vos susceptibilités directoriales et artistiques. Je commence par vous déclarer d'abord qu'il n'entre pas dans mon caractère d'attaquer, en arrière surtout, et sur des sujets graves, les personnes desquelles je crois avoir à me plaindre. Quelques sarcasmes, quelques boutades trop motivées par les petites choses que ma sensibilité *d'artiste* a à supporter et dont ma dignité d'homme m'empêche de me plaindre sont les seuls et innocents griefs que l'on puisse avoir, je crois, à me reprocher. A ce sujet, j'ai appris tout dernièrement comment depuis la soirée de M<sup>r</sup> Habeneck j'étais tombé dans une disgrâce que je ne savais encore m'expliquer. On m'attribue un propos dont je n'ai aucune souvenance tant il devait être futile. Cependant le caractère de la personne qui l'aurait répété, morte depuis lors, m'impose l'obligation d'en prendre l'entière responsabilité. Mais quoi, un simple propos, sur une camarade (qui ne les épargne pas toujours) a-t-il pû apporter tant d'aigreur dans les relations d'un directeur avec un artiste dévoué ! Car, depuis lors, non seulement mes salutations ne m'ont plus été rendues par vous, non seulement les billets que la générosité directoriale m'avait accordés depuis cinq ans me furent presque entièrement retirés, mais encore, ma pauvre loge, à laquelle je tenais comme un dernier petit témoignage de la déférence que j'avais crû jusqu'alors mériter, me fut retranchée. Bien plus, je fus, par une camarade, soupçonné, pour ne pas dire accusé, en scène, pendant une représentation où des malveillans s'étaient glissés, de les y avoir placés moi-même..... dès lors j'ai crû devoir me retirer dans les limites de mes engagements auxquels je n'ai point failli jusqu'à présent. J'ai supporté toutes les contrariétés provenant de cette situation sans les ébruiter autant qu'il m'a été possible. Mais aujourd'hui, je suis presque satisfait qu'un malentendu m'ait offert l'occasion de vous faire connaître une partie de la *nomenclature* de mes griefs.

Cet état de chose, Monsieur le Directeur, n'a rien de bien agréable pour tous les deux et ne me paraît pas non plus très édifiant vis à vis des autres. Si donc mes plus *mauvais procédés* n'ont pas d'autre gravité que celle de celui pour lequel

je me crois en disgrâce, j'attendrai que vous veuillez bien me les dire de vive voix, car ils me semblent bien légers pour être couchés sur le papier.

Pour revenir maintenant à notre principale affaire, ce soir, j'aurai l'honneur de vous en demander réponse.

Agréez je vous prie l'assurance de ma très parfaite considération.



Paris, 11 mai 1842.

\* \* \*

Revenons à l'Opéra-comique. A vrai dire, l'époque n'est guère celle où les plus grands artistes brillèrent dans le genre "essentiellement français". Voici pourtant une femme qui a joui d'un certain prestige, dû, à la vérité, à l'illusion d'un poète, Gérard de Nerval, lequel avait imaginé trouver en Jenny Colon (qu'il ne connaissait point, ou à peine) l'incarnation de ses rêves. Jenny, qui s'est fort étonnée qu'on parlât, dans les milieux littéraires, d'une passion au sujet de laquelle elle ne reçut jamais la moindre déclaration, bien qu'elle eût été l'interprète d'une pièce dont Gérard était l'auteur, *Piquillo* (il est vrai que le poème en fut signé Alexandre Dumas, et Hippolyte Monpou en était le musicien), n'eut pas à répondre à une flamme trop discrète. C'est donc à un autre auteur que nous allons lui voir adresser un billet concis, que nous avons trouvé dans l'album de Chérie Courand, mentionné à propos d'Adolphe Adam : s'adressant à ce dernier, elle ne lui parle que du *Chalet*.

JENNY COLON À ADOLPHE ADAM.

Mon cher Adam, soyez assez bon pour venir un instant chez moi me faire chanter *le Chalet*, que je dois jouer lundi.

Vous obligerez  
Votre dévouée

Jenny Colon

Ce 8.

Las ! Ces grandes illusions sont parfois accompagnées de réalités décevantes, et les collectionneurs d'autographes sont de grands indiscrets ! Voici une note manuscrite (vente Bachimont, 1919, et *Bulletin Charavay*, septembre 1924) qui a résumé, à propos de Jenny Colon, des documents donnant sur cette charmante blonde des notions bien différentes de celles que les rêveries impalpables de Gérard de Nerval nous avaient préparés à prendre pour des réalités !

DOSSIER SUR JENNY COLON.

JENNY COLON. — 1° A. M<sup>r</sup> Bérard, directeur du Vaudeville, Paris, 12 mai 1824. Elle raconte les tracasseries que lui font ses parents ; ils lui prennent l'argent qu'elle gagne et la font suivre par une bonne.

2° Au même, 29 août 1824. Elle l'informe qu'elle abandonne le théâtre pour gagner sa vie par un travail manuel. Elle a besoin de gagner sa vie pour elle et pour le petit être auquel elle doit bientôt donner le jour.

3° A son camarade Lafont, juin 1824. Elle lui annonce qu'elle est partie de chez ses parents. " Choisis ou de me recevoir chez toi ou de me voir mourir ".

4° Lettre de l'acteur Lafont à A. Tripier, jurisconsulte, juin 1824. Il lui communique la lettre ci-dessus et lui demande conseil.

5° Consultation du Docteur Mottet, 6 juin 1824. Il croit Jenny Colon enceinte. Il affirme ensuite que Lafont n'est atteint d'aucune maladie contagieuse (Jenny Colon épousa Lafont en 1828 et fit casser leur mariage en 1829. Elle épousa ensuite le flutiste Leplus).

6° A M. Fontanay. Elle s'excuse de ne pouvoir jouer, car ce serait compromettre sa santé et celle de son enfant.



Le nom de Gérard de Nerval venant d'être prononcé, profitons-en pour citer cet extrait d'une lettre où se retrouve, au moins désigné par une initiale, celui de l'agréable artiste pour laquelle il s'est consumé d'un amour immatériel, écrite par lui à Ed. Ourliac, et datée simplement " décembre „.

[Pendant un voyage en Belgique]: " Quand je suis parti de Paris, mon idée avait été d'aller tout droit en Hollande, et je le pouvais ayant alors 250 livres; mais j'ai perdu du temps à Bruxelles pour voir M<sup>me</sup> Jenny C...; à Anvers pour voir Bocage; puis, au moment où j'allais m'embarquer pour Rotterdam pour 4 florins, il s'est mis à faire un temps abominable. Je suis revenu à Bruxelles „. (Catalogue Charavay, vente du 15 juin 1912).

\*  
\* \*

Voici un autre artiste qui, lui, a tenu une grande place à l'Opéra-comique au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et a fait même à l'Opéra un séjour qui ne fut pas sans gloire: le ténor Roger. Il était, par surcroît, homme d'esprit et lettré. Les deux lettres qu'on va lire, écrites pendant un voyage à un journaliste, sont d'excellentes chroniques et prouvent que, s'il n'avait pas été chanteur, Roger eût pu faire dans la presse une carrière brillante.

GUSTAVE ROGER À FIORENTINO.

30 juin 1853 — Stettin.

Vous avez reçu dernièrement, mon cher Fiorentino, une lettre des bords de l'Ukraine: un de vos compatriotes, prenant au pied de la lettre le mot de Chine ouverte, avait voulu tenter l'introduction de l'Ut de poitrine au Céleste Empire; comme si le malheureux pays n'avait pas assez de l'opium! Eh bien, aujourd'hui, c'est des bords de la Baltique que vous recevrez des nouvelles d'un ami: la distance n'est pas aussi longue, mais le sol est plus favorable à la culture des opéras. Je viens de faire une charmante promenade sur l'Oder; il est jaune, ce fleuve, il a cela de commun avec le Hoang-ho qui coule à Peking; nous avons été prendre du lait, dans de grands verres à bière, à un petit bouchon renommé, c'est le Chatou du pays; à nos pieds passent des bateaux chargés de joncs fraîchement coupés et conduits par de belles rameuses à coiffes rouges!

Et vous vous dites : mais qu'est-ce que cela me fait ? De quoi me parle-t-il, ce Roger ? Il faut me parler de musique, de théâtre, c'est son itinéraire d'artiste que je veux. Et moi, c'est tout le contraire, cela m'ennuie : j'aime bien mieux les flâneries que les représentations ; quand j'ai fini mon métier de Ménestrel, quand j'ai jeté de côté la toque de Raoul avec son dernier *si* bémol et la couronne du *Prophète* avec sa dernière pétarade, il me prend d'immenses envies de faire des bulles de savon avec tout ce qui me tombe sous la main. Il faut cependant bien en arriver à ma personnalité ; je commence et je m'étale. J'instrumente d'abord mon histoire par un long roulement de tambours, et je l'intitule : " Victoire et conquête — „. Si je parle aussi militairement c'est que j'en ai le droit. Sachez qu'à ma 6<sup>me</sup> représentation à Breslau, laquelle se donnait le 18 juin, jour néfaste pour nous et de fortune pour tous les vendeurs de bottes et de Mackentosch à la Wellington, un journaliste allemand m'intitulait hautement " le Vengeur de Waterloo ! „ (Ne prenez pas cette tache là pour une larme, c'est de la bougie...) Je suis en train de faire ma quatrième campagne d'Allemagne, et la bataille que je livrerai bientôt à Leipsik n'aura rien de funeste pour nos armes. J'ai chanté neuf fois à Breslau : la dernière mérite qu'on en parle. En arrivant au théâtre, j'ai trouvé ma loge (ma garde robe, comme on dit ici) transformée en véritable tente de fleurs, et mon portrait tout enguirlandé, de sorte qu'il n'y avait pas moyen d'y rester sans être asphyxié : au dernier acte, pluie de vers imprimés sur satin, couronnes avec de larges rubans tout constellés de lyres, d'anges, de cœurs enflammés, et remplis de signatures d'amis reconnaissants. Vous croyez que c'est tout ? ah bien oui ! je sors du théâtre je monte en voiture et à peine sommes nous en route que la musique des cuirassiers attaque une marche triomphale — celle du *Prophète* — jusqu'à mon hôtel où m'attendait encore la musique du 19<sup>me</sup> régiment de chasseurs et le chœur du théâtre, trois musiques pour un homme seul !

Le lendemain, je suis parti pour Stettin, mais, en passant à Berlin, j'ai dû y donner une représentation. Il s'y passe en ce moment un fait théâtral assez curieux : le Directeur, M<sup>r</sup> de Zuelsen, Intendant et Chambellan de sa Majesté, ayant eû l'imprévoyance d'accorder les congés de ses premiers artistes

à la même époque, s'est trouvé sans troupe. Il a eu recours au théâtre de Koenigsberg, qui est venu exposer aux Berlinoïis, furieux de ce procédé forain, ses chanteurs et son répertoire. Le fait est qu'il y a de quoi faire faire la moue aux orgueilleux habitants d'une capitale : nous avons eu à Paris quelques turpitudes en fait d'art, avouons-le ; on ferme les deux opéras, c'est vrai, mais, il n'est pas encor venu à l'idée de notre directeur (ne désespérons de rien !) de mander sur nos planches impériales la troupe de Rouen ou celle de Marseille.

Done, l'Opéra de Berlin est vide ; le public boit de la bière dans les jardins où l'on fait de la musique pendant que les femmes tricotent en prenant un litre de café au lait ; car il faut vous dire que les jardins publics allemands offrent un intérêt véritable sous le rapport de la fabrication des bas : chez nous, à Mabille, Asnières etc.... les femmes tricotent aussi, mais c'est des jambes ! — J'ai donc donné une représentation, *la Dame blanche*, car les grands opéras sont impossibles en ce moment et j'ai fait salle comble. Vous criez à la fatuité, ou votre amitié murmure : "C'est toujours la même chanson !", De quoi vous parler alors ? Du Roi de Prusse ? Parlons du roi de Prusse !

D'abord il a des mots charmants. A l'une des dernières soirées musicales données par lui cet hiver, M<sup>lle</sup> Wagner (1) au moment de se retirer cherchait en vain un morceau de musique qui lui appartenait. Le Roi l'aidant dans ses recherches aperçoit le bout d'un papier sur un fauteuil ; malheureusement une forte Comtesse était assise dessus.

"Lisez vous la Musique, Comtesse ? lui dit le Roi en la priant de se lever.

— Mais oui, Sire !

— Eh bien alors, vous devriez voir, dit sa Majesté en retirant le papier, que ce morceau là n'est pas écrit pour les instruments à vent „.

Eh mon Dieu, oui, on se permet la fine gaudriole à la cour de Prusse et le Roi collaborerait utilement aux pièces de M<sup>r</sup> Clairville.

Un voyageur expliquait dernièrement en plein diner que le meilleur Guano se trouvait en Amérique, sous la ligne équinoxiale.

---

(1) Johanna Wagner, nièce de l'auteur de *Tannhäuser*.



— “ Oui, Sire! le meilleur Guano, l'engrais le plus fertile est celui de la Ligne.

— C'est possible, dit le Roi, cependant nous avons aussi celui de la Landwehr qui n'est pas à dédaigner „ (Landwehr, lisez armée de réserve) (1).

Il court sur Mad<sup>lle</sup> Wagner un drôle de petit mot dont on ne dit pas l'auteur: elle devait jouer un opéra ou une scène de Cléopâtre, je ne sais au juste. Il faut dire que la célèbre artiste est une grande et belle personne dont la longue taille a un peu effacé des contours, auxquels on aimerait un peu plus de rondeur; la voix sort bien, mais la gorge rentre; et l'on prétendait que la scène de l'aspic manquerait complètement son effet, parce que les serpents ne mangent pas de lentilles.

Voilà donc les méchantes petites histoires qui charment notre solitude: je dis solitude car l'étranger, au milieu du monde le plus brillant est toujours seul, et je ris facilement de peu de choses. On n'a pas tous les jours des article Thibeaudeau dans le *Constitutionnel*. Voilà qui m'a fait faire une dose de bon sang: avouez que la plaisanterie n'a pas assez duré et qu'on nous devait bien trois mois de cette direction à une époque aussi éloignée du carnaval: elle aurait fait prendre patience. Nestor a dû être égayé de la petite phrase: “ Pour l'étoffe, c'est la même chose, mais pour la coupe le nouveau l'emporte! „ A propos de Directeurs, ceux de l'Allemagne sont ravissants, pleins d'attentions, de politesses; ils n'en sont pas encor à me faire éreinter par les littérateurs de leur chambrée: ils font à chaque instant marcher le télégraphe pour (2) arrivée: il y a une dépêche Roger sur tous les fils de prussiens et bavares.

En quittant Stettin le 2 juillet, je partirai pour Munich, mais je m'arrêterai à Berlin pour chanter deux fois. Le Roi de Bavière, qui se trouve à Berlin, a désiré m'entendre avant de faire ma connaissance chez lui à Munich et il est probable que je partirai avec lui dans le convoi qui le ramène en Bavière. De là je vous écrirai: il y a des mœurs nouvelles, car on y boit de la bière démesurement pendant qu'on fait de la musique et

---

(1) Comparez à ces traits d'esprit du roi de Prusse sa lettre d'introduction de Berlioz auprès de l'impératrice de Russie, ci-dessus, pag. 209.

(2) Mots supprimés par déchirure du papier.



que les femmes tricotent, et je m'arrangerai pour que le Sud de l'Allemagne ne me soit pas moins amical que le Nord.

Voici un long bavardage que vous excuserez. Ce qu'il y a de mieux est ceci: que nous vous sommes dévoués et que nous faisons des vœux pour que le voyage de Vichy soit inutile cette année.

Nous vous pressons et secouons la main bien cordialement à travers l'espace et au revoir!

A partir du 10 J<sup>t</sup> nous serons à Munich.  
Si vous avez un moment à perdre écrivez nous.

DU MÊME AU MÊME.

Brunswik, 5 janvier 1855.

Tres cher!

Je viens de quitter Hannover tout étourdi de la réception qu'on m'y a faite pour la seconde fois: la matinée chez le roi dont je vous avais parlé s'est changée en une soirée de famille où j'ai chanté de nouveau *le Roi des Aulnes*, de Schubert, que le Roi m'avait redemandé parce que la Reine, indisposée, n'avait pu assister au premier Concert. Il n'avait cessé de lui parler de la manière dont je l'interprétais. Vous savez sans doute que ce pauvre Roi est aveugle: sa parole est si douce, si timide, il y a chez lui tant de bonté et d'enthousiasme pour l'art que l'on se sent tout attendri en face de ce grand jeune homme pâle dont le regard perdu est toujours fixé vers le ciel..... qu'il ne voit pas.

J'ai dit avec Vivier un duo dont les paroles et la musique sont de lui (Vivier) et que le Roi nous a bissé. *Le Roi des Aulnes* a clôturé la soirée que j'avais commencée avec *l'Ondine et le Pêcheur* de Membrée: a coté du musicien allemand j'avais voulu présenter un compositeur français, et il n'a pas paru avec trop de désavantage.

Le lendemain j'ai joué *les Huguenots*. Meyerbeer m'avait prié de lui écrire (ce que je fis) lorsque je chanterais à Hannover un de ses ouvrages, surtout si une certaine demoiselle Geisthardt devait y chanter, car il cherche une chanteuse légère pour son *Etoile du Nord* à Vienne: il me répondit de lui retenir une place d'où l'on ne put être vu, et le mercredi il arriva de Berlin dans le plus strict incognito: la Geisthardt elle même n'en savait rien. Pour moi, j'ai joué de bonheur; j'ai rarement eu une plus belle représentation: quatre rappels et des couronnes après le 4<sup>e</sup> acte et trois après le 5<sup>e</sup>. Meyerbeer était rayonnant de joie dans son coin noir où Vivier seul l'apercevait. Le Roi m'a fait appeler dans sa loge et devant toute la cour a complimenté Raoul: tout le monde était debout tourné vers la loge royale.

Le lendemain, Meyerbeer vint me faire visite et me dit en me sautant au cou que, si l'on voulait, on aurait bientôt son *Africaine*, mais qu'il lui fallait une sorte de réparation de l'article Troplong: que si M<sup>r</sup> Crosnier était entièrement maître de la situation, l'affaire serait bientôt faite, car il a la plus haute estime et la plus grande confiance en lui, mais que si la commission des *Avocats* a encor quelque pouvoir il ne veut en entendre autrement parler que si elle l'appelle elle même et lui demande *par écrit* son ouvrage.

Voyez maintenant; cher ami! je vous en fais juge: n'est-il pas plus conforme à mes intérêts de ne rentrer que pour les études de *l'Africaine*? C'est ce qui il me semble: tout ce qui se passera jusque là ne me semble pas de nature à compromettre bien fort ma position et à jeter un oubli bien noir sur mon nom. En tout cas vous êtes homme à faire sortir les morts du tombeau, voyez Mad<sup>e</sup> S.....!

Ainsi donc n'importe à quelle époque se feraient et mon réengagement et ma rentrée (1) important pour moi que l'on sache bien que c'est spécialement pour la création de *l'Africaine* que je suis réengagé. Du reste vous saurez bien à quoi vous en tenir là dessus.

Me voici de nouveau à Brunswick, chez le frère régnant du Monsieur à perruque de soie avec qui vous avez eu maille à

---

(1) Déchirure.

partir: si je peux savoir quelque détail intéressant à ce sujet je vous en écrirai prochainement.

Adieu je vous quitte pour aller chanter *Lucie*.

Tout à vous et bonnes années.

G. ROGER.

*Monsieur P. A. FIORENTINO*  
*Rue de Miromesnil 41 — Paris.*

Il nous faut passer maintenant à une grande pianiste: Madame Marie Pleyel, dont il a déjà été fort question à propos de Berlioz. Mais cette virtuose avait la plume facile, et elle aimait à correspondre avec les grands hommes: la première lettre que nous allons donner d'elle est écrite à Victor Hugo, pas moins! Il y a à la Bibliothèque nationale une lettre d'elle adressée au baron de Trémont (c'est celle que nous avons donnée dans le chapitre Berlioz); il y en a six à la Bibliothèque du Conservatoire. Dans la plupart, elle se plaint de sa santé, s'excuse de ne pas se déranger parce qu'elle est malade. Un jour, elle a mal au doigt; un autre, à la gorge; une troisième fois, écrivant à la mère de Liszt en lui envoyant des billets pour son concert, elle est simplement "souffrante et forcée de garder la chambre". Et cela rappelle la lettre de Berlioz, à propos d'elle (24 juillet 1830): "Dernièrement elle était si souffrante qu'elle croyait mourir... Je la vis, pâle, étendue sur un canapé: que nous pleurâmes! Elle se croyait attaquée de la poitrine...". En d'autres cas pourtant elle est très valide. Elle ne se plaint pas du tout dans les deux lettres qu'on va lire. C'est peut-être que les préoccupations mondaines qui s'y manifestent ne lui permettaient pas de penser à ses maladies!

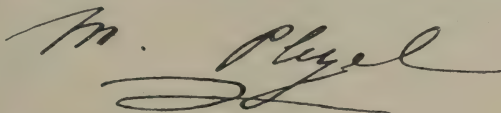
*MADAME MARIE PLEYEL À VICTOR HUGO.*

Jeu- di 5 h.

Hélas, Monsieur, votre lettre, qui m'aurait rendue si heureuse dans tout autre moment, est une source de regrets et de chagrins pour moi. Dans deux heures je pars! Voilà ce qui m'avait fait prendre la liberté de me rendre chez vous pour me rappeler à votre bienveillant souvenir. Mais à l'époque où nous sommes je suis bien fière de n'avoir pas été tout à fait oubliée, et je vous remercie mille fois, cher et divin Poète, d'avoir pu, au milieu de vos graves et inquiétantes préoccupations, trouver le temps de m'accorder une pensée.

Voulez-vous me permettre de vous dire à revoir, et puis-je espérer que j'aurai le bonheur de vous retrouver aussi bon et aussi indulgent pour moi ?

Je vous salue avec une respectueuse et bien sympathique admiration.



Monsieur VICTOR HUGO — Place Royale n. 16.

LA MÊME À MADAME DAMOREAU-CINTI.

Samedi.

Mille remerciements, chère et bonne. Je désire beaucoup aller chez M<sup>me</sup> de Girardin dimanche et surtout y aller avec vous ; mais ce même jour, j'ai rendez-vous à 2 h. avec le grand homme (V. H.) pour la grande affaire dont je vous ai parlé hier. Donc pour concilier tout cela, voulez-vous et pouvez-vous être chez moi à *midi*, cela nous amènera chez M<sup>me</sup> de G. à *midi* <sup>1</sup>/<sub>2</sub>, et me permettra d'être de retour à 2 h.

Je n'ai besoin de personne demain pour me reconduire de chez vous. Une voiture sera pour moi le cavalier le plus commode.

Toute à vous toujours

M. PLEYEL.

Madame CINTI-DAMOREAU.

L'artiste dont une lettre va suivre est d'un genre tout différent : Urhan, altiste à l'Opéra, où il joua le premier la partie de viole d'amour dans les *Huguenots*, et qui tint le rôle principal dans la symphonie d'*Harold* de Berlioz, était un mystique qui, passant sa vie, par nécessité professionnelle, au théâtre, ne s'y laissa jamais distraire de ses pensées religieuses. Beethoven n'eut jamais d'interprète plus convaincu que lui. Le ton de sa lettre à d'Ortigue (bien digne de s'entendre avec lui), certains de ses détails mêmes, ne démentent rien de cette disposition de son esprit.

URHAN À D'ORTIGUE.

Mon cher ami, je vous salue de cœur. Votre article fait sensation ; il est charmant, parfait, comme de coutume. Moi, mes amis et les personnes qui s'intéressent à moi en sont enchantées, c'est un cadeau que vous leur avez fait. Je vous en remercie sincèrement. Que Dieu en soit glorifié. Je vous dirai le reste dimanche.



Il m'est impossible d'aller avec vous samedi. Saluez pour moi votre bon et excellent ami l'abbé Arnaud et dites lui quand vous aurez votre piano à Vaugirard.

J'irai positivement un soir lui monter un petit concert avec deux de mes petites élèves.

Adieu. Votre ami

*urban*

Monsieur D'ORTIGUE —  
rue des Beaux arts 17 — Paris.

D'un des meilleurs violonistes du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, Henri Vieuxtemps, nous ne pouvons donner qu'un extrait de lettre, décelant une nature sympathique :

HENRI VIEUXTEMPS À SA FEMME, Nantes, 29 août 1861. — “ Ma chère, aimable et bien aimée femme... J'ai visité les jardins publics, les expositions, les illuminations qui étaient splendides, mais seul, toujours seul... Décidément, quand on a goûté la vie à deux, l'existence solo n'est plus qu'incomplète... Hier le concert a eu lieu. C'était au théâtre. La maison était comble du plus beau monde, des femmes charmantes, des toilettes magnifiques, des uniformes de toutes couleurs, des lumières, beaucoup d'enthousiasme, des rappels, des fleurs et des couronnes, etc. „ [Il fait mention de Gueymard, Verroust, Berteiller (1), qui ont rempli la partie vocale.] “ Mes trois morceaux ont fait sensation... „ [Il parle du compositeur de *la Statue*, Reyer, de Schindelmeisser et d'autres.] “ J'ai rencontré Lewy de Petersbourg. Il paraît qu'on se fatigue du joug de Rubinstein. Il est grossier et insolent avec les femmes qui chantent dans ses chœurs... Wieniawski commence à s'insurger, il ne veut pas être sa chose exclusive... Je viens de faire une visite à la princesse Radziville, ci-devant M<sup>lle</sup> Dulken, la pianiste; je l'ai trouvée charmante comme autrefois; mais elle, si gaie, si rieuse jadis, est aujourd'hui triste, rêveuse et minée par un chagrin profond qu'on ne sait pas. On dit que le prince lui rendait la vie insupportable par sa jalousie. Hein! qu'en dis-tu, toi qui me reproches toujours mon manque absolu de jalousie? Voudrais-tu changer? „ (Catalogue Liepmannssohn, XXXVIII, vente 21 et 22 mai 1909).

Un joueur de cor maintenant, et plus célèbre comme homme facétieux que comme virtuose. L'aspect de son autographe, reproduit purement et simplement ci-après, suffira à nous avertir qu'il était de ceux qui ne font pas les choses comme tout le monde.

---

(1) Probablement Berthelier, chanteur comique.



MARIE TAGLIONI À UN MARQUIS, 24 novembre 1835. — Elle lui dit le supplice qu'elle endure. Elle se porte à merveille, mange avec appétit, engraisse même, mais elle a la jambe enfermée dans une gouttière qui la prive de tout mouvement depuis un an et quatre mois. Si elle marche dans deux mois elle s'estimera heureuse. Quel mal ne lui faudra-t-il pas se donner pour redevenir Sylphide? Et le public, qui l'a tant gâtée, que dira-t-il? Mais elle espère bien donner un démenti aux bons amis qui répandent le bruit qu'elle ne pourra plus danser. — Vive critique du nouveau directeur de l'Opéra; il a mal agi avec elle qui peut, chaque jour, lui faire gagner beaucoup d'argent. Véron est très regretté des abonnés. La prochaine nouveauté sera un opéra de Meyerbeer. Regrets de voir ses rôles donnés à des rivales, etc. (Cat. V. Lemasle, 24 avril 1928).

LA MÈME AU MARQUIS DE LA MAISONPORT, 3 février. — Elle le prie d'accepter un petit souvenir; c'est peu de chose, mais elle compte sur son indulgence pour accepter un petit ouvrage fait par elle (Cabinet V. Degrange, Sociétés savantes, octobre 1929).

La dernière lettre qui va suivre fut écrite par une autre danseuse renommée, à qui une légende, d'ailleurs controuvée, a attribué le prestige d'avoir été la consolatrice du mélancolique enfant du grand homme dont la symphonie beethovénienne a été la première à célébrer la mémoire. Il s'agit plus simplement ici de l'organisation d'une représentation à bénéfice. On a conservé l'orthographe, toute viennoise, de cette lettre française.

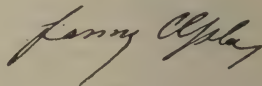
FANNY ELSSLER À EDOUARD MONNAIS (1).

Mad. Persiani et M<sup>r</sup> Tamburini ont consenti de chanter avec plaisir, mais soulevant M<sup>r</sup> Tamburini voudrez chanter en costume, et comme je lui ai dit que M<sup>r</sup> Duprez et M<sup>elle</sup> Garcia chanteront le dernier act d'*Otello* il m'a dit qu'il désire chanter le duo du seconde act avec Duprez; il faut savoir si cela conviendrez à M<sup>r</sup> Duprez. Md. Persiani désire chanter deux morceaux, et si vous pouvez décidez Mario a chanter tout sera fait, quoique que je ne vois pas la possibilité de faire chanter Md. Persiani en costume, du reste elle a consentie de chanter même dans le concert.

Tout va bien comme vous voyez, Monsieur.

Mille amitié.

Monsieur MONNAIS  
pressée.



---

(1) Directeur-adjoint de l'Opéra.

## CHAPITRE VII.

### Écrivains.

Bien que le titre de ce recueil annonce des lettres de musiciens, il nous sera permis de consacrer ce chapitre à celles des écrivains, poètes, romanciers ou critiques, lorsqu'il leur arrivera, par aventure, d'avoir à parler de musique.

Le fait est que les gens de lettres ne sont pas toujours aussi réfractaires à la musique qu'un vain peuple pense, et Victor Hugo lui-même a manifesté en plusieurs occasions qu'il n'y était nullement insensible. Quelques lettres de lui, que nous allons donner, pourront être versées au dossier de sa réhabilitation à ce point de vue. On verra par elles qu'il savait bien distinguer, parmi les musiciens de son temps, ceux qui étaient dignes de frayer avec lui, et que même il fut capable d'éprouver des impressions et d'exprimer des opinions qui révèlent en lui un sentiment tout personnel sur l'art des sons.

Voici d'abord, pour le prouver, une lettre qu'il écrivit à Berlioz et par laquelle il lui annonce un envoi de vers — qui à la vérité, et c'est regrettable, ne sont pas de lui. Vu la qualité éminente des deux correspondants, nous la reproduisons entièrement sous sa forme autographe.



VICTOR HUGO À HECTOR BERLIOZ.

Monsieur H. Berlioz

à. s. Lovers



Vici, Monsieur, d. l. on sur qu'un  
jeune fille, mon fils, a fait pour  
un en en charge de son envoi de  
à que m'en en son aine. Quel  
sentiment pour son son conceptions.  
Croyez-moi à son bon souvenir.

Monsieur Berlioz

Monsieur Berlioz

Nous avons vu, au chapitre d'Herold, que Victor Hugo a écrit, pour être mises en musique par lui, les strophes de son Hymne aux morts de 1830: "Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie". Cette collaboration a donné lieu à l'envoi de deux lettres du poète au musicien. Le petit-fils de celui-ci, M. A. Ferdinald Herold, en conserve précieusement les originaux; il nous les a communiqués, comme il l'avait fait aussi pour les papiers de son grand-père. Donnons-en les textes.

VICTOR HUGO À FERDINAND HEROLD.

Bièvre, 18 juillet [1831].

Voici, monsieur, deux ou trois méchantes strophes. Je ne crois pas que vous en puissiez faire grand'chose. Ce sera un beau triomphe pour votre talent, si vous parvenez à faire vivre et respirer cet embryon informe. J'ai cru qu'il fallait que cela fût simple, funèbre et grandiose ; je crois que cela est trop simple, peu funèbre et pas du tout grandiose. En tous cas, brûlez ces vers s'ils vous paraissent trop méchants, et n'y voyez qu'une preuve du désir que j'ai de faire une chose qui pût vous être agréable. Pour moi, je me féliciterai toujours d'une occasion qui m'a procuré l'honneur de faire votre connaissance.

Agréez, je vous prie, monsieur, l'expression cordiale de ma considération distinguée.

VICTOR HUGO.

Je serai à Paris mercredi soir.

Si c'est trop long, je crois que vous pourriez supprimer la dernière strophe.

DU MÊME AU MÊME.

Je serais déjà allé, Monsieur, vous chercher et vous remercier de votre bonne visite si je n'étais absorbé par la répétition d'une pièce qui me prend tout mon temps. Je ne sais pas si vous aurez envie de faire quelque chose des vers que j'ai eu l'honneur de vous envoyer, et je vous engage fort à n'en rien faire. Si pourtant vous vous décidiez à donner l'âme et la vie à une lettre morte, voici deux vers que j'ai changés, et de la correction desquels je vous prierais de tenir compte, s'il en est encore temps.

1<sup>o</sup> Il faudrait lire les deux premiers vers de la première strophe ainsi :

*Ceux qui pieusement sont morts pour leur patrie  
Ont droit qu'à leurs cercueils la foule vienne et prie.*

2<sup>o</sup> Dans le chœur, au lieu de :

*Gloire à la patrie éternelle !*

il faudrait :

*Gloire à notre France éternelle !*

Pardon, monsieur, de vous avoir envoyé si peu de chose. J'ai fait preuve de bonne volonté; c'est vous qui ferez preuve de talent.

Agréez, je vous prie, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

VICTOR HUGO.

Paris, ce vendredi matin 22 juillet.

Voici qui ne nous intéressera pas moins. Il ne s'agira plus de musique ni de musiciens de 1830, mais d'une première tentative (d'ailleurs contemporaine de cette époque) d'évocation d'un art beaucoup plus ancien. En 1832, Fétis avait inauguré des concerts historiques, dont la tentative doit être considérée comme la première manifestation des études musicologiques qui ont pris tant d'extension depuis lors. Victor Hugo assista au moins à l'un d'eux, celui du 13 janvier 1833 : cela seul est une preuve de son intérêt en faveur d'un art dans les formes duquel il sentait revivre quelque chose du passé. C'est évidemment sous l'influence de ces auditions qu'il a écrit sa pièce fameuse : *Que la musique date du seizième siècle*, dont, pour quelques détails, il serait permis de sourire s'il s'agissait d'une étude érudite, mais qui, dans l'ensemble, contient des vers pénétrants et assez rares en un temps où l'on pensait que la musique avait commencé avec Rossini et que Palestrina n'existait pas.

Mais ce n'est pas tout. Séduit par ces accents nouveaux dans leur antiquité, Hugo les fera passer dans ses propres œuvres. Il préparait alors la représentation de *Lucrèce Borgia* : nous l'allons voir demander à Fétis de lui communiquer deux des morceaux qu'il avait entendus pour les faire exécuter au cours de l'action, pensant que cette musique formerait l'atmosphère harmonieuse et naturelle du drame. Ce projet ne fut pas réalisé (par la faute, semble-t-il, du directeur du théâtre). Mais il est intéressant de constater que le poète avait pressenti l'avantage d'associer au théâtre une musique appropriée à l'action et à son milieu, vérité que personne ne contesterait plus aujourd'hui, mais qu'en 1833 Victor Hugo fut seul à apercevoir.

VICTOR HUGO A FÉTIS.

16 Janvier [1833].

Monsieur,

Je ne saurais vous dire à quel point j'ai été ravi de votre concert de l'autre jour. Vous rendez un immense service à

l'art en exhumant ces merveilles. C'est l'œuvre d'un antiquaire et d'un artiste que vous accomplissez. Je vous en remercie à ce double titre.

Permettez-moi de vous offrir ce livre. C'est un peu de pauvre poésie pour votre riche et belle musique. Acceptez-le comme je vous l'offre, cordialement.

J'ai une autre prière à vous faire. Je voudrais faire exécuter, dans une pièce que je vais donner à la Porte Saint-Martin, quelques fragments de cette belle musique du seizième siècle que vous nous rendez. Je voudrais qu'on entendît s'échapper du gondolier que je fais promener dans mon premier acte, la nuit, sur les lagunes de Venise, quelques phrases de *La Romanesca* et du *Vilhancico* qui nous ont charmés l'autre jour. Serait-il indiscret à moi de vous demander si vous pourriez me communiquer ces deux admirables airs notés pour nos exécutants? Ce serait un service bien grand auquel j'attacherais un prix extrême et que je serais heureux de recevoir de vous.

Croyez, monsieur, que je vous suis bien cordialement dévoué.

VICTOR HUGO.

Maintenant, des lettres du temps de l'exil. Il y est peu question de musique; donnons-les pourtant à cause de leur destination: elles ont été trouvées dans un album musical, celui de M<sup>me</sup> Chérie Couraud, femme d'Adolphe Adam, lequel était mort depuis peu à l'époque où les premières furent écrites.

VICTOR HUGO À MADAME ADOLPHE ADAM.

Hauteville House, 25 juillet.

Je n'ai aucun portrait de moi à encadrer chez aucun marchand de Paris; mais puisque, dans votre charmante bonne grâce, vous voulez que je mette ma tête à vos pieds, la voici: si j'ai tant tardé à vous répondre, c'est que je trouvais cette image de moi-même un peu sombre et farouche et qui j'eusse voulu vous en offrir une autre. A qui offrira-t-on un rayon si ce n'est à l'étoile, et à qui offrira-t-on un sourire si ce n'est à vous? Malheureusement mon petit atelier photographique tarde à s'installer, et



je me décide à vous envoyer ce profil, tout chagrin et tout sévère qu'il est. Vous penserez en le voyant que ce n'est pas vous que l'absent regarde.

N'oubliez pas que si jamais l'envie vous prenait, cette année par exemple, de venir passer la saison des bains de mer à Guernesey, ce serait une grande joie pour Hauteville-House.

Je me mets à genoux et baise vos belles mains, Madame.

VICTOR HUGO.

DU MÊME À LA MÊME.

Hauteville-House, 17 mars 1857.

Faites ce que vous voudrez, Madame, de ces quelques vers : *Hier la nuit d'été*. Je les remercie puisque c'est à eux que je dois un souvenir de vous. Et, si austère que soit, pour vous comme par moi, le moment actuel, il n'est pas interdit aux âmes, même dans l'épreuve, de se tourner vers la douceur du passé, et vous me permettez, n'est-ce pas, Madame, de vous baiser la main.

VICTOR HUGO.

*Madame Chérie* AD. ADAM, 17 bis rue des Ursulines, à St Germain en Laye.

A cette lettre, sur une feuille en regard, sont joints ces quatre vers, qui sont sans doute du Victor Hugo inédit.

*Nos vacarmes et nos tapages  
Sont, bel ange, un bien triste bruit.  
Viens resplendir dans nos orages.  
Sois l'astre, nous sommes la nuit !*

V. H.

Demain samedi — à midi  $\frac{1}{2}$ .

DU MÊME À LA MÊME.

Vous me comblez, Madame ; ces quelques vers ne méritaient pas un si gracieux remerciement. Voulez-vous me permettre de mettre notre chambre à vos pieds ? Vous qui savez comment

charmer les rossignols, venez apprendre comment les grenouilles croassent.

Je joins à ces lettres tous mes hommages.

VICTOR H.

Dimanche

C'est pour demain lundi.

Encore quelques menues notations prises dans des catalogues d'autographes:

A M. Grast (?), Paris, 4 octobre [1830]. — Victor Hugo remercie son correspondant de la musique qu'il lui a envoyée. Il l'a fait exécuter par une grande musicienne et tout le monde a été enchanté de la broderie qu'il a bien voulu mettre à son haillon (Catalogue Charavay, vente J. Claretie, janvier 1918).

Dans un catalogue Charavay, janvier 1929: Victor Hugo, 1 p. in 8° obl. Reçu de M. Maurice Schlesinger la somme de trois mille francs, prix convenu pour onze mille exemplaires du libretto de *La Esmeralda*, qu'il lui a cédés.

Document autographe: composition de la salle de la Comédie-française pour la première représentation de *le Roi s'amuse*. Liszt est inscrit parmi ces spectateurs privilégiés (Catalogue Charavay, vente du 29 novembre 1924).

Bien qu'il ne s'agisse plus maintenant de lettres de Victor Hugo ni d'écrits émanant de lui-même, nous voulons cependant terminer ces citations qui lui sont consacrées avec des vers d'un autre poète, par lesquels se résume, sous une forme ingénieuse et délicate, l'idée (fausse) que l'on se faisait de son aversion pour la musique. La rime et la raison! . . . . Il faut convenir qu'ici la rime est riche et rare. La pièce, de Théodore de Banville, est peu connue, faisant partie d'un recueil qu'on ne peut plus guère lire que dans l'édition définitive des Poésies complètes de l'auteur (1899), *les Exilés*, etc.

#### RONDEL DE THÉODORE DE BANVILLE.

On cause, chez Victor Hugo,  
Sans redouter nul pianiste.  
Tout flûtiste ou violiniste  
Est reçu là comme Iago.  
Vint-il de Siam ou du Congo,  
Pas d'accueil pour le symphoniste;  
On cause, chez Victor Hugo,  
Sans redouter nul pianiste.

A d'autres *la Reine Indigo*,  
Ce chef d'œuvre d'un harmoniste,  
Même *Le Petit Ebéniste*,  
Vous aussi, *Donna del Lago*:  
On cause, chez Victor Hugo.

L'on peut rapprocher de ce refrain du rondel cette phrase d'une lettre de Berlioz à sa sœur, dans laquelle il raconte une soirée chez Victor Hugo, concluant: " Ce qu'il y a de bon dans ce monde là, c'est qu'on n'y fait pas de musique „ (du 3 avril 1850, *Le Musicien errant*, p. 295).

Saint-Saëns a spécifié d'autre part qu'il n'y avait pas de piano dans le salon de Victor Hugo, mais qu'un jour où, par extraordinaire, on l'avait prié d'y jouer, l'on avait fait venir spécialement l'instrument de chez un facteur.

\* \* \*

Reproduisons maintenant en fac-similé un écrit d'Alexandre Dumas qui nous fera connaître les bonnes relations du romancier avec Berlioz. Celui-ci, de son côté, nous a fait part de son bon procédé en disant, dans le chapitre XLV de ses *Mémoires* où il rend compte de la représentation au bénéfice de miss Smithson et de lui-même en 1833: " Mes amis me vinrent encore en aide à cette occasion, entre autres Alexandre Dumas, qui toute sa vie a été pour moi d'une cordialité parfaite „.

Mon cher Michel  
Vous savez que j'ai toujours complètement  
mis dans a Berlioz approuver  
la bonté de la musique  
A. Dumas

D'une lettre intime de Berlioz (à sa sœur) du 16 mars 1850, extrayons ces simples mots: " A. Dumas, qui déteste même la mauvaise musique... „.

\*  
\* \*

Lamartine, comme beaucoup de poètes, n'a jamais passé pour un grand ami de la musique. Ce n'était guère que lorsque des devoirs de sociabilité l'y contraignaient qu'il consentait à lui rendre son hommage. Voici, d'après un catalogue, l'extrait d'une lettre qui nous fixera sur ses dispositions, un peu banales, à cet égard :

LAMARTINE À UN MUSICIEN (?). — Mâcon, 7 août 1846. — Il l'autorise à publier de la musique sur ses vers. " Les arts doivent se comprendre, s'aider, s'entraider... Je vous remercie d'avoir multiplié par vos notes le son de mes vers et d'avoir fait pénétrer par l'oreille dans le cœur ce que la poésie essaye de faire imaginer par le sens intérieur „ Bulletin mensuel N. Charavay, novembre 1927.

\*  
\* \*

Alfred de Musset a souvent écrit sur la musique et les musiciens, les chanteurs et cantatrices du Théâtre-Italien surtout. Cependant nous n'aurions rien à reproduire de lui comme inédit dans cet ordre d'idées, si, en 1930, le centenaire de la *Revue des deux mondes* n'eût donné lieu à une exposition qui comprenait une suite de dessins et caricatures tracés par lui et dont l'ensemble a pour sujet le mariage de Pauline Garcia avec Louis Viardot. La jeune cantatrice, promise à de hautes destinées dans son art, et que ses débuts dans les rôles illustrés par sa sœur, la Malibran, avaient placée d'emblée au premier rang, était entourée d'adorateurs, parmi lesquels elle semble avoir passé avec indifférence. Alfred de Musset était parmi ceux-ci. A vrai dire, le sentiment qu'il avait inspiré fut, paraît-il, quelque chose d'un peu pire que l'indifférence. Bref, ce mariage, qui de Pauline Garcia fit Madame Viardot, suggéra au poète la composition d'une suite de dessins satiriques, accompagnés de légendes explicatives, le tout tracé, au crayon, par la main de l'auteur de l'ode " A la Malibran „ : au total, dix-sept feuillets, dont chaque page se divise en trois (plus rarement deux) compartiments ou tableaux ; c'est donc une composition graphique vraiment développée. D'après ce document autographe, dans lequel, hâtons-nous de le dire, il serait imprudent de



rechercher d'authentiques vérités historiques, nous allons reproduire la totalité du texte. Le mystère de certaines initiales, notamment celles de M<sup>lle</sup> G., M. V., ainsi que de M. A. de M. lui-même, n'est pas très difficile à percevoir; M. B. est le sculpteur Barre, qui a fait plusieurs statuettes d'actrices, et qui comptait aussi, paraît-il, parmi les soupirants de la jeune artiste; il n'est pas malaisé non plus de reconnaître le personnage que désigne le nom d'Indiana, celui-ci étant le titre du premier roman de George Sand. Complétons enfin ces explications préalables en spécifiant que l'unité (oserons-nous dire: cyclique?... ) de la suite des vignettes est figurée par des variations sur le nez de M. V., lequel s'allonge et se raccourcit suivant les circonstances, et qui, dessiné de profil en forme de pince, prend, à certains moments, les dimensions démesurées d'une patte de homard.

Grâce à l'extrême obligeance de Madame d'Albert-Lake, petite-fille de Madame Jaubert, qu'Alfred de Musset appelait " la marraine ", et entre les mains de qui sont restés ces inestimables et originaux souvenirs, nous pouvons reproduire la suite des légendes, et, par surcroît, le fac-similé de deux dessins.

I. *a.* M. V. assis au coin de son feu après quarante ans de fredaines pense à des idées sérieuses et se dit qu'il faut s'établir. Il fume un cigare espagnol en souvenir de sa traduction de Cervantès.

*b.* Il s'habille pour aller rendre visite à M<sup>lle</sup> G. Son nez lui apparaît dans son miroir et lui semble de mauvais augure.

*c.* Il est reçu poliment par ces dames, mais sans cérémonie. La mère commence à s'endormir.

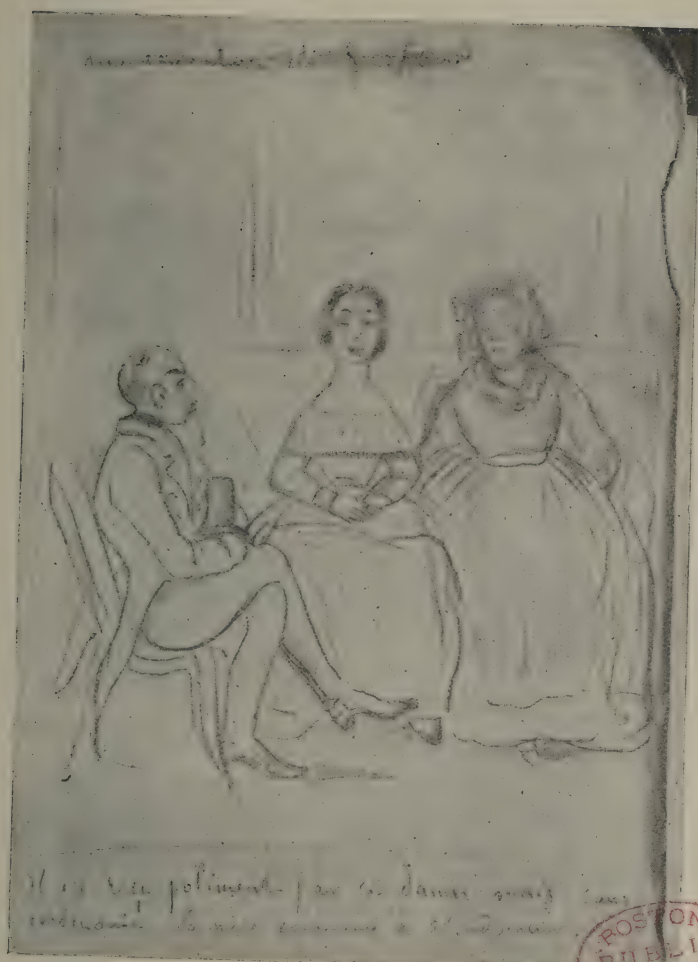
II. *a.* M. V., de retour chez lui, pense à l'effet qu'il a pu produire. Il s'aperçoit qu'il n'en a point produit. Sa traduction lui tombe des mains.

*b.* Il se présente de nouveau chez ces dames, y arrive au moment où M<sup>lle</sup> G. répète le duo de *Tancrède*. Sa mère continue à s'endormir. [Ici la cantatrice, ouvrant une grande bouche, tient un balai en guise d'épée].

*c.* Il repense à l'effet qu'il a pu produire et songe que son nez pourrait lui faire tort.

III. *a.* M. V. change de nez et met l'ancien dans le tiroir de son secrétaire.

*b.* Il montre son nouveau nez à sa famille.



c. N'étant pas encore habitué à son nouveau nez, il le pique dans l'œil du groom anglais de ces dames.

IV. a. M. V. fait sa demande en mariage. La mère se réveille en sursaut aux mots de cent écus prononcés par mégarde dans la conversation. La jeune fille guigne à la porte.

b. Il part plein d'espérance. Son cabriolet vu par la jeune personne produit le meilleur effet.

V. a. M<sup>lle</sup> G. réfléchit sur la proposition de M. V. et la mère guigne à la porte.

b. La proposition est acceptée.

c. M. V. s'empresse de porter cette heureuse nouvelle à sa famille.

VI. a. M. le baron D. et M. Alf.<sup>d</sup> de M. ayant eu vent de l'hyménée commencent à cancaner. M. B. dans une baignoire s'assombrit peu à peu solitairement. [Ce dessin représente la salle du Théâtre-Italien pendant une représentation d'opéra: sur la scène, devant le trou du souffleur, chante la prima-donna, la même qu'on avait vue naguère brandissant un balai, et qui maintenant est revêtue de l'armure et coiffée du casque à plumes de Tancrède; dans la salle, à diverses places, on voit les personnages désignés par la légende].

b. M. B., seul dans son atelier, renonce de désespoir à la statuette de M<sup>lle</sup> G. qu'il avait commencée. Il grimpe de fureur sur son propre chevalet.

c. M. Alf. de M., malade d'amour et d'une fluxion de poitrine, se refuse à tous les remèdes. [Une infirmière présente l'instrument cher à Molière au malade alité, qui le repousse].

VII. a. M<sup>me</sup> la Conseillère de la Verdrillette (1), ayant été consultée, donne franchement son opinion sur le nez du prétendu et fait manquer le mariage.

b. M. V. apprend par une lettre de ces dames que le mariage est rompu. Ses dessous de pieds se cassent dans un effort violent qu'il fait pour contenir son désespoir.

c. M. V. change de nez.

---

(1) Ce surnom, qu'on retrouvera à la fin, n'est autre que celui de M<sup>me</sup> Jaubert, la "marraine".

VIII. *a.* M. B., apprenant la rupture, remet la statuette sur le chevalet.

*b.* M. A. de M. rouvre son cœur à l'espérance et s'abandonne à la Faculté.

*c.* M. le baron D. fait part de la rupture à quelques amis dans le foyer des Italiens.

IX. *a.* M. V. verse sa déconfiture dans le sein d'Indiana.

*b.* Indiana jure sur sa chibouque de conjurer la tempête.

X. *a.* Indiana conjure la tempête.

*b.* Après avoir embobiné la fille, Indiana fait entendre à la mère un langage plein de calme et de dignité.

XI. *a.* M. V. apprend que l'éloquence d'Indiana a renoué son mariage.

*b.* M. B. décroche sa statuette.

*c.* M. A. de M. refuse tous les remèdes. Beau mouvement oratoire de M. son frère pour le détourner de sa funeste résolution.

XII. *a.* M. V., en proie à un cauchemar affreux, rêve que sa direction lui est soufflée par son propre Figaro.

*b.* M. V. reçoit la nouvelle de son dégomme (1). Son nez prend une telle dimension qu'il peut à peine achever cette accablante lecture.

XIII. *a.* La maman commence à réfléchir au sujet du dégomme.

*b.* Elle défend à sa fille de songer davantage à M. V.

*c.* Affreux état de M. V. en apprenant que son mariage est encore rompu.

XIV. *a.* Il dépose son nez sur le pupitre d'Indiana.

*b.* Indiana, le sabre à la main, mène M. V. chez ces dames.

---

(1) Louis Viardot, dont le nom a déjà paru dans un autre chapitre de ce recueil (à propos de la Malibran, qu'il assista dans ses démarches en vue du divorce), avait été associé à Robert pour la direction du Théâtre-Italien, en janvier 1838, dans des circonstances difficiles, au lendemain de l'incendie de la salle Favart, puis resta seul directeur, jusqu'en octobre 1839, époque où il se retira. Il n'apparaît pas qu'il ait été supplanté par un " Figaro ", non plus que " dégomme ", pour reprendre l'expression satirique d'Alfred de Musset.





Juliana con la famiglia

XV. *a.* Superbe discours d'Indiana qui prouve comme 2 et 2 font 4 que plus un homme n'a rien plus on doit lui donner sa fille. M. V. repose son nez sur le tric-trac.

*b.* Le nez de M. V. tombe en poussière à la fin du discours d'Indiana.

XVI. *a.* Après avoir renfermé dans une urne les cendres de son nez détruit, M. V. reprend son ancien nez et chante avec sa fiancée le duo de: *Felicità*. Indiana et sa mère, étroitement enlacées, contemplent ce tableau.

*b.* Walpurgisnachttraum, ou noces d'or d'Obéron et de Titania.

XVII.

*Lune de miel.*

SEPTIÈME CIEL.

*a.* M. B. revient à la raison.

*b.* M<sup>me</sup> la Conseillère de la Verdrillette se dit qu'il faut pardonner quelque chose et qu'après tout M. V. a du bon:

*c.* M. A. de M. guéri de sa fluxion fait un sonnet pour une inconnue. [On voit, dans ce tableau final, Alfred de Musset écrivant devant sa table, la tête coiffée d'une petite calotte ronde, comme celles qu'on a vu par la suite portées par Anatole France].

\*  
\* \*

Pour George Sand, on sait qu'elle ne manquait de goût ni pour la musique ni pour les musiciens. Sa sympathie pour ceux-ci était si bien connue qu'on l'a exagérée parfois. C'est ainsi qu'on lui a prêté de l'amour pour Liszt: or, si elle eut pour lui une amitié franche et familière, rien n'autorise à penser qu'elle en ait éprouvé un sentiment plus vif. Liszt et Chopin pour une seule — après Musset — ç'eût été vraiment trop! Elle s'est défendue contre les bruits qui couraient, en écrivant à Liszt lui-même; et comme sa lettre est contemporaine des derniers chapitres du roman passionnel dont Alfred de Musset et elle furent les héros, que d'autre part son correspondant était déjà engagé dans d'autres liens, nous pouvons admettre comme parfaitement justifiées les précautions qu'elle prend avec lui. La lettre n'est pas inédite: elle a été imprimée dans le livre des *Briefe hervorragender Zeitgenossen an Franz Liszt*, avec quatre autres disséminées ça et là à leurs dates; mais elle a sa place si bien marquée dans notre recueil que nous ne craignons pas de l'y reproduire.

GEORGE SAND À LISZT

Dimanche [19 janvier 1835] (1).

Mon cher Monsieur Liszt,

Je ne sais où vous êtes. Plusieurs personnes m'ont dit que vous étiez resté à Paris; où que vous soyez, je présume que votre mère vous fera parvenir ma lettre.

Vous avez eu la bonté de vous intéresser à mes chagrins et de me parler de vos ennuis. Vous m'avez témoigné une très douce et précieuse amitié. Je ne sais pourquoi, quelques personnes autour de moi ont pensé que cette sympathie mutuelle était un sentiment plus vif et même une liaison plus intime. D'autres ont seulement pensé qu'il y avait eu de ma part curiosité et coquetterie. J'en appelle à vous, mon ami, et vous charge du soin de me justifier auprès de ceux avec qui le hasard pourrait vous mettre à même d'échanger quelques mots à ce sujet. Je suis dans une si douloureuse situation, en proie à des chagrins si profonds et entourée de soupçons si cruels, que je ne saurais profiter d'aucune affection, si pure et si légitime qu'elle soit. Vous ne viendriez certainement pas chez moi sans en retirer quelque ennui. Permettez-moi de vous prier (au cas où vous seriez de retour à Paris avant moi) de ne pas venir me voir, et croyez bien que, malgré cela, je ne vous tiens pas quitte de l'amitié que vous m'avez promise. Je la mets en dépôt dans votre propre cœur et vous prie de l'y chercher quelquefois pour adresser à Dieu une prière pour moi, car je suis très malheureuse.

Je vais partir pour essayer de rompre une passion bien sérieuse pour moi et bien terrible. Je doute que cela me serve à quelque chose; car chaque nouveau jour de cette passion m'apprend à douter de mon libre arbitre. Je ne sais où je vais et vous me permettrez de ne le dire ni à vous ni à aucun autre.

---

(1) Notons cette date: c'est le moment de la crise passionnelle la plus aiguë, qui était près d'aboutir à la rupture définitive entre George Sand et Alfred de Musset. Cf. le *Journal intime* (posthume) de George Sand, notamment p. 8, commençant par ces mots: "Liszt me disait ce soir qu'il n'y avait que Dieu, etc.", (voir plus loin), et p. 21, où les confidences de l'auteur mêlent encore Liszt, ainsi que Musset, Buloz, Delacroix, Berlioz, Meyerbeer, etc.

Je sais que je vais être accusée d'avoir été vous rejoindre et d'être cachée avec vous dans quelque retraite romanesque. Justifiez-moi, je compte sur vous.

Je compte sur vous aussi pour me rendre cette justice, qu'au jour de ma plus grande douleur, je n'ai point accusé l'auteur de mes souffrances. Je vous l'ai dit : moi seule suis coupable et porte la peine d'une faute immense. En fuyant un pardon trop humiliant, je fais preuve de faiblesse et non de force. Ma vertu serait de m'y soumettre et d'accepter toutes les conséquences du passé, dans un présent orageux et rigide. Je ne le peux pas. Ma raison et ma religion m'abandonnent. Dieu sait ce que je vais devenir. Mon âme est peut-être à jamais perdue. Car je n'ai pas le courage de rester avec celui que je devrais aimer. Et je l'aimerais toujours trop pour jamais offrir de garantie certaine à un autre contre lui. Je vais donc travailler à tuer l'amour en moi. Il y a peut-être autre chose dans la vie. Priez pour moi, je le répète.

Tout à vous de cœur.

GEORGE.

*Monsieur LISZT, rue de Provence, 61.*

Les circonstances dans lesquelles George Sand fut amenée à écrire cette lettre à Liszt ont été expliqués, précisés et confirmés par son *Journal intime* (posthume) publié par M<sup>me</sup> Aurore Sand. On y voit que Buloz avait fait part à George Sand des soupçons jaloux d'Alfred de Musset. " Est-ce qu'il a pensé sérieusement que j'allais aimer M. Liszt „, demande-t-elle ? Elle s'en défend avec netteté. Liszt, de son côté, lui avait déclaré un soir " qu'il n'y avait que Dieu qui méritât d'être aimé „, ajoutant " qu'il n'a eu de vive sympathie dans sa vie que pour M. de Lamennais, et que jamais un amour terrestre ne s'emparerait de lui. — Il est bien heureux, ce petit chrétien là ! „ observe-t-elle. Quelques jours plus tard, toujours en proie à sa crise passionnelle, elle dit encore : " Si j'avais pu aimer M. Liszt, de colère je l'aurais aimé. Mais je ne pouvais pas. Faites des raisonnements là dessus, M. Tattet. Je serais bien fâché d'aimer les épinards, car si je les aimais, j'en mangerais, et je ne peux les souffrir „. On a essayé d'expliquer cette dernière phrase, et on ne l'a pas comprise. La vérité est qu'elle n'est point du tout une expression personnelle du sentiment de George Sand, mais qu'elle ne fait que reproduire une facétie en vogue, une " scie „, dirions-nous aujourd'hui, empruntée aux discours de Monsieur Prudhomme,



et qui eut cours pendant tout le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Encore sous le second Empire, à l'occasion d'un procès politique où avait requis le procureur général Eugène Pinard, Henri Rochefort a écrit : " Je n'aime pas les E. Pinard, et j'en serais bien fâché, car si je les aimais, etc. „ . Que cette citation soit peu d'accord avec les effervescences romantiques auxquelles elle se mêle, on n'en disconvient pas ; encore faut-il remarquer que George Sand ne la prend pas à son compte, mais l'attribue à un contradicteur, qu'elle nomme : Alfred Tattet, ami et confident d'Alfred de Musset. Bref, il ne faut pas croire que George Sand ait confondu dans la même animadversion les épinards et le futur auteur de la *Dante-Symphonie*. Ils ne tardèrent pas beaucoup d'ailleurs à devenir bons camarades ; et quand Liszt eut trouvé en M<sup>me</sup> d'Agoult l'idéal qu'il n'entrevoyait pas encore lorsqu'il déclarait que jamais un amour terrestre ne s'emparerait de lui, l'auteur de *Lelia*, fort intéressée par ce nouveau cas psychologique, alla les rejoindre jusqu'en Suisse, d'où elle écrivit ses *Lettres d'un voyageur*, où il est fort parlé de musique et de musiciens.

Ce n'est pas seulement par le côté sentimental que George Sand se rattache à la musique : elle a pris part elle-même à son activité en écrivant des articles pour la *Revue et Gazette musicale* ; et voici une lettre qu'à propos de cette collaboration elle adressa au directeur de ce périodique, Schlesinger, et qui la montre très attentive à tenir exactement ses engagements. Notons même qu'elle va au delà de ce qui est dû par elle : ayant à rembourser le quart de 500 francs, elle en renvoie 225 ! Mais c'est seulement 125 qu'elle devait : elle n'avait qu'à compter sur ses doigts ! Espérons que l'éditeur, aussi consciencieux qu'elle, lui a renvoyé les 100 francs qu'elle lui avait remis en trop !

LA MÊME À L'ÉDITEUR SCHLESINGER

Monsieur,

Comme vous ne m'avez pas renvoyé mon manuscrit en même tems que l'épreuve, je ne sais plus à quels endroits il faut placer les différentes phrases musicales. Je crois que M<sup>r</sup> Halévy serait plus compétent que moi pour trouver, d'après le texte, leur véritable place. S'il n'a pas le tems de s'en occuper, veuillez m'envoyer mon manuscrit, où les paroles du cantique s'y trouvent, je crois, écrites où elles doivent l'être, pour que le sens soit juste ; et en même tems, vous me renverriez l'épreuve de la

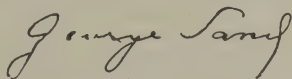
musique et celle de mon conte. En une heure j'aurai fait ce petit classement, et vous renverrai le tout.

J'avais cru que mon manuscrit fournirait beaucoup plus de texte à l'impression qu'il n'en a fourni en effet. Lorsque Liszt vous le porta, je ne l'avais pas chargé de vous en demander plus que vous ne vous étiez engagé à me payer, c'est à dire 500 francs la feuille. Mais apparemment vous et lui avez fait sur l'étendue de ce conte la même erreur que moi. Puisqu'il ne fait que  $\frac{3}{4}$  de feuille, vous ne me devez effectivement que trois cent soixante et quinze francs. J'ai donc l'honneur de vous renvoyer deux cent vingt cinq francs, excédant de la somme que j'ai touchée. Je vous aurais fait cette restitution plus tôt, si, en imprimant mon manuscrit plus tôt, vous m'eussiez mise à même d'en voir la véritable étendue.

Je vous remercie, Monsieur, des offres que vous voulez bien me faire, relativement à un nouveau travail. Les engagements que j'ai pris dernièrement avec la *Revue indépendante* ne me permettent pas d'écrire dans une autre revue, et si on a annoncé ma coopération à quelque publication de ce genre, c'est contre mon gré et sans mon autorisation.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentimens distingués.

6 Janvier 1843.



Monsieur Maurice SCHLESINGER, 97, Rue Richelieu, Paris, avec deux cent vingt-cinq francs.

Voici encore un billet de George Sand à un autre éditeur, le directeur de la *Revue des deux mondes*: nous le donnons ici à cause de la citation musicale sur laquelle s'appuie la réclamation et dont on trouvera la place à la fin de la scène d'ensemble qui forme l'introduction du premier acte de *Robert le diable*, réplique devenue populaire en son temps parmi le monde des amateurs d'opéra:

Mon cher Buloz, j'ai besoin de mille francs demain.

Tenez votre promesse (bis).

Musique de Meyerbeer, paroles de Scribe, opéra de Robert.

Amitiés à Christine,

T. à. v.

GEORGE.

Un catalogue d'autographes va nous donner un aperçu nouveau sur les opinions musicales, un peu ondoyantes, de George Sand. Le droit aux opinions successives est imprescriptible: on pourrait seulement souhaiter qu'il s'exerçât dans le sens du meilleur, et ce n'est pas le cas ici. Ne croyons pas d'ailleurs que la lettre dont voici un extrait ait, comme l'a pensé le rédacteur du catalogue, eu pour destinataire Eugène Delacroix. Rien ne peut justifier cette attribution. Ne pourrait-on pas plutôt croire que la lettre de George Sand fut encore une de celles que le prétendu Gabriel Vicaire, mystificateur dont nous connaissons déjà les prouesses, reçut des multiples écrivains auxquels il s'adressa pour leur faire confidence de ses désespoirs et solliciter leurs consolations autographes? Et qui sait si George Sand ne s'est pas à son tour moquée de lui en exprimant des opinions sur Berlioz et sur Ingres qui ne représentent peut-être pas très fidèlement le fond de sa pensée? Ce serait là un coup double qui ne manquerait pas de piquant.

GEORGE SAND À UN ARTISTE, 21 janvier 1846. — Elle le réconforte contre des chagrins et lui parle de son art. Elle lui conseille de donner le coup de grâce à M. Ingres, qu'elle a admiré dans l'enfance de son sentiment des arts, en même temps que les symphonies en cuivre de Berlioz. " Je remercie le soleil du bon Dieu de m'avoir ouvert les yeux et les oreilles, car il faut être paralytique pour tomber dans de telles erreurs „ (1). (Catalogue Charavay, vente E. Siry, 1925).

A cette occasion, rappelons cette notation du Journal d'Eugène Delacroix, en date du 6 février 1855.

*Crzymala nous a soutenu que M.<sup>me</sup> Sand avait accepté de Meyerbeer de l'argent pour les articles qu'elle a faits à sa louange. Je ne puis le croire et j'ai protesté. La pauvre femme a bien besoin d'argent; elle écrit trop et pour de l'argent; mais descendre jusqu'au métier de feuilletoniste à gages, c'est ce que je ne puis croire.*

Crzymala, ayant été l'ami de Chopin, est un peu suspect de partialité par des imputations de cette sorte: partialité rétrospective, Chopin étant mort depuis sept ans à l'époque où Delacroix recueillit le méchant propos.

---

(1) Dans la cinquième de ses *Lettres d'un voyageur*, datée du 26 avril 1835, George Sand a parlé de Berlioz sur le ton de la plus chaleureuse sympathie. Ne recherchons pas sous quelles influences elle aurait ainsi changé d'avis onze ans plus tard.

Rappelons-nous aussi que Meyerbeer a été l'hôte de Nohant. Madame Viardot nous a apporté son témoignage d'un séjour qu'il fit en même temps qu'elle chez George Sand, citant, par exemple, ce trait : que Meyerbeer, en entendant chanter des mélodies populaires par les paysans du Berry, disait : " Cela ne peut pas se noter „. Peut-être n'y aurait-il pas eu trop d'incorrection si le richissime auteur du *Prophète* avait voulu, par quelque présent, indemniser son hôtesse des frais qu'elle avait dû supporter pour le recevoir. Nous ne connaissons d'ailleurs pas d'autre article de George Sand sur Meyerbeer que celui qu'elle a fait paraître dans les *Lettres d'un voyageur*, et cela remontait à vingt années, époque où Chopin ne la connaissait pas encore. Et puis il est bien probable qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tous ces ragots.

\*  
\* \*

Pendant que nous en sommes sur le sujet des Muses, ou, plus prosaïquement, de bas-bleus, mentionnons deux de ces dames qui furent l'une et l'autre de l'entourage le plus immédiat de Liszt.

La première est Madame d'Agoult, qui, émule, jusqu'à un certain point, de George Sand, avait pris aussi un pseudonyme littéraire : Daniel Stern. Au moment de sa rupture avec Liszt, elle était en relations épistolaires avec le poète George Herwegh. Le fils de ce dernier a publié leur échange de lettres (1), commencé précisément à l'époque de cette rupture. Extrayons-en deux billets et un fragment d'un troisième, tous relatifs à cet ensemble de circonstances, dont l'épisode le plus caractéristique, et, disons-le, le plus cruel, fut l'exigence qu'eut Liszt de retirer la garde des enfants à leur mère. Ces citations nous rendront témoins des tourments qu'elle en éprouva.

---

(1) MARCEL HERWEGH, *Au Printemps des Dieux*, NRF. [1929]. — Signalons aussi le livre de M. ROBERT BORY, *Une Retraite romantique en Suisse, Liszt et la Comtesse d'Agoult*, Paris, Attinger, 1930, dont l'Appendice contient des lettres de Marie d'Agoult, ainsi que de Liszt, George Sand et Adolphe Pictet. Enfin M. Daniel Ollivier, petit-fils de Liszt et de Madame d'Agoult, possède un ensemble de lettres constituant leur correspondance ; il en a annoncé la publication prochaine.



LA COMTESSE MARIE D'AGOULT À GEORGES HERWEGH.

[Mars ou avril 1844.]

Liszt est arrivé hier; il dine chez moi aujourd'hui. Mais je ne vous invite *pas*. Pourtant je voudrais vous voir, de 4 à 6 heures par exemple. Poète! Je suis si triste, si lasse de la vie, et je ne vois rien à changer, rien à espérer, à vouloir, à faire!

*En vain* semble être le dénouement de ma vie.

J'aime beaucoup que vous n'aimiez pas la musique de Berlioz. J'y vois la preuve que vous n'avez pas le moindre sentiment pour la musique, et je hais la musique; je ne l'ai que trop longtemps aimée!

M.

Cher poète, je suis horriblement tourmentée en ce moment et je lutte comme une lionne pour ravoïr mes enfants. Au plus fort de ces tristes débats, je voudrais pouvoir penser à *mon idéal* et me reposer l'âme dans cette pensée, mais la moitié de l'idéal m'écrit qu'il ne va pas mieux, et me voici pleine de perplexités et de soucis, sans aucune pensée douce, fortifiante. Tiendrez-vous votre promesse? M'autorisez-vous à vous envoyer mon docteur?

Donnez cette satisfaction à mon affection pour vous, qui est encore si nouvelle qu'elle a encore besoin de quelque *preuve* pour *croire*. Ou ne dois-je *pas croire*? Dois-je, maintenant que l'amour se montre si peu aimant, douter aussi de l'amitié et du respect?

*Oui* est bientôt dit, n'est-ce pas, cher oncle?

M.

Cette fin d'une lettre immédiatement postérieure au dénouement de la crise, écrite de la campagne où M<sup>me</sup> d'Agoult s'était réfugiée pour tâcher d'y retrouver le calme de l'esprit, contient des plaintes et des récriminations dont la situation mutuelle n'explique que trop les sévérités:

Monnaye (1), mardi soir, 28 mai 1844.

. . . . .  
Ce que vous me dites de Liszt ne me surprend pas et me confirme dans la nécessité d'une séparation éternelle et absolue.

---

(1) Domaine de la Comtesse d'Agoult, en Touraine.

Il serait vraiment trop naïf de conserver l'ombre d'une espérance, et qu'ai-je à faire *mit einem lieberwürdigen Taugenichts*, avec un Don Juan parvenu, moitié saltimbanque, moitié escamoteur, qui fait disparaître dans sa manche les idées et les sentiments et regarde avec complaisance le public ébahi qui bat des mains!

Dix ans d'*illusions*... n'est-ce pas le sublime de l'extravagance? Et y a-t-il quelque part un esprit et un cœur qui puisse me comprendre et m'absoudre? *Vous peut-être!*

Adieu, mon cœur se gonfle d'amertume, l'esprit de *révolte* s'empare de moi. Puisque je n'ai pu vivre pour *quelqu'un*, me sera-t-il donné de mourir pour *quelque chose*?

MARIE.

Les lettres de M<sup>me</sup> d'Agoult sont signées le plus souvent par la simple initiale de son prénom, Marie, quelquefois, comme dans la dernière citation, par ce prénom entier, ou bien M. d'A., ou, complètement, Marie d'Agoult, ou enfin, quand elle est en cérémonie: Comtesse d'Agoult (ce que nous constatons dans sa première lettre écrite à Georges Herwegh, le 16 décembre 1843, mais c'est la seule dans ce cas). Nous la voyons même signer par plaisanterie une lettre d'affaires littéraires par son pseudonyme suivi d'une qualité imaginaire: Daniel Stern, secrétaire perpétuel de la Société pour l'amélioration, etc... etc... Afin de montrer un spécimen de son écriture, reproduisons ici le fac-similé de la dédicace qu'elle inscrivit sur un exemplaire de son livre d'*Esquisses morales, Pensées, Réflexions et Maximes* (1856), offert par elle à Georges Herwegh et à sa femme, qu'elle avait coutume de surnommer familièrement ses barbets.

*à mes chers Barbets*

*Sig. amies de véritable*

*- amie*

*octobre 1856*

*M*

Liszt, personne ne l'ignore plus, a eu une autre Egérie: la princesse Wittgenstein. Femme de lettres elle aussi. Elle a passé une partie de sa vie à écrire, notamment quand elle vécut à Rome: elle y composa nombre d'ouvrages sur le dogme et les questions théologiques, qui le plus souvent étaient mis à l'index. Elle a entretenu une longue corres-

pondance avec Berlioz; les lettres de celui-ci ont été imprimées (1); mais la plupart de celles qu'elle lui écrivit ont disparu. Deux seulement ont été conservées par la famille du maître français. Nous en reproduisons une, restée inédite, datant de l'époque des premiers séjours de Liszt et de la princesse à Rome. La fille aînée de Liszt, Blandine, mariée à Emile Ollivier, venait de mourir à Paris en septembre 1862, et Berlioz avait chargé sa correspondante d'offrir ses condoléances au père. " Avant tout, lui écrit-il (le 21 du même mois), il faut que je vous demande des nouvelles de Liszt. Comment supporte-t-il, comment a-t-il supporté le coup qu'il vient de recevoir? Voila un arrachement de cœur! C'est son tour aujourd'hui; la mort frappe partout. La pauvre jeune femme idolâtrait son père. Est-il vrai qu'il ait été repris par des idées religieuses? Si cela est, tant mieux, il sera plus fort contre les tourments et les tourmentes de ce monde „. C'est à cette lettre que répond celle de la princesse Wittgenstein dont on va lire le texte.

*LA PRINCESSE WITTGENSTEIN À HECTOR BERLIOZ.*

[Rome, 27 septembre 1862].

Liszt me charge de vous répondre sans retard, cher ami, pour vous dire combien il est sensible à la part que vous prenez à son affliction. Le coup a été d'autant plus douloureux qu'il fut imprévu. Ollivier est venu nous voir et sa douleur est le plus fidèle miroir de son bonheur passé. Nul nuage ne l'a troublé, ni au dehors ni à l'intérieur — et c'est ce qui a tué la pauvre femme au plus bel éclat de sa jeunesse et de sa beauté, de son esprit et ses succès qui se développaient et grandissaient comme par magie. Le bonheur est une plante exotique sur cette terre, on ne la possède qu'en payant un large tribut au destin. Si on a ravi au ciel les mystérieux et mystiques trésors du cœur, il faut les racheter par les revers extérieurs; si on marche de triomphe en triomphe, on est plus chèrement encore imposé dans le secret de sa vie. Il suffit de connaître cette loi pour en voir la constante application autour de soi. Il en est de plus malheureux que vous — mais non de plus heureux. Cette visite d'Ollivier m'a fait grand plaisir; car elle lui fera autant de bien qu'à Liszt. Puis Rome est un beau cadre à

---

(1) *Briefe von Hector Berlioz an die Fürstin Carolyne Sayn-Wittgenstein, herausgegeben von LA MARA, Breitkopf & Haertel.*

toutes les grandes et puissantes émotions. Vous me demandez si les idées religieuses ont repris Liszt. Elle n'ont pu guères le reprendre, car elles ne l'ont jamais quitté au fond. Il est des bouderies, si j'ose dire, superficielles, et, entre l'homme et Dieu, il se passe souvent des Dépits amoureux (si une telle comparaison ne vous scandalise pas) durant lesquels on se fâche et on se plaint d'autant plus qu'on aime davantage, qu'on se fait plus besoin d'espérer et qu'on est plus disposé à croire. Ce sont, comme entre deux êtres destinés l'un à l'autre, pouvant seuls se satisfaire l'un l'autre, toutes sortes de tempêtes et de colères, de jalousies de part et d'autre, de récriminations d'une amertume mutuelle pleine de tendresses réciproques, — jusqu'à ce qu'une minute vienne, on ne sait quand, on ne sait où, on ne sait comment, où les deux cœurs également altérés se comprennent, s'embrassent, se fondant l'un dans l'autre avec d'indicibles attendrissements, — pour trouver dans cette identification de volonté, d'aspirations, de prostration presque, une paix ineffable qui jette sur la mort un rayonnement doux comme l'aurore. Illusion, dira-t-on ! qu'importe, si c'est la seule illusion dont on ne puisse être desillusionné en cette vie. Tout peut nous faire défaut, tout peut se dissiper sous notre souffle, si nous n'osons y porter une main trop émue, si nous n'osons l'étreindre d'une étreinte trop passionnée, — ou se briser sous nos doigts si nous le saisissons avec l'âpre avidité d'un désir trop ardent. Tout peut nous manquer, nous laisser veufs ou orphelins de nos plus beaux songes et de nos plus beaux rêves, hormis cet amour de par delà la tombe, hormis cet espoir d'Eternité.

Liszt aurait bien voulu vous faire entendre son *Faust* (1), et son *Eternel féminin*, qu'est justement cet *amour là* et ce *Désir là*, et ce *Espoir là*, — car qu'est ce que l'élément féminin dans l'univers et surtout dans le cœur de l'homme ? L'amour, toujours l'amour, jusques dans l'Infini Eternel.

Maintenant le Maestro met la dernière main à une légende de Ste. Elisabeth, Psse. de Hongrie et Psse. de Thuringe (2).

(1) La lettre de Berlioz à laquelle celle-ci répond accusait réception de la *Faust-Symphonie*.

(2) La *Légende de Sainte Elisabeth*, oratorio de Liszt, fut exécutée pour la première fois à Budapest, lors de première fête de la musique hongroise, en août 1865.



Vous voyez d'ici les deux à propos du sujet. Il y a là un départ pour une croisade, — un miracle avec des roses, — un chœur de pauvres, des chants de Séraphins — et pour terminer un Empereur du St. Empire portant pieds nus le corps de celle qui était morte de froid pour avoir donné son dernier manteau à un *misérable*. Le sujet eut pu plaire à Victor Hugo en personne (1). Tant il est vrai qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, comme disait le Roi Salomon.

Vous avouerez, cher et bien cher Maitre, qu'on peu vivre à Rome, quand on passe son temps à 600 ans de distance. Essayez en! Venez un peu à nous, puisque, hélas, nous ne pouvons aller à vous, pour mille et une raisons qu'il serait trop long de vous expliquer par écrit comme des ficelles de coulisses. Pour le moment nous sommes renfermés dans ce cercle enchanté (si non enchanteur) par le grand évocateur des péripéties de drames de nos destinés. Combien cela durera-t-il; — *Non So!* (2). Mais ce que je sais, c'est que je voudrais bien vous revoir, ne fut ce que pour vous remettre bien vite la plume à la main sur une partition à 32 portées. Que me causez vous là, cher Maitre, de tâche bien finie et de mission accomplie? Je n'entends nullement de cette oreille et n'attends que l'occasion de vous reparler de *Cleopatre* — et les Pyramides! — et Marc Antoine!... (3). En attendant, laissons *Beatrice et Benedict*, ces charmants amours, faire le tour du monde (4). Merci des détails que vous m'en donnez. Votre lettre m'a tant émue que me voilà griffonnant sans fin, comme si ce n'était pas indiscret de vous tant occuper de moi et de ce que je pense, surtout de ce que je sens, fût-ce pour vous. Pourtant vous dites n'avoir

---

(1) *Les Misérables*, de Victor Hugo, ont paru la même année où fut écrite cette lettre (1862).

(2) Ces mots font allusion aux démarches qui se poursuivaient à Rome en vue de l'annulation du mariage de la princesse avec le prince Wittgenstein, pour aboutir à son propre mariage avec Liszt, démarches qui ne furent suivies d'aucun succès.

(3) La princesse, qui déjà, en d'autres temps, avait engagé vivement Berlioz à composer *les Troyens* (ce qu'il aurait certainement fait sans cela), lui avait aussi mis dans la tête d'écrire une *Cléopâtre*. Voir la lettre de Berlioz à elle écrite le 13 décembre 1859.

(4) *Béatrice et Bénédict* fut représenté à Bade, le 9 août 1862; la lettre de Berlioz du 21 septembre en parle.

plus rien à faire. Je vous prends au mot. Cela vous prouve combien j'ai le cœur bête. Mais trêves et cessons de vous ennuyer, car je dois penser que cela m'arrive puisque vous vous énoncez un tel soupçon à mon égard. Or, règle générale, on ne parle d'ennui que quand on l'éprouve. Si vous aviez envie de me détromper, cher maître, quelle bonne idée ce serait! Eh! Je ne suis point fâchée que vous ayez votre fils près de vous (1). Entre le marin et le musicien il doit se trouver de sérieuses affinités, comme entre l'Océan et la Symphonie. Tempêtes, chaos, grandeurs et puissances, puis divines sérénités et douceurs adorables.

Que Dieu vous diminue les tortures névralgiques qui vous font faire votre purgatoire sur cette terre. Mais quand vous serez plus souffrant que de coutume, plus en veine que jamais d'une ode d'impiétés, pensez à moi et écrivez moi. Vos plaintes et vos chants trouvent un écho sonore dans mon cœur, où les notes stridentes se résolvent d'elles mêmes, dans l'atmosphère de la profonde amitié que vous à vouée pour toujours

Ne voulant pas surcharger ce recueil, nous ne reproduirons pas l'autre lettre de la princesse à Berlioz, que nous avons dit avoir été aussi conservée, et qui n'est plus inédite (voy. *Revue musicale*, mai 1930). Qu'il nous soit permis seulement d'ajouter quelques précisions qu'ont ignorées ceux qui l'ont imprimée. Elle répond à une lettre de Berlioz du 11 janvier 1866, et il y est répondu à son tour le 30 du même mois: voilà donc sa date fixée, au moins dans les limites d'une quinzaine, la

---

(1) La lettre du 21 septembre avait annoncé l'arrivée chez Berlioz d'"un grand garçon de 28 ans qui donne sa démission et vient s'installer chez son père en attendant qu'il trouve ce qu'il appelle une place „

seconde partie du mois de janvier 1866. D'autre part, cette lettre fait partie de l'ensemble d'une correspondance commencée le 17 septembre 1865. A cette date, Berlioz envoya à la princesse, sous le sceau du secret, un exemplaire de ses *Mémoires* qui venaient d'être imprimés; il y ajoutait quelques confidences supplémentaires au sujet de Madame Estelle Fournier, dont le souvenir domine toute la dernière partie, si émouvante, de son livre. La princesse fut fortement intéressée par ces révélations; c'est à leur sujet qu'elle écrivit sa lettre. C'est donc de M<sup>me</sup> Fournier, " l'Estelle, l'hamadryade du Saint-Eynard „, et de nulle autre, qu'il y est question.

\*  
\* \*

Toujours à propos de Liszt — mais aussi de Wagner — reproduisons une lettre de Gérard de Nerval, quoique déjà imprimée dans les *Briefe hervorragender Zeitgenossen an Franz Liszt*. Gérard de Nerval fut le premier Français qui assista à la première représentation de *Lohengrin* à Weimar, en août 1850. D'accord avec Liszt sur l'obligation de propager cet art nouveau, dès qu'il fut de retour à Paris il commença des démarches à cet effet: nous allons le voir proposer à la *Revue des deux mondes* un article de Liszt sur l'ouvrage de son ami. Cet article ne fut d'ailleurs pas inséré.

GÉRARD DE NERVAL À FRANZ LISZT.

[8 octobre 1850, date de la poste].

Mon cher Monsieur

Je crains de manquer l'heure de la poste, je vous écris très vite, je vous écrirai plus à tard.

J'ai vu M. Buloz tout à l'heure; il m'a dit que M. Scudo ne faisait pas grand cas de Wagner (1) (ce que je vous dis est entre nous). Je lui ai répondu qu'un article signé de vous ferait effet de toute manière et donnerait lieu du moins à des discussions. Après quelques hésitations, il m'a dit de vous écrire de l'envoyer, mais qu'il ne répondait [pas] relativement à l'insertion. Cependant je l'ai laissé bien disposé. Il ne faudrait pas envoyer plus d'une demi-feuille, 43 lignes à la page, 63 lettres à la ligne.

---

(1) Modèle d'euphémisme! Scudo fut le critique le plus hostile et le plus incompréhensif à l'égard, non seulement de Wagner, mais de toute tentative d'art nouveau et sérieux au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

Si vous viviez dans le milieu absorbant de Paris, vous verriez comme on s'occupe peu des pauvres compositeurs et des pauvres poètes comme nous. Je ne dis pas vous entièrement, car les artistes célèbres produisent un effet immense. C'est heureux pour eux-mêmes, mais c'est la décadence de l'art.

Henry Blaze, à ce que m'a dit Buloz, part demain pour Weimar.

A bientôt!

J'attends votre correspondant pour vous envoyer quelques livres. Il est venu pendant que j'étais hors Paris, mais il ne m'a pas laissé son adresse.

Votre affectionné

Léon de Nerval

Avez-vous reçu un N° de *l'Artiste*?

\* \* \*

Béranger, si oublié aujourd'hui, si universellement populaire en son temps, a sa place marquée ici. La lettre qu'on va lire a d'autant plus de droits à y figurer qu'il y est question de l'auteur d'un chant illustre, le chant national. Elle est postérieure de quelques mois, semble-t-il, à la mort de Rouget de Lisle, laquelle date du 26 juin 1836. L'on sait que Béranger s'était appliqué avec beaucoup de dévouement à adoucir la destinée de Rouget de Lisle en ses jours de misère. Quant à Gindre de Mancy, c'était un compatriote franc-comtois de celui-ci et son ami de la dernière heure, en outre son premier biographe.

BÉRANGER À GINDRE DE MANCY.

Je n'ai malheureusement pas, mon cher Mancy, la copie que vous desiriez avoir et que je m'empresserais d'offrir à la succession de Rouget de Lisle, si j'avais eu l'esprit de la lui demander autrefois. J'ai le malheur de ne savoir faire relique de rien, et cela, peut-être, parce que je me figure que je ne suis destiné à survivre à personne. Hélas! pourtant j'ai dû sortir bien des fois de cette heureuse illusion.



Il me semble que vous pourriez peut-être trouver le manuscrit qui vous fait faute chez l'imprimeur de musique ou chez le graveur qui a publié le 1<sup>r</sup> recueil des airs composés par notre pauvre ami. Je n'ai plus ce recueil qu'on m'a pris, mais l'on en doit trouver quelques exemplaires dans le mobilier de R. de Lisle (1).

Entre nous soit dit, je ne devine pas trop comment le manuscrit que vous recherchez pourrait ajouter beaucoup à la vente de ce mobilier, surtout si on ne faisait que le communiquer, ainsi que vous le paraissez croire suffisant.

Dites, je vous prie, à M. Voyart tout le regret que j'éprouve de ne pouvoir contribuer en quelque chose à l'acquit de la dette contractée envers lui par l'auteur de *la Marseillaise*. J'ai écrit, dans le temps, pour que le dernier terme des deux pensions de R. de Lisle au Ministère fût payé entièrement, en acquit de ce qu'il pouvait redevoir à M. Voyart; je ne sais si cela a eu lieu (2).

Adieu, mon cher Mancy, croyez moi comme toujours tout à vous.

29 No<sup>bre</sup>.

*Wm. L. Montaudon*  
*Béranger*

Remerciez de ma part Montaudon de me tenir aussi exactement au courant de l'affaire qui nous intéresse tous deux. La dernière lettre me donne quelque espoir de succès.

*Monsieur GINDRE DE MANCY.*

A mettre en regard de la boutade fameuse: " Pour que je jouisse, — si c'est du Mozart, — que l'on m'avertisse „, plaçons ces quelques mots écrits à une artiste:

BÉRANGER À M<sup>lle</sup> BELLOC, Paris, 30 décembre 1845. — Il la félicite d'avoir organisé une loterie. Les gagnants élèveront au ciel un Concert de bénédictions qui toucheront plus les anges que la musique de Mozart et de Beethoven (Catalogue Charavay, vente Siry, 1925).

---

(1) Il s'agit évidemment du recueil de 48 *Chants français* (ou de sa réédition portée à 50 *Chants*) de Rouget de Lisle, paru dans la dernière partie de sa vie.

(2) Rouget de Lisle avait été l'hôte de la famille Voyart, à Choisy-le-Roi, dans les dernières années de sa vie.

\* \* \*

Théophile Gautier est encore un des écrivains à qui l'on a prêté des mots historiques, sur la musique, qu'il n'a jamais prononcés. Le fait est qu'il ne l'aimait pas quand elle était mauvaise; mais cela ne l'empêcha pas d'apprécier la bonne. Ses vers ont inspiré les plus grands musiciens français, depuis Berlioz jusqu'à Henri Duparc. Il a imaginé des scénarios de ballets, *Giselle*, *la Peri*, auxquels il n'a manqué, pour former des chefs d'œuvre, que d'être mis en musique par des collaborateurs dignes de lui. Il est advenu aussi qu'il a écrit des poèmes d'opéras, ingénieux et colorés, mais que la même disgrâce s'est produite pour eux. Voici une lettre qui parlera d'un de ces projets: *Une nuit de Cléopâtre*, que Gautier avait composée pour Boisselot, et qui, après la carence de ce dernier, passa à Victor Massé, qui n'en fit point un chef d'œuvre.

THÉOPHILE GAUTIER À XAVIER BOISSELOT.

Mon cher ami,

Fais un effort sur ta paresse; cherche dans tes paperasses aux couches les plus profondes le livret de la *Nuit de Cléopâtre* auquel tu devais jadis attacher les ailes de ta musique, enferme ces feuilles jaunies dans une enveloppe et envoie le paquet à M. Maurice Dreyfous, 28 Quai du Louvre, à Paris, et tu me feras le plus vif plaisir. L'autographe, si tu y tiens, te sera fidèlement renvoyé; en tous cas tu recevras la chose dans un charmant volume intitulé *Mystères, Comédies et Ballets*.

Je sais que je te demande beaucoup, mais ce n'est pas trop exiger de notre ancienne amitié.

Théophile Gautier

\*  
\* \*

Bien que connue, nous ne voudrions point clore cette série, dans laquelle on a vu les écrivains exprimer leur sentiment sur la musique et les musiciens, sans extraire l'essentiel de la lettre par laquelle l'auteur de *Salammbô* a parlé de l'auteur des *Troyens*:

LETTRE DE GUSTAVE FLAUBERT, mercredi 17 [1879]. — *Connaissez-vous la correspondance de Berlioz? Je suis en train de la lire (1). Elle me retape. Il avait de belles rages esthétiques et une jolie haine des bourgeois. Peu de livres sont plus édifiants. Cela nous enfonce un peu les lettres de Balzac.*

\*  
\* \*

Enfin, parmi les écrivains, ceux qui se sont consacrés aux études musicales ont le droit de ne pas être omis ici, et personne n'a ce droit mieux que Fétis, robuste travailleur, que nous allons voir se caractériser lui-même par un mot qui le peint: " Pour résister il faut être un taureau comme moi „, et qui a rendu les plus éminents services à l'histoire de la musique. Nous connaissons de lui un assez grand nombre de lettres; nous en choisissons trois que nous publions, d'abord pour rendre hommage à son labeur, puis parce qu'elles exposent des projets qu'il est intéressant de savoir conçus il y a si longtemps. Les deux premières sont destinées (la première par l'intermédiaire de son fils) à Xavier Boisselot, à qui était déjà adressée la précédente lettre (de Th. Gautier). Boisselot était un de ces gens du midi, hommes à idées, que leur imagination entraîne hors des voies communes, et qui s'y égarent. Prix de Rome, ayant épousé une fille de Lesueur, puis composé des opéras-comiques qui lui valurent quelques succès, il voulut se lancer dans des entreprises commerciales et artistiques à la fois, et il y périt. Pourtant ses projets n'étaient pas sans intérêt: on s'en rendra compte en lisant les discussions que Fétis soutint à leur sujet. Leur conception, dans son esprit, ne devait aboutir à rien de moins qu'à des réalisations immédiates dans deux domaines encore inexplorés en son temps: ce que nous appelons aujourd'hui le folklore et la musicologie. Mais l'heure n'était pas venue, et Fétis fit acte de prudence en mettant Boisselot en garde contre trop d'illusions. Prenons acte aussi de la justesse des idées, notamment quand il établit la distinction entre le véritable chant populaire et les compositions factices faites à leur imitation: observation qui peut trouver encore aujourd'hui des applications fréquentes et toujours renouvelées.

---

(1) A l'époque où Flaubert écrivait ainsi, il ne pouvait connaître que le premier volume paru des lettres de Berlioz, sous le titre de *Correspondance inédite*

F. J. FÉTIS À SON FILS ADOLPHE.

Bruxelles, le 5 Février 1858.

Mon cher ami, je saisis le premier moment disponible pour te répondre, et ce n'est pas sans peine. Avant hier il fallait envoyer un article à la *Gazette* et hier j'ai passé cinq heures à l'Académie où j'étais d'abord membre de deux commissions avant la séance.

Je vais répondre à tous les articles de ta lettre qui concernent ta conversation avec notre ami Boisselot.

Je suis bien peiné des atteintes que reçoit sa santé, et je crains qu'il n'ait trop entrepris pour ses forces. Il faut être un taureau comme moi pour suffire à une multitude d'occupations sans que la santé en souffre. Malheureusement je ne vois personne chez lui qui ait une tête capable de le seconder dans la partie supérieure de la gestion de son affaire. Il est entouré de braves gens qui vont bien dans leur petit cercle d'attributions; mais cela ne suffit pas. Quand il est obligé d'aller dans le midi pour se rétablir, sauf les détails courants, la maison chôme.

Je réponds d'abord pour ce qui concerne les airs nationaux. Boisselot ne me paraît pas bien comprendre quelle est, quelle doit être la nature de ce recueil. Il trouve ces airs populaires trop courts et les croit trop anciens; mais les chansons de ce genre sont ainsi chez tous les peuples du monde. J'en ai environ cent cinquante collections de toutes les sources, et tout, ou à peu près tout, dans des dimensions semblables. Cependant, ils charment tous les voyageurs qui visitent les contrées dont ces chants sont originaires. Tous nos artistes qui ont été en Russie, Rode, Baillot, Lafond, Boieldieu, Servais, et cent autres, ont été ravis par ces mêmes chants que j'ai placés dans le premier volume que j'ai remis à Boisselot, les ont variés pour leurs instruments et en parlent avec enthousiasme. Il en est de même de ceux de la Suède, du Danemark, de la Norvège, etc. Chez chaque nation ces airs ont un caractère particulier, spécial, naïf, qui en fait le charme et qui leur donne toute leur valeur. Je suis occupé maintenant du deuxième volume qui contient les chants populaires de l'Allemagne méridionale et septentrionale: c'est tout autre chose pour le caractère, et je suis moi-même émerveillé de cette variété, cachet distinctif des races qui donne à tout cela une si grande valeur. Dans tous les pays, on publie



des collections de ces chants dans leurs langues originales et les éditions s'épuisent avec rapidité. J'avoue que je suis entièrement décontenancé par les objections de Boisselot : elles sont diamétralement opposées à l'opinion de la foule d'artistes étrangers qui me visitent et me prédisent chaque jour pour mon recueil, suivant le plan que j'ai adopté, un succès universel.

Ce que demande Boisselot, les chants russes dont tu m'as parlé, ne sont point des chants populaires : c'est de la musique de salon à Petersbourg, comme il y en a dans les capitales de tous les pays. Ces chants sont composés par Glinka, Lvoff, Bélikoff, Dargomyjky (en immense quantité) et par d'autres. Je leur ai fait leur place dans le *Trésor musical* ainsi que pour tous les chants de salons de tous les pays du monde, les airs de cour et anciennes romances et chansons célèbres de France, les Lieder d'Allemagne, les Ballades anglaises et écossaises, les Canzones d'Italie, les Tiranas et Séguedilles espagnoles, etc. Boisselot trouvera la section de toutes ces choses dans le plan que je lui ai remis. Il ne faut pas le confondre avec les chants populaires.

Je désire très vivement savoir si ces explications auront satisfait Boisselot : réponds moi très exactement là dessus.

Je viens aux concerts historiques. J'avoue qu'il m'est maintenant très pénible de livrer ma personne au public ; cependant, à l'insistance que met Boisselot à l'idée de ces concerts, je vois qu'il y tient beaucoup et qu'il croit au succès pour l'opération du *Trésor musical*. J'y crois aussi et ne veux pas qu'il ait à me dire un jour que je n'ai pas tout fait pour le succès de l'affaire. Tel était le goût du public pour ces choses, que lorsque j'ai donné à la Salle Ventadour mon dernier concert avant de quitter Paris pour venir prendre possession de la place que j'occupe en Belgique, on a fait *vingt mille francs* de location et à la porte.

Il faut trois ou quatre concerts pour que, d'une part, on puisse donner les échantillons de morceaux capables de piquer le goût du public dans tous les genres ; de l'autre, pour n'avoir pas l'air de faire un *fasco*, ce que je ne voudrais pour rien au monde. Ces quatre concerts je n'ai pour les donner qu'un mois. J'ai un concert du Conservatoire le 7 mars ; je pourrais partir le 9 ou le 10 ; et je devrais être de retour à Bruxelles le 15 Avril au plus tard. Dans cet intervalle, il y a la quinzaine de Pâques en

congé pour le Conservatoire: c'est ce qui me permettrait de faire cette absence. Ainsi il faudrait s'arranger avec Herz pour trouver trois ou quatre jours disponibles dans le cours de ce mois, avec un certain intervalle entre chaque concert pour faire les études et répétitions. Je n'ai pas besoin d'un chœur nombreux, mais il me faut des musiciens, ainsi que pour les morceaux d'ensemble en solo, car tu sais quelle a été l'incapacité du monde que m'a donné Padeloup.

Quand je saurai à quoi l'on s'est arrêté, je ferai les programmes.

Je ne puis laisser ta mère seule ici pendant une absence de cinq semaines; je l'emmènerai donc avec moi. Je dois prendre cela en considération, et mes conditions, que je fais aussi modérées que possible, seront *douze cent francs par concert*.

LE MÊME À XAVIER BOISSELOT.

Bruxelles, le 16 Février 1858.

Mon cher Boisselot,

Je reçois aujourd'hui une lettre de mon fils qui me décide à vous écrire immédiatement, afin que vous receviez ma lettre avant votre départ pour le midi.

Il me dit le résultat de votre conversation avec lui au sujet de la collection des airs nationaux et populaires et du *Trésor musical* et je vois que vous restez toujours dans vos idées, que je crois erronées, à l'égard de la première de ces collections où vous désirez que j'introduise des morceaux étrangers à l'objet de la publication, vous persuadant que ces chants du nord, parce qu'ils sont courts, n'auraient pas de succès dans les salons. J'ai à cet égard la preuve du contraire; car M<sup>me</sup> Léonard en a chanté il y a quelques mois six ou huit dans une soirée chez moi, et tout le monde fut ravi de leur originalité. Vous êtes la première personne qui n'en ayez pas eu cette opinion, à ma connaissance; ou plutôt je crois que vous avez consulté le goût de certaines personnes qui n'y entendent rien.

Au surplus, ce serait une grande erreur de croire que des collections de ce genre ont besoin des succès de salons pour en avoir dans le public. Il y a vingt-cinq ans que Delloye a publié avec un luxe auparavant inconnu et des dépenses considérables une collection des *Chants et chansons populaires* de la France en 3 volumes grand in-octavo. C'était fort cher, car les trois

volumes coûtaient 50 francs ; eh bien ! on en a fait depuis lors deux autres éditions qui se sont épuisées. Or, quels étaient ces airs et ces chansons ? des platitudes telles que *Vive Henri Quatre*, *Malbrough*, *Au Clair de la Lune*, *Ce mouchoir belle Raimonde*, *La Chanson de M. et M<sup>me</sup> Denis*, *Le Juif Errant*, *Le Roi d'Yvetot*, etc. ; et ces chants du nord, si intéressants par leur caractère d'originalité et leurs formes naïves ne seraient pas un objet de vif intérêt ? En vérité, je ne le puis comprendre.

Quoi qu'il en soit, je ferai suivant votre désir un appendice de chants de salon pour lequel je chercherai un titre : on le placera à la fin de chaque volume. Je vais me mettre en quête de ce que je pourrai trouver de mieux ; mais pour cela il faut que j'écrive à Pétersbourg. Si vous en avez quelques-uns, comme Adolphe me l'a écrit il y a quelque temps, envoyez-les moi.

A l'égard de la grande collection dont vous avez conçu le dessein, je vais vous parler avec une entière franchise. Ce que je vois du goût frivole du public français ; ce que j'entends dire aux éditeurs et à vous-même de la presque impossibilité de faire prendre ce qui a seulement l'air un peu sérieux ; et par malheur, les échecs que reçoit votre santé, des occupations suivies, m'ont donné la conviction que cette affaire ne réussira pas, et m'ont inspiré un profond dégoût d'y prendre part. Il n'y a rien à faire avec les Français pour ce qui a une valeur véritable : il ne leur faut que des babioles. Je suis saisi d'admiration pour l'Allemagne quand je la compare à votre pays. La Société instituée pour la publication des œuvres de Bach compte maintenant 945 souscripteurs ; et, ce qui est plus extraordinaire, un chanoine Proschk, érudit musicien, publie à Ratisbonne, sous le titre de *Musica Divina*, une collection de Messes et de Motets des maîtres célèbres du 16<sup>e</sup> siècle, depuis 4 jusqu'au 12 voix réelles sans accompagnement, partitions et parties séparées avec toutes les anciennes clefs ; la collection, qui formera 40 volumes in-4<sup>o</sup>, compte plus de 800 souscripteurs. Ces deux collections n'ont pas chacune 4 souscripteurs en France.

Obligé, comme vous l'êtes par votre santé, d'aller souvent prendre du repos dans le midi, l'affaire d'ailleurs ne marcherait pas ou irait mal pendant vos absences, et au train dont vont les choses, en supposant le succès, auquel je ne crois pas, on n'aurait pas fini dans 30 ans. Enfin j'ai acquis la conviction



que les soins que j'ai l'habitude de donner à tout ce que je fais m'obligeraient à donner trop de temps à la publication du *Trésor Musical*, et à vous demander pour mes travaux un prix si élevé que ce serait une charge beaucoup trop lourde pour l'entreprise.

Par ces considérations, je vous prie donc, mon cher Boisselot, d'agréer que je me retire entièrement du travail nécessaire pour la publication du *Trésor Musical*. Vous ne me payerez rien pour le *Messie*, ni pour l'*Orphée* de Monteverde, ainsi que pour le plan de la collection et la préparation des autres volumes. Je vous prierai seulement de faire faire une copie de l'*Orfeo* et de mon introduction historique. Obligez-moi aussi de donner des ordres pour qu'on remette chez mon fils ma partition de l'*Armide* que j'avais préparée pour la publication.

Agréez, mon cher Boisselot, l'expression de mes vœux pour le rétablissement complet de votre santé pendant votre séjour à Marseille, et croyez-moi votre tout dévoué.



Aucun des projets contenus dans ces lettres n'a été réalisé, au moins à ce moment et avec la coopération de Boisselot.

Une dernière lettre, écrite au lendemain de la première représentation de l'*Africaine* (qui avait eu lieu le 28 avril 1865), montre quelle avait été la nature de la collaboration posthume de Fétis à l'œuvre de Meyerbeer, qui lui avait donné mission de le représenter, et le peu de satisfaction que l'accomplissement de ce devoir lui a valu (1).

#### FÉTIS À BRANDUS.

Cher Monsieur Brandus,

Mieux que qui que ce soit, vous savez quelle responsabilité pèse sur moi, en ce qui concerne le respect dû à l'œuvre pos-

---

(1) Un long article inséré dans le *Svensk Tidskrift för Musikforskning* de Stockholm en 1830 (en français): *Contribution à la connaissance de la correspondance de Fétis*, par Daniel Fryklund, reproduit une importante série de lettres de Meyerbeer à Fétis, ainsi que huit lettres écrites après sa mort, sur papier de deuil, par sa veuve Minna Meyerbeer, ces dernières presque toutes relatives, comme celle de Fétis à Brandus qui va suivre, à la mise en scène de l'*Africaine*.



thume de Meyerbeer. Il n'a pas fallu moins que la nécessité absolue, démontrée par 4 heures 25 minutes de la durée de la musique, sans entr'actes, pour me décider à des coupures que le maître illustre eût faites lui-même, s'il eût pu mettre son ouvrage en scène. Mais, par cela même que la responsabilité de ces coupures ne revient qu'à moi, moi seul ai le droit de les faire, ainsi que cela est formellement déclaré dans la lettre que m'a écrite M<sup>me</sup> Meyerbeer, après que j'eus accepté la dangereuse mission qu'elle m'avait offerte, et ce qui a été également exprimé dans son contrat avec la direction de l'Opéra.

Or, pendant les quelques jours de maladie dont j'ai été atteint, on s'est permis de faire d'autres coupures maladroites, de changer ce que j'avais fait, et de faire, à la fin du 5<sup>ème</sup> acte, une modification malheureuse qui gâte une des plus sublimes inspirations du maître. Non seulement la chose en elle-même est mauvaise, mais elle est faite d'une manière grossière, sans aucune des précautions d'art requises en pareil cas. Je ne puis pas laisser cela, sans être gravement compromis aux yeux de tout connaisseur. J'exige donc qu'avant la troisième représentation on fasse les corrections suivantes :

1<sup>o</sup> La coupure telle que je l'ai faite avant les mots : *Aux voiles, aux cordages*. J'avais rétabli les choses telles que Meyerbeer a écrit ; au lieu de cela, on s'est servi d'une ritournelle de deux mesures que j'avais faite autrefois pour une autre coupure ; or, cela va dans un autre ton et n'a pas le sens commun employé de cette manière.

2<sup>o</sup> La suppression de l'air de M<sup>elle</sup> Battu au 5<sup>ème</sup> acte et de la scène avec Vasco m'a obligé à réunir l'entr'acte au récitatif de M<sup>me</sup> Sax par une modulation régulière pour aller en *ré* bemol. On s'est permis de supprimer cette modulation et de faire commencer le récitatif par une des plus grosses balourdises qu'il soit possible d'imaginer en musique. J'exige qu'on rétablisse ce que j'ai fait.

3<sup>o</sup> Après l'air de M<sup>me</sup> Sax, au second tableau du 5<sup>ème</sup> acte, il y a un bon récitatif sentimental qui précède l'entrée des harpes ; on s'est permis de le supprimer et de faire commencer immédiatement la ritournelle de ces instruments après une phrase de la cantatrice dont la platitude est inouïe. Je veux absolument que le récitatif de Meyerbeer soit rétabli intact.

4° Enfin, rien de plus mal imaginé que le transport de la phrase de Faure au 3<sup>ème</sup> Acte dans la dernière scène si poétique de l'ouvrage. Ce n'est pas là que j'aurais voulu la mettre, mais au moment où Selika dit à Nélusko de venir la trouver au promontoire etc. La forme accusée de cette phrase ne va pas au milieu de la teinte idéale de la scène : outre cela, elle est mal agencée dans l'arrangement qu'on en a fait, et son interruption est faite de la manière la plus maladroite. Il faut que la scène soit rétablie telle qu'elle a été écrite par le maître.

Je n'ai pas besoin d'insister, cher Monsier Brandus, pour vous faire comprendre que je ne puis accepter la responsabilité de ces fautes. Personne autre que moi n'avait le droit de toucher à l'ouvrage du maître. J'ai dit hier à Monsieur Perrin mon opinion sur ce qu'on a fait sans ma participation. Vous êtes personnellement intéressé dans cette affaire, et je vous prie de vous en occuper sérieusement. M. Leborne homme instruit dans l'art, fera très bien ce qu'il y a à faire d'après mes indications.

Tout à vous

FÉTIS.

Paris, 30 Avril 1865.

Dans la première série de ce recueil (p. 461), il a été publié une lettre de Talma à Fétis, relative à la musique par laquelle était soutenue, à la Comédie-française, la prophétie du grand prêtre dans *Athalie* : nous avons conclu que Fétis avait dû être directeur de la musique à ce théâtre, bien qu'il n'en ait rien dit dans sa *Biographie*. Un catalogue d'autographes confirme la réalité de cette fonction, qui ne fut, à la vérité, que temporaire :

Paris, 12 octobre 1820. — Fétis annonce qu'il a traité avec le Théâtre-français pour lui organiser des chœurs et un orchestre pour *Athalie* et pour l'*Edipe* de Chénier (Cat. Charavay, corresp. Fétis, 30 avril 1910).

D'autre part, l'article consacré à Duprez dans la *Biographie universelle des musiciens* donne cette autre confirmation :

Le premier essai qu'il fit en public de son talent eut lieu dans des représentations de l'*Athalie* de Racine (en 1820), au Théâtre-français, où l'on avait introduit des chœurs et des solos. Duprez y chanta une partie de soprano dans un trio composé pour lui et deux autres élèves de Choron par l'auteur de cette notice.

---

## CHAPITRE VIII.

### Musiciens non français vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

Rossini et Meyerbeer n'ont pas été, on le sait bien, les seuls musiciens étrangers qui, vers 1830, ont joué leur rôle principal en France: ce pays, toujours hospitalier aux artistes, a donné asile à bien d'autres, et, même sans y avoir habité, certains ont entretenu avec divers représentants de son monde musical des relations qui ont laissé des traces épistolaires, dans leur langue. C'est à leurs lettres que sera consacré le présent chapitre.

Commençons par les Italiens, dont le prestige était grand dès avant Rossini et devint plus exclusif encore après lui.

#### Musiciens italiens.

Bellini, mort si jeune, auprès de Paris, n'a pas eu beaucoup de temps pour laisser des souvenirs de son bref séjour en France, où il vécut d'ailleurs principalement dans des milieux italiens. Nous n'avons vu signaler de lui, dans les catalogues d'autographes, qu'un seul billet en français (<sup>1</sup>/<sub>2</sub> page signée, à Virginie Bourbier, Bulletin Charavay, novembre 1921) ainsi qu'un reçu d'une lettre recommandée envoyée de Naples, daté de Paris, 21 décembre 1834 (id. mars 1922) — sans parler de quelques écrits en italien (1). La Bibliothèque nationale (collection Trémont), en nous faisant connaître une lettre d'affaires écrite par lui à son éditeur, nous permettra au moins de ne pas omettre de ce recueil un échantillon de son style.

---

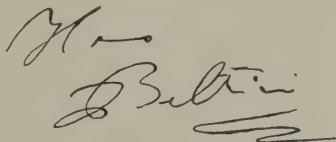
1) Parmi ces écrits, mentionnons: lettre à Florimo, Milan 24 septembre, sur le choléra (N. Charavay, vente du 29 novembre 1924); à Ricordi, Paris, 22 novembre 1833, édition d' *I Puritani* (cat. Charavay, juin 1900); 2 lettres à J. Denza, Puteaux, 10 juin et 3 octobre [1834], représentation de *Norma*

BELLINI À L'ÉDITEUR TROUPENAS

Mon cher Troupenas,

J'aurais besoin de savoir le nom de la personne qui vous a demandé la partition des *Puritains* pour le théâtre de Dresde; par ce que je ne le crois pas superflu, nous informer si cette personne est le Directeur du susdit théâtre, ou quelque attaché de la Cour. J'ai M. Morlachi, Directeur de musique du Roi (1), et lui nous dira, si le théâtre l'a demandé. — Répondez moi le plus vite, et de notre part faisons tout ce que nous pourrons pour empêcher les pirateries des Lucca et Artaria de Milan.

Votre très aff<sup>é</sup>



14 Juin [1835]

19 bis rampe de Neuilly à Puteaux.

\* \* \*

Donizetti a occupé une place prépondérante et privilégiée à l'Opéra. Dans la seule année 1840, où fut écrite cette lettre, ce théâtre n'a pas donné moins de deux grands ouvrages de lui, *les Martyrs* (10 avril) et *la Favorite* (2 décembre). Il avait donc de bonnes raisons pour faire ses remerciements au directeur.

à Londres (Charavay, vente du 15 juin 1912, et Henrici-Liepmannssohn, 24 avril 1922); à Michel Salvoni, Puteaux, 11 juin 1835 (Charavay, vente du 23 mai 1912); à Ricordi, 21 mai 1835, compte relatif aux *Puritains* (Charavay, vente du 29 mai 1911); modifications à des airs chantés par Tamburini et Rubini (id.); d'autres lettres encore sur le même opéra (Cat. Charavay, juin 1884; Cat. Boerner, XVI, 1910). Mentionnons aussi une page autographe donnant un extrait du *Giornale ufficiale* de Turin, éloge de *Norma* et de ses deux auteurs (Bulletin Charavay, mars 1922). Enfin des biographes ont donné le texte français d'une lettre de Bellini à Florimo, sur le succès d'*I Puritani* à Paris en 1835; mais ce n'est qu'une traduction.

(1) Morlacchi était encore maître de chapelle du roi de Saxe à l'époque de Wagner.



DONIZETTI À ANTÉNOT JOLY, DIRECTEUR DE L'OPÉRA

Mon cher Directeur,

Je ne suis pas habitué à faire des phrases, mais je sens le besoin de vous dire que j'aimerais de rencontrer beaucoup de Directeurs qui vous ressemblent, car vos procédés envers moi ont été empreints de la plus noble et de la plus prévenante amitié, — ainsi le petit traité que je vous adresse, et qui ne contient que ce dont nous étions convenus, n'est fait qu'en vue des tiers, et surtout pour tirer un plus grand parti des éditeurs.

Soyez bien persuadé, mon cher Anténor, que vous trouverez en moi un véritable ami dans toute circonstance.

Votre Donizetti

Ce 3-1840.

L'album de M<sup>me</sup> Adolphe Adam (Chérie Couraud) nous apporte cet autre billet de l'auteur de *Lucie de Lamermoor* à celui du *Chalet*:

LE MÊME À ADOLPHE ADAM

Cher Monsieur,

Je pars pour Vienne à l'instant. N'ayant pas l'honneur de connaître personnellement M. Collet, du Conservatoire, c'est à vous Monsieur que je m'adresse pour que vous ayez l'extrême bonté de lui recommander ce jeune homme italien, Charles Pasta, qui étudie sous ses conseils la composition. Merci! Pardonnez moi l'ennui et n'oubliez pas

Votre affé  
DONIZETTI.

7 Janvier 43.

Voici encore, de Donizetti, quelques extraits de lettres en français:

A ANTÉNOT JOLY, s. d. — Il lui annonce qu'il est prêt à lui livrer sa partition. " L'Italie sera toujours soumise à la France. Le temps dans lequel elle parlait, non pas en signora, mais en reine, est passé „ (Catalogue Gabriel et Eugène Charavay, 1885).

A L. PILLET, directeur de l'Opéra, Paris, 15 décembre 1843. — Il ne peut faciliter ses arrangements avec Meyerbeer ni prendre l'engagement qu'il lui propose. " Il me conviendrait bien mieux et il vous conviendrait mieux encore que M. Meyerbeer pût se décider à faire représenter *le Prophète* „. Si la pièce de Meyerbeer peut être représentée l'hiver prochain, il lui rend sa parole (1) (id.).

A PAUL FOUCHER, Vienne, 13 mars 1845. — La scène de l'Opéra étant occupée par Meyerbeer, Donizetti ne sait pas quand il travaillera à un opéra français et quand il pourra lui commander un poème (2) (id.).

A UNE DAME, s. d. — Il s'excuse de ne pas lui avoir fait une visite, " mais il la servira avec tant d'empressement à Paris qu'il lui fera oublier son étourderie „ (Bulletin Charavay, mars 1924).

A signaler aussi quelques lettres en italien: de Naples, 3 janvier 1823, sur la basse Ambrosini (Cat. Charavay, juin 1900); à Rossini, Florence, 22 février 1832 (il espère le voir à Paris; Cat. Charavay, vente du 29 mai 1911); à Pacini, Naples, 14 avril 1836 (sur Cherubini, Palestrina, Lablache, Rubini, *Lucia*); de Strasbourg, 10 janvier 1843 (Cat. Charavay, juin 1884); à M<sup>me</sup> Tadolini, s. d. (Cat. G. et Eug. Charavay, 1885, et N. Charavay, novembre 1924); à Andreoli: prière de prêter à Fétis la partition d'orchestre de *Marino Faliero* (Cat. Charavay, vente Fétis, 1910); et divers dans les cat. Liepmannssohn, n° 38, et Henrici-Liepmannssohn, n° 76.

\* \* \*

Bien que d'un âge postérieur, Verdi doit être groupé avec les trois autres musiciens italiens, Rossini, Bellini et Donizetti, dont les œuvres ont tenu une place si envahissante dans le répertoire français au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous sommes d'autant mieux autorisés à le mettre ici que nous allons, par une première lettre, apprendre qu'il fut sollicité d'enrichir

---

(1) *Le Prophète* ne fut représenté qu'en 1849; mais *Don Sébastien*, dont il est question dans cette lettre, le fut en novembre 1843.

(2) En 1845, Donizetti avait déjà subi les atteintes du mal qui devait l'emporter trois ans plus tard; il ne put donc être donné aucune suite à ce projet de collaboration avec le beau-frère de Victor Hugo dont il est question dans cette lettre.

le répertoire de l'Opéra de Paris par ses œuvres, bien qu'il n'eût encore rien produit de marquant. Cette lettre, écrite au directeur de l'Opéra, est en italien; mais elle a un intérêt historique assez important pour que nous fassions exception en sa faveur en l'insérant parmi les lettres écrites en français. Rappelons qu'en février 1846 Verdi n'était encore l'auteur que de *Nabucodonosor*, *I Lombardi*, *Ernani*; mais cela suffisait au goût du jour pour lui faire prendre le pas sur les musiciens français, à cette époque si dédaignés.

VERDI À LÉON PILLET

Casa, 15 Feb. 1846.

Egregio Signore,

Ella non può immaginarsi come io sia dolente per non poter aderire alla sua graziosa offerta. Certamente per me sarebbe una gran fortuna poter scrivere all'Opera, ma i miei impegni assolutamente mi impediscono di farlo nell'inverno prossimo. Come le dissi a voce io devo scrivere quest'estate a Londra, e nell'inverno a Roma, e quand'anche volessi introdurre per l'Opera che scriverei per lei alcuni pezzi delle mie opere vecchie, tutto quello che mi resterebbe a fare sarebbe sempre troppo.

Spero che si presenti una miglior occasione quando avrò finito tutti questi impegni per l'Italia. Fortunatissimo di aver fatto la sua personale conoscenza mi dichiaro colla più profonda stima

Dev. servit.

G. VERDI.

P.S. Mi trovo tuttora in letto con un po' di febbre.

Monsieur — Monsieur LÉON PILLET — *all'Albergo dell'Europa*,  
N° 36.

Bientôt nous allons voir Verdi entrer en relations avec un éditeur français, alors actif:

VERDI À MARIE ESCUDIER, Milan, 23 octobre 1846. — Il lui parle de ses ouvrages: *I Lombardi*, *Ernani*, *I due Foscari* (Cat. Charavay, vente Gadala, 1923).

DU MÊME AU MÊME, Busseto, 15 avril 1851. — Il lui envoie *Rigoletto*, puis-qu'il désire le lire, et donne quelques détails sur la composition du livret (Cat. Charavay, vente L. P. [Le Petit], 23 novembre 1919).

En 1852, il songe à écrire un opéra français. Voici un extrait d'une lettre à Scribe, qui a commencé pour lui le poème des *Vêpres siciliennes* (cet ouvrage ne fut représenté que trois ans plus tard):

Busseto, 8 Juillet 1852. — Lettre française adressée à Scribe, où il lui fait ses observations sur le scénario qu'il lui a envoyé. Il l'estime comme le premier dramaturge de l'époque (Vente de la réserve Alfred Bovet, *Autographen-Sammlung*, Cat. Liepmannssohn, nov. 1911).

Devenu auteur d'*Il Trovatore*, de *Rigoletto*, de *La Traviata*, qui se jouent partout, ayant donné à l'Opéra *Jérusalem* et *Louise Miller*, adaptations de ses partitions italiennes, Verdi semble vouloir se tourner résolument vers la France, à quoi il est fortement encouragé par la Direction de l'Opéra, où l'on ne jure que par les musiciens italiens. Voici donc, huit ans après sa première lettre à Léon Pillet, écrite en italien, une autre, en français, par laquelle il annonce l'ouvrage nouveau qu'on attendait de lui. Nous n'en pouvons donner qu'un extrait.

VERDI au directeur de l'Opéra, 17 juin [1854?]. — Il est enchanté du succès obtenu par M<sup>me</sup> Moreau. L'Opéra a donc une *prima donna* digne de lui; c'est d'un heureux présage pour les *Vêpres Siciliennes* (1). Il prépare un ballet et un opéra nouveaux (Cat. Gabriel et E. Charavay, 1885).

Dès lors, ayant place au répertoire, pourvu d'un éditeur à Paris, au surplus légitimement préoccupé par les destinées de sa patrie, Verdi ne craint pas de s'enquérir de ce qui se passe en France. Voici un extrait d'une lettre qu'il écrivit d'Italie au lendemain de la chute scandaleuse de *Tannhäuser* à l'Opéra. Nous n'en connaissons encore malheureusement que des fragments, parus dans un catalogue d'autographes déjà ancien (1887) et depuis cet époque l'original n'a plus été signalé nulle part; mais ce qui nous en reste est déjà fort intéressant.

VERDI À ESCUDIER, Turin, 22 mars 1861. — Sur la chute de *Tannhäuser* de Richard Wagner. Il exprime son opinion à ce sujet. Il traite de blague le fait de parler de la musique de l'avenir. Le drame de Wagner est une bamboche telle que sa nourrice lui en racontait quand il avait trois ans. Il parle politique en terminant et pense que l'Empereur devrait retirer les troupes de Rome. " Si nous pouvons aller à Rome de suite, tout est terminé, et alors on pourra vraiment chanter hozannah! " (Catalogue Charavay, vente de janvier 1887).

---

(1) Les *Vêpres Siciliennes* ont été représentées à l'Opéra le 13 juin 1855.



Nous le voyons à Paris en 1863. Il s'y occupe du Théâtre Italien sur le point d'avoir un nouveau directeur, Bagier, alors directeur du Théâtre de Madrid, et qui allait bientôt prendre la direction de celui de Paris. Voici un extrait de la lettre qu'il lui écrit pour lui donner ses conseils.

VERDI À BAGIER, Paris, 5 mai 1863. — Au sujet du projet d'engagement de la Patti: " M<sup>me</sup> Patti demande toujours la même somme, c'est à dire 3000 francs par représentation (1) et un bénéfice net à la fin de sa saison... [Si ces exigences sont repoussées] votre théâtre ne marquera pas une ère nouvelle, mais il se traînera comme sous l'ancienne direction, à la façon des invalides. Il faut un élément jeune et fascinateur; cet élément c'est M<sup>me</sup> Patti... Mais une fois qu'elle aura montré son minois au public, il faudra qu'elle reste jusqu'à la fin de la saison „ (Cat. Charavay, vente Gadala, novembre 1923).

Dans le même mois, il assiste à des répétitions à l'Opéra, — bien qu'aucune œuvre nouvelle de lui n'y ait été représentée à cette époque, entre *le Trouvère* (en 1857) et *Don Carlos* (en 1867).

VERDI À ÉMILE PERRIN

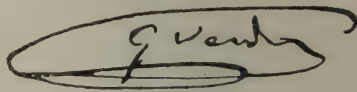
20 Mai 1863.

Mon cher Monsieur Perrin,

Un malheur de famille m'oblige à m'absenter 2 heures de Paris. Je ne pourrai donc pas assister à la répétition de demain. Veuillez m'excuser et donner les ordres que vous croyez nécessaires.

Tout à vous

W. G.



Le voici maintenant occupé, longtemps à l'avance, d'un nouvel ouvrage français, *Don Carlos*, qui fut donné à l'Opéra le 11 mars 1867. Nous le verrons, dans sa lettre, se poser en véritable collaborateur de l'œuvre dramatique et littéraire.

---

(1) Depuis la Malibran, les prix avaient monté!

DU MÊME AU MÊME

21 Juin 1866.

Mon cher Monsieur Perrin,

Si vous m'assurez que Morère à tout ce qu'il faut pour réussir, j'approuve complètement votre idée de le faire débiter dans *Don Carlos*.

Quant à M<sup>me</sup> Guyemard, a-t-elle obtenu un véritable succès dans le *Prophète*? Sa voix splendide se montre-t-elle dans tout son éclat dans cette *tessiture*?

Pour le Ballet, c'est inutile que vous l'envoyez à Bussetto.

Maintenant, voici mes observations pour le nouveau 5<sup>e</sup> acte. — D'abord, il y a un air pour D. Carlos au commencement, qui, selon moi, n'a pas raison d'être. C'est un *hors d'œuvre* qui n'est pas bien placé dans un 5<sup>ème</sup> Acte. Le *Duo* qui suit n'a rien gagné dans toute la première partie; et la fin en est devenue, permettez-moi de vous le dire, tant soit peu commune. Si on revient à l'amour, on *dépoétise* cette situation, qui dans la conception de Schiller est élevée et sublime! Dans ce moment, le *je t'aime, je t'aime*, je ne l'aime pas du tout. Dans le dénouement on voit trop l'effort pour la *mise en scène*. Il est long, et le chœur à la fin est froid. Je n'aime pas la tirade de Carlos appelant l'Empereur; je n'aime pas les *Seigneurs de la Cour*; et moins encore l'apparition de Charles V entouré de moines. L'imagination sera toujours plus frappée voyant l'Empereur seul, isolé: ensuite il ne faut pas laisser le temps à Philippe de trop réfléchir comment et pourquoi Charles V apparaît, si c'est une ombre, ou un vivant, etc. etc. — A mon avis si on tient à faire un peu de *mise en scène* il n'y a qu'un moyen, un *chœur d'Inquisiteurs*; une sorte de *jugement*, mais rapide et violente. Trouver un effet de mots, une belle strophe de poésie, et, si on pourra, une belle phrase musicale. Pour mieux expliquer mon idée voilà ce que je ferais.

*Le Roi* — (prenant par les bras la Reine).

Oui pour toujours ..... Il faut un double sacrifice. Je ferai mon devoir ..... et vous?

*Grand Inqui* — Le saint office fera le sien.

*Le Roi* — A vous, Ministres de la justice divine, à vous je livre cet homme, ce fils, qui a empoisonné les jours de son père dans ses affections les plus chères. Il est un traître.

*Chœur d'Inquisiteurs* — Maudit le traître! . . . .

*Grand Inqui* — Il était l'ami de Poya: il suivait les traces des novateurs: il était voué au démon. C'est un hérétique.

*Chœur* — Qu'il soit maudit l'hérétique!

*Le Roi* — Il soulevait mes peuples: il a allumé la guerre dans mes royaumes. C'est un rebelle.

*Chœur* — Qu'il soit maudit le rebelle!

*Tous* — O toi traître, hérétique, rebelle, sois maudit, maudit, maudit dans l'éternité. La foudre de la justice va t'écraser, et tes cendres seront dispersées aux vents.

*Grand Inqui* — Vous, gardes, arrêtez l'Infant.

*Carlos en se défendant* — Dieu m'aidera. Ton tribunal de sang, ma main le brisera (*Carlos recule . . . . La grille s'ouvre . . . . Charles paraît. Les gardes tombent épouvantés*).

Mon fils, les douleurs et . . . . .  
. . . . .

*Grand Inqui* — La voix de l'Empereur!

*Chœur* — C'est l'Empereur.

*Le Roi* — Mon père.

Bien entendu qu'il ne faut pas garder ni les mots, ni les phrases, mais seulement la coupe.

M<sup>r</sup> Escudier vous a mal renseigné en vous disant que je serai venu plus tôt à Paris à cause de la guerre. Bien au contraire, et je l'ai de nouveau chargé de vous parler à ce sujet.

Excusez ma franchise, et croyez à l'expression de mes meilleurs sentiments.

G. VERDI.

A LÉON ESCUDIER, du 12 décembre 1869. — Changements dans une partie de ténor; notation (Cat. N. Charavay, 29 mai 1911).

Il nous souvient d'une autre lettre, d'un tout autre caractère, lue, au cours de la guerre de 1914, dans un journal français où elle avait été insérée en raison des sentiments rétrospectifs, redevenus d'actualité, qu'y avait exprimés l'auteur d'*Il Trovatore*. Vérification faite, il a été reconnu que cette lettre, parfaitement authentique, a été écrite en italien :

adressée, pendant la guerre de 1870, à une vieille amie du maestro, la signora Clarina Maffei, elle a figuré dans le livre intitulé *Copialettere di Giuseppe Verdi, pubblicato da Gaetano Cesari e Alessandro Luzio* (Appendice, p. 604). Elle mérite mieux qu'une citation pour des raisons passagères ; c'est pourquoi, reprenant la traduction qui en fut faite dans les circonstances exposées, nous la joindrons à cet ensemble de lettres écrites par des musiciens, sachant bien qu'elle ne le déparera pas.

Sant'Agata, 30 Septembre 1870.

Chère amie,

Le désastre que la France vient de subir remplit mon cœur, comme le vôtre, de désolation. J'admets, pour un instant, que la " blague „ habituelle des Français ait pu paraître insupportable, mais nous ne devons pas oublier que la France seule a donné la civilisation et la liberté au monde moderne. Si la France succombe, la civilisation et la liberté succomberont avec elle.

Que nos littérateurs et nos politiciens vantent, autant qu'ils veulent, le savoir, la science, et même (que Dieu leur pardonne !) l'art de ces triomphateurs d'aujourd'hui... Cependant, s'ils regardaient un peu de près, ils découvriraient dans les veines des Prussiens toujours le même sang barbare. Ils s'apercevraient que les Allemands sont d'un orgueil démesuré, durs, intolérants, enclins au mépris de tout ce qui n'est pas germanique et surtout portés vers la rapacité, dans tous les sens. Les Allemands sont des hommes de cerveau, peut-être, mais sans cœur ; ils sont une race forte, mais non civilisée.

Que pensez-vous de ce roi qui a toujours sur les lèvres Dieu et la Providence, et qui, avec l'aide de cette dernière, s'emploie à détruire la partie la meilleure de l'Europe ? Il croit être appelé à réformer les mœurs et punir les vices de notre époque. Drôle de missionnaire, en vérité. Attila, qui était un missionnaire du même acabit, s'arrêta devant la majesté du monde antique. Celui-ci, au contraire, parle de faire bombarder Paris.

Et nous, que faisons-nous ? J'aurais mieux aimé une politique plus généreuse et qu'on payât une dette de reconnaissance.



Avec cent mille soldats italiens, la France était sauvée peut-être. En tout cas, j'aurais préféré signer une paix, vaincus, à côté de la France, que rester dans une attitude d'inertie qui nous fera mépriser un jour.

La guerre générale en Europe éclatera un jour ou l'autre. Pas demain, naturellement, mais après-demain, peut-être. Les prétextes ne manquent pas. N'y a-t-il pas la question de l'Adriatique, que les Allemands appellent une mer germanique?

... Au revoir.

GIUSEPPE VERDI.

Nous n'avons à ajouter à cela (sans parler de quelques menues indications données dans les catalogues) qu'une lettre postérieure (du 22 mai 1886) écrite par Verdi à J. B. Weckerlin, lequel, comme bibliothécaire du Conservatoire, s'était enquis auprès de lui de certaines particularités relatives aux droits de propriété de son *Requiem*, — et (sujet plus intéressant) un extrait d'une lettre adressée par lui, dans sa vieillesse, à un confrère français, dont on va lire le nom, aussi illustre que le sien même.

VERDI À REYER, Busseto, 28 mai 1896. — Il le remercie pour l'envoi de sa partition de *Salammbô*. " Vous avez donné au monde musical le pendant de *Sigurd*, et peut-être dans votre dernier ouvrage il y a plus de chaleur, surtout dans les scènes entre Salammbô et Mathô. Il admire l'accent juste et vrai de la partition de Reyér; il en reproduit un passage, qu'il trouve très beau (Cat. Charavay, vente du 23 mai 1912).

### Mendelssohn.

Passons maintenant aux musiciens venus des autres parties de l'Europe: l'Allemagne et les contrées limitrophes. Mendelssohn est le premier qui se présentera à nous. Bien qu'il n'ait pas habité la France, il y a assez souvent passé pour s'y être fait des relations plus ou moins durables; en outre, à Leipzig, à Berlin, ou dans d'autres villes étrangères, il a reçu maintes visites de Français ayant laissé des traces épistolaires; enfin, bien qu'il ne fût pas Italien, sa renommée fut assez étendue pour qu'il lui soit venu parfois de France des propositions, restées généralement ignorées de ses biographes. C'est pourquoi nous reproduirons ici tout ce que nous avons retrouvé de lui comme lettres écrites en français.

Sa bonne éducation lui aura valu d'échapper aux railleries qui pourraient s'en prendre au style de certains étrangers écrivant dans une langue qui n'est pas la leur, et son amabilité naturelle rendra la lecture de ses lettres, sinon passionnante, du moins agréable et facile.

*FÉLIX MENDELSSOHN-BARTHOLDI À PIERRE ERARD*

Leipsic, ce 19 Nov. 1837.

Mon cher Erard,

Je vous écris pour vous demander vos bons conseils pour le piano que vous m'avez donné et dont je vous ai déjà parlé pendant mon dernier séjour à Londres. J'ai tâché, depuis mon retour, de pouvoir me dispenser de vous écrire à ce sujet, parce que je dois craindre de trop abuser de votre bonté et complaisance, mais voyant qu'il me faudra pourtant y avoir recours j'espère que vous excuserez encore cette liberté comme tant d'autres et que vous ne l'attribuerez qu'au désir que j'ai de ne jouer que sur votre piano en public comme chez moi. Or étant revenu d'Angleterre j'ai trouvé le toucher de mon piano tellement changé ou plutôt j'ai trouvé une telle différence entre les nouveaux que j'avais touchés et celui-ci, qu'il m'a fallu faire chercher un facteur d'ici qui a étudié en Angleterre, qui connaît et admire vos pianos à fond, et qui avait déjà une fois réparé quelque petite chose à celui-ci; je lui ai dit ce que vous m'aviez conseillé, quant au rapprochement des touches et du moyen que vous m'avez indiqué de resserrer le mécanisme, mais après avoir bien examiné l'intérieur il m'a fait appercevoir que, même par ce moyen, je n'éviterais pas le plus grand inconvénient qui y existe à présent: c'est le bruit intérieur des marteaux etc. qu'on entend très distinctement dès qu'on joue des passages très rapides. Le fait est que ce bruit est très désagréable et qu'en même temps, le toucher dans le pianissimo ne répondant presque pas du tout, je me suis vu forcé quand j'ai voulu dernièrement jouer en public de prendre un autre piano qui a produit un si mauvais effet que ce soir même j'ai résolu de ne plus jouer du tout en public avant de vous avoir écrit et tâché de remédier à ce défaut. Je viens vous demander si vous trouveriez bon que je vous envoie la mécanique entière à Londres; je trouverai certainement un moyen de le faire de suite et aucune dépense ne me serait trop grande si cela pouvait me mener à mon but.

Je n'hésiterais même pas à envoyer l'instrument entier, mais je crois que la mécanique suffirait, parce que le ton de l'instrument est toujours aussi beau et frais que possible; chaque son pour soi seul est de la plus grande perfection, mais dès qu'on se met à jouer, on n'en est plus le maître, et le bruit intérieur du mécanisme et l'extérieur des touches qui se froissent en gâte entièrement l'effet. Donc, croyez-vous pouvoir remédier à ces inconvénients si je vous envoyais le mécanisme par Hambourg et (ce que j'aurais dû demander d'abord) voudrez vous le faire pour moi, si vous pouvez? Mais j'espère bien que vous voudrez me donner cette nouvelle preuve de bonté et d'ailleurs c'est vous qui avez gâté et moi et mon public. Il m'est impossible de jouer au concert sur mon piano dans l'état qu'il est et cependant si j'en prends un autre je m'étonne combien je suis gêné et comment je ne puis pas produire la moitié de l'effet que je me propose. De l'autre côté le public s'est habitué à entendre mon piano et n'en voudrait pas entendre un autre, et voilà comme je dis que c'est vous-même qui me forcez de vous importuner. Je vous prie, répondez bientôt si vous avez le temps et dites si je dois envoyer le toucher avec le mécanisme (je ne connais pas le terme technique). Je vous prie de me répondre bientôt parce que je voudrais jouer encore dans les concerts de cet hiver et qu'alors vous voyez qu'il n'y aurait pas de temps à perdre pour envoyer le paquet. Encore une fois pardonnez moi la liberté et écrivez moi que vous la pardonnez. Songez aussi quelquefois aux conseils que je vous ai donné, moi, quant au "single life", dans la Marlboroughstreet, et suivez mon exemple si vous voulez être bien heureux. Et n'oubliez pas entièrement votre ami

*notre très dévoué*

*Elia Mendelsohn*

A ADOLPHE ADAM (1).

Berlin, 10 Mai 1840.

Mon cher Monsieur Adam,

Mille et mille remerciements du charmant morceau que vous avez bien voulu me donner pour l'album de ma femme. Elle est toute fière d'avoir reçu un si précieux cadeau de votre part, et vous prie d'agréer l'expression de sa plus sincère reconnaissance.

Je vous renvoie ci-joint l'Album de Mme Couraud et vous suis bien obligé de m'avoir permis d'y placer mon nom à côté de tant de noms illustres. J'aurais désiré trouver un morceau plus digne de cet honneur, mais les préparatifs de mon départ, qui aura lieu cette semaine, ne m'en ont pas laissé le loisir. J'espère pourtant vous trouver encore chez vous un de ces jours, vous répéter mes remerciements et l'expression de mes sentiments les plus distingués avec lesquels je serai toujours votre dévoué

FÉLIX MENDELSSOHN-BARTHOLDY.

La lettre suivante confirme ce que nous avons déjà constaté des dispositions des directeurs de l'Opéra français, qui, pour enrichir le répertoire, ne savaient s'adresser qu'aux étrangers, même à ceux qui, quels que fussent leurs mérites au point de vue purement artistique, n'avaient fait aucunement leurs preuves comme compositeurs dramatiques.

AU DIRECTEUR DE L'OPÉRA DE PARIS

Berlin, 14 Janvier 1841.

Monsieur,

J'ai reçu votre lettre du 31 Décembre et je vous remercie de tout ce qu'elle contient de flatteur et d'honorable pour moi. Quoique je n'aie pas eu jusqu'ici l'intention d'écrire pour la scène française, je n'en sais pas moins apprécier les avantages qui me sont offerts par votre confiance, par les circonstances favorables dont vous me parlez, et surtout par la collaboration d'un poète

---

(1) Au retour de son voyage en Russie, Adolphe Adam, et M<sup>lle</sup> Chérie Conraud qui l'accompagnait, étaient allés faire visite à Mendelssohn. La lettre ci-dessus a été insérée dans l'album de M<sup>lle</sup> Couraud, sur lequel Mendelssohn a écrit en outre de sa main son lied: *Gruss, O könnt'ich zu dir flügen* (chant et piano), daté et signé: Berlin d. 10<sup>ten</sup> Mai 1840. — F. M. B.



comme M<sup>r</sup> Scribe. La possession d'un de ses sujets d'opéra doit être un des plus grands souhaits de tout compositeur de notre époque, et je désirerais de tout mon cœur pouvoir profiter d'une occasion aussi heureuse, sous quelque condition que ce soit. — Quant à la première, je vous prie de croire que je la tiendrai rigoureusement et que le secret de cette affaire sera gardé par moi pour tout le monde. — Mais quant à la seconde il m'est impossible de m'y conformer: je ne pourrai me rendre à Paris ni à présent ni dans le cours des mois prochains. Si cette condition est essentielle, il me faudra renoncer à l'honneur que vous me proposez. Si vous croyiez au contraire qu'il y aurait aussi moyen d'arriver à un résultat sans ma présence personnelle, je vous prie de m'écrire le plus tôt possible et de me dire ce que j'aurais à faire pour l'obtenir.

En vous renouvelant mes remerciements les plus sincères, je vous prie de recevoir les assurances de la plus haute considération et de la reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très dévoué

FÉLIX MENDELSSOHN-BARTHOLDY.

(Collection Bachimont).

Cette idée d'écrire un opéra pour la scène française a hanté Mendelssohn, en dépit des hésitations dont il vient de nous rendre témoins — et voici qu'un an (jour pour jour) après s'en être ainsi expliqué avec le directeur, il écrit à Scribe lui-même une lettre qui pouvait laisser la porte ouverte à des réalisations postérieures. Un catalogue d'autographes en a donné un bref extrait; nous avons pu, par une communication rapide du manuscrit, sinon en compléter le texte, du moins en noter les parties essentielles, que voici:

MENDELSSOHN À SCRIBE, Berlin, 14 janvier 1842. — “ Vous savez combien j'ai regretté dans le temps de ne pas pouvoir avoir le bonheur de composer un de vos chefs d'œuvre pour l'Opéra „. [Il explique qu'il lui est impossible de venir à Paris en ce moment, condition que lui impose le Directeur pour monter l'ouvrage issu de leur collaboration]. “ Tout reconnaissant que je suis de la confiance que me témoigne M. le Directeur, et surtout de la vôtre, qui me rend plus heureux et plus fier que je ne saurais l'exprimer... Plus tard, j'ose espérer que j'obtiendrai enfin l'honneur de m'appeler votre collaborateur, honneur dont beaucoup de mes compatriotes sont sans doute plus dignes, mais qu'aucun d'eux ne saurait mieux apprécier que moi! „ (Cat. Charavay, vente Gadala, novembre 1923).

A UNE ARTISTE (PAULINE GARCIA?)

Mademoiselle,

La nouvelle que votre dernière lettre du 1 de ce mois nous communique nous a causé beaucoup de peine, et je n'ai pas besoin de vous exprimer tous les regrets qu'ont éprouvé vos nombreux amis de Leipzig, en entendant qu'ils n'auront pas le plaisir de vous avoir pendant le cours de cet hyver. J'ai communiqué votre lettre aux directeurs de nos Concerts, et je me hâte de vous répondre aujourd'hui au sujet de la question que vous m'adressez. C'est avec le plus grand plaisir que je vous aurais envoyé le morceau que vous me demandez pour cet amateur, mais malheureusement je n'en ai pas conservé ni le manuscrit ni les parties ou la copie. J'ai composé ces duos pour Mrs Baermann de Munich, auxquels j'ai fait cadeau de mon premier brouillon, et qui ont emporté le tout; depuis ce tems, 7 à 8 ans, je n'en ai plus entendu parler et je me vois par conséquent hors d'état de vous le procurer, ce que j'aurais fait avec le plus grand plaisir, comme tout ce qui peut vous être agréable ou utile. Je vous prie de présenter mille compliments respectueux à Mme Meesti, auxquels se joint de cœur ma femme qui vous dit mille et mille choses et se flatte de vous rencontrer bientôt, soit ici soit ailleurs. Conservez nous un bon souvenir. Je suis et serai toujours

Votre très dévoué

FÉLIX MENDELSSOHN-BARTHOLDI.

Leipzig, 14 Février 1841.

(Communiqué par M. Noël Charavay, catalogue de vente du 26 mai 1926).

Berlioz, au cours de sa première tournée en Allemagne en 1842, s'étant, pour organiser un concert à Leipzig, adressé à Mendelssohn, qu'il avait connu à Rome, en reçut la réponse suivante, que nous reproduisons d'après ses *Mémoires*.

A HECTOR BERLIOZ

Mon cher Berlioz,

Je vous remercie bien de cœur de votre bonne lettre et de ce que vous avez encore conservé le souvenir de notre amitié *romaine*! Moi je ne l'oublierai de ma vie et je me réjouis de pouvoir

vous le dire bientôt de vive voix. Tout ce que je puis faire pour rendre votre séjour à Leipzig heureux et agréable, je le ferai comme un plaisir et comme un devoir. Je crois pouvoir vous assurer que vous serez content de la ville, c'est-à-dire des musiciens et du public. Je n'ai pas voulu vous écrire sans avoir consulté plusieurs personnes qui connaissent Leipzig mieux que moi, et toutes m'ont confirmé dans l'opinion où je suis que vous y ferez un excellent concert. Les frais de l'orchestre, de la salle, des annonces, etc., sont de 110 écus : la recette peut s'élever de 6 à 800 écus. Vous devez être ici et arrêter le programme et tout ce qui est nécessaire au moins dix jours d'avance. En outre, les directeurs de la société des concerts d'abonnement me chargent de vous demander si vous voulez faire exécuter un de vos ouvrages dans le concert qui sera donné le 22 février au bénéfice des pauvres de la ville. J'espère que vous accepterez leur proposition après le concert que vous aurez donné vous-même. Je vous engage donc à venir ici aussitôt que vous pouvez quitter Weimar. Je me réjouis de pouvoir vous serrer la main et de vous dire : *Willkommen* en Allemagne. Ne riez pas de mon méchant français comme vous faisiez à Rome, mais continuez d'être mon bon ami, comme vous l'étiez alors et comme je serai toujours votre dévoué

FÉLIX MENDELSSOHN-BARTHOLDY.

Quelques simples extraits maintenant :

MENDELSSOHN À MADAME VIARDOT, Leipzig, 11 août 1843. — Lettre relative à l'organisation d'un concert donné par M<sup>me</sup> Viardot à Leipzig, terminée par une ligne de musique (Bulletin Charavay, juin 1922).

LE MÊME À MOREL, Londres, 27 mai 1844. — Il le remercie pour la bonne exécution de ses chœurs d'*Antigone*. " Et quand on a blâmé notre art de ce qu'il ne peut être produit que par le secours d'autres artistes, j'ai trouvé de l'autre côté que c'est un bien grand bonheur de rencontrer par là des artistes amis où l'on n'attendait trouver que des étrangers, et je vous remercie bien sincèrement de ce que vous m'avez confirmé dans cette manière de penser „ (Cat. Charavay, 29 mai 1911).

LE MÊME AUX ÉDITEURS DE MUSIQUE BENACCI ET PESCHIER, à Lyon, 6 mars 1844. — " L'éditeur anglais de ma musique du *Rêve d'une nuit d'été* vient de m'écrire qu'il n'a pas encore reçu le manuscrit... je vous prie donc d'attendre avec la publication de cette œuvre. Les *Lieder ohne Worte* paraîtront le 2 avril comme nous en étions convenus, et la raison de J. Lucca à Milan

sera placée sur le titre des deux ouvrages „ Il leur fait ensuite part de ses projets de voyage en Angleterre et de ses occupations en Allemagne, et il termine ainsi: “ Je ne pourrai pas encore vous dire pour sûr quel sera l'ouvrage que vous recevrez de moi prochainement; la partie de violon de la Sonate avec basse se fait toujours attendre; mais j'espère à présent le recevoir à Leipzig sous peu „ (Catalogue Cornuau, 150, mars 1923, et 153, mai 1924).

LE MÊME AUX MÊMES

Leipzig, 11 Octobre 1846.

Monsieur,

Je vous remercie bien de votre obligeante lettre du 1<sup>er</sup> de ce mois, et je vous prie de remettre l'incluse à Mr Dürre. Elle contient le petit Chœur que la Société de S<sup>te</sup> Cécile a désiré avoir de ma composition.

Ce sera je l'espère au mois de juillet prochain que je ferai un voyage à Lyon avec ma femme, pour qu'elle revoie sa ville natale et pour que je puisse enfin connoître ce beau pays dont j'ai si long-temps entendu parler et que j'ai toujours désiré visiter. Je n'ai pas besoin de vous dire combien je serais charmé de vous y trouver et d'y renouveler notre connaissance de Lausanne; et j'espère bien que vos voyages vous permettront de vous trouver à Lyon vers cette époque.

Le prochain ouvrage (et le seul) que je publierai dans le cours de cette année sera un Oratorio (1) que je viens de faire exécuter pour la 1<sup>ère</sup> fois en Angleterre à la grande fête de Birmingham, il y a un mois. Comme c'est une œuvre de la même étendue que mon *S<sup>t</sup> Paul*, je ne serai pas à même de vous l'envoyer comme faisant part de notre convention d'alors; mais comme on vient de me dire que cette espèce de musique, et même la partition de mon *S<sup>t</sup> Paul*, commence à être plus connue en France qu'elle ne l'était, j'ai cru que c'était peut-être un moment favorable pour faire paraître un nouvel ouvrage de ce genre, et si vous êtes du même avis je vous prierais de me dire à quelles conditions vous entreprendriez une publication comme celle-là. Ce sera vers le mois de Janvier ou Février que

---

(1) *Elias*.



les éditeurs Allemands et Anglais seront prêts à publier l'ouvrage dont je vous parle.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma plus haute considération avec laquelle je suis

Votre très dévoué  
FÉLIX MENDELSSOHN.

*Mr — Mr J. BENACCI — PESCHIER, éditeur de musique etc.  
à Lyon.*

(Collection Bachimont).

Cette négociation avec les éditeurs lyonnais peut se compléter par une lettre que Liszt écrit à Chopin à leur sujet, et qui, réunissant leurs deux noms avec celui de Mendelssohn, mérite par cela seul qu'on y prête attention. En voici un extrait:

LISZT [enveloppe avec adresse autographe] A MONSIEUR CHOPIN, Lyon, 21 mai 1845. — Il lui recommande M. Benoni (pour Benacci), associé de la maison Troupenas... l'éditeur le plus intelligent... en France... Mendelssohn, qu'il a rencontré en Suisse il y a deux ans, en a fait son éditeur exclusif pour la France (Cat. Liepmannssohn, vente Moscheles-Bovet, 1911).

Voici maintenant Mendelssohn s'adressant en personne à Chopin, et il lui écrit, à lui étranger, non en allemand, mais en français. Nous ne pouvons encore donner qu'un extrait de sa lettre.

A FRÉDÉRIC CHOPIN, Berlin, 3 novembre 1844. — [Lettre cordiale, par laquelle Mendelssohn lui demande une feuille d'album musicale pour sa femme Cécile, grande admiratrice de l'œuvre de Chopin]. "... Quand je veux faire un bien grand plaisir à ma femme, il faut que je lui joue de votre musique, et tout ce qui vient de vous sont ses morceaux de prédilection, (Cat. Liepmannssohn, 33, vente de mai 1909).

A FÉTIS, Londres. — Il lui demande d'écrire quelques notes sur son album: tout ce qu'il y mettra sera l'ornement de ce livre (Cat. Charavay, vente Fétis, avril 1910).

La dernière lettre en français de Mendelssohn que nous ayons à reproduire en son entier est adressée à un musicien jeune encore et inconnu en son temps, dont il est salutaire de constater qu'il a pressenti le mérite: César Franck. L'œuvre que celui-ci avait envoyée à Mendelssohn, qui l'en remercie, était la série des trois Trios, op. 1, pour piano, violon et violoncelle, œuvres de sa vingtième année.

A CÉSAR FRANCK

Leipzig, 22 décembre 1846.

Monsieur,

J'ai à vous faire bien des excuses de ce que je n'ai pas encore été à même de vous remercier de l'envoi de vos trios, que j'ai reçu il y a quelques mois. Mais j'étais à faire un grand voyage, dans ce temps-là et, depuis mon retour, la plus grande quantité d'affaires de tous les genres m'en a empêché de jour en jour. Veuillez excuser ce retard et agréez mes remerciements qui, quoique en retard, ne vous en arriveront pas moins sincères et vifs.

J'aimerais bien pouvoir m'entretenir tout à fait en détail avec vous au sujet de ces compositions et vous dire tout ce que j'y trouve de beau; mais il m'est impossible de le faire par écrit et je n'y réussirais pas même dans ma propre langue. Ce sera donc pour l'occasion qui, j'espère, ne tardera pas trop à se présenter, où je pourrai faire votre connaissance personnelle, faire de la musique et en causer avec vous, et vous répéter de vive voix les remerciements et la plus haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre tout dévoué

FÉLIX MENDELSSOHN-BARTHOLDY.

Un mot encore pour signaler une lettre de la dernière année de la vie de Mendelssohn, où il est question de chants religieux (de quelle religion? Nous ne le savons pas):

A GRÜNBAUM, Leipzig, 10 février 1847. — Mendelssohn attend ses chants liturgiques. Il n'a pas oublié la première composition de lui qu'il a entendue (Cat. Charavay, vente du 29 novembre 1924).

Les lettres allemandes de Mendelssohn ont été publiées en grand nombre; il en a paru des recueils traduits en français.

### Chopin.

Bien que la France ait été pour Chopin une seconde patrie — qui ne lui fit, on le sait de reste, jamais oublier la première — il n'y est pas resté beaucoup de ses lettres. Celles qu'il a écrites à sa famille, et qui sont, naturellement, en polonais, ont donné lieu à des publications intéressantes, qui nous le font connaître dans toute son intimité; mais, en dehors de celles-ci, dont les originaux nous échappent, on n'en connaît guère, et celles qui sont restées dans les collections ou ont été annoncées dans les catalogues d'autographes sont d'une insigne rareté. La Bibliothèque du Conservatoire ne possède de lui que quelques petits billets, tout à fait insignifiants par eux-mêmes: rendez-vous pour des répétitions (à Franchomme, à Alkan), cessions de la propriété de ses œuvres, reçus ou instructions pour correction d'épreuves à son éditeur (Schlesinger); et c'est tout. L'album Chérie Couraud, qui a collectionné tant de lettres, n'en comprend pas une seule de Chopin: seulement un fragment de valse a été écrit, de la fine écriture du musicien-poète, sur une de ses pages, avec la signature et la date: Paris, 8 juin 1841. Nous ne pouvons pourtant pas omettre ici un tel maître: c'est pourquoi nous reproduisons deux de ces billets, avec le fac-similé d'une des signatures.

#### FRÉDÉRIC CHOPIN AU VIOLONCELLISTE FRANCHOMME.

Cher ami, fais mes excuses à M. Gaugler, mais je crache du sang depuis une heure et Mataszinski m'a mis à la médecine au lieu de mon dîner — et j'irai au lit au lieu d'aller t'entendre.

t. à t.

CH.

Viens me voir en passant.

M<sup>r</sup> FRANCHOMME, *V<sup>lle</sup> du Roi, Paris, 17 rue du Sentier.*

#### A L'ÉDITEUR SCHLESINGER

22 Juillet, Nohant.

Cher ami, Dans l'*Impromptu* que vous avez donné avec la *Gazette* du 9 Juillet, il y a une *interversi*on numérotée des pages, qui rend ma musique incompréhensible. Loin d'avoir le soin qu'apporte notre ami Moschelès à ses ouvrages — cette

fois-ci cependant je me crois obligé pour vos abonnés de vous prier de faire mettre un *erratum* dans votre prochain numéro:

page 3 — lisez page 5

page 5 — lisez page 3.

Si vous êtes trop occupé ou trop paresseux pour m'écrire — répondez seulement par cet *erratum* dans la *Gazette* et cela voudra dire pour moi, que vous, Madame Schlesinger (1), et vos enfants vous portez tous bien.

t. à vous

*A à vous Chopin*

A l'Exposition pour le cinquantenaire de George Sand à la Bibliothèque nationale en 1926, on a pu voir dans une vitrine une lettre où, sur la même page, étaient réunies les deux écritures de Chopin et de George Sand, s'adressant à une personne dont le nom n'est pas indiqué (George Sand l'appelle " Mignonne „) et qui était évidemment une amie de Chopin; celui-ci la remercie du bon accueil qu'elle a fait à sa sœur Louise — et cela même fixe la date: c'est dans l'été de 1844, après la mort de leur père, que Louise Iedrzejewicz, sœur aînée de Frédéric Chopin, vint en France et fut reçue à Nohant; et c'est de Nohant même que la lettre est partie. Le document est trop rare pour ne pas être reproduit ici dans son intégralité.

Nohant, dimanche.

Me voilà encore avec une lettre pour les miens que je vous confie. Cette hardiesse m'a été permise, aussi je ne vous en demande pas pardon. Agréez en même temps toute ma gratitude pour votre inappréciable bonté avec laquelle vous avez bien voulu assister Louise à Paris. Nous nous sommes proposé de vous écrire avant-hier, mais nos premiers jours ici étaient comme nos premiers jours de Paris — un bonheur à perdre la tête — ce qui fait que je ne sais si vous comprendrez mon français d'aujourd'hui. J'espère en tout cas que vous comprendrez toute mon amitié pour vous.

CHOPIN.

(1) Relevons avec curiosité, et un peu d'émotion, sous la tendre plume de Chopin, ce nom de Madame Schlesinger, la femme pour laquelle Gustave Flaubert a éprouvé une passion discrète et profonde, et dont il a fait (*mutatis mutandis*) l'héroïne irréprochable de son chef d'œuvre, l'*Éducation sentimentale*.



Mignonne, je vous embrasse tendrement en attendant que je vous écrive. Je suis dans le coup de feu de mon roman. J'aurai bientôt fini et je vous dirai mieux combien je vous aime. Sol (1) vous bige. A vous, à vous de cœur.

G. S.

Un autre document — un catalogue (Autographes, cabinet Victor Degrange, hôtel des Sociétés savantes, vente octobre 1929) — a, de son côté, opéré un rapprochement analogue en reproduisant en fac-similé, l'une près de l'autre, deux lettres, l'une de Chopin, l'autre de George Sand, au même correspondant: un médecin, le Dr Molin, que chacun, de son côté, appelle en consultation pour la santé de l'autre; même George Sand, en son large et fraternel apitoiement, lui recommande encore un tiers, homme politique célèbre. Transcrivons ce double témoignage de leur mutuelle sollicitude:

Cher Docteur

Madame Sand est souffrante depuis 2 jours. — Veuillez avoir la bonté de venir la voir *aujourd'hui* le plutôt qu'il vous sera possible, — vous obligerez votre tout dévoué

CHOPIN.

Dimanche matin.

Cher Docteur, venez voir Chopin aujourd'hui. Il est toujours très souffrant et s'attriste.

Un de mes bons amis, M<sup>r</sup> Louis Blanc, ira vous voir aujourd'hui ou demain, pour vous demander de le délivrer d'une oppression nerveuse dont il souffre depuis longtemps. Je lui ai dit qu'on vous trouvait de midi à 2 h. C'est votre heure, n'est-ce pas?

Tout à vous

G. SAND.

Samedi.

Il faut mentionner aussi une lettre collective pour la rédaction de laquelle Liszt, Chopin et (pour quelques mots) Franchomme se passèrent alternativement la plume et qu'ils ont signée tous trois, écrite à Ferdinand Hiller le 20 juin 1833, et qui, commencée par des condoléances pour la mort du père de Hiller, s'achève par une sorte de chronique familière de la vie artistique parisienne à laquelle étaient mêlés les correspondants (*Revue Pleyel*, juillet 1925).

Dans les catalogues d'autographes, où le nom de Chopin ne paraît qu'à des intervalles très espacés, nous ne trouvons à relever que ces quelques notes:

---

(1) Solange, fille de Madame Sand, devenue en 1847 Madame Clesinger.

A C. PLEYEL, 18 août 1839. — Il lui recommande les désirs exprimés par M<sup>me</sup> Marliani; il viendra l'en remercier dès que le temps le permettra (Cat. Charavay, 29 mai 1911).

AU MÊME. — Prière, sous une forme humoristique, d'envoyer un piano à M<sup>me</sup> Potocka (la tante). " Personne n'en jouera que moi „ (Catalogue Henrici-Liepmannssohn, 76).

A UN AMI, Paris, 28 octobre 1847. — Envoi de lettres de recommandation " pour Moschelès, Paul Mendelssohn, frère de Félix (Félix étant à Berlin), pour Meyerbeer... M<sup>me</sup> de Werther (M. de Werther a été longtemps ambassadeur à Paris), pour Lady Westmoreland, la C<sup>sse</sup> Rossi et le C<sup>te</sup> Redern. M<sup>me</sup> de Stockhausen en enverra encore une pour M<sup>me</sup> de Savigny, sœur de Bettina, où tu rencontreras tout le monde „. A la fin, mentions encore de Hiller, Lipinski et M<sup>me</sup> Heinefetter (à Mannhein). Parlant enfin de lui-même, Chopin termine par ces mots: " Je ne suis pas bien „.

Page autographe sur laquelle sont inscrits des titres de morceaux de Himmel, Pixis, Moschelès, et des noms d'élèves de Chopin (id.).

Billets mentionnés dans le Cat. Gabriel et Eugène Charavay, 1885, et le Cat. Noël Charavay, 8 juin 1900.

Sur le manuscrit autographe de 3 Mazurkas, op. 50, on lit cette indication, également de la main de Chopin: " Je ne suis pas sûr du numéro d'œuvre; ayez la bonté de voir le numéro du dernier „ (Cat. Liepmannssohn, 46).

La Bibliothèque du Conservatoire possède une série de morceaux de Chopin ayant appartenu à une de ses élèves, M<sup>me</sup> O. Meara, et portant des indications (doigtés, nuances) notées au crayon par lui. Cette relique a été apportée à la Bibliothèque par Louis Diémer.

Nombreuses lettres en polonais, à Fontana (Divers cat. Liepmannssohn, Henrici, etc.).

Une page d'esquisses de Beethoven porte cette dédicace: " A M. Fr. Chopin, son admirateur et ami Aloys Fuchs, Vienne, Juin 1831 „ (Cat. Cornuau, 148, décembre 1922).

Une série de documents relatifs à la mort de Chopin (articles de journaux, médaillon) est mentionnée dans le Catalogue Simon Kra, vente du 1 juin 1926.

Les autographes musicaux de Chopin, bien qu'encore très recherchés, sont moins rares que ses lettres. Il nous est permis notamment de citer comme appartenant à la Bibliothèque du Conservatoire le *Scherzo en si bémol mineur*, provenant du legs Malherbe (une pièce qui en vaut la peine!) et la *Ballade en fa majeur*, don de Camille Saint-Saëns, lequel, par surcroît, lui a consacré une minutieuse étude analytique (datée de 1918) dont le *Monde musical* a reproduit le fac-similé autographe en sa totalité. Nous avons signalé déjà une valse, écrite dans l'album de M<sup>me</sup> Chérie Couraud-Adolphe Adam. Une autre valse et un prélude en *mi* mineur (Cis moll, — E moll) datés " Palma, 28 9<sup>bre</sup> „, ont appartenu à M<sup>me</sup> Viardot, et sont sans doute restés dans sa famille. Quelques autres morceaux ont été mentionnés dans divers catalogues d'autographes.

Un portrait célèbre de Chopin est celui d'Eugène Delacroix, qui est au musée du Louvre. Mais, sous l'aspect où nous le connaissons, il n'est pas complet: ce n'est qu'un fragment d'un groupe qui, tel que l'a composé le peintre, comprenait deux personnages: Chopin et George Sand.

Delacroix avait fait un séjour auprès d'eux, à Nohant, au printemps de 1842: c'est évidemment là, ou en souvenir de leur réunion, qu'il a peint ce tableau, dont l'original est resté chez lui jusqu'à sa mort. Après quoi, ayant passé en d'autres mains, il fut mutilé: le portrait de Chopin fut découpé dans la toile et encadré à part; il en fut de même plus tard pour celui de George Sand; de sorte que le groupe est aujourd'hui divisé en deux morceaux. Chopin appartient au Musée du Louvre; l'image de George Sand a passé successivement chez plusieurs collectionneurs, dont le dernier habite hors de France. Pourtant on les a vus, à la faveur du centenaire de 1830, rapprochés, à Paris, dans deux expositions, celle de la *Revue des deux mondes* et celle d'Eugène Delacroix. Les deux fac-similés ont en outre été placés l'un près de l'autre, à peu près dans leur ordre primitif, dans le livre de l'auteur de cette étude: *La musique aux temps romantiques* (Alcan, 1930).

Une esquisse au crayon, peu poussée (conservée au Louvre), fait connaître quelle avait été l'intention primitive de l'artiste pour la disposition du groupe: elle montre Chopin assis à droite, jouant du piano; à gauche, George Sand est également assise, à la même hauteur (ce dessin a été reproduit dans *Delacroix raconté par lui-même*, de Moreau-Nélaton, librairie Renouard [Laurens], 1916).

D'autre part, le catalogue d'Alfred Robaud: *l'Œuvre complet d'Eugène Delacroix* (Charavay, 1885), montre, sous le n° 665, un croquis sommaire fait d'après l'œuvre originale: là, George Sand est représentée debout, derrière Chopin assis devant le clavier, tournée de son côté, sa tête dépassant en hauteur celle de l'exécutant.

C'est ainsi qu'il faut, dans le rapprochement des deux portraits, se représenter leurs places respectives.

Sur la première ébauche, le piano tenait une assez grande place dans l'angle à droite; il apparaît que cette place lui a été sensiblement diminuée dans le tableau. En tout cas, dans les parties conservées il ne reste rien de l'instrument.

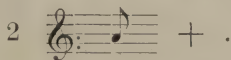
Le Louvre possède un autre portrait, au crayon, de Chopin, par le même Eugène Delacroix, peu connu, bien qu'il ait été reproduit dans *l'Inventaire général illustré des dessins du Musée du Louvre* par Jean Guiffrey et Pierre Marcel (Librairie centrale d'art et d'architecture), n° 3450.

C'est un buste, de profil à droite, la tête couverte d'une capuce, à la façon des portraits de Dante, et couronnée de lauriers: en effet, au premier regard, on croit voir le Dante; mais en examinant avec soin le facies,



CHOPIN, par Eugène Delacroix.

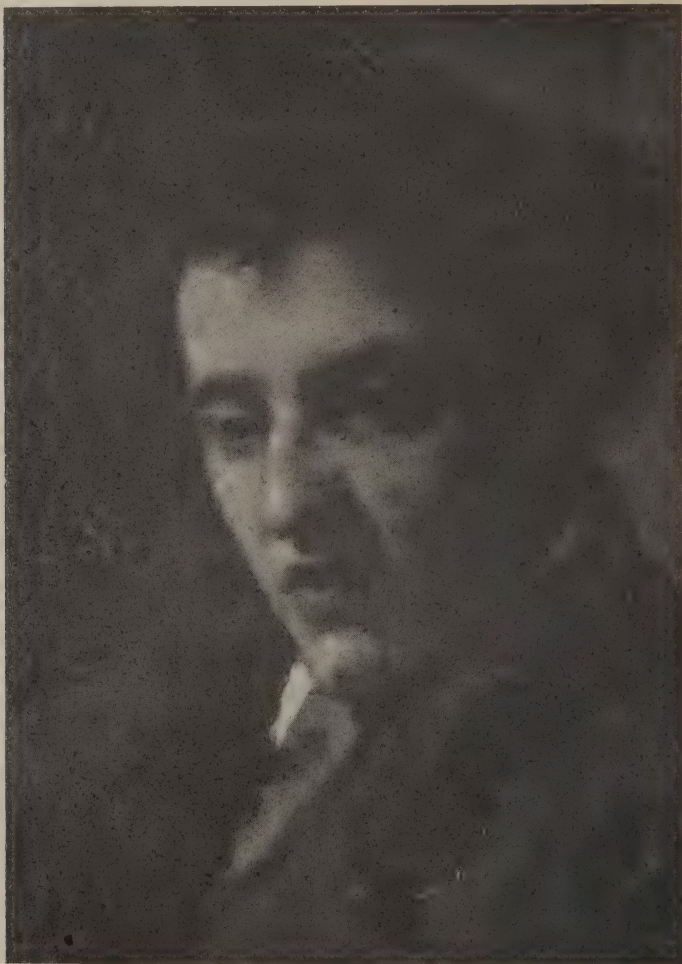
on reconnaît les traits accusés de Chopin. En bas, au crayon noir, sont écrits les mots autographes: "Cher Chopin,"; la signature est figurée par un rébus:



Ce portrait était resté entre les mains de la gouvernante de Delacroix, M<sup>lle</sup> Le Guillou, qui, conformément aux intentions de son maître, l'a légué au Louvre.



Il en existe enfin un autre état: un dessin, assez semblable au précédent, non identique cependant, resté dans l'atelier du peintre jusqu'à sa mort et appartenant maintenant à M<sup>me</sup> Léouzon le Duc, née Riesener,



CHOPIN, par Gustave Courbet.

parente de Delacroix en ligne collatérale. Ce portrait est inédit et n'a jamais été reproduit, même en réduction dans les catalogues. La gracieuse obligeance de M<sup>me</sup> Léouzon le Duc nous permet d'en insérer le fac-similé dans ce recueil: les lecteurs pourront contempler ici ce document rare et précieux, autant que hautement artistique.

Ce n'est pas encore tout; un autre grand peintre français a laissé un dernier portrait de Chopin, non moins inconnu que les précédents: c'est Courbet. Ami du sculpteur Clésinger, gendre de George Sand, en faveur de qui Chopin avait pris parti lors des querelles familiales qui déterminèrent leur rupture, Courbet a dû voir chez lui l'illustre pianiste dans les derniers temps de sa vie: il en a tracé l'image, d'abord en un dessin au trait, sur papier, puis en la colorant. Ce portrait nous montre Chopin, près de la mort, bien abattu et attristé, ressemblant à peine à celui dont Delacroix avait fixé les traits fortement accusés, reconnaissable cependant par la silhouette. Nous avons pu le voir dans une exposition de "tableaux inconnus de Gustave Courbet", pour laquelle M. Ch. Léger a écrit un catalogue annoté et commenté (galerie Sèvres à Paris); nous avons reçu de lui l'obligeante autorisation de reproduire cette œuvre de la jeunesse du peintre franc-comtois; elle complétera cette iconographie de la façon la plus intéressante.

Signalons, pour finir, dans le Catalogue Boerner, XVI, 1910, n° 84, le fac-similé d'un curieux portrait de jeunesse, qui montre Chopin sous un aspect, un peu caricatural, d'étudiant dans quelque Université de l'Europe centrale.

### Ferdinand Hiller.

Nous avons donné, à propos de Berlioz, une lettre de Ferdinand Hiller. En voici une autre qui, adressée directement au maître français, en sa qualité (cela est assez rare) de Bibliothécaire du Conservatoire, parle de lui-même et donne sur son œuvre un ensemble de renseignements qui méritent d'être retenus. Joignons-la à cette série.

À BERLIOZ

[Cologne, 10 Juin 1863].

Mon cher Berlioz,

Je prends la liberté de vous envoyer, pour l'offrir à la bibliothèque du Conservatoire, une partition de mon opéra *les Catacombes*. Je désire que vous trouviez le temps d'y jeter quelques regards et que cela ne vous déplaie point.

Il y a quelques années, vous avez eu la bonté de me dire que mes partitions gravées seraient achetées pour votre bibliothèque, si je vous en donnais les noms et les adresses. Je prends aujourd'hui la liberté de le faire et je serais bien aise de savoir quelques uns de mes ouvrages à la disposition de quelques jeunes lecteurs du présent ou de l'avenir.

Voilà donc une petite liste :

*Die Zerstörung von Jerusalem.*

- Saul* . . . . . (Leipzig).  
*Lorelei* . . . . . (Kistner).  
*Ver sacrum* . . . . . (Leipzig, Breitkopf-Haertel).  
*Die Nacht* . . . . . (Breslau).  
*Chant d'Héloïse* . . . . . (Leuckart).  
*Der 125 Psalm* . . . . . (Mayence, Schott).  
*Palmsonntag morgen* . . . . . (Leipzig, Rieter-Biedermann).

En voilà assez. Tous ces ouvrages, en partie très longs, en partie très courts, ont paru en particulier.

J'entends quelquefois parler de vous comme étant en Allemagne et j'ai pensé que passant par Cologne vous auriez pu venir me dire bonjour. Il est vrai que pour un Parisien il n'y a pas grande chose à trouver ici, mais au moins nous aurions fait quelques bonnes heures de causerie. Une autre fois, ne passez pas outre.

Dieu sait quand je pourrai revenir à Paris — je me le propose tous les ans et n'y arrive pas. En été ça n'est pas la peine et en hiver cela me devient de plus en plus impossible. Mais enfin, je ne désespère pas de venir vous y trouver.

En attendant, une bonne poignée de main.

Votre dévoué  
FERDINAND HILLER.

## Liszt.

Franz Liszt a tenu une si grande place dans la vie artistique en France, ses relations y ont été si multiples, les lettres qu'il y a semées pendant les soixante ans et plus de sa longue carrière sont si nombreuses, si intéressantes aussi, que nous aurions pu les détacher pour en former, dans ce recueil, un chapitre spécial. Bornons-nous à les grouper à la fin de celui-ci, leur faisant la large place qui leur revient auprès de celles des autres maîtres étrangers qui se sont partagé la faveur publique en France au cours du XIX<sup>e</sup> siècle (1).

Soixante ans de carrière, nous disions bien : la dernière lettre, écrite par lui à un maître français, que nous citerons à la fin de cette série, sera datée d'octobre 1885, quelques mois avant sa mort ; et voici que celle que l'ordre chronologique nous impose de donner tout d'abord remonte au troisième mois de 1825, alors qu'il venait seulement d'avoir treize ans. A cette époque, le petit Liszt était déjà un personnage célèbre ; il avait donné des concerts à Paris, fait des tournées dans les provinces, la *season* en Angleterre, et l'Opéra allait bientôt (le 17 octobre) représenter son premier — et unique — opéra, *Don Sanche*. Nous le voyons, dans cette première lettre, organiser un concert à l'Opéra, où il triomphe comme virtuose. C'est le point de départ d'une vie d'artiste magnifique, diverse, et qui ne sera, d'un bout à l'autre, qu'une constante ascension.

### FRANZ LISZT AU SECRÉTAIRE DE L'OPÉRA

Monsieur,

J'ai été à l'administration pour vous parler, mais n'ayant pas eu le plaisir de vous rencontrer je prends la liberté de vous écrire.

Je désirerais avoir quatorze Billets d'Orchestre pour les artistes qui chanteront à mon Concert, comme Messieurs

---

(1) Plusieurs volumes de lettres de Liszt ont été publiés. Sauf erreur, aucun ne comprend celles que nous allons donner ici. Notons, avant de commencer, que le français était pour lui comme la langue maternelle et qu'il écrivait plus volontiers en cette langue qu'en allemand. Toute sa correspondance avec la princesse Wittgenstein est en français, bien d'autres aussi.



Curioni, Pellegrini, Zuchelli, Bordogni, et Mesdames Cinti, Pasta, Rossi, etc.; vous m'obligerez infiniment si vous vouliez me les envoyer de suite.

Agréez je vous prie les assurances de ma considération

*Distinguée*  
*F. Liszt*

Paris, ce 13 Mars 1825.

*A Monsieur — Monsieur de BIGARME, de l'Académie Royale  
de Musique, Rue Beaurepaire N° 24, Paris.*

*A L'ÉDITEUR SCHLESINGER*

[Paris, 1827].

Mon cher Monsieur Schlesinger,

Mon père et moi nous serons très charmés d'avoir le plaisir d'aller ensemble à Fleury; je passerai ici demain vers midi, si vous voulez nous pourrons partir alors à cette heure et nous tacherons de nous amuser; mais si dans le cas vous auriez quelque empêchement, veuillez bien avoir la complaisance de m'en prévenir.

Tout à vous  
F. LISZT.

Samedi soir.

De la même année 1827 (les seize ans de Liszt), le 10 mars, un catalogue d'autographes (bibl. Freud-Deschamps, vente du 2 mars 1923, N. Charavay) donne l'extrait d'un billet à M. Curie, qu'il invite à venir jouer des duos.

A l'Exposition du romantisme à la Bibliothèque nationale, en 1930, à côté d'un programme de concert de Liszt en 1827, on a pu lire le billet suivant, adressé à Victor Hugo:

S'il vous est possible de vous libérer une demi-heure dimanche matin — venez chez Erard — j'en serai bien heureux et fier.

P. n. v. d'admiration sympathique.

F. LISZT.

Si les lettres de Berlioz abondent en renseignements sur ses premiers rapports avec Liszt, commencés à son concert du 5 décembre 1830 (première audition de la *Symphonie fantastique*), celles de Liszt, au contraire, ne nous en font rien connaître, du moins à cette époque. Voici pourtant un billet, de 1834, insignifiant en lui-même, mais qui a le mérite de nous montrer quel intérêt le virtuose prenait dès lors au symphoniste français et à son œuvre.

A UN DAME DU MONDE

8 novembre 1834 [date de la poste].

Encore une impossibilité et des excuses! ... c'est à se donner au Diable vraiment ... mais le Concert de Berlioz, mais la *Symphonie fantastique* (1), mais ... mais ...

Aurez-vous un temps dans l'après midi de Lundi, — entre 3 et 5 par exemple — ou bien mercredi dans la matinée? — deux mots seulement et je suis à vos ordres, donc à vos pieds.

F. LISZT.

Ma<sup>dame</sup> ST OBERT, *Place Royale, 3, Paris.*

Comme complément au précédent chapitre: *Écrivains*, où sont citées des lettres de George Sand à Liszt et autres documents sur leurs rapports, reproduisons cette autre lettre:

A MADAME DUPIN

Paris, 9 Mars 1835.

L'abbé de Lamennais, Ballanche et George Sand me font l'amitié et l'honneur de venir passer quelques heures rue de Provence après-demain soir (lundi). J'ose à peine *en ma qualité de garçon* vous prier de vous réunir à ces trois grandes illustrations; mais ma bonne mère me charge expressément de vous dépêcher une quasi-invitation. J'aurais bien désiré vous voir chez vous Jeudi dernier, mais de fréquentes et violentes indispositions ne me permettent plus de disposer à mon gré du peu de moments que mes occupations excessives me laissent encore parfois.

---

(1) La série des concerts de Berlioz en 1834 fut inaugurée le 9 novembre. Au second concert fut donnée la première audition de la symphonie *Harold en Italie*.

Permettez moi d'espérer, Madame, que vous voudrez bien nous dédommager en quelque sorte lundi prochain et veuillez bien recevoir de nouveau l'expression de mes hommages les plus respectueux.

F. LISZT.

*Madame DUPIN — rue de Savoye 14 - près le pont neuf.*

Les lettres complètes de Liszt sont rares pour cette époque (1). Il nous faut aller sensiblement plus tard pour en pouvoir renouveler la série. Mentionnons seulement quelques extraits, souvent très intéressants, que nous donnent des catalogues d'autographes :

LISZT À PIERRE ERARD, [Vienne] 5 octobre 1838. — Éloge des pianos Erard. Liszt en a joué devant une assistance aristocratique, qui comprenait notamment l'ex-impératrice Marie-Louise. Critique de Dohler, Kalkbrenner, etc. (Cat. Charavay, vente Gadala, 1923).

A JULES JANIN, de Pise, le 28 avril 1839. — Il le remercie du bel article écrit sur lui. Ses amis et lui ont vidé une bouteille de champagne à la santé de J. Janin. " Et Dieu (ou le vin de champagne) aidant, je ne désespère nullement de barbouiller cette nuit même une demi-douzaine de pages de musique que je vous ferai avaler à mon retour à Paris et que vous garderez en mémoire de moi „. Liszt fait remettre à Janin le manuscrit d'une lettre sur les beaux-arts en Italie qu'il vient d'écrire. Il demande à Janin de la faire insérer dans quelque journal, l'*Artiste* par exemple; si sa littérature est agréée, il écrira d'autres lettres sur Rome, Pise, Florence.

En 1840, la *Revue des deux mondes* ayant publié un article contenant une allusion, à proprement parler injurieuse, au don du sabre d'honneur décerné à Liszt par ses compatriotes hongrois, celui-ci répondit par cette lettre, assez fière, qui fut insérée dans le n° du 15 novembre de la *Revue*.

---

(1) Il faut faire exception pour les lettres contemporaines des voyages de Liszt avec Madame d'Agoult en 1835 et années suivantes. Mais elles sont restées inédites et cachées pendant longtemps. En dernier lieu il en a paru un certain nombre dans le livre de M. Robert Bory : *Une retraite romantique en Suisse*; d'autre part, M. Daniel Ollivier en possède une collection importante, qu'il a promis de livrer prochainement à la publicité.

AU DIRECTEUR DE LA "REVUE DES DEUX MONDES",

Hambourg, 26 octobre 1840.

Monsieur

Dans votre revue musicale du 15 octobre dernier, mon nom se trouva prononcé à l'occasion des prétentions outrées et des succès exagérés de quelques artistes exécutants; je prends la liberté de vous adresser à ce sujet une observation.

Les couronnes de fleurs jetées aux pieds de M<sup>lles</sup> Elssler et Pixis par les dilettantes de New-York et de Palerme sont d'éclatantes manifestations de l'enthousiasme d'*un public*; le sabre qui m'a été donné à Pesth est une récompense donnée par *une nation* sous une forme toute nationale.

En Hongrie, Monsieur, dans ce pays des mœurs antiques et chevaleresques, le sabre a une signification patriotique. C'est le signe de la virilité par excellence; c'est l'arme de tout homme ayant le droit de porter une arme. Lorsque six des hommes les plus marquants de mon pays me l'ont remise aux acclamations générales de mes compatriotes, pendant qu'au même moment les villes de Pesth et d'Oldenbourg me conféraient les droits de citoyen et que le comitat de Pesth demandait pour moi des lettres de noblesse à Sa Majesté, c'était me reconnaître de nouveau, après une absence de quinze années, comme Hongrois; c'était une récompense de quelques légers services rendus à l'art dans ma patrie; c'était surtout, et je l'ai senti ainsi, me rattacher glorieusement à elle en m'imposant de sérieux devoirs, des obligations pour la vie, comme homme et comme artiste.

Je conviens avec vous, Monsieur, que c'était, sans nul doute, aller bien au delà de ce que j'ai pu mériter jusqu'à cette heure. Aussi ai-je vu, dans cette solennité, l'expression d'une espérance encore bien plus que celle d'une satisfaction. La Hongrie a salué en moi l'homme *dont elle attend* une illustration artistique après toutes les illustrations guerrières et politiques qu'elle a produites en grand nombre. Enfant, j'ai reçu de mon pays de précieux témoignages d'intérêt et les moyens d'aller au loin développer ma vocation d'artiste. Grandi, après de longues années, le jeune homme vient lui rapporter le fruit de son travail et l'avenir de sa volonté; il ne faudrait pas confondre l'enthousiasme des cœurs qui s'ouvrent à lui et l'expression d'une joie nationale avec les démonstrations frénétiques d'un parterre de dilettantes.



Il y a, ce me semble, dans ce rapprochement, quelque chose qui doit blesser un juste orgueil national et des sympathies dont je m'honore.

Veuillez, etc.

FRANZ LISZT.

Cette autre lettre, écrite au professeur de violon Massart, outre qu'elle apporte un nouveau témoignage de la complaisance de Liszt même pour de jeunes artistes qu'il ne jugeait pas devoir briller au premier rang, a en outre l'avantage, par son post-scriptum, de donner un renseignement nouveau quant aux derniers temps de sa liaison avec M<sup>me</sup> d'Agoult avec laquelle il a fait un dernier séjour dans l'île du Rhin nommée en tête de la lettre; après quoi la comtesse rentra à Paris tandis que lui-même partait pour Berlin.

Nonnenwerth, 16 octobre 1841.

Mon cher excellent Massart,

Je viens mettre votre bonté et votre amitié pour moi à une nouvelle épreuve, en vous recommandant M<sup>r</sup> Koettlitz, violoniste.

Ce jeune homme doit avoir un avenir, ou bien il n'aura rien, car son passé et son présent se résument dans un insuccès (pour ne pas dire *fasco*) qui lui déchet en partage à mon dernier concert de Cologne. Il a bon courage et sa famille fait de grands sacrifices en lui donnant les moyens de faire le voyage de Paris.

Venez lui donc en aide par vos conseils et vos efficaces leçons. Si je ne me trompe il a l'étoffe d'un violoniste de second ordre qui pourra occuper honorablement un assez bon poste en Allemagne. Mais pour cela il est important qu'il travaille d'arrache-pied avec vous. Parlez lui franchement et *malmenez-le* au besoin. Le pire des maux pour lui serait de l'entretenir dans des illusions qui n'aboutiraient qu'à des déceptions flagrantes de tout genre.

Encore une fois *je vous le recommande* et j'espère que par votre bienfaisante intervention il sera à même de faire d'ici deux ans une carrière profitable.

Dans 8 jours je pars pour Berlin où je compte arriver pour le 15 novembre. M<sup>me</sup> d'A. qui sera de retour à la fin d'octobre vous donnera de mes nouvelles plus au long.

Bien à vous de cœur

F. LISZT.

Monsieur MASSART — 18 rue S<sup>t</sup> Georges — Paris — par bonté de M<sup>c</sup> Koettlitz.

Encore un écho des relations mondaines de Liszt avant Weimar : l'extrait d'une lettre écrite à une comtesse, de Vienne, 28 février 1840 (Catalogue Liepmannssohn, Autographes, vente du 20 mai 1930) :

Je suis un archi-misérable, un archi-grossier, un archi... tout ce que vous voudrez, chère comtesse; mais vous êtes vouée aux archi depuis longtemps, et Dieu sait si je vous envie. A propos, savez-vous pourquoi je raffole toujours de l'Archiduchesse Hermine? Quelle aimable et charmante personne! et quelle miraculeuse rareté pour une princesse! Je tacherai bien de vous envoyer sa dédicace avant la fin de l'hiver... Que vous dire de Vienne que vous ne sachiez déjà beaucoup mieux?... » [Il ajoute que l'on est au carnaval à Vienne et qu'après demain il partira pour Prague et ira à Paris à la fin du mois.]

Entre temps, voici une définition vraiment belle du rôle et de la mission de Beethoven :

A UNE EXCELLENCE, Paris, 30 septembre 1842. — " Beethoven — ainsi que plusieurs grands génies dans l'histoire de l'art — est semblable au Janus de l'Antiquité. De ses deux faces, l'une est tournée vers le passé et l'autre vers l'avenir. Le Septuor marque en quelque sorte le point d'intersection et se trouve ainsi ajusté sans restriction, et par les dévots du passé, et par les croyants de l'avenir „ (Cat. Henrici-Liepmannssohn, 76).

Redescendons de ces hauteurs au niveau moyen des pianistes virtuoses et des fantaisies sur les opéras italiens.

A MADAME MARIE PLEYEL (1)

Madame,

Voici, chère et ravissante collègue, une fantaisie toute chargée et surchargée d'arpèges, d'octaves et de ces ternes lieux communs, prétendus brillants et extraordinaires, dont beaucoup d'autres de nos collègues, fort peu ravissants d'ailleurs, nous assomment et nous assassinent depuis bien longtemps, à tel point que nous en avons tous par dessus les oreilles.

Néanmoins, telle est la magie de votre personne et de votre talent, que, pour peu que vous ne dédaigniez pas de parcourir ces quelques pages de réminiscences avec vos inimitables doigts, je ne fais aucun doute qu'elles ne paraissent neuves et ne produisent le plus magnifique effet.

Schott, que notre ami commun Berlioz (2) compare un tant soit peu ingénieusement à la Belle au bois dormant, car certes

(1) En lui offrant la dédicace d'une fantaisie sur les motifs de la *Norma*.

(2) " Notre ami commun Berlioz „, est-il écrit à Marie Pleyel, l'ancienne M<sup>lle</sup> Moke! Liszt avait l'instinct du pince sans rire!

il ne dort guère quand il s'agit de publier un tas de bonnes ou mauvaises choses, est entièrement de mon avis à cet égard.

L'auteur et l'éditeur réclament donc humblement votre patronage pour cette composition fort composite, et la mettent à vos pieds et entre vos mains : celui-ci en vous priant de la faire entendre souvent au public, qui ne saura se lasser de vous admirer, et moi, en vous demandant d'être plaint quelque peu de ne pas mieux savoir employer mon temps qu'à écrire toutes sortes de fadaïses.

Mille hommages toujours renouvelés.

Weimar, Janvier 1844.

F. LISZT.

(Imprimé dans le *Ménestrel* du 4 février 1844).

Voici un autre témoignage de l'activité voyageuse de Liszt à cette époque de sa vie ; elle s'exerçait alors dans les villes du midi de la France.

A UN AMATEUR DE NÎMES

Montpellier, 17 aout 44.

Hélas ! non, mon cher Monsieur Carrouge, je n'aurai plus le plaisir de vous revoir à Nîmes. *Away ! Away !* Comme Mazeppa, il me faut courir étalé sur mon malheureux piano, et noué et rivé à lui, sans avoir même *la pelisse* du hetman en expectative, ni les lunes d'Herschel pour distraction de voyage!...

Mais je ne veux pas me laisser aller à mes plaintes aujourd'hui, car j'ai vraiment trop à vous remercier de votre charmant envoi. J'ai sauté d'abord sur les beaux vers que vous ont inspirés les Aliscamps. Le souvenir des uns reveillera désormais dignement celui des autres dans mon esprit — et, grâce à vous, mon double voyage d'Arles se trouve ainsi complété.

M.<sup>r</sup> de Kirchmayer me charge de tous ses remerciements ; je suis vraiment embarrassé de ce surcroît de reconnaissance et n'imagine pas comment je réussirai à m'acquitter un tant soit peu envers vous. Veuillez bien, cher Monsieur Carrouge, me tenir compte de ma bonne volonté et agréer de nouveau l'expression de mes sentiments les plus affectueusement distingués et les plus cordialement dévoués.

F. LISZT.

Soyez assez bon pour me rappeler au bon souvenir de M. Frestum (?) ; M.<sup>r</sup> Laurens lui fera parvenir les 3 partitions qu'il a bien voulu me confier.

C'est au cours de cette même année 1844 que Liszt, ayant rompu ses relations antérieures avec Madame d'Agoult, reprit leurs enfants : il en a été parlé dans un précédent chapitre, où furent reproduits quelques extraits de lettres de la comtesse à Georges Herwegh.

Au sujet de cet épisode de leur vie sentimentale, qui a si fort piqué la curiosité, M. Jean Chantavoine a fait cette remarque : " L'histoire succédera à la légende le jour et le jour seulement où sera publiée la correspondance de Liszt avec la comtesse d'Agoult „. On avait pu craindre que cette correspondance n'existât pas ou qu'elle eût été détruite. Il n'en est rien. M. Daniel Ollivier, leur petit-fils, qui déjà a fait éditer un volume de *Mémoires* de la comtesse d'Agoult, en a conservé des éléments importants et en a fait paraître récemment un recueil. Il y aura lieu de revenir sur cette précieuse documentation.

Voici d'autre part un fragment qui forme contre-partie aux lettres de M<sup>me</sup> d'Agoult et de Georges Herwegh, citées précédemment, au sujet de la revendication des enfants par leur père. Ces lignes sont détachées d'une lettre de l'année suivante, adressée par Liszt à un correspondant qu'il appelle " mon illustre et vénérable ami „ et à qui il parle avec beaucoup de déférence :

Grenoble, 18 mai 1845 (1).

Liszt explique sa situation à l'égard de ses enfants, affirmant qu'il a gardé là-dessus beaucoup de discrétion. Il ajoute :

Je me crois autorisé à supposer que *d'autre part* il n'a pas été gardé la même réserve, le même silence.

En ce qui concerne les enfants, Liszt s'explique sur deux points : 1<sup>o</sup> leur éducation, 2<sup>o</sup> leur position par rapport à la légalité. Sur le premier :

Il me paraît difficile de trouver un meilleur *terme moyen* que celui que j'ai adopté l'année dernière sur la proposition

---

(1) Dans une lettre écrite par Berlioz à sa sœur Adèle, le 6 juin 1845, il est question des concerts que Liszt venait de donner à Grenoble. " Nancy (son autre sœur, mariée dans cette ville) a été toute bouleversée par le jeu de Liszt. Elle regrette qu'à son passage à Grenoble il n'ait rien joué de mes compositions : je suis ravi de cela au contraire ; rien ne me déplait davantage que ces travestissements de l'orchestre en piano „. Voy. *Le Musicien errant*, pp. 105-106.



de M<sup>me</sup> d'A. Ma fille aînée est on ne peut mieux élevée chez M<sup>me</sup> Bernard... 3000 francs par an que j'envoie régulièrement de quatre en quatre mois à M. Massart (1) (encore sur la la demande de M<sup>me</sup> d'A.)... Cosima, plus jeune et d'une santé plus délicate, ne saurait être mieux soignée que chez ma mère, qui l'adore et qui depuis cinq ans a constamment gardé chez elle mes trois enfants en leur prodiguant toute sa sollicitude et sa tendresse.

Mon désir et ma volonté, ainsi que je viens de l'écrire à M<sup>me</sup> d'A., sont donc que rien ne soit changé dans la condition présente de ces enfants, que d'ailleurs M<sup>me</sup> d'A. elle-même a non seulement approuvée mais déterminée il y a dix mois...

La ligne de conduite suivie par M<sup>me</sup> d'A. en dernier lieu à mon égard me met dans l'impossibilité de lui confier exclusivement quant à présent la charge de mes enfants.

Sur la question de la légalité:

Mes enfants ne peuvent en aucune façon être considérés comme *Français*. [L'une est née à Genève, l'autre à Cosme, le troisième à Rome]. Ils sont, bon gré malgré, *Hongrois*, et comme tels justiciables de la loi du pays. Ce que j'ai donc de meilleur et de plus concluant à faire dans l'intérêt de leur avenir, c'est de demander leur *légitimation complète*.

Liszt invoque ici l'exemple et le précédent de Paganini; puis il conclut:

C'est donc de Vienne et nullement de Paris que j'attends la solution définitive... et mes folies de jeunesse seront aussi honorablement réparées qu'il m'est donné de le faire.

Finissons-en momentanément avec ces questions de paternité en donnant une lettre que Liszt, au moment du mariage de sa fille aînée Blandine avec Émile Ollivier, écrivit au père de son gendre, Démosthène Ollivier, ancien révolutionnaire de 1848 et proscrit du 2 décembre. Nous avons eu communication de ce document, bien digne d'être conservé dans les archives de la famille, à l'obligeance de M<sup>me</sup> G. Troisième, fille du second mariage d'Émile Ollivier.

---

(1) Voir ci-dessus la lettre de Liszt à Massart, de Nonnenwerth, 16 octobre 1841, dont le dernier paragraphe nous montre que ce violoniste avait les confidences de Liszt et de M<sup>me</sup> d'Agoult.

FRANZ LISZT À DÉMOSTHÈNE OLLIVIER

Monsieur

La satisfaction que m'a causée la visite de votre fils et les relations de parfaite confiance et de sincère amitié qui se sont établies entre nous durant les quelques jours qu'il a passé ici, me conduisent naturellement à vous associer aux sentiments dont nos cœurs sont remplis. Oui Monsieur, je souscris pleinement aux éloges qui m'avaient été faits du caractère et de la capacité d'Émile; c'est une noble et rare nature dont nous pouvons à bon droit être fiers l'un et l'autre — et c'est avec une entière sérénité qu'on peut s'attendre à lui voir accroître d'année en année l'honneur déjà fort brillant de son nom, en même temps que consolider par la douceur et la droiture de son esprit le bonheur de son intérieur. Ma fille, j'en suis convaincu, ne manquera pas à la tâche que son affection lui rend si aisée, et il ne me reste qu'à vous prier, Monsieur, de me conserver les sentiments de bienveillance que vous m'avez déjà prouvés et de vous renouveler l'expression de mon très sincère et dévoué attachement.

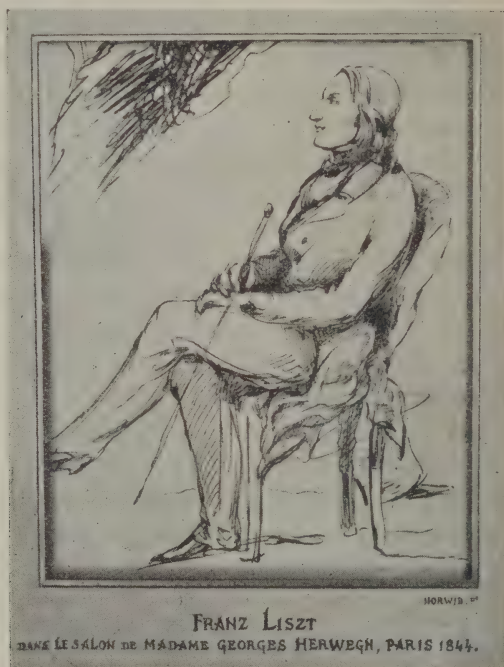
F. LISZT.

Weymar, 6 Janvier 1858.

P. S. - Je pense qu'il m'est inutile d'ajouter que toutes les questions d'affaires ont été entièrement et légalement réglées.

Pendant les séjours que Liszt fit en France au temps de la rupture, il ne renonça pas à fréquenter le monde dans lequel son ancienne compagne avait gardé des amis fidèles: en voici pour témoignage un portrait à la plume qui fut dessiné, à ce moment même, chez les Herwegh. L'artiste y est représenté sous un aspect assez différent de celui sous lequel le montrent d'autres images, antérieures ou postérieures. L'original de cette pièce curieuse a été confié au Musée Herwegh, à Liestal (canton de Bâle-campagne), par M. Marcel Herwegh, qui veut bien nous permettre d'en reproduire le fac-similé (réduit).

En 1845 (en août) eurent lieu à Bonn les fêtes pour l'inauguration du monument à Beethoven. Liszt avait eu une grande part d'initiative à la souscription qui permit de l'ériger. Voici un extrait d'une lettre dans laquelle il parle des difficultés qu'il rencontra, et en même temps du concours amical et désintéressé qu'il trouva de la part de Berlioz.



A BREIDENSTEIN, 4 p. aut. s. d. — Liszt annonce à son correspondant qu'il vient de donner au Conservatoire de Paris son dernier concert dont le produit est destiné à la souscription pour le monument de Beethoven. " La recette s'est élevée à près de 7.000 francs, mais les dépenses ont été plus considérables que je ne pensais, attendu que tous les musiciens, à l'exception de M. Berlioz qui dirigeait l'orchestre, se sont fait payer. Le droit des pauvres a été impitoyablement prélevé et les membres de la famille royale qui assistaient à ce concert n'ont jusqu'à cette heure encore rien envoyé... L'effet a été immense, je dirais volontiers unique... " (Catalogue de lettres autographes, Simon Kra, n° 4, et Bibliothèque de M. Georges-Emmanuel Lang, Cat. N. Charavay, 1926).

Pourquoi, après cela, les appréhensions contenues dans cette autre lettre? Nous ne chercherons pas à l'expliquer.

Destinataire et date inconnus. — Liszt refuse de jouer à Berlin; il craint un horrible fiasco (Cat. N. Charavay, vente du 26 mai 1926).

Cette autre lettre mérite d'être lue avec une attention particulièrement sympathique, à cause de la personnalité de celui qu'elle concerne principalement: César Franck, alors âgé de moins de vingt-trois ans. La recommandation de Liszt en sa faveur, auprès d'un autre grand artiste, fut suivie d'effet: la salle du Conservatoire fut concédée au jeune compositeur qui, le 4 janvier 1846, y donna la première audition de *Ruth*.

AU PEINTRE ARY SCHEFFER

Mon cher ami,

M. César-Auguste Franck, qui a le tort: 1° de s'appeler César-Auguste; 2° de faire très sérieusement de la belle musique, aura l'honneur de vous remettre ces lignes. Meyerbeer vous a confirmé l'opinion que je vous avais exprimée sur son oratorio de *Ruth* et le *sincère* suffrage du grand maître me paraît d'un poids décisif.

Ce qui importe maintenant pour ce jeune homme, c'est de se faire jour et place. S'il pouvait y avoir pour les productions musicales comme pour la peinture des expositions annuelles ou décennales, nul doute que mon recommandé ne s'y distinguât de la façon la plus honorable, car parmi les jeunes gens qui suent sang et eau pour arriver à coucher quelques idées sur un méchant papier de musique, je n'en sache pas trois qui le vaillent. Mais il ne suffit pas de valoir quelque chose, il faut encore et surtout se faire valoir.

Pour arriver à ce résultat, il y a bien des obstacles et bien des degrés à franchir. Lui, aura probablement plus de peine que d'autres, car ainsi que je vous l'ai dit, il a le tort de s'appeler César-Auguste et ne me paraît guère d'ailleurs posséder ce bienheureux *entregent* qui fait qu'on se fourre partout. C'est peut-être une raison pour que des gens de cœur et d'intelligence lui viennent en aide et la noble amitié que vous me portez depuis plusieurs années me fait espérer que vous excuserez ce qu'il peut y avoir d'indiscret dans la démarche que je fais aujourd'hui.



Le but de ces lignes est donc tout simplement :

Que vous ayez la bonté de faire toucher deux mots à M. de Montalivet sur le mérite particulier de M. Franck, et de persuader Son Excellence de lui accorder la salle du Conservatoire pour exécuter son oratorio dans le courant de l'hiver.

Quel que soit le résultat de cette négociation, je vous serai reconnaissant de la part que vous aurez bien voulu y prendre et viendrai vous en remercier avant peu.

Tout à vous d'admiration et de sympathie

F. LISZT.

Nancy, 12 novembre 1845.

Groupons ici quelques extraits de lettres écrites par Liszt à Fétis de 1840 à 1859, et peut-être plus tard, quelques-unes, non datées, étant probablement postérieures; nous les trouvons mentionnées dans le catalogue Charavay, correspondance de F. J. Fétis, vente du 30 avril 1910.

LISZT À FÉTIS, Liverpool, 15 décembre 1840. — Il va donner des concerts à Bruxelles. " Quelque boiteux qu'aient été nos rapports passés, je me plais à croire que le temps est arrivé où nous pourrions nous entendre et nous apprécier mutuellement. L'antagonisme du critique et de l'artiste ne profite en définitive ni à l'un ni à l'autre. Au lieu de perdre le temps à se combattre et à se dire des sottises, ne vaudrait-il pas mieux, une fois pour toutes, bien poser les termes de la question et s'entr'aider franchement? „

17 mars 1841. — Liszt remercie Fétis pour son article de la *Gazette musicale*: " En le lisant, j'ai éprouvé ce contentement sérieux, cette fierté noble (si rarement ressentie!) que donne le plaisir d'être compris et jugé par un homme qui a le droit de vous juger et dont c'est la peine d'être compris „

22 octobre 1849. — Il lui demande rendez-vous pour prendre connaissance de son projet d'ouvrage où il indiquera ses idées sur l'avenir de l'art. Il lui soumettra dans quelques mois la partition de son ouverture du *Tasse*, accompagnée d'un autre travail symphonique d'après la poésie de Victor Hugo : *Ce qu'on entend sur la montagne*.

Weimar, 15 mars 1855. — Il lui demande de faire copier les partitions exécutées à ses Concerts historiques, ainsi que le discours en français rédigé par Fétis pour le public. Cette demande est faite de la part du grand-duc de Weimar, qui désire posséder ces ouvrages dans sa bibliothèque. Liszt lui enverra les partitions de ses poèmes symphoniques à la fin de l'année. " Il est à craindre qu'on y trouve passablement de *futur*, ou plutôt du *conditionnel*, qui exige toutes sortes de conditions. Quoi qu'il en soit, je ne saurais m'y prendre autrement, et lors même qu'il m'arriverait de faire de la musique indigérable, je n'en resterais pas moins avec une sincère et haute estime. Votre très affectionné et incorrigible

F. LISZT „

Weimar, 17 septembre 1859. — Il le remercie de vouloir bien examiner ses œuvres afin d'en dégager le caractère véritable. Il le prie de lui communiquer la partition de son *Paradis perdu*, ainsi que de ses compositions d'église. Détails sur ses projets.

Le même catalogue comprend encore l'annonce d'une vingtaine de lettres ou billets de moindre importance au même Fétis. — Un autre (Charavay, vente du 29 mai 1911) mentionne, outre une lettre en allemand du 14 juillet 1855, une en français, de Weimar, 14 septembre 1884 (?), annonçant les épreuves d'une des Rapsodies hongroises.

Voici maintenant un récit de voyage en France :

A PIERRE ERARD

[Décembre 1845].

Mon cher Erard,

Je te dois un bulletin de ta victoire de Nantes ; elle a été bien brillante et bien complète je t'assure ! Mais aussi quel instrument ou plutôt quelle masse d'instruments dans ce piano à queue ! Il n'y a vraiment qu'un mot à dire, à répéter, à écrire sur toutes les touches, comme Monsieur de Voltaire écrivait sur toutes les pages d'*Athalie* : Admirable ! Admirable ! Admirable !

Bewler, qui s'est conduit avec tout plein de tact et de bonne grâce pendant mon séjour de Nantes, ne s'explique pas la réunion de qualités qui semblent s'exclure : une extrême légèreté du clavier avec un volume de sons aussi puissant. Pour moi je ne cherche jamais à rien expliquer et pour cause ; mais je m'en arrange à merveille. Après trois concerts consécutifs de 7 morceaux de piano chacun, je n'ai pas éprouvé la moindre fatigue dans les doigts, et sauf erreur je ne crois même pas avoir manqué un seul passage. C'est la première fois que pareille chose m'arrive avec d'aussi magnifiques instruments que les Erard ; voir même avec d'autres instruments moins magnifiques et peu chers, parisiens ou anglais. A Vienne seul, je te l'ai dit, on savait jusqu'ici faire des pianos au goût de mes doigts et les pianos que Boisselot m'envoya en Espagne s'en rapprochaient pour le toucher : de là ma prédilection, justifiée d'ailleurs.

On aura beau dire et beau faire, il faudra désormais *des claviers de femme*, légers, sûrs et enfonçant peu pour les pianistes qui tiendront à ne pas s'enfoncer beaucoup, et à sortir des *ronds de puits* de nos *ci-devans* ! Et pour ton très humble serviteur

et ami en particulier, tâche de lui tenir toujours prêts, sellés et bridés, des *purs sang* comme celui de Nantes, pour la plus grande gloire du N° 13 de la rue du Mail.

Demain concert à Angers. Lundi concert dans les salons du Conservatoire Brewler où l'on appréciera encore bien mieux qu'au théâtre toutes les nuances et perfections inhérentes à ton produit codal. La fin de la semaine prochaine, je la passerai à Rennes, et du 5 au 8 janvier je serai de retour à Paris (pour 4 à 5 jours) sans avoir l'air d'y être comme de coutume. Tu me donneras une bouteille de ton excellent Bourgogne et je tâcherai de conter des histoires gaies à ta femme à laquelle tu baiseras les mains en attendant pour moi. Quant à Lise, embrasse-la avec effusion et vigoureusement : tu sais que ce sont mes fidèles amours depuis 20 ans !

Bien à toi de vieille et sincère amitié.

F. LISZT.

Ne prends pas la peine de me répondre : tu n'en auras pas le temps.

Vendredi 26 décembre 1845, Angers. — J'écris avec d'infâmes plumes d'auberge qui rendent mon écriture encore plus illisible que de coutume. Quelle prétention, n'est-ce pas ? mais j'en suis pétri à ce qu'ils prétendent les imbéciles ! Hein !

(Collection Bachimont).

AU MÊME

Weimar, 22 Avril 1850.

Cher Erard,

C'est une triste coutume, quoique souvent presque inévitable, de réserver et d'ajourner ses plus anciens et plus excellens amis.

Pour ma part, tout en la pratiquant d'occasion, je ne saurais bien en prendre mon parti, et j'en étais à me faire de véritables reproches d'avoir laissé partir ma mère sans la charger de quelques lignes pour t'assurer de ma constante amitié ainsi que de ma reconnaissance pour les bontés et les attentions que tu continues à témoigner à mes enfants ainsi qu'à grand'maman, quand ta lettre du 20 mars m'est parvenue par l'intermédiaire de Monsieur Heimann de Cologne. Le choix que tu as fait de cette ville pour un dépôt officiel de tes instruments me paraît fort bien approprié, car non seulement toutes les communications avec le Nord de l'Allemagne sont très promptes et aisées

par Cologne, mais encore il y a sur toute cette ligne du Rhin des habitudes d'aisance luxueuse qui rendent l'acquisition des pianos d'Erard plus facile.

Je te remercie bien cordialement de tout ce que ta lettre contient d'amical pour moi, et ne manquerai certainement pas de me conformer à tes intentions et recommandations par rapport à l'établissement de Cologne, ce qui m'est à la fois un devoir et un plaisir. Depuis nombre d'années j'ai constamment dit et répété en nombre de circonstances et de lieux que les pianos d'Erard étaient les premiers, les plus complets et les plus parfaits du monde; qu'ils offraient aux pianistes les ressources les plus abondantes et les plus variées et venaient de la sorte très efficacement en aide à leurs succès. Cette opinion, qui a toute l'évidence d'un fait, s'est généralisée en Europe, et je me flatte d'y avoir notablement contribué.

Si toutefois, dans telle ou telle occasion, j'ai cru ne point devoir entraver l'essor des industries locales et nationales, si à Cologne, Vienne, Pétersbourg, Madrid, dans mes très nombreux concerts, j'ai joué également des instruments provenant des autres fabriques, j'ai l'entière conviction de n'avoir en cela ni manqué à notre amitié, ni ne m'être montré inconséquent à l'opinion de la supériorité de tes pianos qu'incessamment j'établissais de par la double autorité de mon talent et d'un caractère dont l'honneur et le désintéressement sont restés hors d'atteinte.

En agissant différemment, lors même qu'on ne mettrait pas en ligne de compte les embarras dans lesquels je me serais trouvé dans les nombreux cas où tes pianos, soit pas suite de malentendus avec ta maison, soit simplement par suite d'accident ou de nécessité, sont venus à me manquer, je t'aurais à coup sûr moins bien et moins intelligemment servi.

Mieux vaut un franc ennemi  
Qu'un maladroit ami

a dit le bonhomme Lafontaine. Or, pour ne point tomber dans cette maladresse que symbolise si bien le pavé de l'ours, il faut de la mesure et un sens droit et élevé des choses. En résumé, il est possible que d'autres artistes aient mieux fait *l'affaire* de tes pianos. Pour moi, je me persuade que j'ai sérieusement servi



les intérêts durables de ta maison par la ligne de conduite que j'ai adoptée et par l'influence que j'ai pu ainsi exercer sur sa réputation.

Cela dit et entendu, j'aurai un véritable plaisir, mon cher ami, de faire ample connaissance avec le nouveau produit à *pédales* dont tu me parles. Il y a longtemps que je t'avais demandé une construction de ce genre avec un troisième clavier d'orgue expressif en surplus. Je t'avoue même que depuis plus de huit ans j'attache une extrême importance à l'essai d'un instrument tel que celui dont je t'avais indiqué le plan en 42, mais tu n'accueillis alors cette idée qu'avec un sourire d'incrédulité : peut-être t'y habitueras-tu *poco à poco* ! ..... En attendant je suis charmé d'apprendre que tu l'as réalisé en partie et si, comme il est probable, l'événement qui décide de ma vie entière arrive vers la fin de cette année à une heureuse solution (1), je te demanderai alors de m'envoyer ton piano à pédales à Weimar, où il m'est doux d'accepter le noble et intelligent abri que m'y fait une Cour qui a droit à toute ma reconnaissance.

Avant le printemps prochain je compte avoir terminé mon "Sardanapale", (opéra italien en trois actes (2)) et aussi quelques ouvrages symphoniques, qu'il me faudra nécessairement trimballer bientôt au grand marché de Londres ou Paris. Mes séances de piano se trouvent naturellement un peu délaissées par suite des occupations qui absorbent tout mon temps : mais, heureusement, il ne manque guère de pianistes en ce monde. Bon Dieu ! quelles avalanches de célébrités, quelles inondations de concerts vous avez à Paris et Londres ! Ne faudra-t-il pas s'aviser bientôt de donner des concerts au bénéfice des *victimes* de ces avalanches, de ces inondations diluviennes ? ..... Quant à moi sans précisément afficher mon "retirement of public life", j'ai fermé mon piano bel et bien pour longues années à Elisabethgrad en Russie où j'ai donné mon dernier concert en septembre 1847, lors de la grande revue qu'y passa l'Empereur et je me félicite bien sincèrement de me trouver ainsi depuis près de trois ans complètement en dehors de la vie des concerts. Le Ciel aidant, j'espère bien n'y jamais rentrer.

---

(1) Première mention, dans ces lettres, de l'union de Liszt avec la princesse Wittgenstein.

(2) Cet ouvrage, dont il est question dans une autre lettre, n'a pas été représenté et ne semble pas avoir été achevé.

Dorénavant il me reste d'autres chats à fouetter, et je n'ai pas perdu l'espoir de m'en acquitter convenablement.

Quoi qu'il advienne, garde moi, cher Erard, ta vieille et excellente amitié sur laquelle je me plais à compter. Sois assez bon pour me rappeler avec un tendre respect au souvenir de madame Erard, de Lise et de ta sœur; et veuillez bien en toute occasion disposer

de ton très sincèrement dévoué et affectionné

F. LISZT.

*P.S.* Monsieur Rittmüller, de Göttingue, que je connais depuis huit années comme un homme des plus honorables et un des meilleurs facteurs de piano en Allemagne, venant me demander quelques mots de particulière recommandation pour toi, je le charge de cette longue lettre! Quoique je sois devenu excessivement sobre et parcimonieux en fait de recommandations ces dernières années, durant lesquelles l'inconvénient d'un trop grand nombre de relations s'est particulièrement fait sentir à moi, je n'hésite pas à te recommander amicalement Monsieur Rittmüller, persuadé qu'il ne manquera pas de répondre comme il convient à l'accueil que je te prie de vouloir bien lui faire.

Notons encore au passage ce fragment de lettre où Liszt se préoccupe des conditions auxquelles doit obéir un poëme à mettre en musique:

DESTINATAIRE INCONNU, 1848. " Laissez moi fixer votre attention sur ce point: c'est très rigoureux, très absolu au besoin; plutôt dans la manière de Byron que dans celle de Walter Scott; d'un genre enfin qui soit peu de genre... Ne prenez point ceci pour de l'ambition de ma part, c'est bien plutôt de la modestie, car je suis persuadé qu'il est plus aisé de saisir au passage quelque ilot escarpé que de naviguer jusqu'à ces rivages fortunés où règnent les températures mesurées et les vents alizés des œuvres des maîtres... » (Cat. S. Kra, n° 6).

Depuis longtemps cependant Liszt avait des ambitions plus hautes que celle d'être un simple pianiste, fût-il génial. Il voulait créer. Dans une lettre de jour de l'an écrite à sa mère le 28 décembre 1851, nous cueillons ces quelques phrases, dont la première fait allusion à cette direction nouvelle de son esprit:

Ma santé va bon train et le talent que j'ai à tâche de développer assidûment continue de porter ses fruits. Ce sont maintenant ceux d'une autre saison qu'il y a dix ans, mais je les tiens pour meilleurs que les précédents.

Dans la même lettre, Liszt rappelle que deux de ses enfants sont nés dans le mois de décembre; il espère que l'occasion viendra bientôt de fêter en famille le *Weihnachtsbaum*. — Il prie aussi sa mère de le rappeler au souvenir d'Erard et de lui annoncer que, lorsque le personnel du théâtre de Weimar sera complété, il fera représenter *Olympie* (de Spontini); il compte aussi donner dans l'année *La Vestale* et *Cortez*.

Les " fruits d'une autre saison „ dont il est question dans le premier paragraphe de cette lettre, c'étaient les compositions de grande envergure, poèmes symphoniques, musique religieuse, que Liszt concevait et dont il avait déjà réalisé une partie. L'on sait qu'il trouva grande résistance à faire admettre cette évolution. Sa correspondance avec Schlesinger, l'éditeur parisien, fondateur de la *Gazette musicale*, chez qui il avait fait paraître ses premières œuvres et ses premiers écrits, nous édifie amplement à cet égard. D'une première lettre, nous ne pouvons donner que des extraits; d'autres suivront dans leur intégralité.

LISZT À SCHLESINGER, Halle. 19 octobre 1850. — Il parle de ses amis Raff, Joachim, Richard Wagner, et de sa situation à Weimar. Il le prie de présenter son *Sardanapale* à Lumley, directeur du Théâtre Italien. " Mais aurez-vous assez d'aplomb amical pour engager pertinemment Lumley à monter convenablement un ouvrage italien de ma façon? „ Il parle en terminant du *Lohengrin* de Richard Wagner " qui est l'œuvre dramatique la plus extraordinaire que l'Allemagne ait produite depuis nombre d'années „ (Catalogue de vente, Eugène Charavay, 19 janvier 1887).

L'éditeur, ayant toujours considéré Liszt comme un pianiste, ne veut pas changer ses habitudes ni celles de son public: il refuse de mettre son journal au service de ce qu'il considère comme un caprice causé par la vanité du virtuose. Mais celui-ci proteste et insiste.

#### LISZT À SCHLESINGER

Il semble, mon cher Maurice, que vous ayez pris à tâche de mal entendre le français (passablement intelligible pourtant) de votre ancien collaborateur. N'importe. Il n'a pas été question de moi dans la *Gazette* depuis le mois de Juin dernier, c'est à dire depuis mon départ. L'article de d'Ortigue, qui date de près d'un an bientôt, ne disait d'ailleurs mot de mes compositions.

J'ai eu la faiblesse de désirer que l'article de mon ami fût inséré, et je me souvenais encore du désir que Stoepel me témoigna un jour chez vous de faire un article détaillé sur plusieurs choses qu'il avait entendues de moi. À cela vous me répondez que *cela me ferait nécessairement du tort ; que cela ressemblerait à de la camaraderie*, etc. etc.

J'avoue que j'ai le malheur de ne comprendre absolument rien à cette façon d'intérêt et de camaraderie.

Quoi qu'il en soit je viens de renvoyer à ma mère l'article en question ; elle vous le fera remettre de nouveau.

Vous l'insérerez soit en petits, soit en gros caractères (cela n'y fait absolument rien) si vous voulez me faire plaisir.

Vous le rendrez une seconde fois si vous voulez me contrarier et même me blesser.

Parfaitement libre à vous ; mais de grâce ne vous excusez plus sur la *camaraderie* et sur *le tort que vous me feriez* etc. etc.

— Les conseils que vous me donnez relativement à mes morceaux sont bons et ont leur valeur ; j'en profiterai en temps et lieux ; en attendant je vous en sais gré et vous en remercie. *Ma position n'est pas celle de tout le monde ; mon talent et mon ambition non plus.* Je vous demande toujours mes trois ou quatre ans — nous verrons ensuite.

Dans quelques jours vous recevrez les *Reminiscences de la Juive* imprimées — je viens d'en corriger les dernières épreuves.

Quant à ce que vous me dites sur le bénéfice que le marchand doit faire sous peine de fermer boutique, je suis parfaitement de votre avis. Mais pourquoi, puisque vous me parlez de l'intérêt que vous prenez à moi, ne me proposez vous pas un arrangement précis pour la vente de ma musique ? Je désirerais que vous me disiez à ce sujet “ *Il me faut tant par cent pour pousser votre musique* „ ; vous savez que je suis tout disposé à accepter toutes les conditions raisonnables.

Adieu — répondez-moi sur ce dernier point ; je vous le répète, je serai charmé de vous avoir encore plus d'obligation ; le temps viendra peut-être bientôt où je pourrai mieux m'acquitter.

Tout à vous

F. L.



Deux raisons expliquent pourquoi je ne vous envoie plus d'articles: 1<sup>mo</sup> les nombreuses fautes d'impression qu'on a faites dans mes premiers; 2<sup>do</sup> l'*histoire* de l'article de M<sup>r</sup> Ryan.

La discussion se poursuit quelque temps encore, ainsi qu'en témoignent plusieurs autres lettres, du même au même, que garde la Bibliothèque du Conservatoire, quelques-unes assez vives, une dernière froide et diplomatique, par laquelle Liszt annonce qu'il cesse de faire partie de la rédaction de la *Gazette musicale*.

Après quoi, il se tourne vers la concurrence. Il y a à Paris un autre journal de musique, la *France musicale*, dirigé aussi par un éditeur, Escudier (1): c'est à lui que Liszt offre sa collaboration.

A ESCUDIER

[Weimar, mars 1852].

Mon cher Monsieur,

Je vous remercie fort sincèrement de l'envoi que vous m'avez fait de *La Semaine* et *Le Pays* et vous prie de vouloir bien vous faire l'interprète de tous mes sentimens obligés auprès de M<sup>r</sup> Dèfresne et de M<sup>r</sup> Burquet qui ont eu la bonté de dire des choses charmantes à propos de mes modestes pages. Ne doutant pas que les bons soins que vous avez pris en cette circonstance n'y soient pour beaucoup, c'est encore à vous que je reporte une bonne part de mon obligation. Je vous l'aurais immédiatement exprimée si les répétitions de *Cellini*, interrompues par des maladies de chanteurs, n'étaient reprises et n'occupaient beaucoup de mon temps en ce moment. *Cellini* pourra être donné d'ici à 10 ou 15 jours (2). C'est par erreur qu'il a été annoncé que M<sup>r</sup> Berlioz l'aurait

---

(1) Marie et Léon Escudier, frères, " dont les noms sont inséparables ", a dit Fétis, et qui dirigèrent ensemble une maison d'édition prospère pendant une trentaine d'années, des environs de 1840 à 1870 à peu près. Ils furent aussi critiques musicaux, notamment au *Pays*, *Journal de l'Empire*.

(2) *Benvenuto Cellini*, de Berlioz, fut représenté à Weimar le 20 mars 1852, sous la direction de Liszt, pendant que l'auteur était en Angleterre.

dirigé s'il était venu assister à la 1<sup>re</sup> représentation; je lui ai proposé, s'il venait à Weymar, de donner un concert en son nom et profit, qu'il eût naturellement dirigé, mais dont le programme n'eût embrassé que les symphonies d'*Harold* et de *Roméo* que j'ai fait étudier à l'avance (1). C'est par erreur aussi qu'il est dit aux *Nouvelles* du dernier numéro de votre journal que plus de 200 personnes s'étaient rendues de Weymar à Schwerin pour entendre le *Tannhäuser* de M<sup>r</sup> Wagner. C'est bien à Weymar, qui a été le premier théâtre après Dresde à monter cet opéra, qu'il arrive à chacune de ses représentations beaucoup d'étrangers, de Leipzig, Berlin, etc. et les habitans de Weymar n'auraient vraiment pas lieu d'aller jusqu'à Schwerin pour l'entendre.

Relativement à l'offre que vous me faites de vous faire tenir quelque nouveau manuscrit pour la *France musicale*, j'ai à vous communiquer une proposition; mais comme son entier accomplissement demandera sans doute un ou deux ans, vous trouverez tout simple, j'espère, que désirant retirer quelque avantage de ma plume, sans trop élever mes prétentions, je vous demande que nos arrangements soient mis par écrit dans un Duplicat signé de nous deux, afin que ni l'oubli, ni les malentendus, ou autre accident qu'il est toujours bon de prévenir, ne vienne les déranger.

S'il vous convient de publier à mesure que je les enverrai quelques articles assez développés sur les principales œuvres de M<sup>r</sup> Berlioz — *Harold* et *Cellini* d'abord, ensuite *Roméo*, le *Requiem*, etc. — je voudrais, après qu'ils auront tous paru dans votre journal, que vous les publiez dans le même format, etc. que le *Chopin*, ce qui fournira un tout non *biographique*. Sur cette publication faite à vos frais, après que le dernier article en aura paru dans la *France musicale*, comme prix d'auteur, je demande seulement pour mon honoraire 300 exemplaires qui seront cédés par moi et à mon profit à un libraire d'Allemagne dont je vous ferai savoir le nom afin qu'il soit imprimé sur le volume comme celui de Haertel sur le *Chopin* (2).

---

(1) Ce projet ne fut réalisé qu'en novembre de la même année.

(2) Il n'a été donné aucune suite à ce projet, conçu par Liszt, de consacrer un livre à Berlioz et son œuvre, comme il l'avait fait pour Chopin.

Avec cette lettre il vous sera remis une minute de l'arrangement que nous signerions et accomplirions sans nul doute en gens loyaux.

Si cette proposition vous agréé, l'article *Harold*, qui serait le premier à être publié dans le journal, peut vous être aussitôt remis par Belloni (1) à qui je dis de vous le communiquer. Il m'arrangerait qu'il parût de suite après que nous aurions échangé nos signatures et le papier constatant notre accord mutuel, car cet article est destiné à former une sorte de Préface à celui de *Cellini* que je vous enverrais peu après sa première représentation et qui ne doit pas tarder à le suivre. Après quoi il peut y avoir un intervalle assez considérable jusqu'à la continuation de ce travail.

Veuillez bien agréer, mon cher Monsieur, l'expression des sentiments les plus affectueusement distingués

de votre très dévoué

F. LISZT.

AU MÊME

Mon cher Monsieur,

Une indisposition qui me retient depuis plusieurs jours au lit m'a empêché de vous écrire plus tôt et de vous envoyer l'article sur l'opéra de Monseigneur le Duc de Saxe Cobourg, que vous avez bien voulu me demander. Par le numéro du *Pays* qui m'est parvenu hier, je vois avec plaisir que vous avez fait mieux que suppléer à ma négligence involontaire. Vos lignes sur *Santa Chiara* (2) sont on ne peut mieux appropriées à l'ouvrage et aux convenances indiquées dans cette circonstance.

---

(1) Secrétaire et homme d'affaires de Liszt.

(2) Opéra, dont la musique est du duc Ernest de Saxe Cobourg-Gotha, représenté pour la première fois sur le théâtre de la Cour de Cobourg le 15 octobre 1854, et que la haute position de son auteur lui permit de présenter sur plusieurs scènes d'Europe, notamment à l'Opéra de Paris le 27 septembre 1855.

En vous en faisant mes complimens il m'est agréable de présumer que vous en recevrez qui valent encore mieux.

Tout à vous  
F. LISZT.

Weymar, 25 avril 1854.

Dans quelques semaines j'aurai achevé un petit volume de l'étendue de celui de *Chopin*. Ne voudriez vous pas le faire paraître en feuillets dans *le Pays*, en me réservant le droit d'auteur, c'est à dire celui d'empêcher les réimpressions, à cause de mon éditeur qui le publiera ensuite en trois éditions simultanées, française, allemande et hongroise? L'ouvrage aura pour titre: *Des Bohémiens et de leur Musique*. Le sujet est considéré sous son point de vue poétique.

Au sujet du livre de Liszt sur Chopin dont il est parlé dans ces lettres aux frères Escudier, détachons ce simple mot d'une de ses lettres, un peu postérieure:

Ma situation vis à vis d'eux est toute simple, n'ayant jamais demandé ni reçu [pour cet ouvrage] d'honoraires de leur part.

Épurons l'atmosphère. Voici des extraits de plusieurs lettres de Liszt à César Franck, qui s'était de nouveau mis sous son patronage — et d'abord pour lui demander de lui faciliter la représentation d'un opéra, *le Valet de Ferme*, œuvre dont l'auteur se désintéressa lui-même, car il ne l'acheva pas.

LISZT À CÉSAR FRANCK, janvier 1854. — Il lui envoie une lettre de recommandation: " Mais, ajoute-t-il, je crains bien que vous ne vous exagériez l'influence que pourrait avoir mon opinion sur telle ou telle personne qui dispose du sort des ouvrages dramatiques „ (Catalogue de lettres autographes, librairie Simon Kra, n° 3, 225).

La lettre adressée à " la personne qui disposait du sort des ouvrages dramatiques „ contenait des éloges que résume cet extrait d'un catalogue:

Weimar, 28 janvier 1854. — Très belle lettre de recommandation pour le célèbre compositeur César Franck, qui à cette époque était peu connu. Liszt cite ses trios, " fort remarquables à mon sens „, son oratorio *Ruth*, etc. (Cat. Liepmannsohn, 27 mai 1903, coll<sup>on</sup> Bovet).



Cet autre extrait est relatif à des œuvres qui ne sont pas désignées. La lettre est adressée à l'auteur même :

“ Veuillez bien m'excuser, mon cher Monsieur Franck, de n'avoir pas trouvé une couple d'heures pour parcourir vos compositions. Vous savez le sincère intérêt que j'y prends. Et quand il vous sera loisible de vous en passer pendant une huitaine de jours, vous m'obligeriez beaucoup en me les envoyant à Weimar „ (Catalogue S. Kra, n° 5).

Un billet pour une autre destination parle de musique religieuse :

A PIETRO RAIMONDI, DIRECTEUR DE LA CHAPELLE SIXTINE À ROME. Weimar, 25 octobre 1853. — Liszt lui demande de lui faire tenir son triple oratorio *Putiphar, Jacob et Joseph*, et trois psaumes à quatre et à cinq voix. Dès qu'il aura reçu ces ouvrages, il lui en écrira (Cat. Charavay, vente 23 mai 1912).

Voilà maintenant Liszt bien installé à Weimar et à la tête du mouvement musical.

A HENRY DORN (1).

21 Janvier 54.

Je ne saurais tarder davantage, mon cher Dorn, de vous dire combien je suis peiné qu'une circonstance aussi grave et affligeante que la dangereuse maladie de Madame Dorn nous prive du plaisir de vous voir ici à l'occasion de la première représentation de vos *Nibelungen*. Laissez-moi espérer que vous pourrez bientôt nous donner cette satisfaction à laquelle j'attache d'ailleurs un petit bout d'amour-propre. Votre ouvrage a été appris avec beaucoup de zèle et d'entrain, et la représentation de demain sera certainement une de nos meilleures. Vous savez déjà par M<sup>r</sup> de Ziegesar (2) que j'avais demandé avant la réception de votre lettre M<sup>me</sup> Knopp pour le rôle de Brunhild, car il est absolument nécessaire que ce rôle soit joué et chanté par une artiste expérimentée, énergiquement douée du sens pathétique.

---

(1) Compositeur et chef d'orchestre allemand, auteur d'un opéra: *les Nibelungen*, qui fut représenté à Weimar, sous la direction de Liszt, le 22 janvier 1854, dans le même temps où Richard Wagner était tout occupé par l'élaboration de sa tétralogie.

(2) Intendant du théâtre de la Cour à Weimar.

M<sup>me</sup> Knopp est tout à fait taillée dans le bloc des Brunhild — et d'un bout à l'autre elle donne à ce rôle un relief vraiment remarquable. Je ne vous parle pas de Chriemhild et de Siegfried, M<sup>me</sup> et M<sup>r</sup> Milde. Ce sont deux artistes d'une rare distinction, dont Wagner a déjà beaucoup eu à se louer et auxquels on peut confier en toute sécurité les plus beaux et difficiles rôles. Je pense que vous aurez également lieu d'être content de Liebert (Gunther) qui chante avec sensibilité et charme son air du premier acte...

En somme, mon cher Dorn, vous pouvez être assuré d'un succès de très bon aloi pour demain et je regrette seulement que vous nous manquiez. Du reste comme l'opéra sera de nouveau représenté mercredi prochain (25 janvier), peut-être pourrez-vous vous arranger de manière à y assister. De toute façon je compte que nous nous reverrons assez prochainement et réserve pour ce moment quelques observations de détail qui se disent mieux en causant qu'avec la plume.

En attendant, j'ai mis à profit toutes vos indications, pour lesquelles je vous suis tout à fait obligé — à l'exception d'une seule: Chriemhild chantera son Arioso au 3<sup>e</sup> acte, car ce morceau me plaît, et M<sup>me</sup> Milde le dit admirablement. Ne m'en voulez pas de cet arbitraire qui sera, je n'en doute pas, sanctionné par le public, et agréé je vous prie les très sincères compliments et félicitations

de votre affectionné et dévoué

F. LISZT.

Nous devons rectifier ici une légère erreur commise dans le précédent chapitre consacré à Berlioz: nous y avons écrit (dans une note) que, si les lettres de celui-ci à Liszt ont été conservées et imprimées en grand nombre, celles de Liszt à Berlioz avaient disparu. De nouveaux renseignements nous ont appris qu'il en subsiste une, et en outre un court billet, restés dans la famille du maître français. M. H. Chapot, son petit neveu, a bien voulu nous les communiquer pour que nous leur donnions place ici.

Rappelons, afin de situer la lettre, que Berlioz fit un dernier séjour à Weimar en février 1856, qu'une reprise de *Benvenuto Cellini* y fut donnée, sous la direction de Liszt, et que lui-même y dirigea des concerts, dans l'un desquels fut exécutée *la Damnation de Faust*. La lettre que

Liszt lui écrivit le mois suivant (18 mars) donne des nouvelles de la seconde représentation de l'opéra ainsi que de quelques menus événements de la vie musicale à Weimar. Berlioz lui répondit le 12 avril, par une lettre insérée dans les *Briefe hervorragender Zeitgenossen an Franz Liszt*. Voici celle de Liszt.

A HECTOR BERLIOZ

Très cher ami

La seconde représentation de *Cellini* a eu lieu avant hier samedi, et M. de Kowenreski, qui te portera ces lignes, t'en donnera les meilleures nouvelles. Tous les chanteurs étaient en voix et en bonne veine et le public a applaudi chaleureusement comme quelqu'un qui prend plaisir et goût à faire son devoir. Milde a été rappelé après son air du second acte et Caspari a dit l'admirable *Cantabile* (6/8 en *fa*) du troisième acte avec beaucoup plus de fermeté et d'accent que la première fois.

Le lendemain de la représentation (à laquelle la Cour n'a malheureusement pu assister, le pauvre duc est assez sérieusement malade depuis une huitaine de jours) j'ai envoyé la partition de piano du troisième acte à Litolf et j'espère qu'il ne traînera pas avec la publication.

Depuis ton départ, il n'y a eu d'autre événement ici que [...] qui s'est trouvé d'un creux peu profond. Il a eu la circonspection de ne pas te nommer et s'est borné à lancer quelques boulettes contre la musique à programme. Du reste, il continue à l'hôtel de Russie la chasse à l'affût de certain oiseau qui ne fait guère mine de s'abattre sur sa boutonnière, mais "patience et longueur de temps font plus que force ni que rage!".

Un très agréable chanteur (baryton) a passé aussi quelques jours ici et s'est produit avec beaucoup de succès à un petit concert de la Cour. Il y a tout plein de contradictions dans cet individu. Il se nomme Stockhausen (1) et a qualité de citoyen français comme étant né à Paris; il fait métier de chanteur et a du goût pour la bonne musique, s'étant donné la

---

(1) Jules Stockhausen, alors à ses débuts comme chanteur de concert, devint plus tard chanteur de la Cour à Stuttgart, puis directeur du Conservatoire Stern à Berlin, enfin directeur d'une école de chant à Francfort.

peine de devenir très bon musicien lui-même. Il chante en trois langues et prononce également bien le français, l'italien et l'allemand, tandis que beaucoup de ses collègues ne savent pas prononcer en chantant un seul mot d'une seule de ces langues... N'est-ce pas étonnant?

Pohl (1), qui s'est risqué à donner une petite pièce de sa façon intitulée: *Souffrances musicales* (en un acte), qui a été plutôt soufferte qu'accueillie par le public, m'avait chargé de te demander l'envoi de la nouvelle édition des *Soirées de l'orchestre* dont tu lui avais parlé. Je l'ai engagé à t'écrire explicitement de son côté.

Je te dis encore merci du temps que tu nous as accordé ici et dont j'ai pris la bonne part qui me revenait en la qualité de ton dévoué et reconnaissant ami

F. LISZT.

Weymar, 18 mars 56.

L'autre billet de Liszt à Berlioz n'est pas daté; mais le contenu en fixe l'époque. Liszt est venu à Paris en octobre 1864: plusieurs lettres de Berlioz parlent de leur rencontre à ce moment. " Nous avons diné ensemble deux fois, et, toute conversation musicale ayant été prudemment écartée, nous avons passé quelques heures charmantes „, lisons-nous dans une des *Lettres intimes* à Humbert Ferrand, du 28 octobre (cf. trois lettres à la princesse Wittgenstein des 9, 19 et 30 du même mois). C'est évidemment à l'une de ces réunions que se rapporte le billet qu'on va lire. La raison pour laquelle il était prudent d'écarter toute conversation musicale est que désormais Wagner était entre eux deux; et cette précaution fut d'autant plus opportune qu'à cette agape amicale assistait en tiers la fille de Liszt, Cosima, qui était encore M<sup>me</sup> de Bulow, mais qui depuis... qui déjà...

Nous reproduisons ce billet en fac-similé: il est de Liszt à Berlioz; il est inédit; il est court; il nous permettra de connaître l'écriture de Liszt à cette époque de sa vie: en comparant la signature à celle qui fut donnée ci-dessus, comme étant de 1825 (il était encore un enfant), on constatera combien sa graphie s'est modifiée.

---

(1) Richard Pohl, compositeur et écrivain musical allemand, a traduit dans sa langue plusieurs ouvrages de Berlioz.



LISZT À BERLIOZ

Tu es parfaitement choisi,  
et trouve notre quatrième,  
très cher ami. De la sorte  
il n'y aura pas de fa #  
dans notre accord d'ut  
très mesuré.

à 7 heures son !  
M. J. de Balzac est ravi  
de cette partie fine.  
à toi Liszt  
Liszt maître

Quelques-unes des prochaines lettres appartiendront à l'époque des séjours de Liszt à Rome. On remarquera, dans la première, ses observations sur la musique à la Chapelle Sixtine et sur les tendances qui, d'après lui, doivent être celles de la moderne musique religieuse: considérations qui, sous sa plume, ont la valeur de véritables déclarations de principe.

A XAVIER BOISSELOT (1).

Rome (via Felice, 113), 3 Janvier 62.

Je veux vous remercier tout d'abord, cher ami, d'un des plus sensibles agréments de mon séjour de Rome, — celui que me

---

(1) Sur ce correspondant de Liszt, voir ci-dessus les lettres de Fétis. BoisseLOT, parmi ses nombreuses entreprises, comptait en ce temps-là celle de facteur de pianos à Marseille.

procure quotidiennement un charmant pianino Boisselot qui fait le principal ornement de mon salon.

Vous savez que je conserve depuis 13 ans dans ma chambre de travail à Weimar le piano à queue que votre excellent frère Louis m'avait envoyé à Odessa en 1846. Quoique les touches en soient presque creusées par suite de tous les ébats auxquels s'y sont livrées les musiques du passé, du présent et de l'avenir, je ne consentirai jamais à le changer et suis résolu à le garder, comme un associé de prédilection à mon travail, jusqu'à la fin de mes jours. — Le pianino que Mengarini a mis fort obligeamment à ma disposition se distingue par un toucher des plus agréables, comme aussi par une belle sonorité dont le volume est aussi satisfaisant que le permet l'exiguité de ce genre d'instruments.

L'autre soir, j'ai trouvé chez le Duc de Sermoneta (Caetani) un excellent piano à queue de votre fabrique, et si comme il est probable je passe quelque temps ici, je m'entendrai avec Mengarini pour qu'il en place plusieurs de la même sorte, au plus grand avantage des quelques personnes auxquelles j'en donnerai l'entier bénéfice.

En fait de musique à Rome, c'est celle de la Chapelle Sixtine qui captive tout mon entendement. Là, tout est dans le grand, le majestueux, le permanent — et dans son ensemble et son rayonnement sublime. Chaque dimanche, j'écoute ces chants comme on doit dire son Bréviaire.

Ce néanmoins, ou plutôt à cause de cela même, je ne me range aucunement à l'avis de ceux qui prétendent que tout est dit pour la Musique d'église et que la veine en est épuisée. Je crois au contraire qu'il faut la creuser plus avant — et, au risque de vous paraître présomptueux, je vous avouerai que cette tâche me tente singulièrement et que je ferai de sorte à l'accomplir pour ma part, en suivant plusieurs œuvres du style et de l'ordre d'inspiration de ma Messe de Gran et de quelques psaumes exécutés en Allemagne.

Pour maintenant, je suis tout absorbé en S<sup>te</sup> Elisabeth — et avant que cet oratorio ne soit terminé (ce qui me prendra bien encore trois ou quatre mois) je ne puis songer à entreprendre autre chose.

Occasionnellement vous me direz, cher ami, si en sus des partitions que je vous ai laissées à mon départ de Marseille, vous êtes encore d'humeur d'en parcourir d'autres analogues, de ma façon — et dans ce cas rappelez-moi *quelle adresse* je devrai indiquer à l'éditeur de Leipzig (Kahnt) pour qu'il vous les fasse parvenir sans frais ni retards inutiles.

Les lauréats musiciens de l'Académie de France sont M<sup>rs</sup> Guiraud et Paladilhe. Je les ai peu rencontrés jusqu'à présent et n'ai pas encore essayé le piano (passablement usé dit-on) de l'Académie, n'étant guère pressé d'ordinaire de faire montre de mon talent tel quel, qui devient maintes fois une charge très désagréable pour moi, vu l'exigence tacite ou avouée que beaucoup de gens s'imaginent être en droit de m'imposer de les *divertir* à tout propos et hors de propos. Or, à mon âge et avec ma disposition d'esprit, ce n'est pas toujours chose plaisante — et je ne vois pas d'ailleurs quel avantage il peut y avoir à faire de la musique une trop complaisante *bonne fille*. Quoi qu'on en ait, l'art est une aristocratie qu'on ne hante pas aisément.

Veuillez bien, cher ami, me rappeler en toute affection au bon souvenir de Madame Boisselot. Dites aussi à mon filleul Franz qui s'annonce si bien qu'il retrouvera toujours en moi les sentimens que son père me connaissait, — et soyez bien assuré, vous et les vôtres, de mon très véritable et cordial dévouement.

F. LISZT.

N'oubliez pas de faire mes meilleures amitiés à Lecourt (1) auquel je conserve un souvenir particulièrement affectionné. J'ai été charmé de le retrouver entièrement tel que je le connaissais; aussi vivace, aussi catégorique et d'une *verdoyance* de jeunesse incessante.

Il nous serait facile de multiplier les citations d'extraits fournis par les catalogues d'autographes. Ceux de la collection Heyer (ventes de 1926, 27, 28, Henrici et Liepmannssohn) comprennent un grand nombre de lettres de Liszt (beaucoup en français). Nous avons reproduit aussi quelques extraits de lettres à Fétis d'après le catalogue de vente de celui-ci (Charavay, 1910). Celui de la collection A. Bovet (vente Liepmannssohn,

---

(1) Avocat à Marseille, grand amateur de musique, ami dévoué de Berlioz.

XXXIII, 27 mai 1903) ne leur consacrait pas moins de 23 numéros. Il y est question un peu de tout, et les noms de musiciens qui y reviennent le plus fréquemment sont ceux que nous savons avoir eu les principales préférences de Liszt: Berlioz, Wagner, puis son entourage habituel, Raff, Tausig, Kittl, etc. Il est parlé de la *Sapho* de Gounod dans les termes de la plus haute estime (lettre de Weimar, 8 septembre 1855); le 30 septembre 1838, dans une lettre écrite de Padoue, Schumann est qualifié " un jeune compositeur d'un très haut mérite „. D'autres sont adressées à Lamennais et marquent l'affection la plus véhémente: " Tout à vous, pour la vie, de cœur et d'âme „ (Paris, 14 janvier 1835). Enfin il en est qui nous apportent le témoignage d'attachements tout profanes et familiaux. Suivons-en la progression dans sa marche chronologique.

C'est d'abord une demande adressée à M<sup>me</sup> Garcia:

Madame d'Agoult a très grande envie de voir passer la procession de ce matin. Liszt demande permission " à mettre nos deux grands nez à l'une de vos fenêtres „.

Plus tard, le 31 juillet 1856:

J'ai expédié mes filles à Paris... Elles demeureront chez leur grand'mère [la mère de Liszt], attendu que la maman [M<sup>me</sup> d'Agoult] n'a pas de place, ou plutôt, pour me servir de ses expressions, a " des raisons physiques et morales pour ne pas les loger „ (1). Jugement sévère sur ses filles, qui par leurs " billevesées „ encomrent sa vie, etc.

D'Aix-la-Chapelle, le 22 juillet 1857:

Liszt se plonge dans le soufre chaque jour. Aussitôt sa cure terminée, il se rendra à Berlin pour assister au mariage de Cosima avec Hans [von Bülow]...

Il est à Löwenberg, chez le prince Hohenzollern, le 29 avril 1858, d'où il écrit:

" Demain je passerai ma journée avec Cosette et son mari à Berlin, pour clore paisiblement ce voyage. J'ai toujours eu un grand tendre pour Cosette et j'aimais Hans comme un fils avant qu'il ne songeât à l'épouser. Leur ménage réussit parfaitement, etc. „

Les prochains extraits, pris à d'autres sources, nous montreront encore Liszt dans son rôle de père, puis de grand-père.

(1) Cette imputation n'est pas très bien d'accord avec les protestations exprimées par M<sup>me</sup> d'Agoult dans sa correspondance avec Georges Herwegh (voir chapitre précédent).



A LA COMTESSE MERCY D'ARGENTEAU (vers 1860). — Il parle de sa fille, M<sup>me</sup> Cosima de Bülow, qu'il a appelée Cosette ou Così bien avant les romans de M<sup>me</sup> Sand et de Hugo. Elle est obligée de rentrer à Munich; il la lui présentera une autre fois. " Quoiqu'elle ait bien le tort d'être une terrible fille, une bonne dose de judiciaire ne lui manque pas. Quant à son mari, c'est le plus noble caractère et la plus intelligente organisation d'artiste que je connaisse. Aucune des célébrités que vous avez rencontrées jusqu'ici ne peut vous donner l'idée du total de ce personnage „ (Cat. Charavay, vente Fatio, mai 1923).

A UNE DAME, 29 août 1863. — Il l'entretient d'un voyage au lac de Lucerne. " Quelle grandeur, quel sublime! La dernière fois que j'y ai rêvé, il y a une dizaine d'années, j'étais avec R. Wagner et un autre poète dont le chant s'est arrêté soudain, comme frappé par la foudre... Herwegh! „ (1). Il termine en exprimant le regret de sa fille, M<sup>me</sup> de Bülow, d'avoir manqué la destinataire à Berlin. " Les dispositions germaniques de sa fille, se manifestant par la passion du *Butterbrod*, me divertissent beaucoup. Puisse-t-elle plus tard hériter de la *herzvolle Geister Virtuosität* de la maman „ (id.).

Nous ne trouverons plus de confidences du même genre à partir du moment où Wagner entrera dans l'intimité féminine de cette famille jusqu'alors bien unie.

Passons maintenant à des préoccupations moins intimes et voyons Liszt se retourner vers sa patrie hongroise pour demander l'inspiration à sa poésie.

A ALEXANDRE DE BERTHA (2).

Lundi 21 mai 66.

Je vous remercie cordialement, cher Bertha, de l'exactitude avec laquelle vous remplissez votre obligeante promesse. Aussitôt que j'aurai repris mes bonnes habitudes de travail à Rome, je composerai "*A dal Varázsa* „ en me conformant à toutes vos indications prosodiques.

---

(1) Sur ce voyage en 1853, voir RICHARD WAGNER, *Ma vie*, t. III, p. 76 de l'édition française. Tous les événements dont il est question dans ces lettres sont antérieurs aux relations intimes de la fille de Liszt avec Wagner. — Sur Georges Herwegh et sa correspondance avec la Comtesse d'Agoult ainsi qu'avec Cosima de Bülow, voir le livre, déjà cité, de Marcel Herwegh: *Au printemps des Dieux*.

(2) Écrivain et musicologue d'origine hongroise, par conséquent compatriote de Liszt.

Mon départ est fixé à demain soir et jeudi matin je m'embarquerai à Marseille sur le bateau qui arrive samedi à Civita Vecchia.

Merci encore de votre bonne lettre, cher Bertha — et continuons de notre mieux à honorer notre pays par la noblesse de nos sentimens et un travail persévérant et consciencieux.

Bien à vous

F. LISZT.

*Monsieur — Monsieur ALEX. DE BERTHA — La Queue - Galluis  
(Seine et Oise).*

C'était aussi l'époque où l'on consentait à écouter parfois à Paris les œuvres de Liszt et à admettre qu'il n'était plus seulement un pianiste. Saint-Saëns, Planté, exécutaient ses Légendes de Saint François et des transcriptions de ses poèmes symphoniques. Voici trois lettres, écrites de loin à ce dernier, qui lui en exprimeront sa satisfaction.

A FRANCIS PLANTÉ

Rome, 8 Mai 1867.

Cher Monsieur Planté,

Vos amis veulent bien se charger de me rappeler à votre souvenir, mais je tiens à leur faciliter cette tâche en vous disant par ces deux mots combien vos bonnes nouvelles me sont toujours agréables. M. Ollivier (1) m'en avait donné de Vichy dont j'ai beaucoup à vous remercier. Vous y étiez vaillamment occupé de plusieurs de mes *opuscules*, qui ont le fâcheux tort de paraître fort *incommodes* au grand nombre des pianistes. Aussi ne se fait-on pas faute de les déclarer incongrus et insupportables, pour en finir simplement. Je ne me plains guère de ce sort; il me donne lieu de savoir d'autant plus gré à ceux qui, comme vous, accordent une attention sympathique à des œuvres en dehors des vulgaires habitudes.

Veuillez être assuré du plaisir que j'aurai à vous revoir, et me compter toujours parmi vos appréciateurs les plus sincères et dévoués.

F. LISZT.

---

(1) Émile Ollivier, mari de la fille aînée de Liszt et déjà veuf.

AU MÊME

Rome, 5 Juillet 1867.

Cher Monsieur Planté,

Vous m'avez fait le plus précieux des dons : celui d'une intelligente sympathie. Croyez bien que j'y attache son véritable prix et que je vous suis tout à fait reconnaissant d'avoir bien voulu vous occuper avec quelque intérêt de mes œuvres. En tant qu'elles sont l'expression de mes sentiments et l'affirmation de mon idéal, la bienveillance qu'on leur témoigne m'est plus sensible encore que celle qu'on accorde à ma personne.

J'étais à Pesth alors qu'à la Muette (1) vous interprétiez avec Saint-Saëns *Le Tasse* et l'*Héroïde funèbre*. La nouvelle ne m'en parvient qu'à mon retour ici, et je vous prie d'excuser le retard de mes très affectueux remerciements. Je serre cordialement vos brillantes mains ; elles ont répandu du charme sur des compositions qu'à tort ou à raison on s'est beaucoup empressé de suspecter, voire même de décrier, comme dépourvues à la fois de charme et de sens.

Merci de m'avoir mieux compris, cher Monsieur Planté. Je suis heureux de vous en garder bonne mémoire et de vous compter dans le petit nombre de ceux qui m'assurent que le travail auquel je me suis voué depuis une quinzaine d'années, n'est pas stérile.

Veuillez bien agréer l'expression de mes sentiments de sincère estime et dévouement.

F. LISZT.

AU MÊME

Weimar, 6 Mars 1869.

Cher Artiste et Ami,

Ce m'est un sensible regret d'avoir manqué votre bonne visite à Rome. Laissez-moi du moins vous remercier du souvenir que vous m'avez témoigné en prêtant le charme de votre admirable talent à mes pauvres compositions. Je sais avec quelle perfection vous les jouez, et on m'écrit que vous avez été véritablement *éloquent* du cœur et des mains.

---

(1) Dans une soirée donnée par M<sup>me</sup> Erard dans son château, à Passy.

Madame la Princesse Wittgenstein a la bonté de me communiquer aussi le *Fervorino* servant d'introduction à la " Légende de Saint-François de Paule „. Veuillez bien, je vous prie, exprimer ma respectueuse reconnaissance à M. l'abbé Fitte pour son touchant commentaire d'un petit tableau musical dont le seul mérite consiste à rappeler d'une manière très infirme l'inénarrable vertu de la Foi.

Puissent tous les Arts et le notre en particulier se vivifier de plus en plus aux sources qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle !

Bien à vous,

Sincère estime et affection.

F. LISZT.

Il sait d'ailleurs dire leur fait aux fâcheux et les traiter comme il convient: voyez l'extrait d'une lettre que nous fait connaître un catalogue (V. Lemasle, vente des 4 et 5 juin 1928):

Liszt indique à son correspondant le moyen de se débarrasser d'une personne connue également de lui: " Elle a la tête dure à ce qu'il paraît, et ne peut pas se résigner à voir son champ de carottes dégarni de nos arrosoirs!

" Mais j'espère que vous la laisserez chanter sans vous attendrir, et quant à moi il n'y a heureusement plus de danger, cette dernière leçon a été trop efficace. Du reste, pour en finir avec elle, il n'y a qu'un seul moyen (et j'ai payé pour l'apprendre), c'est de la mettre tout simplement à la porte, sans tenir le moindre compte d'aucun de ses mensonges... c'est une dangereuse canaille dont il faut se débarrasser au plus tôt „.

Il parle à la fin de sa candidature à l'Institut, mais déclare que si, par exemple, Verdi se présentait, il se retirerait (1).

Au reste, il n'est pas insensible aux tentations de la réclame. Le même marchand d'autographes, dans un autre catalogue (V. Lemasle, 1927), a reproduit le fac-similé de la première page d'une notice sur Liszt, écrite par lui-même, et de sa main. Gardons-nous de lui faire grief de cet empressement à parler de lui: l'artiste a besoin du public; il faut qu'il fasse ce qu'il faut pour en être connu. Transcrivons donc ce fragment, sans autre observation, si ce n'est avec le regret de n'en pas connaître plus long:

---

(1) Verdi fut élu membre correspondant de l'Académie des Beaux Arts le 10 décembre 1859. Trois lettres du même mois (du 2, du 4, du 13), écrites par Berlioz à la princesse Wittgenstein, parlent des péripéties de cette élection, pour laquelle le maître français s'était fort agité en faveur de son ami. Cette coïncidence date approximativement la lettre résumée ci-dessus.



Franz Liszt est né en Hongrie le 22 octobre 1811.

De 1822 à 1847, c'est à dire pendant vingt-cinq ans, il parcourut une brillante carrière de pianiste-virtuose, et se fit entendre dans de nombreux concerts à Paris, Vienne, Berlin, Petersbourg, etc. etc.

En 1848, il se fixa à Weimar et y dirigea, en qualité de maître de chapelle, de 1848 à 1861, principalement les ouvrages de *Wagner*, de *Berlioz*, de *Schumann* et d'autres compositeurs contemporains.

Il composa et publia alors ses douze Poèmes symphoniques, — les deux *Symphonies* de *Faust* et de la "*Divina Commedia*," du Dante, — la Messe écrite pour la dédicace...

Il savait bien aussi fair valoir les mérites et les succès de ceux qui lui étaient chers: témoin cet extrait (Cat. Liepmannssohn, Autographes, 215) d'une lettre de Wilhelmsthäl, 28 juin 1871:

L'ouvrage de la princesse Wittgenstein intitulé *la Matière dans la dogmatique chrétienne*, publié à Rome, a eu l'approbation de la censure ecclésiastique.

[Cette approbation, que Liszt signale avec un empressement un peu étonné, était plutôt exceptionnelle, car elle fut généralement refusée aux ouvrages que la princesse multiplia sur ces sortes de sujets.]

La lettre qui va suivre est postérieure à la résurrection de l'œuvre de Berlioz, commencée en France après 1870. Edmond Hippeau, un des premiers biographes du maître français, directeur de la *Renaissance musicale*, avait écrit à Liszt pour lui demander des renseignements. Par sa réponse, celui-ci résume excellemment l'état de leurs rapports passés.

A EDMOND HIPPEAU

15 Mai 82, Weimar.

Cher Monsieur,

Veillez excuser le retard de mes sincères remerciements pour vos bienveillantes lignes. Je souffre de beaucoup de manques; en particulier du manque de temps pour la correspondance.

Vous me demandiez communication des lettres que Berlioz m'écrivit: malheureusement je n'en possède plus aucune, les

ayant toutes données à divers amateurs d'autographes (1). Berlioz appelait les collectionneurs d'Album "gens albominables", J'y fais exception jusqu'au point de servir parfois leur *albominabilité*, tout en excluant mes autographes personnels, de nulle valeur.

De l'année 1829 à 64, mes relations avec Berlioz furent des plus simples. Entière admiration de ma part; cordialité de la sienne. Ainsi à Paris, Prague et Weimar, où je tiens à honneur d'avoir fait représenter et dirigé son *Benvenuto Cellini* — œuvre admirable, magnifique, du plus vif coloris et rythme, surabondante de mélodies non fades, dont je souhaite la *glorieuse* réhabilitation à Paris, moyennant un ténoriste — CELLINI, de rare sorte et rencontre.

Après 64, sans sottie brouille personnelle, la question alors brûlante Wagner (très atténuée maintenant) mit un froid entre Berlioz et moi. Il ne pensait pas que Wagner soit comme le destin du drame musical de l'Allemagne, dépassant Beethoven et Weber.

Sincère dévouement.

F. LISZT.

Je vous prie de m'inscrire parmi les abonnés de *la Renaissance Musicale* et de m'adresser cette excellente revue jusqu'à la fin Juin, Weimar; ensuite Bayreuth (Bavière), où probablement j'aurai le plaisir de vous voir aux représentations du *Parsifal*. Au moins trente mille personnes, de tous pays, y assisteront.

---

(1) Ceci n'est pas absolument exact. Il se peut que Liszt ne se soit pas soucié de garder par devers lui les lettres qu'il recevait, mais celles-ci ont été rassemblées après sa mort et ont donné lieu à l'importante publication des *Briefe hervorragender Zeitgenossen an Franz Liszt* élaborée par La Mara; celles de Berlioz y tiennent une large place. Il en a été, d'autre part, retrouvé une autre collection, par les soins de la princesse de Hohenlohe, fille de la princesse Wittgenstein; cette dame a bien voulu les communiquer à l'auteur du présent recueil, qui les a publiées ou les publiera (de même qu'il a reproduit celles du recueil cité) dans les volumes successifs de la correspondance générale d'Hector Berlioz parus sous les titres: *Les Années romantiques*, *Le Musicien errant*, *Au milieu du chemin*, et les continuera jusqu'à épuisement dans ceux qui restent encore à paraître.

Liszt écrit encore à un éditeur de Paris qui avait inauguré la collection des classiques de l'Opéra français. M. Patrice Hennessy a bien voulu nous communiquer l'autographe de cette lettre.

À L'ÉDITEUR MICHAËLIS, À PARIS

Monsieur

Le succès de votre grande publication des chefs d'œuvre classiques de l'opéra français est assuré par le haut patronage de l'Institut musical de France, du Ministère des Beaux-Arts, etc. etc. Vos collaborateurs artistiques de haut mérite, chargés de la rédaction intelligemment réduite pour piano des partitions, rendront certainement cette publication digne de l'estime et propagation générale.

À mon regret, la modicité de mon revenu me prive du plaisir de compter au nombre de vos souscripteurs. Quand il m'arrive encore d'acheter de la musique, j'avoue que mon choix se fixe sur les œuvres modernes. Toutefois, deux opéras de votre collection seraient d'un intérêt particulier pour moi, *Tarare* et *les Danaïdes* de Salieri. Il a eu l'affable bonté de m'apprendre généreusement, en 1822 et 23, à Vienne, non pas l'art de composer — qui ne s'apprend guère, — mais bien à connaître les diverses clés et procédés usités dans les partitions de son temps. Ma vive reconnaissance lui demeure.

Je ne négligerai pas de soumettre à Son Altesse Royale le grand duc de Saxe votre prospectus avec les recommandations adjacentes, bien méritées.

Estime et considération distinguées.

F. LISZT.

15 mai 82 — Weimar.

Cette autre lettre, une des dernières qu'il ait pu écrire, exprime, en un esprit de haute sérénité, la pensée de Liszt quant aux destinées de la vie terrestre, à la résignation et à l'art. Nous n'en connaissons point le destinataire.

A UN ARTISTE

16 Janvier 85.

Cher ami,

Sans l'ombre d'un reproche, je ne suis pas d'avis que vous deviez vous retirer du monde. Certes il n'a pas que des agréments à offrir ; les épines ne manquent pas aux roses et parfois même les chardons s'y mêlent. Néanmoins il faut savoir endurer et s'accommoder honorablement. En votre qualité d'excellent chanteur, la solitude ne vous convient nullement. La musique est de nécessité sociable, immédiate, humanitaire. Descendez donc de vos *Montagne Pistoiese*, et, si cela ne vous gêne pas, venez me retrouver, non loin de là, à Florence, hôtel de l'Univers. J'y passerai deux jours à la fin de la semaine prochaine, et vous télégraphierai. Avant lesquels

Cordial dévouement  
F. LISZT.

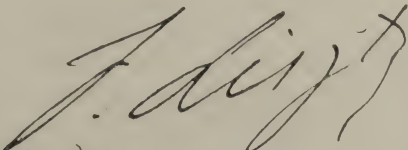
Rome.

Merci de votre chevaleresque défense; probablement le journal qui contenait la diatribe n'aura pas inséré votre réponse.

Nous n'en sommes pas à cela près, et disons en parfaite tranquillité avec le Psalmiste :

*Ab auditione mala non timebit.*

Reproduisons encore une signature de Liszt à la fin de sa vie: l'on pourra constater, comparativement à celle de 1864 donnée ci-dessus, que son écriture est restée ferme et a très peu changé. Nous la prenons à la fin d'un billet (en allemand) écrit de Weimar pendant l'un des derniers séjours de l'artiste dans cette ville.

  
27<sup>ten</sup> Jani : Weimar.



Il va nous être enfin donné de compléter chronologiquement cette série de lettres de Liszt écrites en français par un billet de congratulation à l'adresse d'un maître, encore jeune, qui s'était formé un peu à son exemple : Massenet, dont une des premières œuvres fut une " Suite hongroise „.

A MASSENET

26 aout 85, Weimar.

Très honoré confrère,

La *Gazette de Hongrie* m'apprend que vous m'avez témoigné de la bienveillance au banquet des Français à Budapest.

Sincères remerciements et constante cordialité.

F. LISZT.

Le document d'après lequel ce texte est reproduit n'est pas l'original, mais une copie faite sur un papier à l'ex-libris de Massenet, où l'on voit un chat, un chien et des feuillets de musique éparpillés autour d'un piano.

Nous ne connaissons pas de lettres inédites écrites par Liszt lors de son dernier voyage à Paris, au printemps de 1886 (celles qu'il adressa à la princesse Wittgenstein ayant été imprimées dans sa correspondance). La lettre au maître français est donc la dernière de sa provenance que nous puissions citer.

Liszt est mort, à Bayreuth, le 31 juillet 1886.

---

## TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME SÉRIE . . . . .	Page	1
CHAPITRE I. — <b>Rossini</b> . . . . .	»	3

ROSSINI à Lubert, directeur de l'Opéra, page 3; au banquier Aguado, 4; à Madame de la Tour de Saint-Ygest, à Bordeaux, 4; à la même (extrait); au marquis de Las Marismas (extrait); à un destinataire inconnu, 6. Bases de l'engagement que M<sup>r</sup> Rossini pense pouvoir proposer au Gouvernement français, 7. Rossini au Vicomte de Sosthène de la Rochefoucault, intendant des Beaux-Arts, 8. Rossini en 1816, par Marzocchi (portrait), 9. Rossini au même Vicomte de la Rochefoucault, 11; à M<sup>r</sup> le baron de Schonen, commissaire liquidateur de l'ancienne liste civile, 12; à l'éditeur Troupenas, sur le *Stabat*, 15; au baron Eugenio Lebon (extrait), 16; à Léon Pillet, directeur de l'Opéra, 16; à Fétis (extraits), 16; à Léon Escudier (extrait), 17; à Alphonse Royer, directeur de l'Opéra, 17; à Stephen de la Madelaine, 18; à M<sup>r</sup> Heugel, en lui envoyant un portrait de Mozart, 19; à Auber (extrait), 20; au marquis de Las Marismas, sur deux tableaux de Murillo (extrait), 20. Lettre d'Edmond Michotte, sur Rossini, 20. Collection Michotte, 22. Portrait d'Anna Guidarini, mère de Rossini, 22. Rossini sur son lit de mort: un dessin et une eau-forte de Gustave Doré, 24 et 25. La Chanson du Bébé (facsimilé), 27 et 28. Sur la première et la deuxième femme de Rossini, 28 et 29. Lettre d'Olympe Rossini, deuxième femme du Maître, à Léon Pillet, directeur de l'Opéra, 30. De la même, à J. B. Weckerlin, 31. Un ami de Rossini à un journaliste, 32.

CHAPITRE II. — <b>Auber - Herold - Halévy - Ad. Adam</b> . . .	Page	33
--	------	----

AUBER, page 33. Quatre lettres d'Auber à son ami le baron de Trémont, 33; lettre au directeur de la *France Musicale* (facsimilé), 38; au Ministre de l'Intérieur, 39, 41; au Ministre des Beaux-Arts (extrait), 41. — Mme Pauline Duchambge au baron de Trémont, 42; à Victor Hugo



BOCCA FRÈRES ÉDITEURS — PARIS-MILAN

---

# RIVISTA MUSICALE ITALIANA

La REVUE est publiée en fascicules de 125 pages  
environ chaque bimestre.

Prix d'un fascicule . . . . . Lit. 15—  
Abonnement annuel pour l'ITALIE . . . » 80—  
» » l'ÉTRANGER . . » 100—

Quelques collections complètes sont disponibles, années  
I-XXXIX, et 2 volumes de tables des matières,  
chaque collection au prix de . . . Lit. 3000—

---

•  
ARTURO FARINELLI

de la R. Académie d'Italie

## GUILLAUME DE HUMBOLDT ET L'ESPAGNE

---

## GOETHE ET L'ESPAGNE

---

Nouvelle impression avec une nouvelle préface

1 vol. in 8°, Fr. 20 —





1872 11/102









BOSTON PUBLIC LIBRARY



3 9999 06609 285 7



